LES MÉMOIRES
D'UNE INCONNUE

PUBLIÉS

SUR LE MANUSCRIT ORIGINAL

1780-1816

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS
LIBRAIRIE PLON
E. PLON, NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
RUE GARANCIÈRE, 10

1894

LES MÉMOIRES
D'UNE INCONNUE

PARIS. — TYP. DE E. PLON, NOURRIT ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8.

LES MÉMOIRES
D'UNE INCONNUE

PUBLIÉS

SUR LE MANUSCRIT ORIGINAL

1780-1816

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS
LIBRAIRIE PLON
E. PLON, NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
RUE GARANCIÈRE, 10

1894

En publiant pour la première fois les *Mémoires d'une Inconnue,* nous les avions fait précéder de quelques pages destinées à présenter au public l'écrivain dont nous taisions le nom. Ce nom n'a pas tardé à être divulgué, et personne n'ignore aujourd'hui que Madame Cavaignac est l'Inconnue.

Le petit-fils de Madame Cavaignac nous déclare que sa grand'mère, séparée pour plusieurs années du seul fils qui lui restait au moment où elle terminait ses *Mémoires,* les avait, pour ce motif, confiés à son ami, M. de Portets, dont la famille a conservé le manuscrit original jusqu'à ces derniers temps.

Deux fragments, rédigés à part des *Mémoires,* remis en même temps que ceux-ci à M. de Portets et que nous n'avons pas reproduits, contiennent le jour-

nal de la maladie des deux enfants que Madame Cavaignac avait perdus.

M. Godefroy Cavaignac considère que de tels souvenirs n'avaient pas été écrits pour être publiés, mais pour abréger les heures longues et douloureuses de l'isolement auquel Madame Cavaignac avait été condamnée par ses deuils.

Soucieux avant tout de se conformer aux intentions de sa grand'mère, il a toujours estimé que ces *Mémoires* ne devaient pas être livrés au public, malgré les éléments d'intérêt et d'information qu'ils pouvaient lui apporter par leur sincérité même et par l'élévation morale de leur auteur.

Sans soulever la question de propriété du manuscrit et des conséquences matérielles qui en découlent, M. Godefroy Cavaignac a protesté contre la méconnaissance d'un droit qu'il jugeait lui appartenir à lui seul, le droit d'apprécier l'opportunité de la publication.

Placé par les circonstances mêmes dans l'impossibilité d'assurer en fait le respect des intentions de sa grand'mère et des siennes, M. Godefroy

Cavaignac a demandé que ces intentions et ce droit fussent reconnus ici.

Respectueux avant tout des sentiments de famille, nous ne demandons pas mieux que de lui accorder la satisfaction qu'il demande.

LES ÉDITEURS.

LES

MÉMOIRES D'UNE INCONNUE

I

« Que Dieu veuille nous préserver de ce que nous pouvons porter! » c'est une prière des Orientaux, et la vérité de cette parole, personne n'a pu l'apprécier, s'en pénétrer mieux que moi. Quand nous commençons la vie, au premier coup qui nous frappe, nous croyons, nous répétons que nous n'y résisterons pas, que nous n'y survivrons pas; mais nous apprenons avec le temps qu'on peut vivre après tout, malgré tout, et cette défiance de nous-mêmes, cette dernière ressource du malheur s'évanouit aussi comme les autres illusions de la jeunesse. Souffrir, ce n'est pas mourir, c'est vivre.

Qui donc ne serait pas frappé de cette triste et grande vérité qu'à la douleur seule semble réservée la mission de mettre l'homme en œuvre et de lui

révéler sa force? Celui qui n'a pas souffert, dit l'Ecclésiaste, que sait-il? On pourrait ajouter : Que vaut-il? Il n'est donné qu'aux natures d'élite de s'améliorer par la prospérité, et les âmes que le bonheur constant n'endurcit pas ou du moins n'engourdit pas sont rares et marquées entre toutes. Que sera-ce donc pour nous autres femmes, privées de ces hautes facultés, de cette puissance créatrice du talent, du génie, qui permettent aux hommes d'employer, de remplir dignement leur vie hors des affections du cœur?

Je suis vieille, je vis seule; peut-être je mourrai seule, sous le coup du plus terrible malheur qui puisse nous frapper en ce monde. Depuis bientôt deux ans, je pleure une fille chérie, devenue le seul emploi, l'unique consolation de ma pénible vie. Peut-être en recherchant les souvenirs de ma jeunesse, en rappelant la mémoire des miens, de mes amis perdus, échapperai-je quelques instants à cette pensée déchirante, à ce mal dévorant qui ne s'endort, qui ne s'apaise jamais.

Je suis née à Paris, le 22 mai 1780, de cette bonne race de bourgeoisie, si justement considérée avant la Révolution, alors que, victime du privilège, elle s'appliquait à le combattre, au lieu de l'exploiter à son profit comme aujourd'hui. Ma famille, dans un état

de fortune plus près de la richesse que de la simple aisance, voyait cet état prospère s'accroître chaque année par l'excellente administration de la mère de famille, femme rare et justement respectée de tous ceux qui l'ont connue.

J'ai entendu raconter par mon père qu'ayant perdu le sien dans son enfance, sa mère, qui habitait la province, le fit, ainsi que son frère, élever au collège à Paris. Il y prit, comme tous les jeunes gens, le goût des vers et de la littérature, au grand chagrin de la pauvre femme, qui était dévote et très dévote. Quand il allait passer les vacances auprès d'elle, il voulait lui lire tout haut Molière, Racine, Corneille, etc., etc. Les romantiques n'existaient pas alors, et c'eût été bien autre affaire. Comme elle aimait beaucoup son fils, elle ne pouvait s'y refuser toujours, et elle avait assez d'esprit naturel pour y prendre goût, malgré ses scrupules ; mais elle se le reprochait bientôt et lui demandait en grâce de ne plus la tenter. Un jour qu'elle s'était laissée aller et émouvoir à la lecture de *Phèdre,* elle se ravisa enfin, et, jetant le livre au feu : « Fi, ce n'est qu'une créature, et ton M. Racine ne valait sûrement pas mieux. » La bonne dame faisait là, sans le savoir, la satire de l'art dramatique, dont le triomphe, dans la tragédie surtout, est d'intéresser au criminel, au criminel non plus, comme chez les

anciens, dominé, commandé par la Fatalité, mais cédant à la passion qui a pris sur notre théâtre la place du Destin et dont les arrêts ne sont pas moins irrévocables. J'ai toujours aimé le spectacle, mais je ne l'ai jamais cru une école de mœurs.

Quand mon père eut fini ses études, un parent, homme de mérite et déjà distingué parmi les avocats, où il se serait placé en première ligne s'il n'eût succombé, jeune encore, à une maladie de poitrine, le décida à se destiner au barreau. Il fit son droit en sortant du collège et plaida, je crois, quelques causes. La mort de ce cousin et l'amitié de M. Turgot, qui lui ouvrit une autre route, le sortirent bientôt d'une carrière où les circonstances plutôt que son goût l'avaient placé. Plus tard M. de Miromesnil, qui l'aimait aussi, créa pour lui une source de fortune qui l'approchait de l'opulence quand arriva la Révolution.

C'était un homme de beaucoup d'esprit que mon père, aimant le monde où il plaisait et se plaisait, d'un caractère ouvert, facile, bienveillant, même un peu faible et sentant le besoin du concours, de l'appui d'une âme plus fortement trempée, ce qu'il trouvait dans sa femme, près de laquelle il eut le mérite, rare dans un mari, de le chercher toujours. Je n'entends pas par là qu'il soit bien rare de voir un mari *mené*

par sa femme ; mais il ne s'en doute pas, il n'y consent pas, et, toujours en garde contre celles dont ils estiment la valeur, les hommes ne se livrent ordinairement qu'à l'infériorité trop bien constatée pour qu'ils veuillent lui supposer la prétention de les dominer ; en quoi ils se trompent beaucoup. Les femmes d'une âme commune, d'un esprit étroit et borné, sont en général les plus adroites, les plus rusées. Ce sont celles qui peuvent suivre une marche un peu tortueuse avec la ténacité nécessaire pour réussir, parce qu'aucune idée étrangère, aucun mouvement généreux, aucune émotion involontaire ne vient les en détourner. Incapables d'un sentiment profond et dévoué, elles conservent l'avantage de pouvoir observer de sang-froid celui qu'elles veulent gouverner. Avoir un but caché et y tendre, c'est une idée qui, simplement énoncée, ne choque pas nécessairement ; il n'en est pas moins vrai que, dans la conduite à tenir pour y arriver, dans la réserve, la dissimulation même nécessaires pour ne pas le laisser deviner, il y a mille détails de souplesse, une habitude de calcul et de ruse à laquelle ne voudrait ni ne pourrait se soumettre une âme un peu généreuse. Aussi rien ne ressemblait moins à un homme mené que mon père, à une femme adroite que ma mère, et l'ascendant qu'elle exerçait, bien connu, bien voulu

de lui, elle ne l'avouait ni ne le cachait. Comme dans toute association il faut un chef, et que, dans le mariage, l'autorité, la direction appartiennent justement et légalement au mari, il serait à désirer qu'il eût toujours plus de lumières, de discernement, de fermeté que la femme; mais, quand il n'en est pas ainsi, ce qui peut arriver de mieux, c'est que, par la confiance en elle, il s'approprie les qualités qu'elle possède et les fasse tourner au profit commun.

Il n'en est pas moins vrai que, dans cette subversion des rôles, l'être fort dans la femme, l'être moins énergique dans le mari, il existe un mal réel et que j'ai reconnu quelquefois. Ma mère pouvait bien conseiller le sien, mais elle ne pouvait agir pour lui, et, comme dans les discussions d'affaires ou d'intérêts avec les étrangers, il finissait souvent par céder, mieux eût valu peut-être commencer par là. Par cette éternelle loi de compensation qui se retrouve partout dans l'ordre de la nature, nos défauts comme nos qualités portent avec eux, les premiers leur correctif, les secondes leur inconvénient. Le caractère propre trouvera donc souvent son préservatif en lui-même, ce qui n'arrive pas au caractère d'emprunt. L'homme prudent évitera le danger; l'homme téméraire s'y jettera, et cette même témérité l'aidera à en sortir; mais si, s'inspirant mutuellement, ils essayent

de changer de rôle, il se pourrait qu'en renonçant au bénéfice de leur nature, ils n'obtinssent pas les avantages de celle qu'ils veulent se donner. Avec son caractère doux, paisible, ami du repos, mon père aimait mieux céder un peu de ses droits que de les maintenir par des efforts trop prolongés, par une résistance journalière. Dans une association qui intéressait essentiellement sa fortune, cette disposition amena pour lui de graves dommages; ma mère les prévoyait et aurait voulu les prévenir ; mais la fermeté de sa volonté, sa résolution persévérante n'existaient pas chez mon père, et peut-être ne se le rappelait-elle pas assez.

Pour moi, je n'ai jamais cru à ce désir immodéré de dominer, de gouverner qu'on suppose à toutes les femmes, et je n'en faisais pas honneur seulement à leur raison, à leur modération. La nature leur a donné, avec le sentiment de leur faiblesse, le besoin de la protection de l'homme; la société en fait pour elles une nécessité.

Enthousiastes du courage, de la valeur, elles les admirent, elles les exaltent d'autant plus qu'elles ne peuvent y prétendre, et, si l'idée de la force leur montre la domination, elle leur promet aussi l'abri. Quoi de meilleur, de plus désirable pour elles que de se sentir appuyées, protégées par celui qui en a la

puissance, et n'est-ce pas là le bien le plus doux, le plus grand charme des relations d'un sexe à l'autre? Je sais bien que le pouvoir de protéger entraîne celui d'opprimer; mais dans notre pauvre nature le mal est toujours à côté du bien et l'abus auprès du principe.

J'ai vécu longtemps; j'ai beaucoup vu, beaucoup observé; je n'ai retrouvé chez personne de bonté aussi vraie, d'égalité d'humeur aussi constante, de bienveillance aussi soutenue que j'en avais reconnu chez mon père. Je ne me rappelle pas lui avoir vu un sentiment d'aigreur, de mauvais vouloir contre qui que ce fût, même ceux qui l'avaient blessé et qu'il excusait aussitôt en disant qu'ils avaient de l'humeur, ce dont il les trouvait fort à plaindre. Le monde, où il était aimé et fort répandu, lui avait donné beaucoup de relations et dans tous les genres. Que de services il a rendus, que de gens il a obligés, ne trouvant jamais possible de se refuser par quelque motif personnel à la démarche qu'on lui demandait, et s'y employant tout entier! L'excellent homme m'a prouvé qu'on pouvait posséder une bonté active et parfaite, sans une égale sensibilité. La sienne était un peu à fleur de peau; il sentait vivement plus que profondément, et ses impressions étaient sincères et rapides plutôt que durables. Il lui fallait du bonheur;

sa position s'y prêtait; aussi était-il et se croyait-il un des heureux de ce monde. Mais il aurait pu l'être seul; son caractère, comme son cœur, le portait à partager ce qu'il éprouvait. Il aimait tendrement sa femme et ses enfants; il se plaisait à en parler, à les montrer tels qu'il les voyait, besoin d'une bonne et heureuse nature, mais qui peut quelquefois prêter au ridicule, les autres étant souvent froissés du bonheur qu'on leur raconte et se vengeant par la raillerie du mal qu'ils ne peuvent pas dire, de la compassion qu'ils accorderaient volontiers et qu'on ne leur demande pas. La Rochefoucauld a prétendu que dans le malheur de nos meilleurs amis se trouve toujours quelque chose qui ne nous déplaît pas; c'est au moins fort exagéré; cependant, sans aller jusqu'au désir de nuire, combien de gens j'ai vus blessés, irrités du bonheur d'un autre qu'ils auraient plaint du fond du cœur, servi même avec zèle, s'il y eût eu lieu! Or, cet apitoiement qu'on accorde si volontiers, jamais homme ne fut moins tenté d'y recourir que mon père. Loin de se grossir, comme on n'y est que trop porté, les peines inséparables de la condition humaine et qu'il éprouva nécessairement, il ne s'exagérait que ses jouissances; il se félicitait sincèrement et des siens et de son sort. Heureux, comme il le sentait, par son intérieur et par sa position, dans ces

jours un peu solennels de réunion de famille où les amis étaient au grand complet, il y avait dans les regards qu'il jetait autour de lui autant d'orgueil que de contentement. Avec une bonté égale, ma mère avait une nature entièrement opposée. Une excessive sensibilité la disposait à s'inquiéter, à s'affliger facilement. Elle voyait souvent en noir comme mon père tout en rose; aussi s'en impatientait-elle souvent et l'appelait-elle optimiste. Mais elle avait posé en fait qu'optimisme, c'est égoïsme; peut-être avait-elle raison, quoiqu'en mon père l'exception fût patente et incontestable. De ces deux nuances de caractères si contraires, il arriva ce qui devait nécessairement arriver, ce qui arrivera toujours : qu'elles s'accrurent par le contraste et se fixèrent par l'opposition. « Voyons un peu ce que ta mère pourra éplucher là-dessus! » disait en certains cas mon père. « Je parie que ton père trouve encore le moyen de se féliciter! » s'écriait d'autres fois ma mère. Quel intérieur ne fournirait des scènes à la Shandy, s'il avait un Sterne pour les peindre?

Ma mère tenait de la nature une âme ferme, un esprit droit et remarquable, un tact exquis, un cœur sensible, généreux, et qui ne s'exalta jamais que pour ses devoirs, pour ses affections légitimes; bien différente en cela de nos héroïnes de roman d'aujourd'hui,

qui n'aiment jamais rien de ce qu'elles doivent aimer, famille, mari, enfant, et ne peuvent sentir, s'exalter, se dévouer que dans le vice, condition *sine qua non* de leur nature passionnée. Femme moi-même, je ne peux passer sous silence qu'elle avait été fort jolie, gracieuse par excellence, et qu'à trente ans, terme qu'elle s'était fixé longtemps d'avance, elle renonça à tout ce qui, dans la toilette, annonce la jeunesse et l'intention de plaire. Née dans un temps où l'on n'instruisait pas les femmes, où on leur permettait à peine de mettre l'orthographe, elle fit elle-même plus tard son éducation par l'observation et la lecture ; c'est sûrement la meilleure de toutes pour celles qui savent en profiter. N'ayant rien appris dans les livres, arrivant dans le monde sans idées toutes faites, sans leçons formulées, sans *parole* de maître, une femme, non pas supérieure, mais simplement douée de finesse et de tact, comme elles le sont presque toutes, qui lira, appréciera, observera et jugera par elle-même, conservera un naturel, une originalité, ou plutôt une individualité dans l'esprit que l'instruction lui enlève presque toujours. L'homme qui sait beaucoup peut viser au progrès et ne voir dans ce qu'il a appris qu'un préliminaire indispensable ; mais, dans la destinée des femmes, et vu leur vocation de mères de famille, celle qui sait le plus n'est encore qu'un

pauvre écolier. On l'a jetée dans le moule commun, et la culture de son esprit ne devant être pour elle qu'une occupation secondaire, elle n'aura guère le temps d'en sortir. Cette observation que j'ai eu plus d'une fois occasion de faire, je la crois juste, et la méthode généralement adoptée à Paris, il y a vingt ans, de transformer en lycées les pensionnats de jeunes filles, de leur faire faire *leurs classes,* me semblait une extrémité aussi fâcheuse dans son genre que le pourpoint et le haut-de-chausses du Chrysale de Molière dans un autre : mais on verra bientôt que je me fais mon procès à moi-même.

Ma mère eut six enfants, qu'elle voulut nourrir tous, à une époque où personne ne le faisait encore, et qu'elle nourrit en effet, malgré médecin, père, mari qui s'effrayaient pour sa santé et s'effrayaient en raison de l'*insolite* de la chose. Elle m'a souvent raconté que, lisant *Émile* après son mariage, et pénétrée de tout ce que dit Jean-Jacques là-dessus, lorsqu'elle en fut à ce touchant paragraphe qui commence par ces mots : « Il est pourtant encore quelques jeunes personnes d'un bon naturel, etc., etc. », elle s'était bien promis de nourrir ses enfants, si elle devait en avoir. Promesse bien digne d'elle et plus dignement remplie. En effet, ce premier devoir accompli, mère aussi tendre, aussi dévouée qu'il en fut jamais, se

consacrant uniquement à nous, elle ne nous *gâtait* pas, nous surveillait, nous dirigeait jour par jour, même les garçons jusqu'à leur entrée en pension, non avec une dure sévérité, mais avec suite et fermeté. Ayant fixé pour chacun de nous les heures de leçons, d'études, de récréations, elle ne permettait pas qu'on y manquât sous quelque prétexte que ce fût. Sans être craintifs, nous étions soumis, nuance si importante dans l'éducation de l'enfant pour sa valeur future et à laquelle on ne peut arriver qu'en se montrant constamment ferme, juste et bon avec eux.

L'éducation étant la chose du monde qui demande le plus de suite, d'application, de vigilance, ce n'est pas toujours par tendresse uniquement que les mères gâtent leurs enfants : souvent effrayées de leur rôle et de ce qu'il exigerait d'elles, elles cèdent par laisser-aller, par fatigue, par incurie, et l'enfant, victorieux dans la lutte, sait fort bien le comprendre et s'en prévaloir. Sûrement il y a de la tendresse dans la faiblesse que nous leur montrons; mais il y a aussi de la faiblesse, c'est-à-dire manque de constance, de résolution, de volonté soutenue; besoin d'avoir la paix et de nous reposer un peu de notre tâche, comme eux veulent toujours échapper à la leur. Or, ce besoin-là, ma mère ne l'éprouvait jamais.

Pénétrée de l'étendue, de l'importance des devoirs qu'elle s'était imposés, de la surveillance qu'ils exigent, elle ne sortait pas et ne recevait que le soir. Son goût d'ailleurs, une excessive timidité qu'elle n'a jamais pu vaincre ne la portaient pas à aller dans le monde qu'elle craignait et évitait. Tous les efforts de mon père pour l'y conduire, au commencement de son mariage, avaient échoué contre sa répugnance, et plus tard, il vit son temps trop bien employé chez elle, pour la presser encore d'en sortir. Elle m'a conté que dans sa jeunesse, menée par son mari chez M. Helvétius, à sa terre de Voré, c'était pour elle un vrai supplice, un état de fièvre continuelle, que ce salon toujours rempli, cette nécessité non d'y jouer un rôle, — la pauvre femme n'y songeait guère, — mais de répondre quand on l'attaquait. Elle était fort jeune et jolie alors, Helvétius vieux et de plus philosophe; mais les hommes ont beau être philosophes et vieux, c'est une question à résoudre qui leur plaira toujours plus qu'une autre, qu'une femme jeune et jolie. Aussi l'observait-il beaucoup, s'occupait-il beaucoup d'elle. Il lui disait un jour que tout acte de dévouement lui coûterait bien moins qu'une révérence à faire en présence de vingt personnes, et qu'elle ne manquerait jamais de courage ou de présence d'esprit que quand on la regarderait. Malgré son peu

de goût pour le monde, ma mère aimait la conversation parce que, sans nous en rendre compte, nous nous plaisons toujours là où nous excellons, et elle causait avec autant de plaisir que d'esprit et de simplicité. Je conterai plus tard combien tous les hommes de lettres que j'ai vu recevoir chez mon père étaient empressés et heureux de pénétrer jusqu'à elle. J'ai vu les meilleurs auteurs comiques du temps venir lui lire leurs ouvrages avant la représentation et lui demander son avis qu'ils avaient quelquefois le bon esprit de suivre, et je ne l'ai jamais vue en tirer la moindre vanité. Enfin ma mère était le plus parfait modèle de la mère de famille, avec tout ce qu'il faut pour être charmante et distinguée dans le monde, si elle l'eût bien voulu. Une seule tache se trouvait dans cette admirable nature. Pardonne, ma bonne mère, que j'ai tant chérie, mais il faut payer son tribut, et le tien fut bien léger. Sujette pendant longtemps à de violentes migraines qui la faisaient beaucoup souffrir, elle avait, à la suite, des accès de tristesse, disons le mot, de mauvaise humeur qui assombrissaient notre intérieur. Alors les enfants s'entre-regardaient, marchaient plus doucement, parlaient plus bas; le père lui-même, non pas comme nous intimidé, mais chagriné, attendait la fin de la crise, qui arrivait à point nommé; car c'était en elle un effet purement phy-

sique. Plus avancée en âge, elle fut délivrée de ses migraines, et, quoique soumise alors à des souffrances presque habituelles, rien n'altéra plus la douceur, le charme, la séduction, car c'est le mot, de son commerce. Jamais elle ne fut si aimable, si attachante que dans les dernières années de sa vie, plus occupée de ce qui l'entourait, plus dévouée à ceux qu'elle aimait et dont elle prévoyait devoir bientôt se séparer.

Le premier enfant de ma mère étant mort à trois ou quatre ans, nous restions donc cinq, trois garçons et deux filles. Ma sœur, plus âgée que moi de quatre ans, était la joie, l'orgueil de la famille. On l'a nommée l'enfant gâté de la nature, et jamais nom ne fut mieux mérité; jamais créature ne fut douée avec plus de profusion, et, au temps des fées, on aurait cru qu'elles avaient toutes soufflé sur son berceau. Belle au delà de l'expression, de la taille de femme la plus gracieuse, celle au-dessus de la moyenne, également remarquable par son esprit, par sa grâce, elle y joignait, dans son enfance, une originalité, une gaieté, un *imprévu* qui animaient, réjouissaient, remplissaient notre intérieur. Ayant montré, dès ses premières années, des dispositions pour la musique qui étonnaient Grétry et Gossec, et douée pour cet art d'une organisation vraiment extraordinaire, elle possédait à quinze ans, sur le piano, un des plus beaux

talents d'alors où ils étaient moins communs et poussés moins loin qu'aujourd'hui. Elle dessinait aussi en perfection et commença même la peinture. Bonne comme mon père, avec le tact et la finesse d'une femme et une vive sensibilité qui s'accordait je ne sais comment avec toute sa gaieté, elle était adorée des domestiques, qu'elle faisait rire comme nous et qui étaient, eux aussi, tout fiers d'elle ainsi que nous. Comme chez tous les enfants d'une riche organisation, il y avait en elle surabondance de vie, besoin de l'exercer, de la jeter au dehors. Aux heures de récréation, on l'entendait, on la voyait partout : au haut de la tour, au fond du jardin, tantôt lisant à haute voix et fondant en larmes ou riant aux éclats, selon que le livre était triste ou gai ; tantôt répétant sur le gazon sa dernière leçon de danse, en singeant le maître et ses injonctions et imitant de sa voix le son de la *pochette;* puis, montant sur le colimaçon en gazon, théâtre de nos gymnastiques, une baguette blanche à la main, ses longs et noirs cheveux volant au vent, elle récitait tout le rôle d'Armide (mon père était gluckiste passionné, et elle savait tout Gluck par cœur), tandis que moi, petite encore, je la regardais, je l'écoutais avec admiration. Le soir, à table, après souper, à cette heure la plus intime, la plus heureuse pour les intérieurs heureux, elle nous fai-

sait rire aux larmes par ses folies, toujours de verve, toujours originales, par son étrange faculté de contrefaire, de prendre toutes les figures, en décomposant, en démontant complètement la sienne. Tantôt c'étaient des types d'invention, ce qu'elle appelait ses figures de caractère, qu'elle nous donnait à deviner et que nous devinions toujours, car on ne pouvait s'y méprendre; tantôt des visages connus, jeunes ou vieux, beaux ou laids, hommes ou femmes indifféremment, attrapant quelquefois des ressemblances si hideuses, que ma pauvre mère se récriait, mettant sa main devant ses yeux, et saisie, je crois, de la peur de la voir rester ainsi, de ne plus retrouver ce beau, ce délicieux visage. Étourdie, impétueuse dans son enfance, quoique devenue fort douce plus tard, elle s'emportait quelquefois, mais ne blessait jamais par cet admirable fonds de bonté qui était en elle et qui en jaillissait avec ses vivacités. Assez distinguée par son esprit, ses talents, pour se passer de beauté, assez belle pour être bête impunément, c'était une ravissante créature, et telle elle est restée dans mon souvenir et dans celui de tous ceux qui l'ont connue. A l'âge de quinze ans, elle nous quitta pour une année entière, je dirai plus tard pourquoi. Quel vide alors dans la maison! Quel changement dans la famille! Que de fois j'ai vu ma mère essuyer une larme, en

regardant sa place vide à table! Que de fois le soir, après une journée de réunion ou de plaisir, on se disait : Comme tout cela eût mieux valu, si Clémentine eût été là!

Après un si brillant portrait, quoique bien incomplet encore, comment en venir à parler de moi, pauvre enfant chétif, étiolé, malingre, pâle jusqu'à la lividité et paraissant ne pouvoir vivre, bien que j'aie survécu à tous? A l'âge de trois ans, une maladie violente avait failli m'emporter; il m'en était resté une extrême maigreur, une faiblesse, une souffrance habituelles. Je ne vivais qu'au dedans, existence toujours pénible, mais la plus contraire de toutes à la nature de l'enfant, à ses besoins, à ses penchants. Pauvre créature manquée, quand je voyais les miens s'empresser, s'agiter autour de moi, je pressentais un danger, et, me servant d'un mot que je ne comprenais pas, je demandais à ma mère si j'allais mourir tout de suite.

Soit que je tinsse d'elle un excès de timidité qui m'a rendue longtemps malheureuse et ridicule, soit que mon état de souffrance contribuât encore à l'augmenter, je ne crois pas que jamais enfant ait autant souffert de cette triste infirmité. Toute figure étrangère, même bien connue, me faisait rentrer dans ma coquille; c'était de la gêne, de l'oppression,

de la souffrance, des battements de cœur à suffoquer, lorsqu'on faisait attention à moi, et qu'il me fallait répondre à ce qu'on me disait. Ma mère, qui me chérissait plus tendrement encore peut-être parce qu'elle craignait de me perdre, avait beau vanter son *trésor*, sa petite Juliette, chacun me trouvait certainement un maussade et désagréable enfant. J'étais laide, et j'en conviens d'autant mieux que j'en ai rappelé depuis et ai pu plaire comme une autre. Mon rôle alors se bornait donc le plus souvent à regarder, à admirer ma sœur, à m'amuser de sa joie, de sa gaieté ; mais il ne m'entrait pas plus dans la tête de l'imiter, de faire comme elle, de vouloir lui ressembler, que de me croire le soleil. Je puis dire en toute vérité que jusqu'au moment de son mariage, c'est-à-dire l'âge de quatorze ans pour moi, je n'ai connu la vanité, désiré, joui de succès que pour elle et en elle. Elle était si belle, si gracieuse, si remarquable d'esprit et de talents, si bonne pour moi, sa cadette, que, sans m'en rendre compte, je n'avais d'autre amour-propre que celui d'être sa sœur, ne faisant jamais là-dessus ni réflexions, ni retours sur moi-même. Que de fois j'ai senti le cœur me battre, quand elle se mettait au piano devant quelque nouvel auditeur, regardant timidement et en dessous et ne pouvant respirer, jusqu'à ce qu'elle s'en fût bien tirée ! Pour elle, son

heureuse nature, l'habitude d'être entendue la préservaient de ce genre de tourment, et quand je lui en parlais après : « Que tu es enfant ! Et le grand malheur, quand j'aurais barbouillé ! » Que de fois, dans un jardin public, elle marchant devant au bras de mon père ou d'un de mes frères, moi venant derrière, en tenant la main de ma mère, la lui ai-je serrée avec joie, en entendant se récrier de tous côtés sur la beauté de ma sœur !

Sûrement, dans cette absence complète de tout sentiment jaloux, de toute comparaison pénible, il y avait de mon bon naturel ; mais je me suis dit depuis qu'il devait y avoir aussi et beaucoup de vigilance et d'adresse judicieuse de la part de ma mère. Elle fut un jour très mécontente, comme elle me l'a conté depuis, de la gaucherie d'une femme de sa connaissance qui pouvait, par sa maladresse, éveiller dans mon cœur d'enfant ce vil et triste sentiment. Mon père avait à Sceaux une charmante maison de campagne, et nous y passions tout l'été. Un jour, la duchesse d'Orléans et la princesse de Lamballe sont annoncées ; elles doivent faire une promenade dans le Parc ; les eaux joueront, les lieux réservés sont ouverts ; tout le village est en émoi. C'était avant la Révolution, et ce mot de *Prince* jetait encore un peu de poudre aux yeux, au moins à ceux des paysans.

Une bonne nous conduit, ma sœur et moi, elle âgée de neuf ou dix ans, et moi de cinq ou six. Nous nous trouvons sur le passage des princesses et de leur suite. On remarque, comme toujours, une délicieuse enfant, on l'admire, on la caresse, on se récrie sur la beauté de ses cheveux noirs et bouclés, car ma mère avait le bon goût de ne la poudrer, ni friser, comme tout le monde l'était alors, femmes et enfants, et personne, comme de raison, ne s'aperçut que j'étais là. Nous revenons à la maison; jugez si l'histoire est contée, détaillée, recommencée; moi, la première, fière, joyeuse, triomphante! Quand tout à coup, cette dame se tournant vers moi : « Et toi, petit chien noyé, elle me nommait ainsi à cause de mes cheveux d'un blond d'argent alors et tombant de chaque côté de ma figure, et toi, qu'est-ce qu'on t'a dit? — Laissez-moi tranquille », répondis-je avec beaucoup d'humeur, car je sentais probablement l'intention de m'humilier. Ma mère s'empressa de me distraire et étouffa peut-être, à son principe, ce mauvais germe qui aurait pu grandir.

Je l'aimais passionnément, et ce que j'éprouvais pour elle était une véritable idolâtrie. Point de jeux, point de plaisirs qui ne cédassent à celui d'être sur ses genoux, de la caresser, d'en être caressée. J'ai dit qu'elle ne sortait guère; mais, s'il lui arrivait enfin

de passer une soirée dehors, je restais là, tristement, sans parler, regardant la bergère de damas rouge qu'elle occupait habituellement, laissant jouer les autres sans en être tentée, pleurant tout bas, et me cachant parce qu'on se moquait de moi. J'ai partagé son lit jusqu'au jour de mon mariage, dans mon enfance, à cause de ma mauvaise santé; plus tard, elle cédant à mon chagrin, quand elle tentait de m'éloigner. Dans ces jours fâcheux qui suivaient ses migraines, je me tenais debout, en silence, derrière sa bergère, contente encore d'en être proche. Pendant la migraine même, où tout était fermé chez elle, ne pouvant supporter ni bruit, ni lumière, je me glissais près de son lit et me cachais derrière le rideau, craignant seulement qu'elle ne s'en aperçût et ne m'ordonnât d'aller jouer. Une fois, pendant l'été, appelée à Paris par une affaire importante apparemment, elle devait y rester et ne revenir que le lendemain. C'était un événement inouï qu'une absence de vingt-quatre heures, et j'étais d'autant plus désolée que, comme je l'ai dit, je couchais toujours avec elle; quand tout à coup la voyant arriver lorsque je ne l'espérais pas, je tombe dans un tel transport, une telle crise de sanglots et de larmes, que ma mère, effrayée de mon état, s'inquiétant surtout de cette disposition, prit la résolution de la combattre de tout

son pouvoir. Cela décida, en grande partie, son consentement à l'éducation un peu étrange que j'ai reçue pendant quelques années, et dont il faut parler.

Je n'avais pas encore sept ans, j'étais docile, appliquée et montrant une intelligence au-dessus de mon âge, ce qui se voit souvent chez l'enfant malingre et délicat, et, sans adopter cette sottise des bonnes femmes : « Il a trop d'esprit, il ne vivra pas », on comprend aisément que, ne pouvant vivre de la vie de son âge (celle du corps à peu près uniquement), sa petite tête travaille davantage. Le peu que j'avais appris jusqu'alors, ma mère me l'avait montré, et je n'avais pas eu d'autres maîtres. Ce peu se bornait à savoir lire, écrire passablement, tenir une aiguille et pouvoir réciter par cœur les plus beaux vers de nos classiques. J'avais une mémoire prodigieuse et j'en conviens sans vanité, car j'ai toujours vu les gens visant à la supériorité se plaindre beaucoup de la leur, soit qu'ils la croient incompatible avec de plus brillantes facultés, soit qu'ils veulent par là faire entendre qu'ils sont arrivés à eux seuls et de plein saut sur le sommet où ils se voient. J'apprenais donc par cœur, volontairement et avec plaisir, tout ce qu'on me laissait de vers entre les mains, car j'étais grande *dévoreuse* de livres, et ma mère ne me permettait en lecture que la dose et le choix qu'elle trouvait à pro-

pos. Depuis que je suis vieille, je ne lis guère que des romans ; dans ma jeunesse, au contraire, j'aimais les lectures sérieuses. Entre mon lit et celui de ma sœur, car, bien que je couchasse avec ma mère, il y avait un lit pour moi dans la chambre de *ces demoiselles,* j'avais pratiqué une niche où j'allais me blottir souvent.

Assise dans mon petit fauteuil, avec un écran devant moi, que de bonnes heures j'ai passées en lisant Plutarque et Rollin, même son *Traité des Études* qui m'ennuierait tant aujourd'hui ! Rien ne dégoûte de l'histoire comme les années et l'expérience, surtout au temps où j'ai vécu. On est forcé de reconnaître qu'on ne sait le vrai sur rien, ni des hommes, ni des choses ; que le fait accompli de nos jours, près de nous, rapporté par des gens qui l'ont vu ou y ont coopéré, est conté, attesté de mille manières différentes, contradictoires ; qu'on ne peut en conscience avoir une opinion arrêtée, une conviction complète, non seulement sur les acteurs et leurs motifs, mais encore sur les événements, leurs causes, et la façon dont ils se sont passés. Une fois arrivé là, on ne croit plus à l'histoire, elle perd tout son intérêt, et mensonges pour mensonges, on en veut de plus amusants. Je sais bien qu'on présente l'éloignement de temps, de lieu, comme condition nécessaire à la manifesta-

tion de la vérité, qui se fait jour quand les passions qui s'agitaient immédiatement et sur place n'agissent plus; à la bonne heure, si, depuis que le monde existe (du moins celui qui nous est connu) il ne s'était trouvé, toujours et partout, des puissants, des gouvernants, intéressés au mensonge, le soldant, le favorisant, le propageant de toutes manières et étouffant la vérité.

L'histoire ne nous présente-t-elle pas les tribuns du peuple à Rome, les Gracques mêmes, comme des factieux, des boute-feu voulant troubler, bouleverser l'État, n'excitant que désordres et séditions, et ces braves Pères Conscrits comme les pères du peuple, de ce peuple qu'ils écrasaient de misère et d'impôts, l'envoyant, quand il demandait du pain, aux guerres qu'ils suscitaient pour s'en défaire, et se partageant, à son retour, les terres qu'il avait conquises? Il en a été, il en sera toujours ainsi; amis de l'ordre, ceux qui courbent la tête et soutiennent le mal établi; factieux, perturbateur si, révolté de l'oppression, de la souffrance qui pèse sur le peuple, on se dévoue à sa cause et lutte contre ses tyrans. Il ne me paraît pas prouvé que Catilina lui-même fût le Cartouche qu'on nous a montré, et les injures de Cicéron, ce type du modérantisme, ne m'en donnent pas la certitude. Je dis modérantisme pour ne pas dire modération;

belle vertu dans son acception ordinaire, puisqu'elle suppose la volonté de ne pas nuire à son ennemi, alors qu'on en a le pouvoir; mais j'avouerai qu'en politique, ce qu'on couvre de ce beau nom s'est toujours résumé à mes yeux seulement en ceci : concession au fort, abandon du faible. En d'autres termes, j'ai toujours vu ceux qui s'intitulaient modérés, s'indignant des excès *passés* du vaincu, tolérer, excuser les excès *présents* du vainqueur. Pour en revenir à mon thème et citer un exemple plus rapproché de nous, quoi de mieux établi, de plus incontestable que la politesse, la galanterie, le vernis brillant et chevaleresque de la cour de Louis XIV? Le révoquer en doute serait une hérésie en fait d'histoire.

Qu'on lise pourtant les Mémoires de la Palatine, seconde femme de Monsieur, dont on ne peut contester le témoignage non plus que son admiration poùr le Roi, son beau-frère, dont elle était, disait la princesse de Tarente, sa tante, amoureuse sans le savoir, et on sera confondu, je ne dis pas des vices infâmes de ces gens-là, c'est ce que tout le monde sait, mais de leur grossièreté, de leur cynisme. On y verra Louis XIV, cet homme si poli, qu'il se découvrait, nous dit-on, devant toute femme, quelle qu'elle fût, traversant la chambre de Mme de la Vallière pour entrer chez Mme de Montespan, lui jeter en

passant sa petite chienne en lui disant : « Vous? Voici votre compagnie. » On y verra Mme la duchesse de Bourbon s'enivrer avec ses trois filles, qui, dit la belle-sœur de Louis XIV, ne portent pas le vin aussi bien que leur mère. On y verra Mme la duchesse de Bourgogne se faire donner un lavement devant le grand Roi et Mme de Maintenon. Mme de Sévigné raconte la querelle de deux femmes de qualité qui se disputent quelque argent au jeu, l'une disant à l'autre : « Il me faut bien deffendre ma bourse, car je n'ai pas, moi, madame, d'amans pour la remplir » ; à quoi celle-ci répond : « Je ne suis pas tenue à vous dire ce qui en est; ce que je sais bien, c'est que, lorsque je suis entrée dans le monde, vous en donniez déjà aux vôtres. »

Mme de Sévigné elle-même, cette femme si sage et si reconnue pour telle, ce modèle de bon goût, d'élégance et de délicatesse, comment expliquer, sinon par l'atmosphère où elle vivait, la grossièreté des confidences qu'elle reçoit de son fils, son empressement à les répéter, comme certaines autres histoires? Mme de Lionne, femme d'un ministre d'État, exigeant de sa fille pour la servir dans ses intrigues, de l'admettre, elle, en tiers dans son lit, avec l'amant qu'elle y conduisait; Mme de La Ferté reprochant au sien, en pareil lieu, de n'être pas assez dévot à la

sainte Vierge, etc., etc. Qu'on lise les procès de la Voisin, de la Brinvilliers, et on verra quels étaient les mœurs et le langage de ces gens de cour qu'on veut présenter comme modèles. J'en pourrais citer des traits bien plus révoltants encore; mais une femme, même de mon âge, ne peut avouer avoir lu ce qu'ils faisaient et disaient tout haut. Hélas! on ne se tromperait guère en ce monde, surtout dans ce bon temps de chaste vérité, en tenant toujours pour prouvé le contraire de ce qui est officiellement établi, comme pour bon et équitable, le contre-pied de ce qui se fait. Mais l'heureux âge que celui où on croit tout, où on se passionne aisément. Je tenais donc les deux Brutus en grande vénération; le premier qui a tué son fils, le second qui a tué son père; un Spartiate, c'était un dieu, et j'aurais, je pense, appelé ma mère une Cornélie, si le naturel et la simplicité de ses manières n'eussent, sans que je m'en rendisse compte, empêché tout rapprochement entre elle et la matrone romaine.

Je m'aperçois, en lisant ceci, que cette niche entre nos deux lits et cette rage de lecture rappelleront Mme Roland et ce qu'elle raconte de son enfance. Mais je dis ce qui est parce que cela est, et n'ai pas la sottise de vouloir lui ressembler en rien. J'ai pu d'ailleurs admirer son esprit vraiment supé-

rieur, respecter son caractère et sa conduite, mais je ne les ai jamais goûtés ni enviés.

Je sais bien qu'il faut faire la part du temps où elle a vécu, des positions où elle s'est trouvée; mais la femme qui, près de mourir laissant à peu près sans asile une fille de quelques années, affecte de ne pas regretter la vie, ne s'occupe que de la *postérité* et du nom qu'elle laissera après elle; la mère qui, pour afficher le courage, la force d'âme, ne pleure pas en désespérée sur l'enfant qu'elle va quitter, auquel elle va être ravie, et faisant l'homme d'État jusqu'au dernier moment, s'inquiète du jugement qu'on portera d'elle au lieu de n'avoir qu'une douleur, qu'un cri : sa fille, sa fille orpheline et délaissée, cette mère-là ne sera jamais mon héroïne, je ne sympathiserai jamais avec elle. Je ne conçois les femmes s'élevant jusqu'au sublime que par le dévouement, l'abnégation d'elles-mêmes; si elles veulent y arriver par le stoïcisme, elles friseront le ridicule, ce qui n'est pas un grand mal; mais elles sortiront de leur nature et seront amenées à mettre en seconde ligne ces saintes affections de famille, ces devoirs d'épouse et de mère, qui sont leur évangile et leur loi.

A ce propos, je remarquerai que, poussés par un bon sentiment et dans une intention genéreuse, celle de rendre aux femmes les droits dont on les trouve

trop privées, on en vient à vouloir les affranchir de toute entrave, à demander pour elles une position sociale, des droits égaux à ceux des hommes, qu'elles égalent, dit-on, en facultés. Cette prétention me paraît aussi mal motivée que malavisée, et la supériorité intellectuelle des hommes aussi incontestable que celle de leur taille et de leur force physique. Je dis intellectuelle et non morale parce que, je l'avouerai, je crois les femmes généralement meilleures, plus dépourvues d'égoïsme, plus capables de dévouement, plus aptes à cette vie d'abnégation, de sacrifices ignorés et de tous les instants, petite monnaie de la vertu et qui doit peser d'autant plus qu'elle ne brille pas et que l'orgueil n'y peut trouver son compte comme en certaines actions d'éclat. Plus de chaleur, plus d'activité, de constance dans nos affections, c'est ce qu'exige de nous et ce que vivifie également en nous notre mission dans la vie, le rôle qui nous est échu. Devant sentir plutôt qu'agir ou concevoir, notre cœur est plus puissant, notre cerveau plus faible.

Je ne crois pas que dans les annales du monde, dans l'histoire ancienne ou moderne, on puisse citer *une* femme de génie, et cette raison tant alléguée de leur éducation qui s'y oppose ne signifie guère, quand on se rappelle combien d'hommes du peuple,

d'hommes sans éducation se sont illustrés dans les lettres, les sciences ou les arts, entraînés par leur nature vers la gloire qu'ils ont conquise ; à commencer par Shakespeare, non pas le premier, mais le plus merveilleux de tous, en songeant au temps où il a vécu et à son point de départ. C'est que là où est le génie il faut bien qu'il se fasse jour, qu'il s'ouvre la route à lui seul et malgré tout. Je ne connais donc pas une seule femme de génie comme écrivain ou comme artiste, encore moins comme savant, et Mme de Staël elle-même, si fort en avant de toute autre, ne compterait pas, il s'en faut, au premier rang parmi les hommes.

Que parmi les femmes auteurs on en puisse nommer plusieurs ayant un talent véritable, je ne le conteste pas; mais par l'usage qu'elles en font, par le malheur à peu près certain qu'elles y trouvent, par la triste célébrité qu'il leur donne, je regretterais presque que, de même qu'au génie, il ne leur fût pas interdit de prétendre au talent. Quelle femme, digne de l'être, accepterait celui de Mme Sand au prix de l'emploi qu'elle en fait? Quelle femme, digne de l'être, voudrait pouvoir couvrir d'un si beau style, de paroles si retentissantes d'aussi pernicieuses pensées? Et malgré les beautés dont étincellent quelques-unes de ses pages, qui donc voudrait avoir

écrit *Lélia,* ce livre si profondément immoral et corrupteur, si flétrissant pour le cœur, si décourageant de toute inspiration vertueuse, de tout élan vers le bien, de tout espoir de bonheur dans le devoir accompli? Jean-Jacques fait dire à sa Julie qu'elle ne juge du mérite d'un livre que par l'impression qu'il produit sur elle, par la disposition plus ou moins louable où il la laisse. Quelle règle, bon Dieu, pour mesurer le talent et les ouvrages de George Sand!

Je ne sais pas ou plutôt je comprends de reste pourquoi celles qui ont méprisé toutes les bienséances, franchi toutes les barrières, brisé toutes les entraves, qui se sont dégagées de tout devoir comme de tout respect humain, pourquoi elles affectent de s'apitoyer sur le sort, sur l'esclavage de la femme, réclament son affranchissement et revendiquent pour elle tous les droits dont elles la disent dépouillée. En montrant sa condition si rude, si insupportable, on cherche à donner le change, on veut attribuer au malheur de la position les vices de sa nature, les écarts de sa conduite, et celles qui ont le plus abusé de la licence, celles-là crient à la servitude et invoquent la liberté.

Quant aux femmes *hommes d'État, grands hommes,* je ne vois dans les temps modernes qu'Élisabeth d'Angleterre et Catherine II qu'on ait voulu exalter

comme telles; mais en relisant leur histoire, on se demandera pourquoi, si ce n'est l'assassinat de sa cousine par la première et celui de son mari par la seconde.

C'est donc, à mon sens, une mauvaise direction, une fausse route, et elles y sont poussées par d'imprudents conseillers, que celles où s'engagent les femmes, de se croire sur un pied d'égalité complète avec les hommes et de prétendre se placer dans les mêmes conditions qu'eux. Reconnaissons que dans toute la création, toute femelle est inférieure au mâle en force comme en beauté, et soumettons-nous à la loi commune; que, si cette dernière infériorité n'existe pas pour nous et si la femme a été douée de plus d'attraits que l'homme, c'est que, distingués de toutes les créatures par les facultés morales que nous avons reçues, c'est sur un autre terrain que le privilège du mâle a été placé. Soumettons-nous donc, je le répète, à la loi commune; il nous restera d'ailleurs assez pour être contentes de notre lot : un cœur plus chaud, plus tendre, plus dévoué, une pitié plus affectueuse, une bonté plus active, plus soutenue; plus de patience dans la souffrance, et, dans l'esprit, une délicatesse, une finesse d'observation, une justesse de tact, je dirai même une droiture de sens, instinctive en quelque sorte, qualités, ce me semble, plus

distinctives de notre sexe que de l'autre, auquel il faut reconnaître au moral comme au physique tout ce qui constitue la puissance : une grande faculté d'observation, d'application, une grande force de conception, une volonté ferme et persévérante, l'imagination, ce don du ciel, non celle qui rêve, mais celle qui s'empare et qui produit, enfin le génie qui découvre, qui invente ou qui crée.

J'ai parlé avec détail de ma sœur et de moi, j'en dirai moins sur mes frères, plus étrangers à mon enfance comme moins mêlés à ma vie, et enlevés, les deux derniers, bien jeunes encore, l'un par la mort, l'autre par son départ pour l'Orient, d'où il n'est jamais revenu. L'aîné, Malfosse, âgé de dix ou onze ans plus que moi, promettait certainement un homme de mérite, et il a tenu ce qu'il promettait ; mais un tempérament mélancolique, un caractère morose, renfermé, ombrageux le tenait en dehors de tous. Dès son enfance il annonçait ces dispositions malheureuses qui se sont si fort accrues avec les années : humeur noire, susceptibilité, défiance, irritabilité nerveuse.

Original et original à l'excès dans sa manière d'être et de voir, il craignait surtout de le paraître et s'irritait d'être jugé tel. Enfin, avec un caractère honorable, un jugement droit et éclairé, un esprit hors de ligne, avec plus de savoir et de valeur réelle que les autres,

avec de la bonté dans le cœur, car il en avait, surtout dans sa jeunesse, il est parvenu à se croire et à être le plus malheureux des hommes, bien que sa position sociale et sa fortune ne lui donnassent que motifs de se féliciter. Plus il avança en âge, et plus l'ivraie étouffa en lui le bon grain. Il souffrait, je le crois, mais il faisait souffrir les autres, et, pour cela, pour cela seulement je crois, je suis sévère et d'instinct et de jugement.

Le second, Godefroy, plus jeune de quatre ans, d'un caractère ouvert, affectueux, d'un esprit brillant et gai, offrait avec l'aîné un contraste complet. Aussi favorisé de la nature que Clémentine, à laquelle il ressemblait d'humeur et de figure, il avait fait de brillantes études, et était reçu depuis un an officier d'artillerie, lorsqu'il nous fut enlevé avant d'avoir terminé sa vingtième année. Ce fut un si terrible malheur dans une famille aussi tendrement unie que la nôtre, que l'impression ne s'en est jamais effacée, même chez moi, bien jeune encore lorsqu'il arriva.

Le dernier de mes frères, Adrien, était celui de nous tous qui avait le plus de rapports avec mon père, ou plutôt le seul qui en eût de caractère, de figure et d'esprit. Né comme lui pour le bonheur, si bien fait pour le trouver et le donner dans les affections de famille, le pauvre enfant n'en a pas joui, et

sa destinée fut bien triste. C'est en Orient, où il était allé à dix-huit ans, comme vice-consul sous son frère aîné, qu'il a fini sans nous avoir revus, au désespoir de quitter la vie, en laissant après lui une veuve de quatorze ans, grosse de quelques mois, seule à Bagdad, où, dans l'absence de l'aîné, il remplissait depuis un an les fonctions de consul général. J'ai caché à ma mère les dernières lettres qu'il avait écrites; elles lui auraient fait trop de mal; mais avec combien de larmes je les ai relues souvent, en me rappelant ce pauvre petit Adrien, dont j'avais été le précepteur et que j'aimais si tendrement!

Je me rappelle encore, au foyer paternel, quoique du plus loin qu'il me souvienne, une cousine, fille d'un frère de mon père, élevée chez nous et avec nous. Née en Russie où s'était marié son père, elle n'avait que trois ans lorsqu'elle perdit sa mère et fut amenée en France chez la mienne : elle y resta jusqu'à son mariage, fut en partie dotée par la générosité des miens et n'en a pas moins plus tard travaillé et réussi à nous enlever le riche héritage d'une parente, qui avait toujours préféré mon père à tous ceux de sa famille et dut être étrangement manœuvrée et influencée pour en exclure les enfants de toute participation à sa fortune après elle.

Un autre cousin, fils d'une sœur de mon père et

orphelin bien jeune aussi, confié à la surveillance de mes parents, lorsqu'il était enfant au collège, passant chez nous les congés et les vacances, enfin traité aussi en fils de la maison, nous a montré une égale reconnaissance et nous a également déshérités de toute part à sa fortune, qu'il a éparpillée d'une étrange façon. C'était un homme d'esprit et de savoir, mais horriblement bossu et laid, ce qui laisse rarement de la bonté dans le cœur; la cousine Annenka était louche et fort laide aussi, et je crois que l'envie éveillée dans leur première jeunesse par la beauté, l'éclat de Clémentine et de Godefroy, entretenue depuis par l'état de prospérité, de félicité où vivait ma famille, a survécu en eux à tous les malheurs qu'elle a subis plus tard et qui auraient dû les en guérir. Plus jeune, j'étais bien loin de voir et de juger ainsi; mais en me rappelant leur manière d'être de tous temps comme leur conduite en dernier lieu, je n'ai pu douter que de tant de motifs d'affection et de gratitude ne fût sorti au contraire un sentiment de malveillance, une secrète envie qu'ils ne s'avouaient peut-être pas, mais qui n'en existait pas moins. J'ai été plus irritée contre Annenka, parce que je l'aimais ainsi que ses filles et l'avais toujours défendue près de ma mère qui la jugeait plus sévèrement, c'est-à-dire plus justement que moi.

II

Je reviens à moi et à cette résolution de ma mère de m'éloigner un peu d'elle. Dans la maison que nous habitions, logeait dans une mansarde un ecclésiastique jeune encore, homme de savoir et de mérite, vivant dans la misère avec une femme âgée qu'on disait sa mère. On le croyait fils naturel d'un cardinal, comme je l'ai su depuis. L'éducation distinguée qu'il avait reçue, ses manières, sa tenue de bonne compagnie, son silence absolu sur tout ce qui le regardait, et le soin qu'il mettait à cacher sa pauvreté, enfin le contraste existant entre sa personne et sa position de détresse et d'abandon, indiquaient quelque mystère et avaient donné lieu peut-être à cette histoire du cardinal. Il fut reçu chez nous et devint assez familier dans la maison. Un jour, dans la conversation, il dit ce qu'on a reconnu depuis : qu'on perdait dans les collèges un temps précieux à

apprendre le grec et le latin ; qu'il avait l'idée d'une méthode d'enseignement plus rapide et qui permettrait de joindre à l'étude de ces deux langues beaucoup de connaissances indispensables et totalement négligées dans le système reçu, etc., etc... Bref, il finit par offrir à mon père de se charger gratuitement, car il ne voulait entendre parler de payement d'aucune espèce, de l'éducation de mon second frère, plus âgé que moi de quelques années et qui était au collège. Mon père s'y refusa. Dans son opinion, la meilleure éducation pour les garçons était l'éducation publique. L'abbé alors : « Eh bien, donnez-moi votre petite Juliette. Elle est douce et intelligente, j'ai mon temps à moi, je viendrai tous les jours ici et me consacrerai à elle. Je l'aimais déjà ; je l'aimerai davantage. » Cette fois, mon père un peu surpris ne répondit ni oui ni non. « C'est à sa mère qu'il faut vous adresser, c'est elle qui dirige ses filles, et c'est elle qui décidera. »

Mais d'abord que ce mot d'ecclésiastique n'induise pas en erreur. On n'était pas dévot dans ma famille ; mon père catholique, ma mère protestante étaient, comme le plus grand nombre alors, non pas impies, mais incrédules et indifférents. Je dis *alors* parce que depuis, les dissensions politiques, l'esprit de parti ont soufflé le zèle religieux, et que beaucoup se sont

faits dévots en haine de la liberté. Les relations de mon père avec les philosophes et les gens de lettres, encyclopédistes ou autres, lui donnaient une teinte d'irréligion plus prononcée, qui se montrait assez dans la conversation. Ma mère n'en parlait jamais; mais, comme les premières impressions s'effacent difficilement, il lui était resté de la religion réformée un grand éloignement, une forte prévention contre le catholicisme. Son intention était de nous envoyer, ma sœur d'abord et moi plus tard, à Genève faire notre première communion chez une belle-sœur à elle, veuve de son frère unique, ministre protestant, qu'elle avait beaucoup aimé et dont elle parlait souvent. C'était un homme de talent qui a laissé des sermons fort estimés; les Genevois l'appellent leur Massillon. Ce projet se réalisa pour Clémentine; à l'âge de quinze ans, elle fut conduite par mon père chez cette tante où elle passa une année entière. La Révolution ne le permit pas pour moi, de même qu'elle empêcha mon troisième frère d'être élevé en Angleterre, comme on l'avait résolu. Ma mère tenait de son origine genevoise une grande prédilection, une vive admiration pour l'Angleterre et les Anglais. Il en venait souvent chez nous, ainsi que des Genevois. Nourrie de ces idées, j'en ai pris de tout opposées quand j'ai voulu juger par moi-même

la nation anglaise et son gouvernement; plus tard, conduite en Angleterre par ma triste destinée, en voyant de mes yeux le pays et ses habitants, je n'ai plus songé à blâmer, ou plutôt le blâme est devenu antipathie instinctive comme aversion, détestation motivée.

Je ne sais s'il y eut entre mes parents et l'abbé quelque convention préliminaire; toujours est-il qu'il ne me dit jamais un mot de croyance religieuse. Si bien qu'un jour, une bonne dame m'ayant demandé si je savais mon *Pater,* je me mis bravement à lui décliner : *Pater,* le père, etc., etc.; ce qui la scandalisa fort, sans que je comprisse pourquoi.

Pour revenir à la proposition de l'abbé, ma mère y répugna d'abord. Puis, y voyant, comme elle me l'a dit depuis, un moyen tout naturel de me séparer un peu d'elle, elle donna son consentement. Je ne sais s'il m'a beaucoup profité; mais il m'a coûté bien des larmes; non que ce nouveau maître fût dur ou trop sévère avec moi, mais je n'étais plus sans cesse près de ma mère, ce n'était plus avec elle que je prenais mes leçons, que j'étudiais, et combien je me trouvais malheureuse! Combien alors je portais envie à ma sœur! comme mon cœur se gonflait en la voyant toujours dans cette chambre dont, moi, j'étais comme exilée!

On ne tient pas toujours assez grand compte des peines, des chagrins de l'enfant. On se confie en sa légèreté, le peu de profondeur, la mobilité de ses impressions ; mais, s'il y met toute sa force, toute sa capacité, il souffre tout ce qu'il peut souffrir, et le verre d'eau qui déborde est plein comme le fleuve qui sort de son lit. Sûrement il ne faut pas sacrifier les intérêts de l'avenir, une considération importante pour la vie entière, aux joies de nos jeunes années ; mais, hors de là, je crois qu'on ne saurait trop respecter le bonheur de ces premiers ans, le seul souvent qui nous soit accordé, que nous regrettons presque tous et nous rappelons toujours avec douceur et profit, comme reprenant à son souvenir la pureté, la naïveté de nos sensations d'alors. Ma mère avait ses motifs pour couper ainsi dans le vif et rompre toutes mes habitudes. Peut-être elle eut raison ; mais j'en souffris beaucoup et longtemps. Je ne me plaignais pas, parce que ce n'était pas dans ma nature, parce que cela n'eût rien changé ; mais j'avais habituellement le cœur gros et serré ; je pleurais quand j'étais seule ; je me disais : Mon Dieu, pourquoi donc moi? Pourquoi avoir pensé à moi, cet abbé ! Avec un mauvais naturel, je l'aurais pris en haine, lui et tout ce qu'il m'enseignait, et ce ne fut pas tout de suite que je lui pardonnai, que je m'attachai à lui.

Me voilà donc sous la conduite de ce nouveau précepteur. Il descendait le matin de bonne heure et ne s'en allait ordinairement que le soir; car la seule chose qu'on put lui faire accepter fut son couvert à notre table, et cela sans en parler, mais en le retenant toujours au moment. Il était gourmand et déjà atteint de la maladie d'entrailles dont il mourut peu d'années après. Ma mère s'y prit en vain de toutes les manières pour lui faire accepter au moins quelques cadeaux; il resta inflexible sur ce point. Une fois elle me chargea de lui présenter une montre, me disant de m'en tirer le mieux que je pourrais. Telle que j'étais, il n'en fallait pas tant pour me mettre à l'envers. Me voilà ruminant toute la nuit comment je m'y prendrais et ne trouvant rien de mieux que d'arrêter la pendule de notre chambre d'étude et d'en cacher la clef. Le matin, arrive l'abbé. Il s'aperçoit bientôt que la pendule est arrêtée et cherche la clef qu'il ne trouve pas. « Attendez, monsieur l'abbé! » Je cours, je reviens avec la montre; le cœur me battait bien fort : « Voici l'heure juste à cette montre, et vous seriez bien bon de la garder pour me faire plaisir. » J'étais si bouleversée qu'il hésita un moment : « C'est bien, mon enfant, c'est bien, et ce n'est pas vous que je voudrais gronder! mais allez chercher la clef de la pendule et reportez cela à

madame votre mère. » Je ne me le fis pas répéter.

Il était sérieux et imposant, quoique jeune, et savait se faire respecter; je ne l'ai jamais vu en colère. Le pauvre homme s'attacha à moi uniquement; il me montrait le latin, l'histoire, la géographie, l'astronomie, la grammaire, l'arithmétique. Sa méthode devait être bonne, car je n'éprouvais avec lui ni fatigue, ni dégoût, et, si nous nous fussions tenus dans la chambre de ma mère, j'aurais été parfaitement contente. Je m'accoutumai donc à lui; mais, tout enfant que j'étais, je ne me familiarisai jamais avec lui, ce qu'il ne voulait pas probablement. Il était, comme je l'ai dit, gourmand et excessivement frileux. Il n'est pas d'enfant qui ne découvre bien vite les faibles de son maître et ne les exploite à son profit. Aussi ne manquais-je pas à lui mettre en réserve une portion des friandises dont un ami de la maison, M. Coquebert, qui m'aimait tendrement, ne me laissait jamais manquer, et je m'arrangeais de manière qu'il les eût, la chose allant d'elle-même et sans explication. Comme il craignait le froid par-dessus tout, ce qui devait tenir à son état de santé, il faisait des feux d'enfer et s'en approchait tellement que, pour préserver ses jambes qui rôtissaient, il s'était fabriqué de longues genouillères en carton qu'il plaçait en façon d'écrans. Jeune comme il était, ces

malheureuses genouillères, il ne se souciait nullement que tout autre que moi les vît, et, aussitôt que le bruit de pas nous annonçait quelque survenant, je me hâtais de les enlever et de les jeter dans un bas de bibliothèque; puis je les lui rapportais dès que nous étions seuls, sans que jamais ni lui ni moi ayons prononcé un mot là-dessus. Flatter son maître, quand on ne peut lui résister, c'est l'instinct de tous et de tous les âges; instinct qui mène au calcul et peut aller jusqu'à la ruse. C'est là le danger, le vice de toute éducation, danger que Jean-Jacques a voulu éviter, en ne faisant instruire Émile que par les incidents qu'il crée autour de lui et en ne le rendant dépendant que des choses.

Après un an ou deux de leçons, mon abbé était content de mes progrès et mon père tout charmé de me voir traduire sans hésiter les épigraphes latines, qui se trouvent souvent dans les livres et dont maman ne manquait jamais à me demander l'explication, quelquefois en cachant de la main la traduction à côté. Plus tard on me fit composer au collège Louis-le-Grand, où étaient mes frères, puis à Sainte-Barbe, où les études passaient pour les plus fortes de Paris, et je dirai à la honte des collèges que j'étais toujours la première. C'était un jour de grande joie, parce que le père de ma mère, qui demeurait aussi dans la

maison, me donnait en récompense un louis que je partageais avec ma sœur et mes frères. Aussi quand approchait la distribution des places: « Crois-tu que tu seras la première? — Oh! dame! je ne sais pas; c'est à Sainte-Barbe. » C'était au reste tout ce qui leur plut de l'abbé et de son éducation. Ils lui en voulaient tous, disant tout bas que c'était un pédant, qui tourmentait leur petite sœur. Sans la crainte de ma mère, il n'est sorte de malice qu'on ne lui eût faite, de tour qu'on ne lui eût joué. Le comique de tout cela, c'est qu'il m'arrivait parfois, en les écoutant, de me tâter, de me sonder pour savoir si réellement je n'étais pas bien à plaindre; j'en revenais toujours à me révolter, à m'indigner, à prendre, moitié, je crois, par affection, moitié par amour-propre, le parti de M. l'abbé qui n'était pas méchant du tout, au contraire. C'était mon abbé, mon maître; je voulais qu'on le respectât, parce que je le respectais. Il me punissait rarement; mais les jours de grand mécontentement, il me défendait de souper *à table* (c'était à peu près le dîner d'aujourd'hui) et me privait ainsi de l'après-souper dont j'ai parlé. Ma sœur ne manquait jamais alors à me tenir compagnie, à se coucher en même temps que moi. Elle le faisait sûrement de bon cœur et par affection; mais il y avait aussi un peu d'envie de taquiner, de faire enrager M. l'abbé.

Le temps passait; je devenais habile. Il n'était, sur le globe, ville, rivière ni montagne dont je ne pusse indiquer la place; le soir, je nommais, sans hésiter, les étoiles et les constellations; en histoire ancienne et moderne je répondais aux questions qu'on m'adressait et traduisais Tite-Live et Virgile; et tout cela en quatre ou cinq ans. Si ce n'est du temps bien employé, au moins était-il employé. Je me dépêche d'assurer que je suis aujourd'hui beaucoup moins savante qu'alors. Mon pauvre abbé repassait le grec et se perfectionnait dans l'anglais pour me les montrer, quand il succomba en peu de jours à une maladie de foie dont il souffrait depuis longtemps.

Je le pleurai beaucoup et longtemps pour l'âge que j'avais alors. Je l'aimais réellement, tout en le craignant un peu, et j'avais pris avec lui le goût et l'habitude de l'application. C'est, de tout ce qu'il m'avait appris, ce que j'ai gardé le plus longtemps et dont je lui sais le plus de gré.

Sa mort amena de fait peu de changement dans mes habitudes. Je continuai à étudier seule, à peu près comme avec lui, ayant par-ci par-là quelques leçons de mon père ou de mon frère Godefroy, qui m'encourageaient à poursuivre. Je donnais plus de temps au piano, que j'avais commencé du temps de mon abbé et où il désirait qu'on me poussât; car il se

serait désolé de me voir en cela trop inférieure à Mlle Clémentine, qu'il n'aimait guère. Voyant que le genre d'occupations auxquelles j'étais accoutumée me plaisait, ma mère me laissa continuer. Je commençai le dessin, que je dus abandonner, ne pouvant y donner assez de temps. Ce que je veux dire, c'est que cette éducation un peu étrange, surtout alors, et les succès que j'obtenais ne me donnèrent jamais la moindre gloriole, ni envie de m'en faire accroire. Peut-être en avais-je l'obligation à mon frère aîné ; il m'accablait de moqueries, m'appelait savantasse, Philaminte, Uranie, enfin de tous les noms qu'on donne aux femmes pédantes et ridicules. Il avait tort, car je ne les méritais pas ; mais j'aurais fini par là peut-être, avec les éloges exagérés de mon père et son désir de me produire, désir auquel, je dois le dire, je résistai toujours avec un courage de lionne. En butte aux épigrammes de mon frère, j'étais honteuse de mon savoir au lieu d'en être vaine et m'en cachais comme d'un tort ou d'un ridicule ; ce que je trouvais injuste à la vérité, puisque ce n'était pas ma faute si on m'avait appris le latin. Si bien qu'à l'âge de quinze ans, ce cousin dont j'ai parlé, bossu comme Ésope et sachant le grec comme lui, ayant entrepris de me le montrer et moi déjà à l'œuvre et en train, je reculai épouvantée des *bordées de grec et de latin* de

mon frère aîné et mis mes racines grecques de côté, faisant serment de ne les rouvrir de ma vie, serment que j'ai religieusement gardé.

On parle beaucoup d'éducation; on lui accorde un grand pouvoir. Sûrement c'est elle qui met et grave en nous les principes de morale, les règles du devoir et de l'honnêteté; qui peut fortifier ou combattre les penchants bons ou mauvais que nous aurons reçus de la nature. Sur ce terrain de la morale et du devoir, son action bien dirigée doit être toute-puissante, et l'enfant qui n'a reçu que de bons exemples, de salutaires leçons, manquera rarement d'honneur et de probité; mais je lui crois moins d'influence sur le caractère, pouvant plutôt empêcher les vices que corriger les défauts. Impuissante ou négligente, toujours est-il que nous ne la voyons guère réformer ces derniers, peut-être parce qu'il faudrait, pour en triompher, s'appliquer à les combattre chacun dans chaque individu, tandis qu'un petit nombre, un très petit nombre de vérités morales, de préceptes bien établis, suffisent pour faire un honnête homme. Je juge donc par ce qui existe. Ma sœur et moi en étions un exemple frappant. Également dirigées, surveillées par notre mère, nous n'avions aucuns rapports dans nos bonnes comme dans nos mauvaises qualités. Elle n'avait peur de rien, aurait couché

sans crainte au milieu du jardin, se serait mise en route, la nuit, s'il l'eût fallu, sans hésiter. Après son mariage, elle habita tout un été une espèce de petit castel, dans le voisinage des Chouans; elle y restait seule quelquefois et nullement inquiète ni effrayée, pas même quand le jardinier eut été pris et condamné comme faisant partie de la bande. Moi, j'avais peur de tout, les revenants exceptés, peur en voiture, peur des voleurs, peur de rester dans l'obscurité, peur du tonnerre, même celui de l'Opéra, à en être malheureuse l'été, non seulement de l'orage qu'il faisait, mais de celui qu'il pouvait faire. Tous les efforts de ma mère, les miens même plus tard, échouèrent contre ma nature; le temps seul m'a un peu aguerrie.

Ma mère avait un ordre admirable; elle croyait cette qualité nécessaire dans une femme, ni ses leçons, ni son exemple, la meilleure de toutes, n'ont pu la donner à ma sœur. Plus jeune qu'elle de quatre ans, c'était moi qui serrais ses dessins, sa musique, ses livres, qui ramassais dans le jardin son ouvrage, son dé, son mouchoir qu'elle y oubliait chaque jour; c'était moi qui rangeais notre chambre qu'elle bouleversait et remettais en place tout ce qu'elle laissait épars. Ma mère ne se lassait pas de la reprendre, de la punir, et, tout en voulant se corriger, elle ne se corrigea pas. Elle avait de la retenue sans timidité, seu-

lement cette réserve que donne la bonne éducation; moi, j'étais timide jusqu'à la stupidité et ne m'en suis jamais bien guérie. Une figure nouvelle l'amusait, toute nouveauté lui plaisait; elle aimait le changement, le mouvement, le déplacement; moi, je redoutais, je détestais tout cela. Avec de la douceur, de la flexibilité même dans le caractère, et le besoin d'être agréable aux autres, ce qu'elle savait le moins supporter, c'était la gêne, la contrainte, et toujours il lui fut plus facile de ployer, d'obéir que de se commander, de se dominer elle-même. Enfin, malgré sa gaieté, ma sœur avait, dès sa jeunesse, tout à la fois une disposition à l'ennui et un effroi de l'ennui, que moi, renfermée et taciturne alors, je n'ai jamais éprouvés.

La Révolution arriva. Mon père et ma mère y applaudirent avec transport et furent chauds démocrates, comme on disait alors. Rousseau raconte dans ses *Confessions* que, voyageant à pied en France, dans sa jeunesse, il entre un jour chez un paysan, mourant de faim et demandant à manger. Celui-ci, qui le prend pour un homme du fisc, lui montre un morceau de pain noir, une cruche d'eau, et jure qu'il n'a pas autre chose. Ce n'est qu'au bout de quelque temps que, certain de s'être trompé, il se décide à lever une trappe et va chercher dans un caveau un

jambon et une bouteille de vin qu'il n'osait montrer au grand jour ; et c'est de là, ajoute Jean-Jacques, que date mon aversion des gouvernements monarchiques. Ma mère m'a souvent répété que son séjour à Voré, chez M. Helvétius, l'avait rendue républicaine avant qu'il fût question de République en France. Elle y avait vu le philosophe, qui y vivait en grand seigneur (il avait cent mille écus de rente), vouloir aussi chasser en grand seigneur. Il lui fallait beaucoup de gibier pour en tuer beaucoup sans fatigue; et, si le pauvre paysan, dont la misère en cette province, le Perche, je crois, dépassait alors toute idée, à peine couvert de haillons, ne mangeant que du pain noir, dans une hutte faite de boue et de chaume qu'il appelait sa maison, si le pauvre paysan exaspéré de voir son champ dévasté, ravagé par le gibier maudit, s'échappait à tuer un lièvre, l'homme aux phrases philosophiques le poursuivait, le faisait aller aux galères. Ce qui n'a pas empêché nos faiseurs de mémoires et de vaudevilles de célébrer sa bonté, sa bienfaisance, sa générosité avec les braconniers surtout, comme ils ont, depuis la mort de son mari, érigé Mme Helvétius en Artémise, ce dont personne assurément ne se fût avisé, lui debout; mais tant de veuves inconsolables vivent mieux avec leur douleur qu'elles ne vivaient avec leurs maris! Diderot dit

dans ses lettres : « Ce bon Helvétius a des ennuis dans sa terre; il se querelle avec ses paysans pour la chasse. » Je me suis rappelé, en le lisant, ce que m'avait raconté ma mère et les querelles du bon Helvétius avec ses paysans.

Les années s'écoulaient; mes deux frères aînés devenaient des hommes; la maison de mon père était charmante alors. Ma sœur, conduite à Genève à quinze ans, en était revenue à seize, plus belle, plus ravissante que jamais. Godefroy, plus âgé qu'elle de deux ans, lui ressemblait beaucoup, comme je l'ai dit, d'esprit et de caractère. D'une taille de cinq pieds neuf pouces, il était gai, beau et bon comme elle, et, au sortir du collège, il revenait à la maison qu'il quitta bientôt, hélas! pour n'y rentrer que mourant. Mais n'anticipons pas sur ce malheur, le premier que j'aie vu tomber sur ma famille. Il avait fait de brillantes études et remporté plus d'un prix à l'Université, à la grande joie de notre mère, moins exempte de vanité pour ses enfants que pour elle. Il se destinait à l'artillerie, comme l'aîné l'avait été au génie, où il fut en effet reçu et dont je ne sais plus quel motif le fit sortir peu après; je crois me rappeler que le défaut de naissance le décida à renoncer à ce corps, où l'on ne voulait voir que des nobles, tout en n'en faisant pas la loi. Godefroy passa donc un an ou

deux avec nous, puis fut fait officier d'artillerie, et se rendit à l'École de Châlons. Sa gaieté, son esprit, son caractère ouvert le faisaient aimer de ses camarades qu'il aurait tous amenés chez ma mère, si elle l'eût trouvé bon. Il débutait avec son plus cher ami, Muiron, dont la famille était en relation intime avec la nôtre; c'est ce Muiron dont l'Empereur parle à Sainte-Hélène, comme d'un homme qu'il a regretté et dont il voulait prendre le nom pour passer en Amérique; preuve de plus qu'il ne faut juger personne dans la première jeunesse; Muiron alors, d'une charmante figure qui l'occupait à peu près exclusivement, n'annonçait assurément pas un homme que dût un jour remarquer Napoléon. Un peu plus âgé que lui et mon frère et dans la même carrière, Courier était laid, bizarre, maussade souvent, mais laissait voir déjà cet esprit supérieur qui depuis a jeté tant d'éclat. Il était fort épris de ma sœur, à laquelle il déplaisait fort; elle le trouvait laid, grognon, négligent de sa personne jusqu'à la malpropreté, et fut enchantée de le voir partir.

J'ai dit que la maison de mon père était charmante alors. J'y ai vu passer toutes les célébrités du temps et dans tous les genres : Lagrange, Lalande, Laplace, La Harpe, Palissot, Bernardin de Saint-Pierre, Florian, Suard, Chénier, Garat, Collin, Andrieux,

Picard, Demoustier, Luce de Lancival, Greuze, Moreau, Vien, Grétry, Gossec, Lesueur, Baillot, etc. On faisait des lectures, de la musique, et le talent de ma sœur était en première ligne; plus quelquefois, je crois, que ne l'eût voulu ma mère, mais il fallait bien céder aux désirs de mon père, si orgueilleux de sa fille, si heureux de l'effet qu'elle produisait.

Ici je dois remarquer que jusqu'à son départ pour la Suisse, c'est-à-dire jusqu'à l'âge de quinze ans, placée sous la direction unique et immédiate de notre mère, ma sœur avait conservé toute la simplicité de l'enfance; son amour-propre de femme dormait encore. Il n'est guère croyable, mais il est vrai pourtant qu'avec tant de moyens de plaire, si bien faite pour attirer l'attention, elle n'y songeât jamais, et fût toute dépourvue de vanité féminine. Son séjour à Genève l'avait un peu entamée sous ce rapport, non par le fait assurément de la tante ni de la cousine, qui étaient d'une grande piété toutes deux, mais elle y avait produit trop d'effet, elle y avait, comme étrangère et nouvelle arrivée, été trop remarquée, trop célébrée, et là, la liberté accordée aux jeunes filles, leurs habitudes de société que ma sœur dut partager avec elles, la mirent dans un centre de trop d'hommages et de succès. Son naturel en fut moins altéré peut-être que ne l'eût été tout

autre; mais elle vit l'effet qu'elle produisait et de combien de dons l'avait comblée la nature. De là à s'en occuper, à s'en applaudir, la pente est glissante et rapide. Il était impossible au reste que ce moment n'arrivât pas; ma mère l'avait retardé à force de soins et de précautions, mais ce n'est que dans les romans que les femmes ignorent qu'elles sont belles et ne se soucient pas de l'être.

Je commence par poser que c'est un malheur pour une femme que d'être laide. Nos faiseuses de phrases d'éducation et leurs leçons, si pesamment sensées là-dessus, ne m'ont jamais persuadé le contraire; mais en mon âme et conscience, je crois qu'une beauté éclatante et remarquable est également un malheur. Je ne parle pas ici des dangers qu'elle entraîne, des écueils qu'elle multiplie; c'est le pont aux ânes; mais seulement des obstacles qu'elle apporte au bonheur. Il n'est guère possible à une femme de n'être pas éblouie, un peu enivrée de l'admiration qu'elle inspire, de ces regards, de ces louanges qui l'accueillent et la suivent partout. Ce n'est pas sa faute; elle n'y peut rien, et sa conscience est bien en repos là-dessus. Mais l'habitude des succès, des hommages, en amène le besoin, et ce besoin est le plus grand ennemi du bonheur de tous, hommes et femmes, quoique bien plus funeste pour elles, comme diamé-

tralement opposé à leur mission, à leur destinée.

De là le dégoût de la vie intérieure, de cette vie domestique et casanière, de ces habitudes sédentaires, routinières même qui leur conviennent et peuvent leur donner la paix; or la paix, il faut bien le reconnaître, c'est le seul bonheur de ce monde. Encore si elles restaient jeunes! mais quand elles cessent de l'être, quelle terrible abdication! quelle chute douloureuse! quels amers et honteux regrets! C'est une reine détrônée, une couronne flétrie, non arrachée. Que j'en ai vu de malheureuses! Une surtout qui me faisait vraiment pitié. Émigrée jeune en Angleterre, elle y avait été mariée de la *main gauche* au duc de Kent et renvoyée au bout de vingt-sept ans, quand, à la mort de la princesse Charlotte, le Parlement obligea tous les frères du Roi à se marier. Étrange prévoyance, en vérité, que celle de manquer de maître! Femme d'un prince donc, et fort belle, on juge si elle avait été gâtée; vieille, lorsque je l'ai connue, mais ne sachant, ne voulant pas l'être, c'était un supplice que sa vie. Elle avait un crime à cacher; ce crime, c'était son âge, sa figure; elle en souffrait comme d'un remords, et rien de moins conciliable que ce besoin de parer, de farder son visage avec l'instinct de le voiler. Je sais bien que toute femme, même la plus sensée, tient à la jeunesse et n'y

renonce qu'avec peine. Celles qui disent le contraire ne sont pas sincères, je crois, et la raison ne nous sert alors qu'à nous soumettre à la nécessité, à ne pas prétendre lutter contre elle; mais pour elle, pauvre créature, la vieillesse était un spectre qu'elle ne pouvait fuir, ni regarder en face.

Si c'est un malheur d'être remarquablement belle, il est d'autant plus réel qu'on ne peut guère en prévenir les conséquences, et vouloir persuader à la jeune fille que c'est un mince avantage et dont elle doit faire peu de cas, c'est une de ces mille inconséquences dont se compose notre éducation, une de ces mille incompatibilités qui se trouvent entre ce qu'on veut établir et ce qui existe réellement.

Comment lui apprendre à dédaigner ce qu'elle voit si encensé, si envié, si recherché? Et ce plaisir qu'on prend à la voir et qui ressemble à l'intérêt, cette sorte d'empressement, de complaisance, qu'elle trouve partout autour d'elle, cette atmosphère de bienveillance et presque d'affection, comment ne la mettrait-elle pas à haut prix, surtout par la comparaison? Peut-être fait-on bien, dans l'intérêt de son élève, de lui répéter que les dons naturels ne doivent pas enorgueillir; qu'il n'y a de méritoire et digne d'estime que ce qu'on s'est donné par son travail, par ses efforts. C'est fort raisonnable assu-

rément; il n'en mettra pas moins toujours le génie au-dessus du savoir, l'esprit supérieur au-dessus des connaissances acquises, le talent naturel et original au-dessus de l'érudition ; son instinct l'avertira que les dons de la nature sont la véritable distinction, et que ce qu'on ne peut acquérir est hors de ligne et sans prix.

C'est sûrement par analogie que Jean-Jacques dit quelque part : « S'il est un orgueil excusable, après celui du mérite personnel, c'est celui de la naissance », et, comme il n'est pas suspect en cette matière, j'ai retrouvé chez lui avec plaisir une idée qui a toujours été la mienne. Ne parlons pas de la noblesse de France, abâtardie, avilie, s'achetant, se vendant, fumant ses terres, comme disait Mme de Grignan, avec l'argent des maltôtiers, n'étant plus enfin qu'un brevet d'incapacité privilégiée et exclusive, de prépotence et de vice impuni ; mais chez les Romains, par exemple, qui ne se serait enorgueilli non d'être patricien, mais de descendre d'un Camille, d'un Cincinnatus ; chez les Grecs, d'un Phocion, d'un Léonidas? Que ce sentiment ne soit pas logique, rationnel, c'est ce qu'on ne peut contester; mais tout ce qui est exaltation, enthousiasme, n'est pas raisonnable non plus ; et que deviendra le monde, le jour où tout enthousiasme sera éteint?

Nous voyons dans le livre de la Sagesse qu'une des réprobations de l'Esprit-Saint est celle-ci : Tu n'éprouveras jamais de véritable enthousiasme, et Dieu réserve à ses élus cette noble faculté qui, comme le génie, se reçoit et ne s'acquiert pas. Aussi beaucoup l'imitent-ils; ce qui rend l'exagération, l'engouement choses fort communes.

On ne se trompe pas en croyant aux dangers du monde pour les femmes, en s'effrayant des piéges qu'il leur tend; mais on se méprend peut-être, non sur leur nature, mais sur la route qui y conduit. Ce n'est pas d'abord en les corrompant qu'il leur est si fatal; les fautes graves sont rares dans la première jeunesse, et toute jeune personne bien élevée a sincèrement horreur du mal à son début dans le monde, ne le croyant pas possible pour elle. C'est en les rapetissant, en les futilisant, en créant en elles des émotions factices et qu'elles doivent cacher, en leur faisant attacher une grande importance à quelques succès d'amour-propre, qu'il commence à les séduire, à les dépraver. Combien en ai-je vu éprouver pour un mince succès de salon toutes les émotions, les palpitations de cœur qui sembleraient réservées aux passions violentes, et profaner en quelque sorte cette puissance infinie de sentir, en la consacrant à leur vanité! Cette vie de Paris si vantée, qu'on a nommée

le paradis des femmes, me paraît au contraire la moins propre à leur bonheur, et j'ai toujours pensé que l'existence des femmes turques, en accord avec la nature qu'on leur fait, des femmes turques auxquelles on ne donne ni talents qui ne leur serviraient pas, ni faculté de penser qui leur nuirait, ni besoins de jouissances qui les sortiraient de leur destination, ni l'idée d'une indépendance qu'on ne peut leur accorder, est au fond la meilleure de toutes. Ne chercher dans la vie que ce qu'on y trouve, ne lui demander que ce qu'elle nous donne, c'est sûrement là la sagesse, le véritable chemin du bonheur. Or, cette sagesse-là, personne ne l'a sciemment; personne ne peut l'apprendre ni l'acquérir; elle ne se trouve que dans l'ignorance, l'éloignement de ce qui s'y oppose.

Exalter la vanité d'une femme, exalter son imagination, trop développer en elle certaines facultés qui demandent de l'espace, et espérer qu'elle les retiendra toujours dans le cercle étroit de ses devoirs, c'est vraiment beaucoup exiger, et plus peut-être qu'on ne doit attendre. Ce serait une absurdité d'élever nos filles à la turque, puisqu'elles ne vivront pas au harem; mais les rendre autant que possible peu désireuses des plaisirs du monde, peu accessibles à ses besoins factices, est l'idée qu'on ne doit pas perdre, le but auquel on doit tendre; but qu'on n'atteindra

pas avec des discours, des leçons si sages qu'elles soient, mais où pourront amener la direction qu'on fera prendre aux idées, surtout le genre de vie, les habitudes qu'on permettra. Saint Augustin, je crois, a dit : « Notre âme prend le pli de nos actions. » Cette parole si vraie, qui prouve une si grande connaissance du cœur humain, devrait être toujours présente à la mère qui élève sa fille, à l'homme raisonnable qui vient de l'épouser. En voyant combien peu, dans l'éducation, la *leçon* s'accorde avec l'*action* et souvent aussi avec l'exemple, je me suis rappelé quelquefois ce neveu impatient d'hériter d'un oncle riche et apoplectique, et l'invitant sans cesse à dîner, lui faisant servir les mets, les vins qu'il préférait, puis lui recommandant la sobriété, le conjurant de s'abstenir, au nom de sa santé qui l'exigeait.

Ce qui rend l'éducation si difficile, c'est cette différence, ce contraste que j'ai déjà remarqués entre ce qu'on enseigne, ce qu'on veut inculquer et ce qui existe réellement. On a beau vanter à son élève la modestie, la simplicité, la soumission à ses devoirs, jeter le blâme sur l'inconduite et parler du mépris qu'elle inspire, on ne peut empêcher qu'à son début dans le monde, elle ne trouve la société tout autre qu'on ne la lui a peinte ; qu'elle n'y voie les dons brillants, l'esprit, la beauté, les talents encensés, recher-

chés, préférés, malgré la morale, à ces qualités plus méritantes et plus obscures qu'on lui a appris devoir passer avant tout. A Dieu ne plaise que je croie la sagesse chez les femmes aussi rare que le prétendent beaucoup de gens ! mais elle doit être le but, tandis que trop souvent l'éducation semble n'en faire qu'un moyen. Si elles sont sages pour réussir, peut-être ne le seront-elles pas longtemps ; elles croiront voir trop souvent qu'il est facile et bien entendu de réussir autrement.

Il faut bien le reconnaître, notre société, telle qu'elle est, ne vit, ne se nourrit officiellement que d'erreurs, que de mensonges. Le magistrat qui, sur son tribunal, accuse et fait condamner l'adultère, ira, en quittant sa robe, rire dans son salon de ce qu'il vient d'anathématiser, s'il n'a rien de mieux à faire en ce genre, ce qu'on peut parier à peu près à coup sûr. Il déclame contre le duel, fait punir le duelliste, et, si son fils insulté hésitait à tirer l'épée, il le renierait, ce fils, comme il ne voudrait pas, s'il est jeune encore, être accusé lui-même de tant de respect pour la loi. On exige des serments que personne ne tient, auxquels personne ne croit et que respecteraient seulement ceux qui se refusent à les prêter. Ce complet désaccord entre les mœurs et les lois, ces deux codes de morale si divers, l'un officiel, l'autre usuel, engen-

drent un mal non moins grand que la corruption dont ils proviennent ; c'est le doute ironique, le ridicule jetés sur la droiture, la rectitude, la vertu austère ; c'est cette raillerie, ce persiflage qui s'attache à ceux qui ne font pas comme tout le monde, qui veulent valoir mieux que les autres.

Pour en revenir à ma sœur, on pense bien qu'une fois arrivée à l'âge de seize ans, elle ne manqua pas de prétendants ; quelques-uns auraient pu en être le père. Lagrange, le mathématicien, devint fort amoureux d'elle. C'était un homme froid, glacé, âgé de cinquante ans à peu près, avare de mouvements, se tenant droit, raide même, fort soigneux de sa personne, et jusqu'à la recherche ; d'ordinaire fort taciturne, un vrai savant, jusqu'au jour où, pour retrouver le niveau probablement, il se mettait à causer avec autant d'esprit que d'abondance et de facilité, mais sans s'animer, s'échauffer jamais. Un jour à table, pendant la Terreur, ma mère, quoique bonne républicaine, s'affligeant de ce qui se passait, il se tourna vers elle, et du plus beau sang-froid : « Madame, il faut abattre ce qui s'oppose. » On voit que la logique géométrique se rencontre quelquefois avec celle des passions ; mais, tout invariable qu'elle est, je doute qu'il en eût dit autant, quelques années plus tard, dans le Sénat conservateur. Le voilà donc

fort amoureux de Clémentine et, comme Thomas Diafoirus apportant sa thèse à sa belle, donnant, pour faire sa cour à la sœur, des leçons de mathématiques au frère. Cette galanterie spécifique eut un pauvre succès. Ma sœur le trouvait vieux et n'en voulut pas. Elle fit bien; car, peu d'années après, il épousa Mlle Portal, jeune et jolie personne, qu'il tourmenta beaucoup par sa jalousie, quoiqu'elle n'y donnât pas lieu.

La Harpe, que mon père et ma mère n'aimaient guère, était pourtant reçu chez nous; médiocre auteur, quoique en réputation alors et même en première ligne, c'était bien, malgré son esprit, un des hommes les moins aimables, les plus désagréables qu'on pût voir. Parlant haut, parlant toujours, tranchant sur tout, rapportant tout à lui, éprouvant le même plaisir à dénigrer les autres qu'à se vanter lui-même, se croyant le premier homme du siècle ou plutôt des siècles passés et à venir, il était dogmatique et haineux, aussi emporté, aussi fougueux dans son amour de la Révolution qu'il l'a été depuis dans sa haine. Converti à la fin de sa vie, la charité, l'amour du prochain ont dû lui être une tâche bien rude. Mon père, ne pouvant lui pardonner sa rage contre Jean-Jacques, le ton dont il en parlait, était avec lui moins accueillant qu'avec tout autre. Il venait pour-

tant nous lire ses tragédies qu'il admirait tout seul et tout haut. A cinquante ans déjà alors, veuf ou divorcé, je ne sais plus lequel, laid, petit et portant pour se grandir des talons de trois pouces, qu'il faisait craquer en marchant, — ce qui désespérait ma mère, — il s'avisa de vouloir épouser ma sœur et la fit demander par la marquise de Villette, Belle et Bonne, qui n'était ni l'un ni l'autre. Clémentine se récria, protestant qu'elle aimerait mieux encore les *x* de M. de Lagrange, et en cela, elle avait raison.

Pendant que j'en suis aux vieux prétendants ayant un nom connu, en voici un autre, quoique venu plus tard, et lorsqu'elle était veuve, Charles le physicien qui voulait l'épouser malgré elle et s'y obstinait. Celui-ci, pour la toucher, eut recours aussi à la science, pauvres amoureux! et le voilà faisant un petit cours d'électricité pour elle et sa société. Nous n'y étions qu'une vingtaine, tous nous connaissant; un amusement, un spectacle plutôt qu'un cours. Un jour, il faisait des expériences sur certain gaz; c'était une véritable infection, et nous nous tenions tous le nez; de plus quelques étincelles me tombent sur l'épaule et me brûlent à faire cloches. Jusque-là ce n'était rien, mais voici qu'en finissant, il nous dit : « Et une propriété de ce gaz, ce qui le distingue essentiellement, c'est de n'avoir ni odeur, ni chaleur. » Pour le coup,

je me révoltai, et lui montrant mes ampoules, je crus qu'il allait s'étonner ; mais il ne broncha pas, et les vit, sans les croire. La foi du savant, la véritable foi, celle qui transporterait les montagnes.

Je me rappelle aussi avoir vu dans mon enfance Bernardin de Saint-Pierre, qu'il ne fallait pas juger d'après ses ouvrages; car rien de moins ressemblant que l'homme et l'écrivain. L'auteur de *Paul et Virginie*, des *Études de la nature* était, on est fâché de le dire, avide, avare, insociable, d'un caractère dur et tyrannique, ayant fait, disait-on, mourir sa femme de chagrin. Toujours au guet de quelque demande à faire, quelque pension à obtenir, il était mal vu et peu recherché. On n'estimait en lui que son talent, mais ce talent même faisait ressortir davantage le contraste de sa nature.

Florian, aussi aimable dans le monde que La Harpe l'était peu, et dans sa conversation aussi malin, aussi piquant que doucereux dans ses ouvrages, venait souvent voir ma mère, qui le recevait avec plaisir. Il était patriote ; mais, en sa qualité de gentilhomme attaché au duc de Penthièvre, il avait toujours peur, bien avant que personne s'en avisât encore, et venait se retremper chez nous, quand l'accès le prenait. Il fut nommé capitaine de la garde nationale de Sceaux, quand mon père en était maire. Il n'osait accepter,

il n'osait refuser, craignant également de se compromettre par le oui et par le non. A propos de peur, je me rappelle un digne homme arrivant un jour chez nous, avec un habit bleu neuf et luisant, tout rapiécé de diverses couleurs. Voyant notre air étonné : « Madame, dans le temps où nous vivons, il est bon d'être en guenilles. » Pour ce pauvre Florian, qui fut mis en prison sous la Terreur et mourut peu après qu'il en fut sorti, on n'eût jamais deviné en lui l'auteur d'*Estelle* et de *Galatée*. Il était fort gai, leste même, contait les plus drôles histoires de la façon la plus comique et contrefaisait, à faire mourir de rire, toutes les célébrités de l'époque. Il nous amusait, ma sœur et moi, nous récitait ses fables à mesure qu'il les faisait, et nous étions toujours contentes de le voir arriver.

Quant à Collin d'Harleville, il venait beaucoup chez nous, traité, lui, en ami de la maison. C'était un excellent homme, honnête, délicat, affectueux, mais atteint de la malheureuse manie d'affecter tout ce qu'il avait réellement, de renchérir sur tout cela, de fourrer le sentiment et le scrupule partout; trouvant presque le secret, à force d'exagération et de *sensiblerie,* de se faire contester, de jeter du doute sur les qualités, la sensibilité, la délicatesse qu'il possédait en effet. Il avait une mère et six sœurs qu'il aimait tendrement, qu'il faisait vivre ou du moins

qu'il y aidait beaucoup. Il parlait sans cesse, non de ce qu'il faisait pour elles assurément, mais d'elles, de sa tendresse filiale et fraternelle, de la leur, de leur bonté, de leurs vertus, de leur innocence et du besoin de les voir, et du malheur de vivre sans elles, et du bonheur de les avoir vues, et du regret de les avoir quittées, la vieille bonne Monique même y jouant son rôle; tout cela, comme de raison, réciproque et partagé, répété et recommencé, de sorte qu'on était de suite tenté d'en douter et que les plus débonnaires auraient juré qu'il n'en était rien. Il s'effarouchait, il se chagrinait de tout. Quand il se rencontrait avec Florian chez nous, rien de comique comme sa mine rentrée, scrupuleuse aux traits de gaieté, de malice de l'autre, à ses récits souvent un peu moqueurs. Il vient un jour dîner chez nous, en sortant de la répétition d'une de ses comédies; il avait l'air soucieux, contrarié. « Qu'avez-vous donc, Collin? lui dit ma mère; est-ce que votre pièce ne va pas à votre guise? Est-ce que vous n'êtes pas content? — Oh! ce n'est pas cela; mais je viens de voir répéter Mlle Lange; Mlle Lange avec sa figure de vierge; eh bien, elle est près d'accoucher. » J'en pourrais conter beaucoup de ce genre. Du reste, toujours amoureux, mais amoureux à perdre la tête, de joie, s'il était écouté, de douleur, s'il était rebuté, ce

qui devait lui arriver pourtant, car il était très laid, malgré ses yeux fort noirs et fort spirituels, poudré à blanc, coiffé par un perruquier, avec deux boudins sur l'oreille, qui lui donnaient un air étrange. Ma mère, qui l'aimait et l'estimait, s'impatientait de cette manie de tout exagérer, de tout échafauder. Ce n'était pas en lui comédie, ni hypocrisie; il s'était grimpé de bonne foi et s'attrapait tout le premier. J'ai pourtant vu une fois maman réellement en colère contre lui, et il y avait bien de quoi. Elle ramenait à Paris ma sœur, qui venait à vingt-deux ans de perdre un mari de vingt-sept frappé soudainement et avec des circonstances qui rendaient ce malheur plus terrible et plus effrayant encore, s'il est possible. Collin était avec elle. En passant sur la route de Maintenon qu'habitait sa famille, on rencontre un troupeau de bœufs, la voiture les croise un instant. « Ah! dit tout bas Collin, en soupirant, ils vont passer sous les fenêtres de ma mère. » La position rendait odieux ce qui n'eût été autrement que niais et ridicule. Au reste, comme tous les gens de lettres, il avait un amour-propre excessif, tout en se piquant de modestie, dont il croyait peut-être avoir beaucoup, parce qu'il en parlait sans cesse, comme il parlait toujours de lui pour dire qu'il n'en parlait jamais. Une fois à la campagne, il eut l'idée de composer

une petite comédie pour nous y faire jouer, ma sœur et moi, toutes deux mariées alors, et le sujet de la pièce, c'était lui dont on avait voulu noircir le caractère et qui triomphait au dénouement. Il nous lisait tous ses ouvrages avant la représentation et les lisait en perfection. C'est un talent que possèdent tous les auteurs. Ils ont une adresse admirable pour glisser sur les endroits faibles, faire ressortir ce qui est bon, enfin jeter de la poudre aux yeux; adresse dont il faut se défier quand on tient à être franc avec eux.

Pour Andrieux, le camarade et l'ami intime de Collin, son début chez nous ne fut pas brillant, il était plus laid de beaucoup que celui-ci, avec une voix enrouée, sifflante, d'asthmatique, ce qui ne l'empêchait pas d'avoir la conversation la plus spirituelle, la plus piquante, d'être un des hommes les plus aimables de Paris. Il avait fait demander à ma mère la permission de venir la voir; elle avait répondu oui, et n'y songeait plus; un jour, elle voit arriver un homme d'assez mince apparence, avec des livres sous le bras, et, avant qu'il se soit nommé : « C'est bon, mon ami, dit-elle en regardant les livres; posez-les là... » *Mon ami,* c'était Andrieux qui avait pris pour contenance je ne sais quel ouvrage nouveau qu'elle désirait lire et qu'il lui apportait. Elle

n'eut pas la gaucherie de s'excuser et redoubla de bon accueil. Andrieux n'avait pas, je crois, autant de talent que Collin : mais il avait plus d'esprit, il était plus aimable dans le monde; sa gaieté était réelle et d'un bon homme. Le jeu des charades était alors en vogue, nous en faisions chez ma mère : plus elles étaient bêtes, sans rime ni raison, plus il était content, plus il riait. Un jour, ma sœur ayant composé un air sur des paroles qu'il trouvait mauvaises le prie de lui en faire d'autres; une romance bien triste, car son air est en sol mineur. Il les promet et le lendemain il apporte gravement des couplets ayant pour refrain, en rime à malheur, *c'est en sol mineur*. Malgré sa figure et sa voix, il avait inspiré des passions, dont une jusqu'à la folie; du moins la dame est morte folle, et on disait que c'était pour lui; je ne sais plus s'il fut cruel ou inconstant. Quant à l'amour-propre, il était bien du métier. Nous lisant une de ses pièces, sur quelques observations qu'on lui faisait, il finit par s'écrier : « Enfin vous avez trouvé cette scène bonne, et celle-ci, et celle-ci », et il en cite en effet deux ou trois. «Eh bien, dans ses chefs-d'œuvre Molière n'en a pas davantage. »

Ami de Pons de Verdun et comme lui juge, à je ne sais quel tribunal, j'ai toujours entendu dire que ses travaux littéraires ne nuisaient pas à ses fonctions de

magistrat qu'il remplissait avec zèle et capacité. C'était un honnête homme, bon patriote et aimant la liberté; fort calomnié, fort injustement attaqué sous la Restauration. Après le 18 brumaire, il fut membre du Tribunat. Ce mot à Napoléon, tant cité depuis : « On ne s'appuie que sur ce qui résiste; on tombe avec ce qui cède », ce fut Andrieux qui le lui dit. En songeant à qui il s'adressait, on ne peut nier qu'il ne fût heureux et hardi. Je ne tiens pourtant pas pour prouvé que ce soit en résistant aux gouvernements qui commencent qu'on les appuie et qu'on les consolide. Aussi, quand il me le répéta, ne pus-je m'empêcher de lui dire qu'il s'était trompé de verbe et avait pris « résister » pour « soutenir ».

Picard était de tous ces auteurs celui qui avait le plus de bonhomie et le moins de vanité. Cette opinion que j'en avais conçue en le voyant, les préfaces qu'il a mises à chacun de ses ouvrages et où il se juge avec tant de bonne foi et de simplicité, l'ont bien confirmé depuis.

Mon père avait connu le sien, homme d'esprit, mais original, et homme de plaisir aussi, quoique travaillant beaucoup de son métier d'avocat. Ils s'étaient rencontrés dans une maison où on jouait à la bouillotte, d'abord un jeu modéré qui finit par devenir énorme. Ma mère m'a conté qu'un soir, le

feu ayant pris à la cheminée, les femmes, tout effrayées, ne pouvaient décider leurs maris à poser les cartes un instant pour s'assurer de ce qui en était. Le père de Picard n'eut pas, comme le mien, le bon sens de se retirer à temps; cela et autre chose, il finit par se ruiner. Plusieurs années auparavant, sa femme, jeune encore et nouvellement accouchée, eut une maladie dont elle mourut. Elle était à toute extrémité et ne connaissant plus personne, quand son mari se réfugie à l'étage au-dessous et demande asile à ma mère, ne servant plus à rien auprès d'elle, disait-il, et ne pouvant supporter ce spectacle. On lui dresse un lit dans le cabinet de mon père; il pleure beaucoup et va se coucher désespéré. Deux heures après il entre chez mon père en criant : « Monsieur de C..., je viens vous trouver; je ne peux rester au lit; je ne peux être seul, pas un moment de repos. Je... j'ai fait son épitaphe; écoutez, je viens vous la dire. » Et le voilà récitant ses vers. Sa femme mourut le lendemain matin; il ne s'était trop hâté que de quelques heures.

Il voulait à toute force que son fils fût avocat comme lui, et le mit chez un procureur. Le fils, qui avait son talent et sa vocation, lisait des comédies, jouait la comédie, faisait des comédies, allait à la comédie et n'allait pas chez le procureur. Le père

arrivait, ne le voyait pas, sortait furieux, courait après lui au théâtre où il finissait par l'attraper. Tantôt il s'emportait, tantôt il se désespérait; il en mourait de chagrin. Après quoi, le renvoyant à son étude : « A propos, donne-moi donc ta contremarque, elle serait perdue et je vais en profiter. » N'en pouvant rien obtenir, il prit le parti de l'envoyer en province. On lui écrit un beau jour que son fils va débuter, à Nantes ou à Rennes, je ne sais plus lequel, et qu'il n'a pas de temps à perdre pour l'empêcher, le jour étant déjà pris. Au lieu de partir lui-même, il envoie son fils cadet chercher l'aîné qu'il ne ramena pas, mais qui le fit débuter avec lui.

Une fois monté sur la scène, il n'en sortit plus que momentanément et malgré lui et a vécu, ainsi que Molière, tout à la fois, auteur, acteur et directeur de spectacles. Après avoir été, comme beaucoup d'autres, trop à la mode peut-être pendant quelque temps, il est aujourd'hui, je pense, trop sévèrement jugé, trop déprisé. Ses *Marionnettes* sont certainement un bon ouvrage, d'un haut comique, avec le mérite si rare aujourd'hui d'une gaieté franche et de verve, quoique d'observation aussi. Napoléon, qui excellait à tout juger, les petites choses comme les grandes, s'amusa tellement à la première représentation, qu'il fit appeler l'auteur à sa loge, et lui déclara

que, voulant le voir à l'Institut, il fallait pour cela quitter le théâtre, ce dont il le dédommagerait par la direction de l'Opéra, la croix d'honneur, puis une pension qu'il fixa de suite. Picard obéit, quoique avec peine; car cette direction de l'Opéra ne lui convenait guère, lui déplaisait beaucoup, et il regrettait d'avance, comme il le regretta après, son théâtre Louvois, sa troupe de comédiens, qui étaient réellement ses camarades et ses amis. Dans le grand nombre de ses comédies, sans parler même des *Marionnettes,* pièce d'un ordre plus élevé et d'observation plus profonde qu'il n'en montre ordinairement, plusieurs méritent d'être citées : la *Vieille Tante,* idée si neuve sur un sujet usé, et si bien mise en œuvre ; le *Collatéral,* la *Petite Ville*, les *Ricochets,* le *Voyage interrompu,* etc., etc., se distinguent par un comique franc, une intarissable gaieté, un style toujours naturel et souvent spirituel. Son talent offre, ce me semble, beaucoup de rapports avec celui de Dancourt, auquel il ressemble encore par la fécondité. Il n'en est pas moins à peu près oublié aujourd'hui et les banquiers, les pairs de M. Scribe ont remplacé les bourgeois de Picard, qu'ils ne valent assurément pas en gaieté, en esprit ni en vérité.

Aussitôt qu'il le put, Picard reprit la direction de l'Odéon. Devenu veuf, il fit la folie, à cinquante ans,

d'épouser une jeune fille de dix-sept. Il signait son contrat de mariage le lendemain de la première représentation du *Capitaine Belronde,* et quelqu'un lui en ayant fait la plaisanterie, il répondit gaiement : « Moi, je n'ai pas trouvé la place prise. » On sait que Molière, qui a tant drapé les jaloux, fut très jaloux de sa femme. Rendons cette justice aux auteurs comiques, qu'ils ne se corrigent pas eux-mêmes, plus qu'ils ne corrigent les autres.

Je ne sais trop pourquoi Palissot venait chez nous, car ma mère ne l'aimait guère. C'était un homme, et ils ne sont pas rares, parvenu à se faire une réputation, une espèce de nom, on ne sait comment ni à quel titre. Il comptait parmi les gens de lettres et fut quelque temps même en évidence, par la comédie des *Philosophes,* détestable rapsodie où il a trouvé le secret d'être ennuyeux à périr, tout en se permettant tout, en attaquant et mordant chacun à belles dents. Disant un jour à ma mère que le sublime de Corneille et de Racine l'avait épouvanté et dégoûté de faire des tragédies, elle ne répondit qu'en lui demandant s'il n'avait pas lu Molière. Ce fut lui qui introduisit Chénier chez nous; on trouvait à celui-ci beaucoup de suffisance et d'orgueil; mais il était fort jeune alors, et depuis, sa carrière politique, sa persistance dans ses principes, son complet dénuement

d'ambition et d'intrigues, les odieuses calomnies dont il fut l'objet, sa mort douloureuse et qu'elles ont hâtée, dit-on, doivent faire respecter sa mémoire et joindre à l'estime de son beau talent celle qu'a méritée son caractère.

Au reste, je n'ai pas trouvé la société des gens de lettres, même ceux de beaucoup de talent, aussi agréable qu'on peut la supposer, surtout si elle devient habituelle. Préoccupés d'eux, de ce qu'ils méritent, de ce qu'ils obtiennent, de l'effet qu'ils produisent, plus ou moins froids ou distraits sur tout le reste, ils ne mettent pas dans la conversation cette liberté d'esprit, cette variété de tons, cette incurie qui en font le charme et le plaisir. Communiquer et recevoir, être impressionné en impressionnant, s'animer de ce qu'on entend comme de ce qu'on dit, est la disposition par excellence pour la conversation, mais qui exige un laisser-aller, une insouciance du but que l'homme de lettres a rarement. Peut-être le temps où j'ai vécu, les grands événements qui l'ont rempli me l'ont fait remarquer davantage, mais je me suis souvent étonnée de les voir s'absorber, non pas dans l'amour de l'art, mais dans les intérêts du métier, de leur succès ou insuccès, de leurs rivalités, enfin ne pas quitter le terrain où ils se plaçaient, y rester concentrés lorsque le sort de leur pays,

celui du monde entier se débattaient et se décidaient.

J'ai dit qu'on s'amusait chez nous et qu'à cette époque surtout les réunions étaient gaies et charmantes; mais ma mère avait soin de ne pas trop les multiplier, ne voulant pas nous donner l'habitude des plaisirs et de la dissipation. L'hiver, elle nous menait une fois par semaine aux Français, où elle avait une loge, bien rarement à l'Opéra, et n'avait soirée que le dimanche. A la campagne, ce n'était également que le dimanche qu'elle recevait, quelques allées et venues d'habitués dans la semaine ne dérangeant rien à la règle de nos journées. Le bal de Sceaux qui commençait et était alors fort bien composé, fut une des joies de mon enfance, comme de la jeunesse de ma sœur. Ma mère s'impatientait de la voir devenir pourpre après quelques contredanses, ce qui la gâtait un peu, sans lui donner la tentation d'en manquer une. Plus tard, pour moi, ce fut tout le contraire; j'ai toujours pâli lorsque les autres femmes rougissent, ce qui donnait à la moindre sensation l'apparence d'une émotion forte et profonde et me rendait quelquefois bien malheureuse. En dansant je devenais blanche comme ma robe; maman me disait : « Mais repose-toi donc, te voilà comme la statue du Commandeur » ; mais je ne quittais pas plus la place que ma sœur. Il me fallait tout mon goût

pour la danse que j'aimais passionnément, pour me décider à commencer; timide comme je l'étais, c'était une bataille à livrer que la première contredanse; mais une fois en train, je ne m'arrêtais plus. Nous allions l'hiver à des bals charmants chez Mme Delessert, la mère du pair de France d'aujourd'hui; la mienne y trouvait toujours beaucoup de Genevois et nous y conduisait volontiers. Mme Delessert, malgré sa grande fortune, était d'une extrême simplicité; je ne lui ai jamais vu ni diamants, ni dentelles, rien qui annonçât le luxe ou l'opulence. On ne jouait pas chez elle, et le ton de la maison alors, comme chez les protestants en général, était d'afficher la moralité, la simplicité, les vertus intérieures et de famille; je pense que, les possédant ou non, il serait toujours mieux de ne pas en lever boutique. Mme Gauthier, la fille aînée des Delessert, et qu'on citait comme une femme de beaucoup d'esprit, me faisait une peur horrible; elle avait avec un ton affectueux, mielleux même, qu'elle tenait de sa mère, un regard inquisiteur et perçant, qui faisait un étrange contraste et qui m'était insupportable.

III

J'arrive à ma quatorzième année. Ce fut alors qu'un professeur du collège de mes frères, qui m'avait quelquefois interrogée sur mes occupations et sur le plaisir que j'y trouvais, proposa de venir passer avec moi les deux soirées qu'il avait de libres dans la semaine et de surveiller mes études. Il m'imposa les *thèmes,* ce que je n'avais jamais fait et ce qui m'ennuya toujours, n'en voyant pas l'utilité. Je fis, sous sa direction, des lectures, des extraits, des compositions, des analyses; quant aux amplifications qu'il me demandait, j'y répugnais beaucoup, l'assurant que je serais toujours assez bavarde sans cela. J'appris seule l'italien en peu de temps et le lus bientôt aussi facilement que le latin. C'est de ce moment que je date mon véritable amour de la lecture et du travail ; je m'y livrais avec ardeur, avec délices ; je commençais à connaitre les jouissances de l'intel-

ligence et du goût. Nos classiques que je savais par cœur, il me semblait les lire pour la première fois ; c'était une langue nouvelle, un monde nouveau, j'y mettais toute la chaleur, tout l'élan de mon âge, et je me rappelle ce temps comme le meilleur de ma vie. J'ai vu depuis que les hommes dévoués à l'étude, s'y livrant uniquement et constamment, sont les plus heureux de ce monde. Comment ne le seraient-ils pas, avec une passion toujours excitée, jamais satisfaite et ne s'usant pas ; une passion honorable, utile dans son but, où l'illusion n'entre pour rien, où la difficulté stimule sans décourager, où le succès n'amène ni satiété, ni dégoût, ni repentir surtout, inévitable châtiment de toutes les autres?

Tout était donc heureux et prospère chez nous, lorsque mon frère Godefroy écrivit de Châlons qu'après un exercice violent et tout couvert de sueur, s'étant imprudemment baigné dans la rivière, il avait vomi le sang en abondance et à plusieurs reprises. Il ajoutait qu'il ne s'en ressentait plus, qu'il se portait à merveille, et que, si ma mère voulait le gronder de son imprudence, il la suppliait au moins de ne pas se tourmenter d'un mal déjà guéri et réparé. Ma mère ne gronda pas et s'inquiéta beaucoup, comme de raison. Mon père partit de suite pour aller chercher son fils et voir le médecin qui l'avait soigné. Il

ramena mon pauvre frère déjà bien maigri, bien changé, souffrant toujours, quoiqu'il eût écrit le contraire, et mortellement atteint.

Les détails me seraient impossibles. Mon Dieu, quand je voyais ma mère désolée, ne quittant plus son fils, ne vivant plus qu'en lui, épier chaque symptôme, chaque mouvement, chaque regard, deviner, ressentir chaque souffrance, chercher et trouver presque toujours ce qui pouvait l'adoucir, partager enfin cette lente et cruelle agonie où tout ce qu'éprouvait le malade semblait retentir en elle, je ne savais pas que le même supplice m'attendait, que j'éprouverais la même torture, que le coup serait plus horrible encore, que, mère de trois enfants, en perdant ma Caroline, je resterais seule et tomberais dans un abîme dont je ne sortirais qu'à ma mort.

Mon malheureux frère succomba après six mois de souffrances ; il n'avait pas vingt ans accomplis. Il se vit mourir avec beaucoup de courage et de sang-froid. Profitant d'un moment où ma mère s'était éloignée, il voulut nous dire adieu et nous embrassa, ma sœur et moi; quoiqu'il y eût entre eux deux beaucoup de rapports de caractère et d'esprit, j'étais sa favorite, celle qu'il préférait. « Pauvre petite, me dit-il, ne m'oublie jamais; je t'aimais bien. »

Je ne parlerai pas de la douleur de notre mère. Ce fut celle d'une mère, et d'une mère uniquement dévouée à ses enfants. Après un certain temps, elle affecta, par tendresse pour nous, de montrer du courage, de reprendre à la vie ; mais elle pleurait toute la nuit et, dès qu'elle était seule, elle se livrait à une douleur que sa figure altérée ne nous prouvait que trop. Elle avait une imagination très vive et très active, ce qu'on veut regarder comme un moyen de distraction. Alors il faudrait n'avoir qu'elle; mais, pour les âmes fortes, capables d'affections profondes et passionnées, elle double, elle centuple le mal, et, quand le cœur fatigué, épuisé, se reposerait peut-être, elle veille et devient, comme le remords, un ennemi qui ne s'endort, qui ne s'apaise pas. Le présent, le passé, l'avenir sont là également actifs, également vivaces; nous faisons avec effroi des découvertes toujours nouvelles dans notre propre malheur, dans notre propre douleur, et toute émotion vive, toute impression forte et soudaine n'est plus qu'un déchirement, un élan de l'âme vers ce que nous avons perdu, vers ce que nous regrettons. Que de fois j'ai vu pâlir ma mère à des souvenirs si éloignés, si détournés qu'il me fallait la deviner!

Ce terrible malheur, le premier, comme je l'ai dit, que j'aie vu tomber sur notre famille, en changea

toute l'existence, tout le genre de vie. C'était au commencement de 93 ; l'horizon se montrait bien sombre et bien menaçant. Mon père vendit sa maison de Sceaux, devenue odieuse à ma mère ; quelque temps après, ma sœur fut mariée. Enfin cet intérieur si animé, si joyeux n'existait plus, et le bonheur avait disparu avec ceux qui nous avaient quittés. Nous restions seuls près de nos parents, moi et mon plus jeune frère encore enfant. L'aîné dont je parle peu n'habitait pas avec nous, et, souvent en voyage, il ne se mêle guère au souvenir de mon enfance. Il était d'ailleurs, comme je l'ai dit, porté par son caractère à se renfermer, à vivre à l'écart. Il chérissait ma sœur dont la gaieté avait action sur lui et lui plaisait. J'étais pour lui comme non avenue, et s'il ne se fût moqué de mon grec et de mon latin, il ne m'eût jamais, je crois, adressé la parole. Il eut pourtant une fois la fantaisie de me montrer un peu de botanique. Avec ma rage d'apprendre, je commençai avec zèle ; un voyage qu'il fit en Suisse ou en Espagne, je ne sais plus lequel, interrompit les leçons, et je n'en fus pas fâchée au fond, tant j'étais gênée avec lui ; il avait onze ans de plus que moi, et je le craignais beaucoup.

A ce propos, je me rappelle le désappointement de mon pauvre père bien des années plus tard, lors

du retour de l'expédition d'Égypte, dont mon frère avait fait partie en qualité de savant. Le premier, comme je l'ai dit, d'un naturel aussi ouvert, aussi expansif que celui du second l'était peu, connaissant d'ailleurs le mérite de son fils (car il en avait, et beaucoup), nous disait souvent avant son arrivée : « Que je serai heureux de le revoir d'abord, puis de le faire causer, d'entendre de lui ce qu'il a vu, ce qu'il a observé, jugé, pu faire enfin ! » Ma mère et moi nous regardions sans rien dire, prévoyant de reste ce qui s'ensuivrait. En effet ce fut en vain que l'excellent homme épuisa les questions, les tournures interrogatives, mettant même quelque peu d'art à cerner, à ramener le voyageur sur ce terrain qu'il s'était promis si fécond ; il n'en obtint que quelques mots rares et décourageants, le fils se taisant d'autant plus que le père le poussait davantage. La mine attristée du digne homme me faisait vraiment peine, et j'aurais volontiers tapé l'autre.

Si j'étais prédicateur, je prêcherais fort et ferme contre la mauvaise humeur, le caractère morose et désobligeant. On peut être avec cela et on se croit presque toujours le plus honnête homme du monde, en n'en faisant pas moins le tourment, le malheur de tout ce qui vous entoure. C'est surtout chez les femmes qu'un mauvais caractère est un mal, un tort

immense et irréparable; elles ne peuvent, comme les hommes, le racheter par d'éminents services, par la protection accordée aux faibles, par l'éclat de la valeur ou du génie. Est-ce le fruit de l'expérience? Est-ce artifice de ma vanité, qui ne veut plus apprécier que ce à quoi elle pourrait atteindre? mais plus j'avance en âge, plus la bonté, la bonté véritable, active, celle qui se montre dans l'habitude de la vie, dans les détails journaliers, qui donne le besoin d'aider les autres, de contribuer le plus possible à leur satisfaction (et je ne parle pas ici seulement de ceux qu'on aime), plus donc cette bonté bienveillante me semble le premier, le mérite vraiment réel d'une femme. Que, par bonté bienveillante et s'adressant à tous, Dieu me garde d'entendre cette philanthropie, cette charité officielle qui laisserait brûler son voisin pour expédier une machine à incendie aux antipodes, aussi passionnée du genre humain qu'indifférente pour l'individu. Hélas! qui m'expliquera pourquoi, dans cet admirable ouvrage qui s'appelle l'univers, la Providence aussi paraîtrait s'être plus occupée de l'ensemble que de la créature, comptant pour peu les douleurs de l'âme et du corps, comptant pour peu, ce qui est bien pis, le mal moral si répandu, si accepté?

Le mariage de ma sœur paraissait brillant; elle

épousait à dix-huit ans un homme de vingt-trois, aimable, distingué, d'un charmant extérieur, destiné à une grande fortune et qui était passionnément épris. C'était un mariage d'inclination qu'on aurait fait par calcul, et M. de F... joignait aux avantages qui plaisent aux jeunes filles toutes les considérations solides qui décident les parents. Les événements politiques eurent une fâcheuse influence sur la position, sur la fortune de mon beau-frère, et la succession de son père, mort à cette époque, ayant été fort longue à liquider, le jeune ménage eût été plus que gêné sans l'assistance de ma famille. Officier dans la garde constitutionnelle de Louis XVI, il fut obligé, lors de sa dissolution, de quitter Paris, dont on les exilait à vingt lieues, et ce fut à Chartres, où mon père avait encore plusieurs parents, que s'établirent les nouveaux mariés.

Me voilà donc, mon jeune frère n'ayant encore que huit ans, presque seule près de mes parents, et cherchant à remplir autant qu'il était en moi le vide que le temps et les événements avaient amené autour d'eux. Je ne regardais plus la bergère de ma mère, ainsi que je l'ai conté plus haut; mais j'avais toujours pour elle une inexprimable tendresse, une véritable adoration. J'arrivais à cet âge où, comme je l'avais vu pour ma sœur, elle changeait graduellement de

manière avec nous et s'adressait à notre raison, conseillant plutôt qu'ordonnant, entrant même quelquefois en explication, ce qu'elle ne faisait jamais dans notre enfance, avec grand bon sens suivant moi. Il faut, autant qu'on peut, avoir toujours raison avec les enfants ; mais il ne faut pas les *raisonner,* comme disent beaucoup de gens, plus occupés du discours qu'ils vont faire que de l'enfant auquel ils l'adressent et qui, ne l'écoutant pas pour en profiter, mais pour y répondre, devient bientôt ergoteur et indiscipliné. Une autre erreur plus fâcheuse encore, car il vaut mieux fausser le jugement que le cœur, c'est de prétendre les mener par le *sentiment,* de s'adresser sans cesse à leur sensibilité, vrai moyen de l'user, de la détruire, ou de leur en donner l'affectation. Ceux qui ont observé les enfants avec intérêt et attention savent qu'ils sont tous personnels et égoïstes, pas plus que les hommes peut-être, mais le laissant voir davantage. Et, si l'on arrivait par cette méthode au but qu'on se propose : les dominer par l'affection, il y aurait encore pour les jeunes filles le grand danger d'accoutumer leur cœur à se mêler de tout et à être seul écouté. Les femmes ne sont pas appelées à faire montre de courage et de force d'âme; elles ont pourtant besoin de la plus difficile de toutes : celle de se vaincre ou de se soumettre, de se dévouer

aussi, mais alors ce n'est pas à leur courage qu'elles en appellent.

Depuis que ma sœur n était plus là, les amis de la maison s'occupaient de moi davantage; sans avoir, sur le piano, un talent comparable au sien, j'en avais aussi, et mon père aimant beaucoup la musique, j'y donnai plus de temps que je n'avais fait jusqu'alors. On commençait à me demander de m'entendre; mon père l'exigeait, et c'était pour moi un vrai supplice. Ce bon Baillot, qui avait fait tant de musique avec ma sœur, venait assez souvent m'accompagner pour me rassurer un peu. On prétend que l'amour-propre engendre la timidité qui n'est que la crainte d'échouer, le désir trop vif de réussir. Je peux bien certifier que ce n'était pas là la mienne; l'attention, l'œil des autres fixé sur moi me donnaient la fièvre; j'avais hâte d'en finir; le comment ne m'importait guère.

Je m'efforçais de remplacer auprès de ma mère les enfants qu'elle n'avait plus; mais l'époque était cruelle et trop en harmonie avec la teinte de tristesse qui avait succédé chez nous au temps heureux dont j'ai parlé. La Terreur était établie; chaque matin, au déjeuner, les journaux apportaient la liste des condamnés, et, de quelque enthousiasme qu'on fût pénétré pour la cause, il était impossible de n'être pas effrayé, désolé des moyens qu'elle devait employer.

Il est encore de mode, quoiqu'elle passe chaque jour, d'exagérer les maux de cette terrible époque, d'en calomnier les acteurs. Assurément ils seraient justement couverts d'opprobre et de malédictions, si la terreur eût été un moyen de leur choix; s'ils n'y eussent été conduits, entraînés par la force des choses et les nécessités de la position; s'ils eussent enfin pu sauver autrement le pays; mais si ce système, plutôt commandé qu'adopté, pouvait seul préserver la France de l'invasion de l'Europe (et c'est ce qui n'est plus contesté), de la contre-révolution et de ses vengeances (et on se rappelle le début du duc de Brunswick à Verdun et plus tard les réactions du Midi), s'il pouvait assurer de plus à la nation les immenses bienfaits de la Révolution, bienfaits que chaque parti est obligé de reconnaître aujourd'hui, on doit honorer la mémoire de ceux qui se sont dévoués au salut de leur pays, qui n'ont reculé devant aucun moyen de l'obtenir et n'ont recueilli pour salaire que la calomnie, la proscription, l'échafaud.

Si la terreur était indispensable pour organiser la défense et paralyser la trahison, elle est dès lors justifiée, et, si l'on veut se rappeler ce que nous avons vu depuis, les massacres du Midi, plus récemment le sang coulant à flots dans Paris, dans Grenoble, dans Lyon, pour quels motifs et quelles fins; si on ouvre

notre histoire pleine de luttes sanglantes pour de si criminels, de si misérables intérêts, on est forcé de reconnaître que jamais aussi noble cause, aussi glorieux, aussi immenses résultats n'ont motivé les excès qu'amènent toujours les passions des hommes en présence et en lutte. Pour croire à la bonne foi de ceux qui viennent nous vanter ces longs siècles de monarchie et de prospérité, il faudrait qu'aucun de nous ne sût lire. Il n'est pas une page de notre histoire qui ne nous montre le pays ravagé, désolé, le sang versé de tous côtés, dans l'intérêt, il est vrai, et pour servir les passions de quelques individus, à l'éternel préjudice des masses payant également le triomphe du vainqueur et la défaite du vaincu. C'est là l'âge d'or que regrettent certaines gens et qu'elles voudraient nous faire regretter.

Il faut avouer que l'aristocratie met plus de suite, d'habileté à étouffer la vérité, à colorer sa cause que la démocratie à défendre la sienne. Ces mots *Terreur, 93,* retentissent encore avec effroi dans les dernières classes du peuple, et tous les crimes de nos rois, les révoltes, les massacres, les exactions des seigneurs féodaux, les jacqueries, dernière ressource des populations au désespoir, la Saint-Barthélemy, les dragonades, etc., tout cela est relégué dans quelques livres et connu seulement de ceux qui lisent. C'est que les

amis du peuple n'ont pas su lui montrer cette longue succession de crimes et de malheurs, comme ses ennemis ont su exploiter les dix-huit mois de la Terreur. Jean-Jacques ne faisait lire à son Émile que *Robinson Crusoé;* il ne faudrait aux enfants du peuple qu'un dictionnaire chronologique des forfaits de la royauté et de l'aristocratie; mais il est encore à faire. Henri IV, ce roi populaire, décrétant la peine de mort contre les braconniers, et François Ier, ce protecteur des lettres, contre les imprimeurs, y figureraient en sous-œuvre, car ils sont encore des moins mauvais.

J'ai déjà dit que j'étais laide dans mon enfance; je le savais, j'en avais pris mon parti, ou plutôt je n'y songeais pas, je ne m'en occupais pas; cette laideur ne tenant pas à l'ensemble de mes traits, mais à mon excessive maigreur, à mon teint livide et plombé, à mon état de souffrance enfin, elle disparut avec lui. En grandissant, je pris de la force, de la santé. A quinze ans, j'avais de la fraîcheur, de l'éclat; j'étais jolie enfin et je l'entendais dire. Ce mot, toujours agréable à l'oreille d'une femme, eut de plus pour moi tout le piquant de la surprise, le charme de la nouveauté. Un soir, c'était toujours sur l'oreiller que je faisais mes confidences à ma mère, un soir je prends mon parti : « Décidément, maman, je suis jolie, je t'assure, et je l'entends dire souvent. — Et cela te

fait plaisir? — Oh! grand plaisir. Je n'y suis pas encore accoutumée. »

Mon petit frère était un enfant charmant, notre Benjamin à tous, mais d'une si faible santé qu'on n'osa pas le mettre en pension aussi jeune qu'y avaient été les aînés. Ce fut moi qui me chargeai de commencer son éducation, en lui montrant ce qu'on m'avait appris. Comme il avait six ans de moins que moi, il me respectait beaucoup, et je ne voudrais pas jurer que je n'en abusasse souvent; car la jeunesse est rarement indulgente et met dans l'autorité qu'elle exerce tout le rigorisme d'un principe; elle est moins logique, il est vrai, pour l'autorité qu'elle subit. Un jour, mon maître de piano, Hérold, véritable Allemand qui m'appelait *piche,* croyant dire bûche, quand il était mécontent, m'ayant grondée un peu haut devant lui, le pauvre Adrien, révolté, lui demanda s'il savait bien à qui il parlait.

Quoique notre intérieur fût bien changé, je ne m'ennuyais pas. Je m'occupais du matin au soir, et mes occupations étaient de mon goût, me plaisaient. M. de Laplace, ce professeur dont j'ai parlé, me continuait ses soins, et les deux soirées qu'il me donnait par semaine m'étaient extrêmement agréables. Je remarque qu'excepté pour la musique et pour la danse, je n'ai pas eu de maîtres proprement dits,

c'est-à-dire de gens à cachets, et que les deux hommes qui se sont le plus occupés de mon éducation n'ont jamais voulu rien recevoir. Je tenais de ma mère des goûts casaniers et d'intérieur que j'ai toujours gardés, quoique la position m'ait souvent forcée à les sacrifier. Au temps dont je parle, toutes les habitudes étaient rompues et les amis dispersés, je finissais la journée par la partie de reversi de mon père, à laquelle j'étais souvent nécessaire, mais qui ne m'amusait guère.

Au commencement de 94, ma mère alla à Chartres voir ma sœur et, peu de temps après son retour, m'envoya aussi passer quelques mois avec elle. C'était un heureux ménage que celui de Clémentine, quoique se désolant tous deux de n'avoir pas d'enfants; puis se faisant enfants eux-mêmes, pour se consoler; j'étais en vérité la plus raisonnable des trois. Le mari avait pris la manie de faire collection d'insectes; il nous menait toutes deux au soleil de midi, en juillet, au bord de l'eau, armées d'une gaze montée, pour l'aider dans sa récolte. Comme de raison, j'avais peur de ces vilaines bêtes et je criais d'un bout de la prairie à l'autre pour qu'on vînt me délivrer, s'il s'en prenait quelqu'une dans mon filet. Nous revenions hâlées, brûlées, faisant serment de n'y plus retourner et y retournant le lendemain.

Puis les parties de pêche, les courses à âne, les promenades sur l'eau, tout cela mêlé de folies, de rires, de joies d'enfants. On s'était lié avec quelques personnes également réfugiées à Chartres; toutes, à peu près de même âge, trouvaient dans leur jeunesse, l'âge de la bonne philosophie (s'il n'est celui de la sagesse), l'oubli des malheurs du temps et de leur position, de leurs craintes personnelles. On s'attristait bien en lisant le journal; on s'affligeait, on s'effrayait; mais ce n'était pas pour longtemps. Sans efforts, sans travail, d'autres idées venaient chasser ces idées noires; le naturel prenait le dessus, et le temps passait vite. Un M. de Vauxcelles, le meilleur homme du monde, toujours en l'air, toujours en chasse de nouvelles bonnes ou mauvaises, des commissions à faire, des parties à organiser, des gants, des mouchoirs oubliés, que nous avions nommé *le d'Hacqueville,* en souvenir de celui de Mme de Sévigné, trouvait encore dans les moments perdus le temps de nous faire des vers :

De Paris au Japon, du Pérou jusqu'à *Rome,*
Vous avez de l'esprit la plus aimable *forme,*

me disait-il à la fin d'une pièce qu'il m'avait adressée, et depuis ces malheureux vers, nous ne parlions que de la *frome* de nos chapeaux, de nos

souliers, etc., etc. Bref, je quittai ma sœur, bien décidée, comme je le dis à ma mère à mon retour, à n'épouser jamais qu'un homme aussi jeune que mon beau-frère. Quelques mois après, ils revinrent à Paris. La Terreur avait cessé, tout reprenait son cours ordinaire, on recommençait à se réunir, et notre intérieur redevint plus animé et plus gai. Les jeunes personnes alors se mariaient beaucoup plus tôt qu'à présent, et j'approchais de l'âge où les parents commençaient à y songer. J'étais si parfaitement heureuse, si tendrement chérie dans ma famille, ayant même, depuis le retour de ma sœur, plus d'occasions de m'amuser que je n'en voulais, que je me mis à pleurer la première fois qu'on me parla de mariage. Il s'agissait de M. Trouvé; la chose en resta là. Je voudrais bien savoir s'il m'aurait rendue *ultra* comme lui, ce qui est assez probable, nos opinions à nous autres femmes n'étant guère que nos affections.

Plus tard, un étranger jeune et aimable, homme de mérite par-dessus et qui compte aujourd'hui parmi les savants, se prit d'inclination pour moi et eut le désir de m'épouser. Gardant l'usage de son pays, il eut soin, avant de parler à ma mère, de commencer par moi, en dansant une contredanse, singulier moment pour une semblable requête, mais le seul qu'il

eût pu trouver, et de me demander si je lui permettais de s'adresser à mes parents. On m'aurait tuée sur la place plutôt que de me faire répondre un mot; mais le soir, je ne manquai pas à conter le tout à ma mère, qui me dit : « Eh bien, il est jeune comme tu le veux, et je t'ai déjà répété que les hommes peuvent rarement songer à se marier à cet âge. Te convient-il? — Il me plairait assez. » Et je n'en dis pas davantage. Mais, le lendemain, il me vint à l'esprit que peut-être il ne comptait pas vivre à Paris, comme de fait il ne pouvait s'y engager, et je ne voulus plus qu'il en fût question. J'ai dit que ce fut en dansant qu'il me parla de mariage, et je me rappelle encore quelle drôle de scène eut lieu à cette occasion. Nous étions invités à dîner, lui de son côté, nous du nôtre, dans une maison où il devait y avoir un petit bal le soir. Il ne savait pas si nous irions et pas davantage comment s'y prendre pour venir chez nous le matin, afin de s'en assurer. C'était à la campagne qu'avait lieu ce dîner. Pour la première fois, ce jour-là, les Directeurs tiraient au sort qui devait désigner le sortant. Il imagina d'aller au Luxembourg pour être informé des premiers et venir le dire à mon père; mais, voyant le temps s'écouler et craignant d'arriver trop tard, il prend bravement son parti, n'attend pas le tirage, et accourt chez nous, donnant un des cinq noms au ha-

sard; chacun y croit, comme de raison. Peu de temps après, arrive un autre mieux informé qui annonce le vrai sortant. Mon père alors, qui ne soupçonnait rien, gourmande le pauvre jeune homme : « Mais où donc preniez-vous votre nouvelle? Vous étiez sûr de votre fait, vous en veniez, disiez-vous, etc., etc. » Maman, qui devinait, ne disait rien. Il me semble, si j'ai bonne mémoire, que je devinais aussi un peu et n'avais nulle envie de rire de la sotte figure qu'il faisait.

Dans le même temps, une dame, amie de la maison et qui faisait souvent la partie de reversi de mon père, eut envie de me faire épouser son neveu. Ce neveu, qui faisait un voyage, n'était pas encore à Paris; mais elle en parlait tant, elle y revenait si souvent, affectant de me mettre en jeu et me jetant sa pensée au visage, qu'il fallut bien la comprendre. Mon père ayant été assez contrarié du refus que je venais de faire et me l'ayant témoigné, je m'observai cette fois et, contre mon habitude, je ne dis pas un mot à ma mère. Enfin ce neveu arrive, la tante vient un matin et demande avec quelque solennité la permission de l'amener passer la soirée. Le soir venu, on se met au jeu; le jeune homme ni moi ne jouions pas, la tante ayant organisé deux parties pour nous laisser seuls vacants, tout enchantée de sa manœuvre et me poussant en avant de la manière la plus impa-

tientante. Je m'assois tranquillement à côté de maman, mon ouvrage à la main, et au bout d'un quart d'heure, me voilà endormie, et si bien endormie qu'il fallut m'éveiller pour servir le thé. Après leur départ, ma mère me grondant de cette gentillesse, je l'assurai que cette dame m'exposant comme un cheval à vendre, je pensais qu'elle allait me prier de montrer mes dents et n'avais trouvé que ce moyen *poli* de cacher mon humeur. La tante ne se le tint pas pour dit; mais, quoique jeune et assez spirituel, ce neveu était raide, gourmé, pédant, à demi homme de lettres; il sentait la classe et me déplaisait peut-être à cause de sa tante. On dit à celle-ci que je ne voulais pas encore me marier.

Ma sœur, depuis son retour à Paris, allait beaucoup dans le monde, où elle était bien vue et fort aimée, parce que, malgré tout son éclat, elle restait simple et bonne enfant. Son mari jouissait de ses succès, et, aussi jeune qu'elle à peu près, il était flatté de voir les ambassadeurs d'alors, MM. de Staël, Sandoz, Gervinus, etc., etc., ne pas vouloir donner un bal, une soirée sans avoir la belle Mme de F... Quoique gênés dans leur fortune, ils étaient heureux et s'amusaient. J'allais moins souvent chez elle que ne l'aurait voulu ma sœur, parce qu'elle voyait trop de monde et que cela m'effarouchait; mais je ne manquais pas à un

de ses mardis, jours de musique, où Baillot et Rode faisaient alternativement le premier violon, comme La Marre et Bodiot la basse dans les quatuors et les quintetti; puis son piano, où elle nous donnait du Beethoven, qui commençait à être connu à Paris et que je n'ai entendu jouer par personne comme par elle; Mme de Montgeroult, Mlle de Chevilly, Garat, Boullée, Cloisian faisaient aussi leur partie, et je n'ai plus retrouvé nulle part de musique comme celle-là. Le talent de ma sœur était vraiment admirable alors; on a pu depuis être plus fort d'exécution; mais rien ne m'a rappelé son style et son expression.

J'entrais dans ma dix-septième année, lorsqu'un ami de la maison y présenta un député au conseil des Cinq-Cents, à titre de compatriote. C'était un épouseur, mais j'étais loin de m'en douter. Agé de trente-cinq ans, Méridional, brun de teint et de cheveux, avec une figure prononcée et assez sévère, il paraissait, quoique bel homme, plus âgé qu'il n'était, et le fait est que, quinze ans après, son extérieur était encore exactement le même. Il fut reçu chez nous pendant quelque temps sans que je soupçonnasse rien. Un jour enfin, ma mère me dit de quoi il s'agissait. Je me récriai de suite, répétant qu'il était vieux, que je ne voulais pas d'un vieux, que je n'épouserais jamais un vieux, etc., etc. Maman, qui désirait ce

mariage convenable sous plusieurs rapports, ne me heurta pas, se contentant d'ajouter que je savais bien que je ne ferais rien malgré moi, et continua, sans insister, à recevoir le monsieur. Elle ne m'en parlait plus, je n'avais garde d'y revenir et ne m'en inquiétai plus.

Malgré mon éducation sérieuse, ou plutôt à cause d'elle précisément, j'étais, sous plusieurs rapports, moins formée, moins développée que d'autres jeunes filles de mon âge. J'avais encore les goûts de l'enfance; je m'amusais, je m'intéressais facilement. Il me fallait toujours un chat, un chat à moi, que j'aimais de cœur, qui comptait dans ma vie. Je me rappelle entre autres un superbe angora jaune dont je raffolais et que j'affirmais toujours, en preuve de son innocence, ne m'avoir égratignée qu'avec ses pattes de derrière, quand on se fâchait chez nous de me voir arriver toute balafrée de son fait. Tous les soirs, quand ma *journée* était finie, je jouais avec mon petit frère et d'autres enfants de la maison, non pour les amuser, mais pour mon compte et de bon cœur, trouvant bien dur qu'on vînt me déranger pour le reversi de mon père quand j'y étais nécessaire. Ma mère ayant permis à notre cuisinière de prendre avec elle son petit garçon qu'elle venait de retirer de nourrice, je m'en emparai exclusivement, m'en

faisant appeler maman et l'appelant gravement mon fils; j'aimais les bonbons comme lui, et je donnais par écrit à mon père, qui me gâtait à l'excès, la note de ceux qu'il devait aller nous chercher chez Mme La Mothe, la marchande par excellence d'alors. Si bien que la veille de mon mariage, ma mère s'impatientant de m'entendre croquer : « Eh bien! lui dis-je en grognant, je finis mon sac de bonbons; demain est-ce que je pourrai? » Elle me l'a répété plus d'une fois depuis, ainsi que le serrement de cœur que lui avait fait éprouver le contraste de mes paroles et de la position. Quant à l'extérieur, j'avais encore l'air d'une enfant, et mon mari m'a dit souvent qu'à sa première visite, il m'avait prise pour une petite sœur de celle dont on lui avait parlé.

J'ai dit qu'on était bons patriotes chez nous, ma mère surtout républicaine du fond du cœur, comme son père. Ma sœur et son mari avaient pris, depuis leur retour à Paris surtout, une autre direction. Le député en question avait voté la mort du Roi, et ce mariage leur déplaisait beaucoup. Peut-être avaient-ils raison, non pour le fait en lui-même assurément; mais était-il sage d'aller chercher volontairement les positions exceptionnelles, les proscriptions politiques, quand on n'y était mêlé ni par nécessité ni par devoir? Quoi qu'il en soit, ma mère n'en jugea pas ainsi, et, de

fait, qui aurait pu prévoir alors ce qui est arrivé plus tard? Le personnel, la position lui convenaient, et elle désirait que ce mariage se fît. Mon beau-frère et sa femme cherchèrent à influencer mon père et mon frère aîné alors à Paris, et à les faire prononcer contre; il y eut des discussions, du malaise. Moi qui n'y songeais plus et en étais restée sur mon premier dire, car, bien qu'il vînt toujours, on ne me parlait plus de rien, et nous étions, lui et moi, fort étrangers l'un à l'autre, je ne vis pas plutôt un *parti* se former dans la famille contre une opinion, un désir de ma mère, que je virai de bord et me rangeai de son côté.

Nul doute qu'en examinant ce qui nous a dirigés dans de graves déterminations, nous ne dussions souvent reconnaître que nous avons cédé à une impulsion irréfléchie, une influence fortuite, quelque circonstance étrangère, sans rapport comme sans proportion avec la décision à prendre. Nous réfléchissons davantage sur ce que nous avons fait que sur ce que nous allons faire. Il en est de même de nos opinions, qui nous viennent souvent de l'atmosphère où nous vivons, de nos affections, du hasard, et que nous nous approprions en les discutant, en les défendant. Me voilà donc, moi et mes dix-sept ans, examinant le prétendu avec l'envie de le trouver charmant; il était bien de sa personne et homme de

beaucoup d'esprit, d'une grande distinction dans ses manières, ce qui est, suivant moi, le premier des mérites d'extérieur. Je le vis tel, et dis un jour à ma mère que je l'épouserais quand elle voudrait. La chose alors fut résolue; seulement je demandai un délai de quelques mois. Je comprenais, sans m'en rendre compte, qu'il n'existe pas de position aussi douce que celle d'une jeune fille chérie, choyée comme je l'étais, objet de l'intérêt, de la bienveillance des amis de ma famille qui m'avaient vue naître et me montraient de l'affection. Ces années où, sortant de l'enfance, elle arrive à la jeunesse, sont sûrement les plus doucement joyeuses de la vie d'une femme. Sans aucun souci du présent ni de l'avenir, sans regrets du passé, n'ayant besoin de réfléchir ni de prévoir, ne connaissant de la vie que ce qu'elle offre de meilleur (une tendresse protectrice sur laquelle elle s'appuie, elle se repose sans le savoir), pleine encore d'illusions, de ces belles illusions du cœur qui rendent si heureux et si bon, elle a toute la sécurité de l'enfant et de plus le bonheur d'en jouir. La jeunesse ne doute guère d'elle plus que des autres; elle croit, elle se fie aisément; elle plaît, elle intéresse généralement; elle s'attire sans efforts indulgence et bienveillance, et c'est là son grand bienfait. L'expérience ne nous sert pas toujours,

mais elle nous dépouille toujours, et, quand nos illusions ne sont plus pour nous la réalité, il faut renoncer au bonheur.

Mon père avait une cousine possédant près de Chartres une petite terre, séjour délicieux, et qui m'a paru tel encore après avoir vu la Suisse et l'Italie. Il y avait autour de l'habitation des bois, des prés, des roches avec une petite rivière toute remplie d'écrevisses que nous y pêchions par centaines. Mon père nous y menait ordinairement à la fin de l'été passer une quinzaine de jours; ma mère y venait rarement. La maîtresse de la maison, restée veuve à vingt-deux ans, avec une assez belle fortune, n'avait pas voulu se remarier. C'était exactement, lorsque je l'ai connue, la *vieille tante* de Picard, à l'esprit près, car le sien était médiocre. Riche pour la province et entourée de collatéraux qui visaient à l'héritage, elle avait contracté, sans s'en apercevoir, car elle était bonne femme au fond, toute l'exigence, tout le despotisme des célibataires ayant une fortune à laisser, despotisme qui ne cédait que devant celui de ses domestiques, tous anciens et parents entre eux. Le voisinage de Mévoisins, où Collin avait une maison de campagne, l'avait liée avec lui, qui avait introduit chez elle quelques autres gens de lettres. Elle en avait contracté un peu tard une demi-teinte de femme

d'esprit, dont nous riions tout bas entre nous, nous autres jeunes gens, quand elle nous contrariait dans quelque projet d'amusement, quelque course que nous voulions faire; car elle aimait à voir son salon bien rempli, et nos excursions lui déplaisaient. Comme toutes les femmes de son âge, elle ne savait pas l'orthographe; mais, devenue un peu bel esprit, au lieu de simplifier, de se modeler sur le ton, elle entassait consonnes sur consonnes, diphtongues sur diphtongues, c'était de l'hébreu, des hiéroglyphes. Enfin, quoique faisant assez bien les honneurs de chez elle, et, je le répète, étant assez bonne personne, son plaisir, sa convenance passaient avant tout. C'était un égoïsme si naïf, si palpable, qu'on n'essayait pas de lutter contre; le mieux vu était d'y céder.

Cette année 97 où je suis arrivée, la réunion était au grand complet : ma sœur, son mari, mon père, mon frère aîné, le cousin bossu, moi, celui que j'allais épouser, Collin, Andrieux, d'autres encore, bref, la maison était pleine. On s'amusait; ma sœur, qui avait enfin la joie d'être mère, nourrissait son fils âgé de huit mois. Elle en était folle, mais pas plus que de son mari qui adorait cet enfant et ne le quittait qu'avec peine. Quand il me menait pêcher des écrevisses, il se faisait apporter le petit dormant dans son berceau, puis, armé d'une branche de noisetier, il

faisait la guerre aux mouches et regardait dormir son fils. C'était de la joie, du bonheur; et le malheur, la mort s'approchaient. La dame du lieu aimait beaucoup à donner de grands dîners, où brillait le talent de sa cuisinière. Un jour de grande réunion, la cuisinière laissa probablement refroidir quelque mets dans le cuivre; nous fûmes tous malades : de vives douleurs d'entrailles, des vomissements répétés; bref, nous étions empoisonnés. Un seul avait échappé, mon beau-frère, qui n'eut aucun des symptômes que nous éprouvions tous plus ou moins. Il fallait se donner de garde de parler de vert-de-gris, la maîtresse de la maison se révoltant contre, en l'honneur de sa cuisinière, et criant à l'impossibilité, à l'absurdité. Au bout de vingt-quatre heures, on était remis, on s'égaya sur le mal passé, on fit des couplets, des plaisanteries, mon beau-frère triomphant d'avoir été seul épargné et se moquant des autres. Le surlendemain de ce malheureux dîner, en s'asseyant à table, il se sentit si souffrant, si accablé qu'il fut forcé d'aller se mettre au lit. C'était une fièvre putride et maligne, causée sans doute par le poison qu'il avait gardé quarante-huit heures. On comprit bientôt que son état était très grave; mon père, ne s'en reposant pas sur les médecins du pays, courut à Paris chercher le sien, qui ne put malheureusement donner

que quelques heures et ne vit le malade que dans un de ses moins mauvais jours. Ma pauvre sœur désespérée perdit son lait, qui lui occasionna un dépôt au col qu'il fallut percer plus tard avec des douleurs cruelles. Nous nous relayions pour garder le malade, qui ne redoutait rien tant que d'être soigné par des domestiques, ce que la maîtresse de la maison voulait à toute force, je ne sais pourquoi, si ce n'est pour y mettre quelque chose du sien. Quand je voulais veiller avec une des bonnes, elle se fâchait et me faisait ordonner par mon père d'aller me mettre au lit, disant que je ne servirais à rien et qu'il ne fallait pas se mettre tous *sur les dents*. Bonne parole d'égoïste près du lit d'un mourant. Je voyais sur le visage du pauvre malade un tel chagrin, un tel dégoût que je lui faisais comprendre par signes que je reviendrais aussitôt qu'ils seraient tous couchés. Le malheureux savait bien qu'il était perdu et montrait avec simplicité tout son regret de quitter la vie, toute son horreur de la mort. Au bout de huit jours, il demanda ma mère, qui accourut et me renvoya à Paris, craignant pour ma santé ; car je me désolais avec ma sœur et ne reposais pas plus qu'elle. Elle ne le quitta pas un instant pendant les huit autres jours qu'il vécut encore, et ce fut dans ses bras qu'il rendit le dernier soupir ; elle revint alors à Paris, ramenant

ma sœur malade et qui tremblait pour son fils qu'elle ne pouvait plus nourrir, aussi malheureuse enfin qu'elle pouvait l'être.

Mon mariage était fixé à notre retour à Paris; ce fatal événement le retarda de quelques mois. Il se fit enfin à la fin de décembre, avec les seuls témoins nécessaires, par égard pour ma sœur, encore en grand deuil et qui voulut y assister.

Je me vis jetée alors dans un autre monde que celui où j'avais vécu. Je regrette, aujourd'hui, que mon extrême jeunesse et le peu d'intérêt que je prenais à toute cette politique m'aient empêchée de mettre à profit pour les souvenirs d'un âge plus avancé ce que j'aurais pu apprendre et recueillir dans l'atmosphère où je vivais. Kléber, Joubert, Desaix, ces grandes figures d'alors et de toujours, ce qui n'arrive pas à toutes, je me rappelle bien qu'ils venaient voir mon mari; mais eux, je ne me les rappelle pas. Cambon, Prieur de la Marne, plus tard à son retour de Trébizonde, Jean-Bon Saint-André, qui me trouvait tant d'esprit parce que je l'écoutais sans l'interrompre et le laissais parler seul, Roberjot assassiné depuis, mille autres noms devenus historiques qui m'étaient familiers alors et me restent à peu près seuls de ceux qui les portaient, fourniraient sans doute à d'intéressants souvenirs.

Mon mari était lié avec Barras, depuis les journées de Prairial et de Vendémiaire surtout, où ils avaient été chargés tous deux d'organiser la défense de la Convention. Il m'y conduisit une fois ou deux seulement et avec répugnance; ce n'était pas la place d'une femme, jeune surtout, et celles qu'on y trouvait n'étaient bonnes ni à voir ni à rencontrer. Cette vérité de détails reconnue, je n'en trouve pas moins injustes ces déclamations tant répétées contre le Directoire qui a fait de grandes choses, fourni deux ou trois années glorieuses et compté parmi ses membres des hommes fort honorables, Treilhard, La Revellière, Gohier, etc. Ces crimes soi-disant énormes de corruption, de vénalité, seraient de minces peccadilles pour les gouvernements qui ont succédé, celui de l'Empire excepté.

Je fis la connaissance de quelques jeunes personnes, nouvellement mariées comme moi à des députés; c'étaient de fréquents dîners, des soirées, et je m'efforçais en vain de vaincre ma timidité, je n'aimais pas le monde et ne m'y plaisais pas. Je rencontrais quelquefois Mme Récamier, mariée un an avant moi et d'une figure ravissante alors. Elle ne pouvait sortir à pied sans être suivie et faire émeute, ce qui semblait la contrarier beaucoup; mais, comme elle s'obstinait à garder une coiffure un peu étrange qu'elle

portait seule et qui la désignait de suite, on pouvait en douter un peu. Sa conduite était irréprochable alors, et personne ne l'attaquait. On s'en dédommageait, les femmes surtout, en la disant fort bornée; ce n'est pour moi qu'un ouï-dire. Le premier amant qu'on lui ait donné, à tort ou à raison, fut Lucien Bonaparte, et il ne fut pas le seul, malgré sa manie, aussi ridicule à soixante ans que peu décente à tout âge, de se mettre toujours en blanc, comme enseigne de virginité, son mari, qu'on disait être son père, n'ayant jamais vécu avec elle. Une de mes amies, qui la voyait souvent, m'en a conté de drôles de choses; mais comme elles étaient mal ensemble, sans doute elle exagérait. Entre autres histoires, en voici une. Un jour de grand bal chez elle, Mme Récamier se trouve mal, se retire, se met au lit. La porte de la chambre à coucher est rouverte; un curieux s'approche, admire cette délicieuse figure que ne gâte en rien le négligé d'une malade. Un autre survient; puis dix, puis la foule. Les derniers venus montent sur des fauteuils pour avoir leur part du spectacle, et le bon M. Récamier y fait poser des serviettes pour accorder le plaisir de ses hôtes et le soin de son mobilier.

A propos de jolies femmes, voici un mot bien naïf d'une qui jouait un rôle alors, qui a visé à la célé-

brité, et n'en a, comme il arrive le plus souvent, gardé qu'une bien fâcheuse, Mme Tallien; ce mot fut dit à cette pauvre Pauline du Chambge, une de nos camarades d'enfance, qui fit la sottise de se lier avec elle et qu'il fallut renoncer à voir. Elle la blâmait de mettre un corset et en nombrait les inconvénients, « assurant que ce n'est pas quand une femme est vêtue qu'il lui importe d'être belle ». Une autre célébrité de ce temps-là, Mme Regnaud de Saint-Jean d'Angely, était certainement une fort belle personne; mais sa figure de face était beaucoup moins bien que de profil, ce profil ayant toute la perfection, toute l'élévation des belles têtes grecques. Je la rencontrais assez souvent, notamment aux excellents concerts d'Érard, où elle chantait à toute force, ce dont on l'aurait dispensée. Eh bien, ni moi, ni d'autres, ne l'avons jamais vue que de profil; elle s'était étudiée sans doute et était parvenue à ne se montrer que de flanc.

Les députés du département du Lot, celui de mon mari, étaient presque tous Montagnards. Parmi eux se trouvaient Delbrel et Monmayou, tous deux hommes de cœur et d'un caractère honorable, quoiqu'ils ne me plussent guère. Je n'ai pu m'expliquer l'espèce d'influence que le second exerçait sur plusieurs de ses collègues que par l'ascendant d'une

âme forte et inébranlable dans ses convictions; autant que j'en pouvais juger alors, ce n'était pas à des talents supérieurs qu'il la devait. Le premier était calme, froid, également dévoué à la cause qu'il servait, également homme de conscience et de résolution. L'un est mort dans l'exil et dans la pauvreté; l'autre languit encore dans un état voisin de la misère. Des hommes publics restés pauvres et consciencieux, ce serait un ridicule aujourd'hui; il s'en trouvait alors et en bon nombre. Marbos, Poullain-Grandprey, Chazal, Quinette que nous voyions souvent étaient plus gens d'esprit, plus gens du monde; mais peut-être chez les deux derniers le métal n'avait-il gagné en poli qu'au détriment de la valeur intrinsèque. Mais ma véritable antipathie, c'était le vieux Barrairon. Compatriote de mon mari, ils étaient fort liés, et c'était lui qui avait négocié mon mariage. Il passait pour très fin, très adroit, et c'était vrai peut-être. Je remarque pourtant en passant que personne ne l'est assez, pas même le prototype Talleyrand, pour n'en avoir pas la réputation; et dès lors à quoi bon? Quant à Barrairon, je n'ai jamais connu d'homme si souple, si fécond en courbettes, en protestations, si ridiculement obséquieux pour arriver à son but. Sans esprit suivant moi, n'ayant du moins que celui qui s'applique aux intérêts positifs, il avait

pu, à force de concessions et de calculs, traverser toutes les révolutions, tous les gouvernements, toujours en place, toujours en faveur. Au temps des coups de bascule du Directoire, c'était un véritable thermomètre. Un jour, à un grand dîner chez moi, il prend Pons de Verdun, député montagnard et qui aurait pu être son fils, dans une embrasure de fenêtre et l'accable de tant de compliments, de protestations, de démonstrations qu'après son départ Pons dit à mon mari : « Eh, nous sommes mieux que je ne croyais! as-tu entendu Barrairon? »

Je vis donc passer grand nombre de conventionnels, alors membres des conseils; je doute fort qu'en 93 ils eussent adopté les formes rudes et grossières qu'on leur a prêtées depuis; presque tous ceux que j'ai connus étaient des hommes bien élevés et de bonne compagnie. Force officiers aussi, mon mari, dans ses missions sous le Comité de salut public, ayant organisé plusieurs armées de la République. Tous se montraient très chauds républicains et affectaient, ce que je remarquai, quoique bien jeune alors, une grande déférence pour l'autorité civile; ils en ont rappelé sous l'Empire. Murat, aide de camp de Bonaparte, dont, par ses campagnes d'Italie, le nom encore nouveau éclipsait déjà tous les autres, était du même pays que mon mari et lui avait des

obligations : son admission dans la garde constitutionnelle de Louis XVI, puis certaine dénonciation supprimée dans les cartons du Comité, après le 9 thermidor, sur le nom de Marat qu'il signait au lieu de Murat. Il y avait loin de là à la couronne qu'il devait porter un jour. Il venait très souvent nous voir; il nous parlait de son général que mon mari avait beaucoup vu chez Barras, lors de son mariage avec Mme de Beauharnais. Il en parlait avec enthousiasme, et ce qu'il exaltait le plus, c'était son dénuement total d'ambition, son amour de la vie privée, son dévouement à la liberté, son pur et ardent républicanisme, et je suis certaine qu'il y croyait. Fiez-vous aux grands hommes après cela! Ce n'est pas qu'on ne puisse admettre que Napoléon ait été républicain de bonne foi dans sa première jeunesse; mais il en était alors, je crois, bien revenu.

Un an après mon mariage, j'accouchai d'une petite fille, que je demandai en grâce de nourrir moi-même, ce que je n'obtins qu'avec peine, mon mari ne s'en souciant pas. Je le désirais passionnément; ma vie était assez triste, et je sentais le besoin de la remplir. Ma couche fut assez pénible; ma mère et ma sœur étaient près de moi; je retenais mes cris pour les leur épargner. Heureux temps où la douleur trouvait toujours une main amie, un regard consolant et

rassurant! Aujourd'hui, dans les souffrances aiguës qui se répètent si souvent, je peux me plaindre en liberté; personne n'est là pour m'entendre et souffrir avec moi.

Mon père avait près d'une barrière une maison qu'il trouvait trop éloignée pour habiter, avec un jardin de neuf arpents, l'un des plus beaux de Paris. Je ne sais plus quel ci-devant s'était ruiné pour se créer cette délicieuse habitation. J'allai m'y établir à la belle saison avec mon mari et ma sœur; mon père y était presque toujours avec nous; ma mère y venait rarement; je nourrissais ma fille, et c'était presque aller à la campagne. Depuis son veuvage, Clémentine était revenue près de ma mère, qui la trouvait trop jeune pour vivre seule et lui avait fait arranger un charmant appartement dans sa maison. Ma sœur désira venir passer cet été avec nous; mon mari y consentit, ne pouvant trop dire non, puisque nous étions chez mon père. Il l'aimait médiocrement, la trouvant trop brillante, trop répandue. Ce fut alors un singulier mélange de ses amis à lui et de sa société à elle; les premiers chauds républicains, les seconds aristocrates et muscadins, comme on disait alors; mais j'ai tort de dire *mélange,* car ils ne se mêlaient pas du tout. Je me rappelle entre autres un dîner suivi d'une soirée, où se trouvaient Quinette, alors

ministre de l'intérieur, Marbos, Poullain-Grandprey, Chazal, Alquier et d'autres encore plus prononcés, comme Prieur, Monmayou, Delbrel, etc. Les amis de ma sœur vinrent le soir en grand nombre. Qu'est-ce donc que tous ces muscadins que vous avez là? demandait-on à mon mari, tandis qu'à l'oreille de ma sœur on se récriait sur cette Convention tout entière.

Je restais assez étrangère à tout cela. J'étais comme les jeunes mères, passionnée de ma fille et toute consacrée à elle. Elle allait avoir un an, quand je la perdis en peu de jours à l'époque de sa dentition. Pourquoi parlerais-je de mon désespoir? j'étais réservée à un malheur bien plus grand, bien plus affreux encore, ce que je n'aurais pas cru possible alors. Celui-ci fut pour ma sœur l'occasion de la résolution la plus extraordinaire et qui devait avoir de tristes résultats.

A quoi tient notre destinée? Ma fille étant prise de convulsions, mon mari qui courait après M. Hallé, mon médecin, qu'il ne pouvait trouver, rencontra le docteur D... qu'il amena avec lui. Ce fut lui qui soigna l'enfant. Ma sœur lui faisant un jour je ne sais quelle observation, il se fâcha assez mal à propos et se retira brusquement. C'était un homme habile et en réputation; mais ce n'était assurément pas un homme

bien élevé. Mon mari, qui était son compatriote, s'étant montré contrarié de ce qui s'était passé, ma sœur se crut obligée de faire des grâces au docteur ; car, comme tous ceux qui ont tort, c'est lui qu'il fallait apaiser. Il s'apaisa donc et si bien que le voilà amoureux comme à quinze ans, disait-il. Ayant quitté la maison de mon père après la mort de ma fille, et ma sœur y étant restée avec une de ses amies pour faire inoculer leurs enfants, je ne vis rien de cette belle passion et ne l'aurais jamais devinée.

Qu'on se figure le docteur D..., excellent dans son état, homme de mérite, je le veux bien, mais n'ayant ni le ton, ni les habitudes, rien enfin des gens bien élevés ; rustre encore plus que rude ; visant à la singularité, affectant la brusquerie pour faire croire à sa franchise comme à une supériorité qui le dispensait des formes reçues ; âgé de quarante-quatre ans, veuf de deux femmes de basse classe et père de quatre enfants ! puis, qu'on se représente ma sœur à vingt quatre ans, belle comme un ange, avec les habitudes du monde élégant et fashionable, objet de tant d'hommages, désirée, recherchée partout ; n'ayant depuis son veuvage, ni maison à conduire, ni soins d'intérieur qui la détournassent de ses talents et du genre de vie qui lui plaisait, ayant

refusé plusieurs fois de se remarier d'une manière convenable pour rester dans cette position, et qu'on dise s'il peut se trouver d'incompatibilité plus patente, plus prononcée que celle qui existait entre eux. Ils s'entendirent cependant, ou plutôt ils crurent s'entendre.

J'ai voulu souvent m'expliquer cette énigme inexplicable, je me suis creusé la tête, et voici ce que je me suis dit. Ma pauvre sœur était sujette, comme je l'ai déjà répété, à une infirmité qui allait toujours croissant et dont son esprit, remarquable en elle comme le reste, ne pouvait la préserver. Cette infirmité était l'ennui; l'ennui que Buffon a nommé la « maladie des âmes qui pensent », contre laquelle, ajoute-t-il, la raison peut bien moins que la folie; seule phrase romantique peut-être qu'on trouverait dans l'écrivain éminemment classique. Elle était donc poursuivie par l'ennui, et cette disposition si peu en rapport avec sa nature et son caractère devait tenir chez elle à une affection du foie à laquelle elle a succombé bien jeune encore. Je ne sais si, fatiguée d'une existence un peu dissipée, un peu frivole, elle crut trouver dans un genre de vie tout opposé une solidité qui lui conviendrait mieux; je ne sais si l'étrange, l'*insolite* de l'homme en contraste avec tout ce qui l'entourait, lui fit espérer plus de bonheur,

d'habitudes nouvelles et tranchées; peut-être aussi sourit-elle à l'idée de l'ours apprivoisé; car qui peut savoir ce qui passe par la tête d'une femme qui s'ennuie? Toujours est-il, quelque incompréhensible que cela m'ait toujours paru, car assurément elle n'avait pas et ne pouvait avoir de goût pour lui, toujours est-il qu'elle nous annonça un jour, à maman et à moi, qu'elle allait épouser D... « On ne m'accusera pas, disait-elle, de prendre un merveilleux, un élégant; c'est un bon père de famille, un homme de mérite, distingué dans sa partie, qui m'aime beaucoup et voudra me rendre heureuse. » Nous nous regardions, ma mère et moi, avec autant d'étonnement que de chagrin, et croyant avoir mal entendu ou plutôt trop sûres d'avoir bien compris. La considération de la fortune n'était pas ce qui pouvait l'influencer, elle qui ignorait le prix de l'argent et n'y avait jamais songé. Au temps des philtres et des sortilèges, lui médecin, nous aurions pris le parti d'y croire, et c'eût été une explication. Nous lui dîmes tout ce qui nous était évident, tout ce qui nous semblait devoir faire impression sur elle; mais elle était décidée et trouvait réponse à tout.

On eût dit qu'entraînée par une étrange fatalité, elle y cédait sans combattre et sans s'aveugler; ne parle-t-on pas de certains animaux domptés, fascinés

par le regard d'un autre? Le jour même, ma mère monte chez elle deux heures avant celle fixée pour le mariage et la presse de s'arrêter, de ne pas aller jusqu'au bout. « Ne te montre pas, lui dit-elle; c'est moi qui le recevrai, qui prendrai tout sur moi, qui t'aurai fait partir. — Il est trop tard, répond ma sœur. — Jamais trop tard pour ne pas faire une sottise dont tu te repentiras trop tard. — Mais un tel éclat... au moment même... une humiliation pour lui si cruelle et si peu méritée; c'est impossible, je ne le puis. » Et le mariage se fit.

C'était un assemblage de contrastes inexplicables que ma sœur; il fallait vivre avec elle pour la voir sous toutes ses faces. Ainsi cette femme un peu dissipée, que ma mère dans sa jeunesse ne put rendre ni attentive, ni soigneuse, qui ne prit jamais les habitudes de l'ordre, ni d'une vie uniforme, qui ne fut jamais *femme de ménage* enfin, devenait, près du lit d'un malade, la garde la plus active, la plus intelligente. Elle m'a veillée jour et nuit, dans plus d'une maladie grave; soins minutieux et difficiles, attentions soutenues, prévoyance, adresse, elle avait tout, elle faisait tout, sans confusion, sans embarras, sans bruit. Que de fois, quand j'étais mieux, n'ai-je pu m'empêcher de rire, en la voyant arranger le feu, faire la tisane, mélanger une potion, préparer sina-

pismes ou cataplasmes, ou poser des sangsues comme la Sœur de charité la plus expérimentée, mettant à tout cela sa grâce enchanteresse, sa délicieuse gaieté ! Que de fois aussi je lui ai dit, la voyant écrasée par l'ennui : « Mais il y a en toi l'étoffe de dix femmes ravissantes ; esprit, grâce, beauté, talents, bonté parfaite, tu as tout reçu, tu as tout, et tu ne sais pas être heureuse ! » De même avec son apparente légèreté, ne pouvant se résigner à une heure de contrainte ou d'ennui, ne pouvant résister à un caprice, à une fantaisie, elle était d'un courage stoïque contre la douleur physique, non assurément comme ces charlatans d'autrefois, en niant qu'elle fût un mal, mais par une force d'âme admirable dans les souffrances du corps. Lorsque, après la mort de son premier mari, elle eut un dépôt de lait au col qu'il fallut ouvrir, M. Pelletan ayant prévenu mon frère que l'opération serait très douloureuse, elle le vit ému et lui dit : « Tu as peur, mais vois donc, ce sera si court ! » Pour elle, elle ne sourcilla pas, rassurant du geste et du regard ma mère qu'elle n'avait pu éloigner. Lorsque, après son second mariage, elle en vint à reconnaître tout ce que nous avions prévu et prédit auparavant, elle n'en convint pas, ne se plaignit pas ; jamais un mot, un geste, ne témoigna ce qu'elle souffrait ; inébranlable dans sa résolution de se taire, elle

montra pour se soumettre à sa position autant de force d'âme et de constante volonté qu'elle avait mis de légèreté et d'irréflexion à s'y placer.

Il ne s'ensuit pas de tout ceci que son mari fût un méchant homme, qu'il la rendît malheureuse sciemment. Non; il l'aimait éperdument à sa manière et ne voulait pas la faire souffrir; mais c'était bien la passion la plus fâcheuse, la plus redoutable, la plus étouffante pour celle qui en était l'objet. Veuf, comme je l'ai déjà dit, de deux femmes du peuple à peu près; n'ayant ni les idées, ni les habitudes que donne la bonne éducation, sa femme dont il était amoureux, c'était son bien, sa propriété, sa chose à lui; il l'aimait comme un beau cheval, un bon chien, un joli oiseau; elle devait non seulement voir, penser et dire comme lui, mais encore rire quand il riait, dormir quand il dormait, se bien porter comme lui, avoir bon appétit comme lui; surtout être toujours là, disponible, sous sa main. Parmi les gens du peuple, le mari qui est celui qui *gagne,* qui fait vivre la famille, est l'être important, l'être choyé, celui qui prend le meilleur morceau, la meilleure place, et il n'y a rien là que de raisonnable et de naturel. Mais, dans notre société un peu frelatée, les habitudes sont tout autres, les égards, les soins recherchés pour une femme sont une condition première de tout homme

du monde, et on comprend aussi que l'être faible, l'être souvent souffrant soit traité en enfant gâté. Rien ne me semblait donc plus étrange, tout en me gardant de le laisser voir, que ces mœurs prolétaires, ce *moi* de l'homme écrasant ma pauvre sœur. Et qu'on remarque bien qu'il ne s'agit pas ici d'autorité, de direction que je sais devoir appartenir au mari; mais d'aises, de petites jouissances, de petites préférences d'intérieur. A ce propos, je me rappelle que, voyageant en Auvergne un jour de foire et la route couverte de gens du pays, j'étais révoltée de voir toujours le mari grand et fort, les mains vides, sur le cheval ou l'âne, tandis que la femme venait à pied derrière, portant l'enfant ou le paquet et souvent tous les deux. Ce n'est pas là encore le sauvage qui se met au lit quand sa femme va accoucher et se fait servir par elle ; mais c'est l'abus ironique de la force qui blesse et révolte toujours. Pour en revenir à D..., il avait lui-même assez d'esprit pour apprécier celui de sa femme et en jouir quelquefois; mais, malgré sa douceur, et douce elle l'était avec lui jusqu'à l'abnégation, malgré son caractère facile et bon qui ne lui avait jamais permis ni aigreur, ni malignité, cet esprit était pour lui la griffe du jeune chat, dont on peut s'amuser un moment, mais qu'il faut rogner souvent et rogner de très près. Sachant qu'à l'éton-

nement général, il avait épousé une *belle dame*, il affectait plus de rusticité, plus de vulgarité encore, je crois, qu'il n'en avait réellement, pour montrer qu'il était le maître, qu'il la réformerait, et non lui. Il parlait d'opérations, étalait les instruments dont il se servait, calculait l'argent gagné ou à gagner. Sous prétexte de sa santé, il exigeait qu'elle se fagotât de la plus étrange façon, voulant qu'elle portât *sur elle* les clefs des provisions de tout genre à distribuer aux domestiques. Violent d'ailleurs et s'emportant à tout propos non pas contre elle précisément, mais contre les enfants, les serviteurs, les subordonnés qui tremblaient tous devant lui. Quant à l'intérieur, le voici : quatre enfants à lui, un étranger, le fils de Clémentine, deux vieilles sœurs, douze carabins pensionnaires et mangeant à leur table; un appartement au-dessus d'un hospice, où pénétraient les cris des opérés; l'escalier de cet hospice toujours encombré de malades, et sous les fenêtres, dans un petit jardin, un laboratoire à dissection.

C'était là et au milieu de telles gens que vivait la brillante Mme de F... devenue Mme D...; là qu'il nous fallait aller la chercher, ce qui n'était guère plus possible que permis à aucune de ses anciennes relations. Elle ne sortait jamais, même pour aller chez ma mère, que menée par son mari, qui trouvait

le moyen, malgré ses nombreuses occupations, de rentrer dix fois par jour. Sûrement il était amoureux; mais il craignait aussi un peu qu'elle ne s'accoutumât à vivre hors de son influence. Pauvre sœur! Elle me faisait l'effet, non pas d'un oiseau en cage, car on peut s'acclimater à sa cage et l'aimer, mais d'une créature sortie de son élément et respirant tout juste assez pour ne pas étouffer sur place.

Lui-même n'était pas, au reste, mieux apparié qu'elle; avec sa passion d'arriver à une très grande fortune, c'était une ménagère robuste et renforcée qu'il lui fallait pour gouverner cette maison, cette population plutôt, et elle y était propre comme à commander une armée.

IV

Me voici arrivée à la révolution, pour mieux dire la contre-révolution du 18 brumaire. Ma mère était trop bonne républicaine pour la pardonner à Bonaparte, qu'elle détestait encore lors de sa première chute, la seule qu'elle ait vue. Accoutumée à partager ses impressions et disposée à adopter ses opinions, j'ai cru longtemps le détester aussi. J'en ai bien rappelé, il est vrai, et depuis longues années; je ne connais rien dans les siècles passés, je n'ose rien prévoir dans les siècles futurs qui puisse lui être comparé.

Mon mari n'était plus du Conseil des Cinq-Cents; mais son passé, ses opinions, ses relations le plaçaient parmi les vaincus. Cambacérès, son compatriote et son ami, fut chargé de lui offrir une préfecture. Trop jeune alors pour se décider à renoncer à la carrière publique, il crut pourtant devoir attendre,

laisser passer quelque temps avant de s'y engager sous ce nouveau gouvernement. Il n'accepta donc pas ce qu'on lui offrait, malgré les conseils de Cambacérès et les instances de Murat, de protégé devenu protecteur, sinon dans la forme, au moins de fait. Ce refus lui valut plus tard un véritable exil, sous l'apparence d'une mission lointaine. Napoléon était déjà despote et annonçait assez qu'il le deviendrait plus encore ; mais, quand on se sent né pour commander au monde, pour le dominer de son génie et de sa volonté, comment n'en pas avoir l'ambition? A qui la pardonnera-t-on, si ce n'est à lui?

Depuis que les années, l'expérience, l'observation m'ont appris que les hommes, tout en parlant de liberté, veulent toujours ou du moins acceptent toujours un maître, que l'histoire me les a montrés secouant souvent le joug, il est vrai, mais le reprenant bientôt, et pire souvent que celui qu'ils avaient brisé, je me demande si l'abdication de Sylla, l'assassinat de César ont servi la liberté de Rome, et je suis plus disposée que dans ma jeunesse à tolérer, dans Napoléon, cette volonté despotique, cette constante persévérance à tout faire ployer devant lui. Puisqu'il nous faut des maîtres, qu'ils soient au moins dignes de nous commander. Napoléon était despote, mais il aimait la France avant tout ; la gloire, la prospérité

du pays furent sa première pensée, telles, à la vérité, qu'il entendait les lui donner et devant émaner de lui. Sans doute la liberté vaudrait mieux, mais a-t-elle jamais existé et peut-elle exister jamais?

Dans l'histoire du monde entier, du moins celle qui nous est connue, je vois des classes privilégiées, des individus, devenus chefs, exploiter, dans l'intérêt de leurs passions, de leurs jouissances, les peuples qu'ils opprimaient; mais, si quelques-uns d'entre eux se sont élevés jusqu'à l'ambition, ils n'ont pas consacré cette ambition à la prospérité du pays; c'est là ce qui distingue et doit exalter Napoléon.

Quant à ces luttes intestines, si fréquentes en Europe, contre la royauté et l'aristocratie, chacune voulant affaiblir l'autre et s'agrandir à ses dépens, chacune mettant en avant l'intérêt public et ne servant en réalité que sa propre cause, les peuples en retiraient bien quelque avantage, ne fût-ce que la division momentanée de leurs tyrans ordinairement unis contre eux, mais en conscience ils ne pouvaient les en aimer mieux, ni leur en tenir aucun compte.

On ne pardonne pas à Bonaparte d'avoir étouffé la liberté, déjà bien menacée au reste, d'avoir attaqué l'égalité, et il faut reconnaître que, si ses vastes desseins ne l'eussent exigé, son penchant, sa nature ne l'y eussent que trop porté. Mais si les hommes qui

aiment la liberté, qui se dévouent parfois pour l'obtenir, y ont toujours bientôt renoncé, reculant devant les sacrifices, les vertus publiques qu'elle exige, car il est plus difficile de la conserver que de la conquérir, n'a-t-il pu, d'après ce qui se passait alors en France, croire de bonne foi à la nécessité d'un chef unique et tout-puissant! Il me paraît certain qu'en s'emparant du pouvoir, il nous sauvait de la Restauration arrivée quinze ans plus tard, il est vrai; mais, par ce qu'elle a été alors, par ce qu'elle a tenté en 1830, on peut juger ce qu'elle aurait été trente ans plus tôt.

Quant à l'égalité que tout le monde veut d'en bas et que personne ne veut plus en haut, il faut reconnaître aussi que, si les priviléges n'étaient défendus, estimés que par ceux qui les possèdent, ils seraient bientôt abolis ou du moins tombés en discrédit, et c'est ce que nous ne voyons nulle part ni en aucun temps; car, autour des privilégiés viennent se grouper en foule les niais, les vaniteux, les intrigants, et c'est la pluralité qui espèrent relief ou profit à les servir, à se frotter d'eux. L'intérêt des masses bien administré arrivera peut-être à détruire tout privilége entraînant un avantage réel, une exemption quelconque; mais l'amour des distinctions, celles mêmes qui ne servent que sa vanité, est dans le cœur de

l'homme; on ne parvient guère à l'éteindre; lui donner une bonne direction serait plus utile et plus facile peut-être. En remontant à leur origine, beaucoup d'abus révèlent une noble pensée, et de la couronne de chêne donnée au citoyen romain sont sortis probablement nos étoiles et nos cordons.

J'admets donc et crois qu'on peut admettre qu'en jugeant ce qui existait alors, en voyant ce qui succédait parmi nous à l'amour de la liberté, à l'enthousiasme, au dévouement républicain, Napoléon a pu croire que le pays gagnerait à échanger cet enthousiasme et ce dévouement alanguis chez les uns, répudiés par les autres (un petit nombre excepté), contre la grandeur, l'éclat, la puissance que sa main de fer allait lui donner.

Ce fut à cette époque que le plus jeune frère de mon mari, officier de cavalerie, et bientôt nommé colonel de dragons, ayant eu la jambe cassée en Italie, vint en congé à Paris et passa quelques mois avec nous. Il me montra beaucoup d'affection, et j'en pris aussi pour lui, affection qui dura longtemps; les événements politiques nous ont séparés. Je retrouvais, parmi ses camarades, plusieurs des officiers que j'avais vus lors de mon mariage, républicains si prononcés, et qui n'étaient déjà plus que les séides de Bonaparte. Il nous amena Sebastiani, nommé colonel

le même jour que lui, annonçant alors cette prodigieuse suffisance, cette merveilleuse impertinence où il a excellé plus tard. Il se disait et se croyait peut-être passionnément amoureux d'une demoiselle de La Grange qu'il devait épouser, lorsque, sur un signe du premier Consul, il ne fut plus question d'amour ni de mariage, ce qui me sembla monstrueux. Je n'avais alors que vingt ans. Je conterai en son lieu une petite scène avec lui assez amusante. Murat, en récompense de son expédition au Conseil des Cinq-Cents, venait d'épouser une sœur de Napoléon. Il nous l'amena; nous nous vîmes quelquefois; mais il me sembla bientôt voir *poindre* la princesse, et, me sentant peu propre au rôle de courtisan, je me tins à l'écart. Je l'ai revue souvent depuis, lorsqu'elle était reine de Naples; alors sa place était marquée, et, devenue Majesté, je la trouvai d'un abord agréable et sans velléité choquante de grande dame.

La perte de ma fille avait altéré ma santé, et je ne me remettais pas, quand une nouvelle grossesse et l'espoir d'être mère encore me rendirent du courage et des forces. La joie que j'en éprouvais fut cruellement troublée par la résolution de mon mari de ne plus me permettre de nourrir. J'espérais toujours l'obtenir de lui, lorsqu'une fois accouchée, il m'enleva mon fils et le conduisit chez la nourrice, croyant

apparemment que cela valait mieux que de le laisser nourrir près de moi, comme je m'étais réduite à le demander. Lorsqu'il fallut me l'apprendre, j'éprouvai un tel chagrin et, le lait se portant à la tête, le danger devint si pressant qu'on dut se hâter d'aller chercher et de me rendre mon enfant. Dieu sait avec quelle joie je le reçus! Avec quelle ardeur je me promis de lui donner mes jours, mes nuits, moi tout entière! Avec quel bonheur j'ai tenu parole!

Me voilà donc en possession de mon trésor! On eût dit que le pauvre ange voulait donner gain de cause à sa nourrice. Jamais enfant ne fut plus doux, plus beau, plus facile à élever, ne criant jamais, ne souffrant pas, souriant à chacun, blanc et rose, gras et frais, avec sa tête de chérubin et ses grosses boucles d'or à l'entour. Que d'heures j'ai passées à le regarder dormir, de ce doux et calme sommeil de l'enfant qui semble, dans sa sécurité, savoir que sa mère veille sur lui! Premières années de l'enfant, âge d'or de la maternité, alors qu'il ne connaît, n'aime, n'appelle que nous; que son bonheur est dans nos mains et que nous pouvons le rendre si complet, que nous voyons s'ouvrir son intelligence, son cœur, sans qu'aucune gêne à lui imposer, aucune prescription pénible en vienne altérer la joie. Chaque jour un mot nouveau, une idée plus compliquée, un effort plus hasardé

marquent un pas nouveau dans la vie; il la reçoit, il la répand au dehors avec la même avidité; il avance joyeux, hardi; il ignore où il va; mais sa mère s'émeut en le voyant grandir, et se demande souvent s'il retrouvera plus tard d'aussi bons jours, des heures aussi douces.

Était-ce cette impression vague et indéterminée, était-ce pressentiment du sort qui attendait leur jeunesse? Mais je n'ai jamais, comme beaucoup d'autres, hâté de mes désirs, de mon impatience, les années de mes enfants, et, tout en m'élançant dans leur avenir, que je pouvais prévoir heureux et que je créais, arrangeais, refaisais dans toutes ses chances, tout en les y voyant tels que je les désirais, je n'aurais pas voulu le presser.

D... avait acheté une jolie maison à Fontenay-aux-Roses, voulant que sa femme y passât l'été avec ses enfants; pour lui, il viendrait chaque matin à Paris et retournerait dîner à la campagne. Comme j'étais nourrice, mon mari ne voulait pas que je restasse à Paris et lui demanda de nous louer la moitié de sa maison. Nous nous y établîmes, ma sœur et moi, au commencement de l'été, et Pauline de C..., la seule de ses anciennes relations qu'elle vît encore, y vint passer quelque temps avec nous. C'était un véritable gynécée : dix ou onze femmes, dont trois maîtresses, les

autres suivantes, et six enfants, en comptant le mien. Nos deux seigneurs et maîtres partaient donc dès le matin, et le bruit de la porte cochère se refermant sur les deux cabriolets était, il faut que j'en convienne, une harmonie assez douce à nos oreilles, bien que ma sœur n'en témoignât rien. Du reste, jamais une visite, mâle surtout, en l'absence de nos époux, et guère plus en leur présence. Pour moi, déjà façonnée à une liberté fort restreinte et tout occupée de mon fils dont j'étais si fière et si heureuse, je trouvais la vie assez douce et m'arrangeais de la position. Mais pour ces deux dames, accoutumées au bruit, à l'existence du monde, la solitude était un peu profonde, et, sans s'en plaindre précisément, elles laissaient assez voir sur leur visage ennuyé, comme dans leur maintien nonchalant, qu'elles la goûtaient médiocrement. Ma bonne humeur, mon air content, mes éternelles chansons à mon fils les impatientaient parfois.

Nous étions près du bal de Sceaux, où Pauline mourait d'envie d'aller; D... le lui promettait toujours le lundi pour le dimanche suivant, *s'il faisait beau;* mais le soleil avait beau luire, il ne manquait jamais le vendredi à craindre et prédire un orage, dont il était certain le samedi. Le comique de l'affaire et ce qui me faisait rire aux larmes, c'est qu'après

avoir entendu dans le salon des observations fort convenables sur le besoin de mouvement, de diversité, de visages du dehors qui renouvelleraient les idées et fourniraient à la conversation, je recueillais, en passant devant la cuisine, des exclamations plus expressives et beaucoup moins réservées. « Ah ! maudite maison, disaient ces demoiselles, où l'on ne voit pas un chapeau ! » Au vrai, c'était un fait exprès ; jusqu'à l'eau qui nous était apportée chaque jour par une vieille paysanne, son fils, qui travaillait aux champs, ne conduisant le tonneau que le dimanche. Ce jour-là, les maris assistaient au déjeuner ; je ne manquais guère à nous recommander la toilette · c'était le jour du porteur d'eau, il ne fallait pas l'oublier. Chacun d'eux, croyant qu'elle s'adressait à l'autre, me passait la plaisanterie. Et puis, c'était le couplet qui rassurait Mazarin et lui garantissait le payement.

Il était facile de voir que ma sœur mesurait déjà le trou où elle s'était jetée ; ses efforts pour paraître heureuse ne trompaient ni son amie ni moi. Il était rare qu'en arrivant D... ne trouvât quelque scène à faire : c'était l'écurie, le jardin, la basse-cour ; nous l'entendions toujours avant de le voir, car il avait le verbe retentissant. Souvent, la nuit, des reproches, des larmes, nous arrivaient confusément, à Pauline

et à moi. Le matin, nous voyions sur la figure de la pauvre femme qu'elle avait beaucoup pleuré ; mais elle évitait si bien toute explication, même toute insinuation, qu'un mot là-dessus n'était jamais prononcé entre nous.

A travers tout cela, nous étions jeunes, et contre les ennuis, les contrariétés de la vie, la jeunesse a bien mieux que le secours de la philosophie, c'est le secret de s'en passer. C'était quelquefois à pâmer de rire. Un jour, j'entends de mon lit, à trois heures du matin, un vacarme, des criaillements, un tintamarre effroyable ; je me mets à la fenêtre, et que vois-je? D... en chemise, un sabre à la main, pourchassant de malheureux canards qu'on avait négligé d'enfermer la veille au soir et qui, saluant le soleil de leurs cris, avaient troublé son sommeil, non pour la première fois. Les petits dégâts des enfants dans le jardin amenaient des scènes tragiques. Mais l'histoire la plus lamentable, c'est celle de la cuisinière venant annoncer à sa maîtresse que le chat favori de monsieur avait mangé son oiseau favori. « Ah! mon Dieu! l'oiseau mangé! et que va dire monsieur? — Eh! mais, crie l'autre triomphante, il n'en mangera plus; je l'ai tué, moi, tué avec la pelle, ce monstre de chat qui volait tout dans ma cuisine. » Ici la consternation de Clémentine devint si profonde, si évidente, que,

malgré le comique de l'affaire, nous voilà toutes trois effrayées, cherchant quelque expédient, quelque invention pour parer le coup, et ne sachant à quel saint nous vouer; puis un fou rire qui nous prend de nos mines effarées et nous fait oublier le dénouement.

A la fin de la belle saison, nous revînmes à Paris. Le premier Consul était déjà maître absolu. Le Tribunat supprimé avait emporté avec lui toute ombre de résistance au civil; l'expédition de Saint-Domingue, entreprise dans ce but, éloigna d'abord, puis détruisit bientôt, par les désastres de tout genre, la portion de l'armée moins acquise à Bonaparte, soit en souvenir de la République, soit par dévouement à Moreau. Malgré mon amour pour Napoléon, j'avouerai que les grands hommes coûtent parfois cher au pays; qu'à la tête des nations, des hommes droits, probes, éclairés, bien intentionnés et dévoués à leur tâche vaudraient mieux et devraient être préférés; mais cela ne serait que raisonnable; et si, comme on l'a remarqué, les masses valent mieux que les individus; si les hommes réunis, électrisés par le contact, reculent devant telle action qu'ils se permettraient peut-être et s'élèvent jusqu'à telle autre qu'ils ne feraient pas isolément, ce n'est pas pour ce qui est sage et sensé qu'ils s'exaltent, mais pour ce qui est éclatant et glorieux.

Les hommes ne sont pas, de sang-froid, ce qu'ils deviennent sous l'impulsion d'une passion généreuse; c'est par l'enthousiasme qu'ils grandissent, mais cet enthousiasme les égare souvent et les fait se tromper sur le but. Peut-être ce besoin du plus grand nombre de s'échauffer pour s'améliorer est-il moins la condition de l'humanité que de l'homme tel que l'a fait la société, la société qui a dû naître du besoin de s'entr'aider, et n'est plus que le champ de bataille des intérêts divers en lutte. Que le premier mouvement soit bon chez presque tous, c'est, je crois, ce qu'on ne peut nier; mais, chez presque tous aussi, il est le plus souvent, non pas même réprimé, mais amorti, oublié aussitôt que conçu. Rousseau prétend que l'homme inculte et d'instinct vaut mieux que l'homme civilisé et de réflexion, ce qui n'est guère admissible. Puisque seul entre toutes les créatures, il a reçu la raison, la connaissance de soi, la faculté de s'éclairer, comment, en exerçant cette faculté, n'arriverait-il qu'à se détériorer, à se dépraver? Pourtant, je ne sais guère que les convictions religieuses qui aient inspiré quelquefois la constante abnégation, le sacrifice absolu de soi; encore est-ce l'exception et la très petite exception.

Dans ce besoin d'entraînement, au reste, les masses subissent la loi commune aux individus. Une vie uni-

forme et bien ordonnée, des habitudes calmes et régulières nous donneraient le bonheur, c'est-à-dire la paix au dedans et autour de nous ; mais nous voulons des émotions violentes, des sentiments passionnés, de l'exaltation, qui embelliront quelques heures, en jetant le dégoût, l'ennui, l'amertume sur le reste de l'existence.

Dans le commerce de quelques ecclésiastiques que leur vie pure et évangélique rendait dignes de ce nom, j'ai souvent été frappée non seulement de leur sérénité, de leur paix habituelle, mais de leur douce gaieté, de leur rire d'enfant. Ils s'intéressaient, ils s'amusaient facilement ; on reconnaissait d'abord que, étrangère aux passions, leur âme avait conservé une naïveté, une fraîcheur d'impressions que n'avaient jamais altérées aucuns mouvements désordonnés.

Un jour gras, je les avais à dîner chez moi avec deux ou trois femmes de mes amies. Le soir, on causait assez sérieusement, quand tout à coup un d'entre eux, l'abbé Dulondel : « Ah çà, mais nous sommes en carnaval ; il faut s'égayer, se délasser un peu. Voyons, madame, en me montrant mon piano, quelques petits fredons. » Nous jouâmes et chantâmes tant qu'ils voulurent. On n'a jamais été plus content, plus diverti à moins de frais.

Ce même abbé Dulondel (il avait été précepteur de La Bédoyère, qui le demanda dans ses derniers jours et qu'il accompagna jusqu'à l'échafaud) me disait un jour à propos de Mme de Saluces, jeune et jolie femme, attachée à la princesse Borghèse et qui le voyait assez souvent, je ne sais trop pourquoi : « Voyez-vous, madame, je ne dis pas cela pour vous, qui êtes assez raisonnable ; mais les jeunes dames sont réellement bien étranges. J'arrive quelquefois chez elles ; tout est sombre, tout est fermé, persiennes, rideaux ; il fait noir comme dans un four ; je risque à me casser le col. D'autres jours, tout est éclairé, brillant, paré, des caisses d'arbustes, des fleurs, des bouquets partout ; un véritable bocage ; je ne sais encore où marcher ; mais ce n'est pas faute d'y voir. Vraiment, les jeunes dames sont extraordinaires. »

Un matin, il était chez moi ; nous étions seuls. Ma femme de chambre m'avertit que ma mère montait l'escalier. Je savais qu'elle serait contrariée de me trouver avec un prêtre catholique, et je le prie assez précipitamment de passer dans une chambre à côté, où il trouverait du feu. Ma mère entre, reste assez longtemps ; quand elle est sortie, je vais le chercher, ne vois personne et pense qu'il s'en est allé. Plus tard, je veux m'habiller ; ma femme de chambre va prendre une robe dans le cabinet de toilette et trouve

l'abbé Dulondel planté tout droit dans ce cabinet, au milieu des cartons et des portemanteaux. Il avait mal compris et attendait tranquillement qu'on le sortît de là. Comme je me confondais en excuses, d'autant plus qu'il était gelé : « Ce n'est rien, rien du tout, ne vous troublez pas, franchement je commençais à croire que vous m'aviez oublié ; mais j'avais mon bréviaire à dire ; je ne me suis pas impatienté ; ne vous tourmentez pas. Allons, la voilà qui rit comme une folle. » Et, de fait, je ne pouvais m'en empêcher. « Riez, ne vous gênez pas ; je devais avoir une bonne figure au milieu de toutes vos fanfreluches. »

En 1802, je retournai à Fontenay avec ma sœur. Je lui restais seule et voyais avec effroi sa position s'aggraver de plus en plus. Sa santé se détruisait ; elle succombait sous le poids ; mais elle ne se plaignait pas, et tout restait renfermé entre elle et son mari. Un voyage qu'il lui avait fait faire en Suisse pour sa santé n'avait eu aucun résultat. Il l'aimait à sa manière et s'inquiétait de son état ; mais il s'en irritait davantage. Puis, ce qui semblerait en opposition avec son écorce rude et indépendante, c'était l'homme le plus dominé par le besoin de se poser, de faire effet. Tous les quinze jours chez lui changement de scène et de caractère : aujourd'hui bon mari, bon père, vrai patriarche ; puis chef sévère et rigoureux ;

puis homme supérieur et de haute intelligence ; puis simplement bon homme et bon homme sur tout, etc., etc. Ce besoin donc de faire effet l'entraîna dans la démarche la plus extraordinaire, la plus imprévue, et qu'il regretta bientôt amèrement.

J'ai dit que ma sœur, persistant à se taire, ne s'était jamais ouverte ni avec ma mère, ni avec moi. Un jour, nous dînions chez mon père, D... et elle, mon mari et moi, et nous devions retourner le soir à la campagne. En sortant de table, il la retint dans le salon que nous traversions pour rentrer dans la chambre de ma mère, dont il était séparé par le cabinet de mon père. Nous les entendons parler, parler lui haut, elle pleurant. Les heures se passent, nous n'osions sortir ni même ouvrir la porte, quand tout à coup cette porte s'ouvre, et D... tenant sa femme par la main : « Tenez, madame, dit-il en s'adressant à ma mère, voici votre fille, reprenez-la, je vous la rends. Elle mourra si elle reste avec moi. » Puis il sort bientôt après. Nous restons de pierre, mon père, maman et moi ; mon mari n'était plus là ; elle à demi stupide, ne disant rien, ne voulant rien, ne pensant rien. Nous la regardons, nous attendons, nous essayons de lui parler, de savoir ce qu'elle décide, ce qu'elle va faire. Elle répond à peine quelques mots à demi prononcés, regardant seulement souvent la

pendule, comme attendant qu'il revînt la prendre ou songeant à retourner chez elle. Cependant le temps s'écoule, la nuit s'avance, elle reste chez ma mère, elle y couche; elle n'en est plus sortie, et, ce premier pas fait presque à son insu et sans son consentement, elle ne fut plus tentée de le rétracter. Je n'en suis pas moins convaincue, et il n'en est pas moins vrai qu'elle ne l'aurait jamais fait, qu'elle n'y eût pas songé, s'il n'en eût pris l'initiative.

Il va sans dire que D... revint le lendemain matin; qu'il mit tout en œuvre pour ravoir sa femme; qu'il persévéra longtemps, tantôt suppliant et à genoux, promettant monts et merveilles, tantôt menaçant et furieux. Ma famille alors s'interposa, ma mère lui ayant dit un jour que c'était presque toujours une grande faute et toujours un grand malheur qu'un divorce; mais que celui de ma pauvre sœur étonnerait moins que son mariage. Peu de mois après, ce divorce fut prononcé. Le plus grand malheur de ma sœur en cela, c'est qu'elle avait une fille de quelques mois qui était nourrie chez elle, et qu'il ne voulut pas lui laisser; il l'envoya bientôt au bout de la France, puis il la fit élever en Angleterre, où elle était encore à la mort de sa mère.

Cette union était si extraordinaire que je ne peux blâmer ma sœur d'y avoir échappé; il y allait de sa

vie; mais j'ai toujours cru et je crois encore qu'une femme ne peut pas songer au divorce, quand elle a des enfants et que rien ne la dispense du devoir de rester auprès d'eux. Laissons à part un cas peut-être exceptionnel; qui ne rirait de cette manie d'être *incomprises* qui saisit les femmes aujourd'hui et qu'elles donnent gravement comme le grand tort d'un mari?

J'ai conté avec détail l'histoire de cet étrange mariage, de cette étrange séparation, parce que, pour qui a connu les deux intéressés, c'est certainement un des faits les plus incroyables de la bizarrerie du cœur humain. On blâme souvent les auteurs de sortir du naturel; mais quiconque a vécu et regardé sait qu'il n'est pas d'incohérence, de contradiction, d'extravagance qui ne se trouvent dans ce pauvre cœur humain. L'empire de l'habitude et l'attrait de la nouveauté, ces deux principes directement contraires qui existent et agissent chez presque tous, en sont déjà à eux seuls une source trop féconde et en peuvent expliquer beaucoup. S'il faut éviter ces contradictions dans les fictions, dans les caractères inventés, c'est qu'elles manqueront de vraisemblance, non qu'elles soient hors de la nature; mais, dans les faits réels mis en œuvre, dans les caractères *observés,* elles auront, comme tout ce qui est vrai, le cachet de la

vérité, et fourniront de plus ample matière à réfléchir.

A ce propos, je remarquerai que les personnes sincères, les caractères vrais sont ordinairement inconséquents, sinon dans leur conduite, au moins dans leurs discours. Soumis à des impressions variées que modifie encore notre disposition d'esprit, plus ou moins mobile sans doute, mais jamais complètement uniforme, nous devons, si nous sommes francs, varier aussi dans notre langage. Je ne sais si c'est à tort ou à raison; mais j'ai toujours été en garde contre les gens, fort rares assurément, qui ne se démentent, ne se contredisent jamais, n'ont jamais un premier mouvement qu'il leur faille rétracter bientôt, une impression qu'ils ne garderont pas. Conséquent dans sa conduite, c'est ce qu'il faut être le plus qu'on peut, ceci en la supposant bonne; mais il y a, je crois, plus de calcul que de scrupules ou de sincérité à vouloir l'être toujours dans ses paroles. On a reproché à Jean-Jacques de se mettre quelquefois en opposition avec lui-même; c'est qu'il était de bonne foi et écrivait de bonne foi sous l'inspiration de son sujet.

Mme de Staal, attachée à la duchesse du Maine et la plus spirituelle peut-être de toutes celles qui ont écrit des Mémoires, dit quelque part que, comme les

femmes se croyant la taille bien faite parce qu'elles se sentent très gênées dans leur corps, elle s'était cru beaucoup de raison, parce que la sienne lui coûtait beaucoup. Combien pourraient en dire autant! Combien d'autres, en acte de rébellion, s'affranchissent au moins de la contrainte d'approuver ce qu'elles font!

Ce fut à cette année 1802 que mon mari reçut un jour tout à coup sa nomination officielle d'envoyé de la République à Mascate; le mot de République existait encore. C'était, comme je l'ai dit, un véritable exil, adouci pourtant par beaucoup d'argent. Il était entré fort jeune dans les fonctions publiques; il n'avait que quarante ans et ne voulait pas renoncer à toute carrière. Père bientôt de deux enfants, car j'étais près d'accoucher, il vit dans ce long et pénible voyage (il devait passer à l'île de France et à Pondichéry) un baptême auquel il devait se soumettre dans l'intérêt des siens. Il se décide donc à accepter et se dispose à partir avec l'expédition que commandait le général Decaen. A la même époque, mon frère aîné, revenu d'Égypte, fut nommé consul général à Alep.

J'accouchai de mon second fils, mon cher et bon Eugène. Je commençai à le nourrir, sans opposition cette fois de son père; mais, au bout de deux mois,

je perdis mon lait, par suite de divers chagrins; il fallut me décider à lui donner une nourrice. Je la gardai près de moi jusqu'au départ de mon mari, où je devais quitter l'appartement que nous habitions pour me rapprocher de ma famille. Quoique déjà mère trois fois, j'étais trop jeune pour vivre seule. Je pus avoir dans la maison, dont ma mère occupait le premier, un logement au second; ma sœur habitait l'entresol.

Me voilà donc revenue parmi les miens, sous l'aile de ma mère et sous la protection de ma famille. N'en déplaise aux maris, cette protection-là ne ressemble guère à la leur, et je la retrouvai avec bonheur. J'avouerai que ces deux années que je revins passer dans le nid paternel sont les plus heureuses de ma vie. La nourrice d'Eugène ne couchait plus chez moi; mais elle y venait à peu près tous les jours, et entre maman et mes deux fils, ces jours s'écoulaient trop rapides, trop heureux.

Ma mère, ma bonne mère, qui n'avait jamais songé ni au monde, ni à ses plaisirs, me voyant revenue près d'elle, voulut me donner, sous ses yeux et sous sa tutelle, des distractions, de l'amusement. Elle recevait tous les soirs; mon père avait sa partie de bouillotte; on faisait de la musique, des lectures; mon plus jeune frère, alors âgé de dix-sept ou dix-huit ans,

avait des dispositions extraordinaires pour jouer la tragédie et nous déclamait les plus beaux rôles de nos classiques, avec tant de succès que ma mère y vit quelque inconvénient et s'arrangea pour l'empêcher; on dansait assez souvent; on prenait le thé à minuit; on causait jusqu'à une heure, deux heures du matin, et parmi les habitués, ceux que je vois encore me parlent toujours de l'agrément, du charme de ces soirées qu'ils n'ont pu oublier.

Une belle-sœur de mon mari, jeune femme charmante et de beaucoup d'esprit, fut appelée à Paris par des affaires qui l'y retinrent longtemps. Mon père et ma mère l'accueillirent comme étant de la famille, et elle fit bientôt partie de notre cercle habituel. Je m'attachai tendrement à elle. Cette affection a duré longtemps, et ce n'est pas ma faute si elle a cessé. D'autres jeunes femmes, liées avec ma sœur ou moi, s'y trouvaient souvent aussi, et, au milieu de toutes ces jeunes femmes et des hommes de notre société, ma mère se faisait rechercher de ceux-ci pour sa conversation si simple et si distinguée à la fois, si attachante, comme elle était aimée de celles-là pour son indulgence, sa bienveillance habituelles.

Ma liaison avec Félicité A..., qui devint avec le temps l'amitié la plus tendre, la plus intime, date de cette époque. Je l'ai passionnément aimée; elle me

le rendait bien, et, pendant trente ans et plus qu'a duré cette liaison, jamais le moindre refroidissement, le plus léger nuage ne s'est glissé entre nous, quoique aussi divisées d'opinions que possible, surtout dans les dernières années de sa vie. Elle avait prodigieusement d'esprit; mais c'était son moindre avantage; tous ses amis, et elle en a eu beaucoup, savent qu'elle avait encore plus de bonté, d'élévation de caractère, de raison éclairée, de sens droit et judicieux. Personne n'était de meilleur conseil, parce qu'avec le discernement qui apprécie, elle avait la chaleur du cœur qui partage et qui s'intéresse. Un trait distinctif de sa nature était de conserver la rectitude de son jugement, la fermeté de sa raison, toute sa justesse d'appréciation enfin, à travers l'émotion la plus vive, car elle sentait fortement et profondément. De même l'agrément, le brillant de son esprit ne nuisaient pas à sa solidité, ce qui est rare chez les femmes et même chez les hommes. Une grande habitude du monde, où elle se plaisait, avait porté en elle le talent de la conversation au degré le plus exquis; elle charmait les indifférents; mais, pour ceux qu'elle aimait, et sa vie fut une vie de dévouement, quelle source inépuisable d'agrément, de bonheur ou de consolation!

J'ai dit qu'elle conservait toute sa présence d'esprit,

quelque vivement émue qu'elle pût être; ce trait-ci en fera juger. M. de La Vill..., émigré breton, mari d'une de ses amies, était rentré en France sans autorisation. Ce n'était plus sous la Terreur, mais sous le Directoire; il fut arrêté avec quatre autres dans une circonstance où le gouvernement voulait montrer de la sévérité. La loi permettait à sa femme de le défendre; Mme de La Vill... s'y décida, espérant qu'une femme plaidant pour la vie de son mari intéresserait pour lui. Félicité l'accompagna au tribunal. Prévoyant combien sa pauvre amie serait troublée quand l'accusé serait introduit, elle eut l'idée de lui dire à l'oreille : Le voici, bien qu'il n'arrivât pas encore. Cette émotion, renouvelée une ou deux fois, aguerrit enfin la jeune femme, qui put le voir arriver sans perdre tout son empire sur elle-même. M. de La Vill... fut acquitté, les quatre autres furent condamnés.

Ce fut dans ce temps-là aussi que je rencontrais assez souvent, chez une femme de mes amies, Fanny H..., avec laquelle j'étais liée depuis l'enfance, Mlle Pauline de Meulan, devenue plus tard Mme Guizot. Elle travaillait au *Publiciste,* journal fort répandu alors et qui avait, comme tous, sa coterie littéraire; le chef de celle-ci était Suard, déjà vieux, que j'avais vu autrefois chez mon père. Mlle de Meulan vivait à

peu près et faisait vivre sa mère avec sa plume, ce qui était d'autant plus méritoire que, pour faciliter son mariage avec M. de Dillon, elle avait abandonné à une sœur plus jeune qu'elle le peu de fortune qui devait lui revenir. Il était impossible de ne pas estimer son caractère, de ne pas apprécier son esprit. Malheureusement cet esprit, très réel, était défiguré par une manière affectée, recherchée, qui gâtait également sa conversation et ses feuilletons, si prétentieux, si alambiqués et contournés qu'il aurait fallu souvent lui en demander la traduction. Je voyais à regret dans une femme dont j'honorais le caractère, un talent si dignement employé, altéré, gâté par cette petite coterie où elle était encensée, flagornée sous les auspices de Suard qui l'avait produite dans le monde littéraire, et j'étais persuadée qu'à elle seule, elle eût valu beaucoup mieux. En effet, tout ce qu'elle a publié plus tard et devenue Mme Guizot est remarquable, au contraire, par un style simple et naturel. J'en avais donc bien jugé ; mais il avait fallu de la pénétration, comme on en conviendra tout à l'heure. Un jour, nous dînions chez cette amie commune ; il y avait quelques personnes, tous gens d'esprit ou soi-disant tels et en faisant profession, moi exceptée qui écoutais et ne parlais guère. Mlle de Meulan se fait un peu attendre ; elle arrive enfin,

émue, préoccupée, troublée comme quelqu'un qui vient d'éprouver quelque accident. La maîtresse de la maison, d'un caractère simple et prenant tout au mot, ce qui, quoiqu'elle fût loin de manquer d'esprit, la posait étrangement au milieu de tous ces gens à phrases, croit à un événement et la questionne avec intérêt. J'attendais sans rien dire, ayant l'instinct de ce qui allait s'expliquer. « Non, répond Mlle de Meulan, ce n'est rien, rien du tout, et je m'en veux d'être faite ainsi. Je viens du Jardin des Plantes; j'ai vu le lion de Zara, et cette force enchaînée, cette majesté avilie, ce monarque sous ses barreaux, tout cela m'a bouleversée, m'a mise hors de moi; j'aurais voulu les briser. » Comme je ne suis jamais si terre à terre qu'avec les gens dans les nues, je dis simplement que moi, je les voudrais doubles, tant la terrible bête me faisait peur. Cette niaiserie fut un coup d'assom moir; je fis pitié à presque tous.

Mme Suard était de cette société; Mme Suard qui tenait bureau d'esprit, comme sa sœur Mme Panckoucke de savoir; j'appelais l'une l'Académie des sciences, et l'autre l'Académie française. Une observation que j'y ai pu faire, c'est que le naturel et l'absence de prétentions ont une telle valeur que, me jugeant certainement fort insignifiante et tout à fait hors-d'œuvre au milieu d'eux, chacun me regardait

avec inquiétude, quand il arrivait quelque trait plus corsé encore que de coutume. En matières plus sérieuses, cela s'appellerait de la conscience. Mme Suard était donc de cette société et m'invitait souvent à ses soirées. Malgré mon horreur des bas bleus, j'en étais quelquefois tentée, sûre d'y trouver Mme de Staël, que j'avais grande envie de voir ou plutôt d'entendre, quand l'envie m'en passa par une petite aventure que voici. Nous fîmes la partie, moi et deux autres jeunes femmes, d'aller au musée des Antiques. Nous n'étions qu'entre femmes et avions choisi un jour peu fréquenté, parce qu'allant là pour voir, il fallait bien regarder, ce qui, sans pruderie, était souvent embarrassant. Une fois arrivées, moi et mes deux compagnes, dont l'une était Mme d'Annery, attachée depuis à la reine d'Espagne, nous trouvons beaucoup de monde, et, après quelques moments, nous allions nous retirer, quand Mme de Staël, qui la voyait beaucoup, vient à Mme d'Annery, en s'écriant : « Avez-vous vu l'*Antinoüs ?* l'avez-vous admiré? Je ne pouvais m'en arracher. Ah! qu'une femme serait heureuse d'avoir un amant fait ainsi! » Chacun d'entendre et de nous regarder ; c'était à en mourir de honte.

A propos de Suard, que Garat a représenté comme un modèle de fidélité conjugale, et cela n'est que risible, mais aussi d'amitié, de dévouement et vou-

lant sauver Condorcet à tout prix, il faut que je dise la vérité, vérité qui n'est pas connue et que je raconterai dans toute son exactitude. Mon père connaissait Condorcet, mais il n'était pas son ami, et Suard passait pour tel. Lorsque Condorcet fut proscrit, sa femme, qui avait à s'occuper d'autre chose, ce qui ne l'a pas empêchée, une fois veuve, d'être érigée en Artémise, s'arrangeant sûrement, comme beaucoup d'autres, bien mieux de sa douleur que de son mari, sa femme donc s'adressa à mon père. Il s'agissait de lui trouver un asile ; ce n'était pas chose facile, cacher un homme hors la loi étant alors s'y mettre à peu près soi-même. Ma mère, tout en voyant le danger, n'était pas, en pareil cas, femme à ne pas s'y exposer. On commença par le placer dans une chambre inhabitée qu'avait occupée un de mes frères. Mon père seul le voyait, allant acheter au loin du pain et des aliments froids, pour ne pas éveiller l'attention des domestiques. Dans la maison était logé un général Peyre, ami de Momoro et faisant trembler tout le monde. Malgré les précautions infinies recommandées et observées, le pauvre prisonnier, qui l'était déjà depuis longtemps, ne pouvait s'abstenir de se promener quelquefois. Notre cuisinière, soit que, ayant quelques soupçons, elle voulût donner un bon avis, soit qu'elle parlât naturellement,

se récria un jour devant ma mère sur la sottise de gens de la maison, qui prétendaient entendre marcher dans cette chambre vide. C'était une domestique ancienne et toute dévouée, mais qu'on ne pouvait mettre dans la confidence, se taire étant pour elle la seule chose à peu près impossible, la seule qu'on ne pût en attendre. Il n'en fallait pas tant pour s'alarmer; on se tint coi, se flattant que la chose en resterait là et recommandant plus de précautions au pauvre proscrit qu'on ne voulait pas effrayer; mais les motifs de crainte s'accroissant, et le mot de visite domiciliaire ayant été prononcé, mon père fut obligé de chercher un autre refuge. Je ne me rappelle pas si c'est alors ou plus tard qu'une démarche fut tentée auprès de Suard; je crois pourtant que c'est plus tard et lorsque, dans un nouvel asile, les alarmes se furent renouvelées; ce que je sais parfaitement, c'est qu'après quelques hésitations plus apparentes que réelles sans doute, car en pareil cas l'hésitation me paraît impossible, et ceux qui osent en montrer savent déjà et savent bien à quel parti ils s'arrêteront, il en vint à un refus net et positif.

Une Mme Vernes, Provençale, qui vivait à Paris, de la vente d'huile qu'elle récoltait près d'Aix, et qui en fournissait la maison de mon père et quelques autres, consentit à recevoir Condorcet. On pratiqua

chez elle une retraite qui semblait assurée, même en cas de perquisitions. Mon père s'y rendait presque chaque jour, avec les précautions nécessaires; il lui portait des journaux, des livres, tout ce qu'il croyait enfin pouvoir abréger ses longues et pénibles heures. Je remarque en passant que, comme Napoléon à Moscou, Condorcet sous le couteau ne voulait, ne lisait que des romans. Cependant le temps se traînait, sa reclusion se prolongeait, le malheureux avait un besoin de mouvement, une soif d'air extérieur de plus en plus impérieuse et dont il parlait à mon père, qui put l'arrêter quelque temps, moitié d'autorité, se fondant sur tous les risques qu'il avait courus pour lui et qui lui donnaient quelque droit; moitié en le suppliant d'attendre encore, de laisser passer l'orage, de ne pas jouer une vie échappée déjà à tant de dangers. Un jour enfin, n'y pouvant plus tenir, Condorcet s'échappe et passe la barrière; je ne crois pas, comme on me l'a raconté depuis, qu'il se soit présenté chez Suard à Fontenay-aux-Roses et n'ait pas été reçu, car je ne me rappelle nullement l'avoir entendu dire à mon père, qui n'aurait pu l'ignorer. Quoi qu'il en soit, après avoir erré assez longtemps, il entre dans un cabaret, au Bourg-la-Reine, et demande à déjeuner. Il est bientôt remarqué; à cette époque, le public faisait la police; on

vient à lui, on lui demande sa carte, je crois, comme on disait alors; il ne pouvait rien montrer, et donne un faux nom et une fausse adresse à Paris, où l'on envoie pour les vérifier. On le retient pour les attendre; il se retire dans une chambre et avale un poison contenu dans une bague et qu'il s'était procuré par son beau-frère Cabanis. Le messager, à son retour, le trouva mort ou expirant.

Voilà le récit exact des faits tels qu'ils se sont passés. Mon père fut profondément affligé d'une fin si funeste. J'étais bien jeune alors; mais tout cela était de nature à me frapper profondément et m'est resté bien présent.

De même et par la même raison, je me rappelle Hérault de Séchelles, venant souvent voir mon père, que, dans son admiration pour Jean-Jacques, il recherchait beaucoup comme ayant été lié avec lui. Il lui avait demandé entre autres souvenirs et en avait obtenu une édition de Montaigne, tout annotée par Rousseau sur les marges et que ma mère regretta longtemps, car c'était pour elle que ces notes avaient été écrites. La dernière fois qu'il vint voir mon père, Hérault de Séchelles était triste et lui serra la main en le quittant, ne croyant plus le revoir, lui dit-il. Peu de jours après, en effet, il mourut sur l'échafaud. Je ne sais si mes yeux de quatorze ans en ju-

geaient bien, mais il me paraissait fabuleusement beau.

Au commencement de 1803, un Genevois, qui avait épousé la nièce de ma mère, celle avec qui ma sœur avait passé un an lors de sa première communion, fit un voyage à Paris. Après quelques mois de séjour, prêt à repartir, il pressa beaucoup ma sœur, dont la santé ne se remettait pas, de partir avec lui, insistant sur le bien que lui ferait un voyage et sur la joie qu'en aurait sa femme. Ma mère, y voyant de plus une absence après ce malheureux divorce, y poussa beaucoup sa fille, qui partit avec le cousin.

Deux mois après, ma cousine et ma sœur nous engagèrent, ma mère et moi, à aller les trouver, avec tant de chaleur et d'instances, qu'après avoir hésité, ma mère se décida, et notre voyage fut résolu et promis. Puis au moment, ne pouvant quitter sa maison ni mon père, elle me laissa partir seule.

Je n'étais jamais allée à plus de quinze ou vingt lieues de Paris. J'allais traverser la France; j'allais voir les Alpes et la Suisse; il y avait là bien de l'attrait; pourtant, dans ma nature casanière et timorée, je fus vingt fois au moment de retirer ma parole et je partis enfin, tout étourdie de ma résolution.

Ma sœur et mon cousin vinrent au-devant de moi.

Je trouvai Clémentine mieux portante, mais toujours sur son visage cette teinte de langueur et de souffrance qui ne l'a plus quittée et se voit dans son portrait fait à Genève, le plus ressemblant de tous ceux qu'on a tant multipliés. Aucune femme peut-être n'a été peinte aussi souvent, et il faut dire qu'aucune figure ne le méritait mieux.

Ma cousine n'était pas jolie, quoique jeune encore, mais bonne, gaie, aimable et, comme sa mère et la mienne, excellente mère de famille. Elle avait, ainsi que les Genevoises en général, de l'esprit et de l'instruction, sans ce vernis de pruderie, de bégueulisme de province que je trouvais dans leur conversation comme dans leurs manières. De leur prétention d'être à la fois femmes à principes austères et religieux, femmes de ménage et essentielles, femmes d'esprit et plus instruites que le commun des martyrs, le tout sous une écorce étroite et guindée, résultait un conflit assez bizarre et qui me frappa d'abord, les prétentions qui se croisent devenant plus saillantes par le contraste, au lieu de se modérer, de se fondre l'une dans l'autre. Il en est de cela comme de notre gouvernement à la charte, où ce qu'on veut appeler balance et équilibre ne m'a jamais paru que lutte et tiraillement. Beaucoup d'entre elles, au reste, rachètent ces petits ridicules par des qualités solides et

d'intérieur. J'en ai vu beaucoup de jolies; peu ou point de gracieuses. Bien des années plus tard, étant à Plombières, où l'on vit un peu sur son balcon, en digestion des eaux et en observation réciproque de ses voisins, je vis débarquer un jour, de deux voitures de voyage, une troupe assez nombreuse, où se trouvaient plusieurs femmes, jeunes et vieilles. J'étais avec mon frère aîné, peu amusable de sa nature; la mauvaise santé de sa femme l'assombrissait encore, et Dieu sait quelle stratégie il me fallait déployer pour parvenir à le dérider. Je m'avisai cette fois de deviner quelles étaient ces nouvelles arrivées, et lui affirmai bientôt que, malgré leur opulence et leur train, à leurs coudes pointus, à leurs manières étriquées, je les reconnaissais pour Genevoises, et, quoiqu'il se moquât de moi, il se trouva que j'avais deviné.

Elles me parurent donc sur place plus méritantes qu'attrayantes, ce que j'ai regretté toujours quand l'occasion s'en est présentée. Je ne sais pourquoi on ferait la vertu grimpée et renchérie; il serait plus moral et plus utile de la montrer bonne enfant, facile à vivre, ce qui est toujours possible, s'il ne l'est pas toujours de la montrer séduisante.

Elles avaient le mauvais goût d'exalter devant ma sœur et moi, toutes deux Parisiennes, le brillant, les

grâces, le charme des Françaises, avec cette componction rentrée, ces réticences apprêtées, bavardes dirais-je, qui expriment si bien ce qu'on semble vouloir taire ; elles en accusaient ainsi la frivolité, ce que je n'avais jamais la volonté de comprendre, ni la sottise de discuter, tenant, quand le cas arrivait, le contraire comme établi, et cela par conviction autant que par patriotisme. Ces pauvres Parisiennes, leur légèreté, leur coquetterie est passée en proverbe ; je n'en suis pas moins convaincue, par mes propres observations, qu'il ne se trouve nulle part autant qu'à Paris et dans la proportion, de bonnes et dignes mères de famille, de femmes de bien et recommandables. Les juger sur le très petit nombre d'entre elles qu'on voit partout et toujours les mêmes, aux spectacles, aux promenades, dans chaque lieu public enfin, c'est faire comme ce voyageur qui, d'après son hôtesse bossue, décidait dans son journal toutes les femmes de la ville bossues. Après avoir beaucoup voyagé et observé de mon mieux, j'en suis venue à tirer vanité de mon titre de Parisienne, à priser mes compatriotes. C'est en se comparant, disait-il, que l'abbé Maury s'estimait beaucoup ; c'est en vivant dans les autres pays que j'ai pris une si haute idée du mien. Pour en revenir aux femmes de Paris, la classe des boutiquières, par exemple, faisant leur ménage, leur cuisine, tenant

le comptoir, soignant leurs enfants, travaillant toute la semaine, puis assises le dimanche devant leur porte, pendant que le mari se promène, est un nombreux échantillon de leur mérite, de leur valeur féminine. Privées, comme leurs maris, d'éducation et d'idées acquises, elles ont souvent plus d'intelligence, plus de sagacité, plus de tact, plus d'instinct de ce qu'il faut faire. Toute femme capable de sentir le sera bientôt de réfléchir et de comprendre, et le cœur une fois intéressé développe en elle tout le reste. Pour qu'elle arrive à bien observer, à bien apprécier, il faut seulement qu'elle ait éprouvé; aussi le manque d'éducation se répare-t-il fréquemment chez les femmes; ce qui ne se voit guère pour les hommes.

Sans contester l'esprit des Genevois, dont la réputation est faite sous ce rapport, je ne l'ai jamais goûté, il ne m'a jamais convenu. Ils sont lourds et docteurs dans la conversation qu'ils raturent comme un livre à faire; ils dissertent au lieu de causer, et, sans me donner pour sphinx, j'avais tiré et ressassé la conséquence qu'ils posaient encore le principe. Je ne conçois pas de conversation agréable sans naturel et sans laisser-aller; mais en fait de prétention, mieux vaut encore, je crois, celle qui veut briller que celle qui veut peser.

Les Genevois aiment avant tout l'argent dont ils

ont fait leur aristocratie. En avoir beaucoup ou en gagner beaucoup était la grande question, comme le premier mérite, semblables en cela aux Anglais, dont ils sont admirateurs outrés. Réunis alors à la France par Napoléon, ils nous détestaient cordialement, ce qui aurait pu se comprendre et se pardonner; mais leur enthousiasme pour tout ce qui était anglais, leur dénigrement envieux et acharné de la France et des Français dataient de plus loin et se couvraient à tort d'une couleur de patriotisme qui n'en était que le vernis.

Ils déblatéraient sans fin contre notre Révolution, et je ne pouvais m'empêcher de rire de l'embarras où ils se trouvaient pour classer à part celle d'Angleterre et le col coupé de Charles Ier. Elle avait, il est vrai, aux yeux de ces bons citoyens, le grand mérite de n'avoir profité qu'à l'aristocratie et aggravé le sort du peuple. Différence avec la nôtre qui, pour le dire en passant, me paraît juger sans appel cette nation anglaise et la nation française.

Ils ne criaient pas moins contre les catholiques et leur intolérance, sans vouloir se rappeler que partout et toujours, lorsque les protestants ont été ou sont les plus forts, ils ne se montrent pas plus tolérants avec les catholiques, sans avoir comme eux le motif d'une religion exclusive et l'excuse du *compelle intrare*. Que

les philosophes en concluent qu'elle est la pire de toutes comme intolérante par essence, cela se conçoit, quoiqu'on puisse le discuter; mais les réformés, qui admettent le salut pour tous et se font persécuteurs, sont d'autant plus odieux qu'ils sont inconséquents.

Quant à la morgue aristocratique, j'ai vu beaucoup de grandeurs *récentes*, j'ai beaucoup voyagé, pour une femme, et n'ai nulle part, ni chez personne, rien trouvé de semblable à celle des républicains de Genève. Sur une si petite échelle, elle s'exerce nécessairement sur de bien chétives niaiseries; ainsi, être du haut ou du bas, habiter un quartier ou l'autre, faire partie de tel ou tel cercle, c'était le champ de bataille de leur ambition, la pâture de leur orgueil. Or, aux passions de l'homme, à ses mauvaises passions, il faut un vaste théâtre, un but élevé, du grandiose enfin pour se sauver par l'éclat, c'est-à-dire par la poudre aux yeux. Quand elles s'agitent pour des misères, elles joignent au vice le ridicule, qui est alors leur coup de grâce; le citoyen de Genève, regrettant son sobriquet de magnifique seigneur et regrettant cela surtout de sa nationalité, était un fâcheux spécimen du patriotisme de nos jours.

En haine de notre Révolution, de nos idées d'égalité, j'ai entendu, revenue à Genève bien des années plus tard, des hommes, hommes de sens habituelle-

ment, déplorer timidement, mais bien douloureusement, que le magnanime Alexandre, cet assassin de son père, leur héros, eût affranchi quelques serfs, cédant en cela, suivant eux, à l'esprit démagogique. Je les ai entendus renier Jean-Jacques et tenir à grande honte qu'il fût né parmi eux; de quoi je les consolais, en leur rappelant qu'ils l'avaient amené à renoncer à son titre de citoyen. Le plaisant de la chose, c'est qu'ils n'en pensaient pas un mot; qu'ils en étaient au fond très fiers, très orgueilleux, et ne parlaient ainsi que par décorum.

Tout ceci, au reste, date de bien loin. Les commotions arrivées depuis, en mêlant les nations et les individus, ont dû influer sur les esprits et sur les opinions.

C'était l'été, et nous habitions la campagne. Ma cousine avait quatre petites filles dont elle s'occupait beaucoup et qu'elle élevait bien. Il m'a paru qu'à Genève et en Suisse, on se tirait mieux que nous de ce grand problème de l'éducation : rendre les enfants libres, quoique subordonnés, aimants et obéissants à la fois. Nulle part, au reste, ne règne autant qu'à Paris cette détestable habitude de s'occuper d'eux, pour les mettre en scène, leur ôtant ainsi le grand charme de leur âge, le sans-souci du parfait naturel, et préparant pour l'avenir de plus graves inconvénients.

J'ai souvent admiré, en vivant près de ma cousine, combien notre bonheur est en nous, comme nous faisons nous-mêmes notre sort. Son existence était douce et paisible, aussi retirée que possible, sans distraction, sans relation aucune. Elle avait de la gaieté, du mouvement dans l'esprit; une vie plus animée, plus de diversion, d'excitation, lui aurait convenu. Son mari était un fort digne homme qu'elle aimait de tout son cœur, mais très au-dessous d'elle comme intelligence, voulant vivre absolument seul, avec des habitudes méthodiques et étroites, et une propension à exiger, à imposer (besoin des gens médiocres pour se rassurer sur leur valeur); d'un esprit borné, ce qu'il cachait sous un silence habituel, qu'il croyait de la dignité et que sa femme, de la meilleure foi du monde, érigeait en supériorité. Loin de s'apercevoir de ce qui l'aurait pu froisser dans les habitudes de sa vie, et de regretter ce qui lui manquait, elle était parvenue à se faire parfaitement heureuse et satisfaite de son sort; il serait à désirer que toutes les femmes d'esprit fissent du leur un si bon usage.

Ma sœur et moi voulions faire quelques excursions dans les montagnes. Mon cousin s'offrit bien à nous accompagner; mais, malgré la politesse qu'il y mit, il n'eût quitté qu'avec grand regret sa famille, son chez-

lui, et nous le voyions de reste. Nous pensâmes qu'avec de bons guides, nos courses à deux nous seraient plus agréables qu'avec des compagnons peu familiers qui se proposaient, et nous résolûmes d'aller seules. Ces petits voyages furent délicieux; nous étions libres comme l'air, libres d'aller, de venir, de nous arrêter, de nous diriger à notre gré dans cet admirable pays. Je me rappelle le cocher qui nous conduisit à La Bonneville, avec son chien dressé et alerte à étrangler poules et canards, s'il en trouvait sur son chemin, puis les apportant à son maître qui, sans même retourner la tête, les jetait dans la voiture avec autant de gravité que de célérité, malgré nos réclamations et nos cris qui ne pouvaient, à la vérité, lui imposer beaucoup, car nous riions comme deux folles. Aux glaciers, nos guides, voyant deux jeunes femmes seules, redoublaient de soins et de complaisance, tout étonnés qu'ils fussent des fantaisies qui nous prenaient et dérangeaient leur plan de campagne. Clémentine les faisait rire aux larmes avec ses discours à sa mule qui s'appelait Doucette et était têtue en vraie mule. Ils l'admiraient aussi, j'en suis sûre; car je ne l'ai jamais vue si ravissante, et le souvenir de ces jours-là me reste comme une trace lumineuse dans ma vie. Il m'arriva pourtant un accident assez fâcheux. Entrant à Servoz dans une auberge par un

long corridor assez obscur, je ne vis pas une trappe de cave, levée et dressée contre le mur. L'ayant longée presque jusqu'au bout sans l'apercevoir, je tombai de vingt-cinq ou trente pieds sur les dernières pierres de l'escalier. Comme c'était au rez-de-chaussée, me sentir engloutie ainsi me semblait inexplicable, et j'étais aussi étonnée qu'effrayée. Je pus vérifier par moi-même ce que j'avais souvent entendu dire de l'inconcevable rapidité de nos sensations dans le danger. M. Pelletan m'avait conté qu'un ouvrier tombé d'un toit l'avait assuré qu'il croyait n'arriver jamais en bas, tant le temps lui semblait long. J'éprouvai en proportion la même sensation et me demandai plus d'une fois où j'allais et quand je m'arrêterais. J'ai pu m'apercevoir aussi dans cette occasion, et une ou deux autres que je raconterai plus tard, que si la peur vague et indéterminée trouble et paralyse nos facultés, elles s'accroissent, au contraire, ainsi que le sang-froid, dans le danger réel, présent, inévitable; ce qu'en toute vérité, poltronne comme je l'étais, je ne pouvais attribuer qu'à l'instinct de la conservation agissant en moi sans moi.

Nous revînmes à Paris à la fin de l'automne. J'avais pressé notre retour; car ma mère et mes enfants me manquaient terriblement. Godefroy avait trois ans et

demi, et son frère, que je repris avec moi, aussitôt qu'il put être sevré, un peu plus d'un an. Quelques mois après, dans l'été 1804, une fièvre maligne me mit à l'extrémité. Ma famille crut me perdre ; j'en eus moi-même toutes les angoisses. Je craignais terriblement la mort. Que de maux pourtant, que de douleurs elle m'eût alors évités !

V

Ce fut au commencement de cette année 1804 qu'eut lieu le départ pour Alep de notre pauvre Adrien, que nous ne devions plus revoir. Il venait à dix-huit ans de terminer ses études et de sortir du collège où, comme je l'ai dit, la faiblesse de sa santé n'avait permis de le faire entrer qu'un peu plus tard. J'avais commencé son éducation dont je m'étais chargée seule pendant deux ou trois ans. Aussi l'aimais-je tendrement et de cette affection de sœur aînée pour un frère bien plus jeune, affection qui a quelque coin de maternité. C'était un enfant charmant, tenant beaucoup de mon père, rempli de dispositions et d'esprit, parlant presque toutes les langues de l'Europe et du plus aimable, du plus excellent caractère.

Mon père avait alors soixante-dix ou onze ans. Ma mère voyait avec inquiétude un jeune homme

auquel il fallait choisir une carrière, puis guider à son début dans cette carrière et dans la vie, ce que l'âge de mon père, plus vieux encore que son âge, ne comportait guère. Fort préoccupée de cette idée, indécise sur le parti à prendre, sans doute elle parla dans ses lettres à son fils aîné de son incertitude, de ses anxiétés; car c'était sa pensée habituelle, souvent pénible par cette disposition de son caractère à prévoir le mal possible, à le redouter comme certain. Adrien, comme tous les jeunes gens qui sortent du collège, ne rêvait que vers, que littérature, se passionnait pour ou contre tel auteur, tel acteur, et suivait plus assidûment les spectacles que les cours; ce qui n'est pas rare à l'âge qu'il avait. Son caractère doux et flexible, son excellente nature le rendait plus propre qu'un autre à suivre la direction qu'on voudrait lui donner, et l'autorité paternelle était peut-être moins nécessaire avec lui qu'avec tout autre. Mon frère aîné, instruit de loin et croyant pouvoir être utile, offrit de se charger d'Adrien, si on voulait le faire entrer dans la même carrière que lui, carrière qu'on trouve belle et qui l'était surtout alors, par la puissance immense de la France et le nom de Napoléon, mais qui condamne à l'exil et dans laquelle il faut renoncer à sa famille comme à son pays. Je ne connais pas de couronne qui ne me parût trop achetée à ce prix.

On hésita chez nous assez longtemps, et mon père non plus que ma mère ne pouvaient se décider à éloigner aussi celui-là, presque enfant encore et traité un peu en Benjamin comme le dernier de tous. Lui-même, effrayé d'abord à l'idée de nous quitter, séduit bientôt par celle d'un long voyage, de pays nouveaux, de mœurs nouvelles à aller chercher, un peu tenté de plus par le genre de vie qu'il aurait et où il entrevoyait moins d'assujettissement, de dégoûts, de commencements pénibles que dans toute autre voie, se décida pour celle-là et fit décider la question. Bientôt après il partit pour se rendre à Alep, où il venait d'être nommé vice-consul sous les ordres de son frère.

Il ne devait plus revoir la France. Huit ans après, il succomba au climat dévorant de Bagdad, sans nous avoir revus, sans avoir joui de la vie, ni des joies de la famille. Son frère aîné, fort estimable, fort respectable assurément, était le moins propre du monde à rendre heureux un jeune homme qui avait, comme tous et plus que beaucoup d'autres sans doute, par la ressemblance de son caractère avec celui de mon père, besoin d'affections, d'épanchements, de communications réciproques, et qui ne trouva que taciturnité, morosité et répulsion. C'est l'aîné lui-même qui nous a conté longtemps après la mort de

son frère qu'un jour, à table, à Alep, le voyant caresser ses chiens et leur parler, le pauvre garçon s'était écrié : « Mon Dieu, tu devrais bien me traiter comme tes chiens et m'adresser aussi quelques mots ! » C'était devant ma mère qu'il le disait, sans y mettre d'importance, et ne paraissant pas croire qu'on en dût rien présumer sur le genre de vie qu'Adrien était allé chercher si loin. Sûrement les intentions, les procédés de l'aîné avaient toujours été excellents; mais qui ne sait combien est pénible, dans la jeunesse surtout, ce manque absolu de rapports affectueux, de liberté, d'ouverture dans le commerce habituel, de bienveillance réciproque, et combien le cœur souffre alors pour se concentrer, se reployer sur lui-même? Un peu en appréhension du caractère de l'aîné, que je connaissais pourtant moins que je ne l'ai connu depuis, mais surtout par crainte de cet éloignement sans terme, j'avais toujours été opposée à ce parti que ma mère a regretté, s'est reproché amèrement plus tard et lorsqu'il eut produit ses tristes résultats; car le genre de mort d'Adrien ne laissait aucun doute qu'elle n'eût été causée par ce terrible climat.

Ah! si une pauvre mère doit subir l'effroyable malheur de perdre son enfant et de lui survivre, qu'au moins elle puisse se dire : « Je l'ai fait heureux autant que je l'ai pu. J'ai préféré toujours à moi, à

mes propres désirs, non seulement son intérêt, son avantage, mais sa satisfaction, ses innocents plaisirs, les petites jouissances de son enfance d'abord, plus tard celles de sa jeunesse. Je n'ai pas voulu imposer à son jeune âge les goûts, la manière d'être du mien, bornant toujours autant que je le pouvais les restrictions que je devais prescrire à ce qu'exigeait son bonheur à venir, sa valeur future. Par conscience autant que par tendresse, je n'ai jamais hésité entre lui et moi; pour lui j'ai supporté les mauvais jours; pour lui j'en ai espéré de meilleurs, rêvant à son avenir quand le présent m'était trop rude. Enfin lorsque, mortellement atteint, il n'avait plus qu'à languir et mourir, j'ai pu consacrer chaque jour, chaque nuit, chaque heure à adoucir, à soulager son mal, ne lui laissant de souffrances que ce que nul pouvoir humain, nulle assistance humaine ne pouvaient lui épargner. »

C'est avec peine que je me rappelle Adrien et son triste sort, car ce fut là, je dois le dire, la seule faute que j'aie vu commettre à ma mère; mais elle était grave, et je la jugeais telle même avant ce triste dénouement. Elle devait mieux apprécier le caractère de son fils aîné, qui, quoique moins insociable alors peut-être qu'il ne l'est devenu depuis, était un triste chef à donner au plus jeune, un plus triste com-

pagnon. Nous ne sommes pas moins tenus à faire, autant qu'il est en nous, nos enfants heureux que sages, et ce premier devoir, souvent plus difficile, hélas! à remplir que l'autre, ne nous est pas moins justement, moins impérieusement commandé.

Je me rétablissais lentement et quittais à peine mon lit, quand arriva mon mari, que la guerre si vite recommencée avec l'Angleterre avait empêché de remplir sa mission. Il se rendit à Boulogne pour voir l'Empereur, qui le reçut bien et lui promit de songer à lui; puis, conservant un traitement considérable, il attendit sans impatience le poste qu'on voudrait lui donner. Il n'était question alors que de la descente en Angleterre, et plût à Dieu qu'elle eût eu lieu! C'est à la fin de cette année que fut sacré Napoléon; j'ai assisté à la cérémonie, et, quand je me rappelle ce temps-là, ce qui existait alors et l'atmosphère où nous vivions, je ne sais plus si je rêve, si c'est songe ou réalité.

C'est en 1804 aussi qu'eut lieu le procès de Moreau, sujet de tant de déclamations contre l'Empereur, d'accusations bien injustes suivant moi : Moreau avait avoué ses rapports avec Pichegru, et sa sentence fut équitable et non sévère. Sa fin a montré ce qu'il était, et c'est de ce premier coup de canon qui a frappé le renégat qu'on peut dire, comme Mme de

Sévigné de celui qui renversa Turenne, mais dans le sens opposé, qu'il était « chargé de toute éternité ». Il est un autre renégat qui porte encore une couronne, bien propre qu'il était à se voir admis parmi les souverains légitimes. Il mourra sur le trône, et Napoléon est mort à Sainte-Hélène, sous la garde d'un vil Anglais, chef de forçats, bien digne de son pays et de son gouvernement. Cette nation anglaise, ennemie et fléau de l'humanité, prête à la sacrifier tout entière à ce qu'elle appelle son patriotisme, c'est-à-dire son envieuse et haineuse arrogance, son amour du lucre et de l'or, cet État forcé et mensonger qui rend le monde entier son tributaire, cette nation odieuse, j'espère qu'elle payera cher un jour le lâche assassinat du héros trompé par sa magnanimité, quand il la crut digne de le comprendre, lui vaincu et se livrant à elle.

A l'automne de 1805, une fausse couche à six mois, où je manquai périr après onze jours de souffrances, une maladie à la suite, d'amers et cruels chagrins détruisirent ma santé. C'est de ce moment que datent ces longues et fréquentes attaques de nerfs qui ont duré vingt-cinq ans et dont l'âge seul a pu me délivrer. Il y eut rupture complète entre ma famille et mon mari. Je tombais dans un état de faiblesse et de mélancolie qui s'accroissait chaque jour par la soli-

tude complète dans laquelle je vivais, et je ne tenais plus à la vie que par mes enfants.

Au commencement de 1806, le prince Joseph Bonaparte, devenu roi de Naples, fit écrire à mon mari par son frère, qui lui avait été attaché lors de la formation de sa maison comme prince français et qui l'avait suivi en Italie, pour l'appeler à Naples et lui offrir le ministère des finances. Il lui coûtait beaucoup de quitter la France, et il balançait, malgré la position qu'on voulait lui donner. Il se décida enfin, après avoir demandé et obtenu l'autorisation de l'Empereur. On lui conserva même, au ministère des affaires étrangères, son titre et son traitement; mais il avait perdu du temps, comme je le dirai tout à l'heure.

J'étais au lit avec une esquinancie quand il se mit en route; mais il ne songeait pas à emmener sa famille avec lui, ce qui eût entraîné trop de délais. Il voulait d'ailleurs, avant, voir et apprécier la position. Il m'annonça seulement que, s'il se fixait à Naples, il ne tarderait pas à nous appeler, et je répondis que je suivrais partout mes enfants.

J'ai dit qu'il avait perdu du temps. Dans cet intervalle, l'Empereur avait fait partir quatre Français en apparence chargés d'aller féliciter Joseph sur son avènement au trône, en réalité pour y avoir des mi-

nistres de son choix. Reynier eut le portefeuille de la guerre, Salicetti celui de la police, Miot de l'intérieur et Rœderer des finances. Mon mari trouva donc la place prise et montra quelque mécontentement. Sachant combien Napoléon voyait de mauvais œil qu'on quittât volontairement son service, il pouvait craindre de s'être replacé à peu près dans la position qui lui avait valu ce long exil, lorsqu'il avait refusé d'y entrer. Joseph, qui n'en pouvait mais, y mit de la bonne volonté et créa pour lui l'Administration de l'enregistrement et des domaines, qui, réunissant les eaux et forêts, était presque un ministère.

Il déplaisait fort à mon mari de se trouver sous les ordres de Rœderer, qui avait si indignement volé, dépouillé ma famille, en lui faisant enlever par un coup d'autorité, peu de jours après le 18 brumaire, la propriété du *Journal de Paris,* où mon père avait eu la faiblesse de le prendre pour associé; ce que ma mère n'avait pu empêcher, tout en s'y efforçant de tout son pouvoir. Une fois propriétaire de la moitié, Rœderer devint aussi arrogant, aussi exigeant, aussi querelleur qu'il s'était montré souple, rampant, caressant pour décider mon père à l'admettre. Aussitôt après la révolution de brumaire, il lui fut signifié que s'il ne vendait pas sa moitié à Maret, nommé ministre, le journal serait supprimé, puis

recréé le lendemain et donné à Rœderer. Ma mère était d'avis de perdre tout plutôt que de céder; mais c'était le pot de terre contre le pot de fer, et mon père, ne pouvant lutter avec le premier Consul, sauva du moins ce qu'il put sauver en vendant à Maret au prix qu'il voulut donner, c'est-à-dire le revenu de deux années. Cette spoliation, la banqueroute d'un homme d'affaires, chez lequel il avait un capital considérable, puis le prix payé en assignats d'un immeuble vendu en argent, diminuèrent beaucoup sa fortune dans les dernières années de sa vie.

J'eus alors occasion de voir assez souvent la reine Joseph, restée à Paris en attendant que son mari l'appelât à Naples. C'était une femme excellente, d'une grande simplicité et timide de son côté comme je l'étais du mien. D'une mauvaise santé, d'un extérieur chétif et peu favorisé, et n'aimant à vivre que dans son intérieur, elle ne se plaisait guère dans une cour où abondaient les belles et jolies femmes, à commencer par celles de la famille impériale, et se tenait à l'écart le plus qu'elle pouvait. Elle avait près d'elle deux nièces jeunes et jolies toutes deux, Mme de Lafon-Blaniac, dont le mari, camarade de mon beau-frère, était resté comme lui attaché au roi Joseph, et Mme de Saligny, depuis Mme Decrès, qu'on avait mariée assez précipitamment, M. de

Saligny devant suivre son patron à Naples. C'est elle qui, causant avec moi, me disait un jour qu'elle n'était pas bien sûre de reconnaître son mari, si elle le rencontrait dans la rue. Comme elle était assez près d'accoucher, l'assertion me parut étrange. « Que voulez-vous? On m'a mariée si vite; je l'ai à peine vu; enfin il est douteux que je le reconnusse. » Il fallut en passer par là; mais je lui conseillai d'en avoir au moins un portrait.

Lorsque la reine Julie partit pour aller rejoindre son mari, elle me fit offrir de m'emmener, en m'attachant à elle; mais, le mien ne me demandant pas encore, je redoutais trop ce voyage, pour m'aviser de le hâter. Je m'excusai de la suivre sur l'état de ma santé qui ne me permettait pas de me mettre en route, et en cela je ne mentais pas.

Je prévoyais bien que, satisfait de sa position à Naples, mon mari nous voudrait bientôt auprès de lui, et ce n'était qu'en tremblant que je voyais s'approcher le jour où il me faudrait quitter ma mère, ma famille, mon pays, mes habitudes comme mes affections d'enfance, pour un genre de vie si peu en rapport avec mes goûts, et cela lorsque ma mauvaise santé m'éloignait encore davantage du bruit et du mouvement du monde.

Ce fut alors que, effrayée de l'isolement où je me

trouverais (je pensais déjà que son éducation comme d'autres considérations exigeraient que je laissasse mon fils aîné à Paris), loin de cet enfant chéri, loin de ma mère que j'aimais tant et avec mes enfants, la grande passion de ma vie, je pressentis le besoin d'un appui, d'une direction, d'une affection aussi, et pour la première fois j'entrevis ou plutôt je désirai, j'appelai Dieu.

J'étais dans ma vingt-sixième année; j'avais été baptisée, et c'était tout. Je n'étais pas impie de raisonnement, ni de volonté réfléchie; j'étais bien pis : car l'impiété de parti pris peut se discuter et se combattre. J'étais incrédule par habitude, je dirais presque par instinct, n'ayant jamais entendu parler de religion qu'incidemment, comme de toute autre chose, et toujours par des indévots plus ou moins prononcés. Ma mère, je le répète, n'avait aucunes croyances religieuses et n'en parlait jamais. Mon père en parlait quelquefois, non pour les examiner ou les discuter; car leur absurdité, le mal qu'elles ont fait au monde étaient toujours son point de départ. Ainsi, quoique complètement étrangère à toute notion de religion, j'étais imbue de préjugés contraires par l'influence nécessaire de l'atmosphère ou j'avais vécu.

Je n'avais pas trouvé le bonheur dans mon inté-

rieur, et, que je m'abusasse ou non, je me croyais irréprochable sous ce rapport. Par une conséquence naturelle, ma famille, ma mère surtout, m'étaient plus chères, plus nécessaires que jamais, et pourtant j'allais en être séparée pour longtemps, pour toujours peut-être, et par une distance qui m'effrayait. Que mettre donc à la place? car il me fallait quelque chose. Ce fut ainsi que m'arriva le désir de croire et d'aimer.

Ma liaison avec Félicité n'était pas alors aussi intime qu'elle l'est devenue depuis ; nous nous sentions fort attirées l'une vers l'autre; mais il n'était ni dans sa nature ni dans la mienne de se livrer trop promptement, trop facilement. Tout en nous plaisant beaucoup ensemble, en cherchant et saisissant les occasions de nous réunir, nous n'étions pas encore *amies*, et ne nous parlions que vaguement de nous, de notre sort, de nos sujets de peine ou de bonheur. Elle était chrétienne sincère et zélée ; mais c'était un sujet que nous ne traitions jamais, sachant assez que nous ne nous entendrions pas.

Ce fut moi qui, la première, abordai cette question avec elle et lui fis part des idées qui m'agitaient. Elle s'expliqua avec toute la sincérité, toute la chaleur de sa conviction, et voyant comme je l'écoutais : « Pour vous, ma pauvre amie, me dit-elle, vous avez prononcé, rejeté sans examen et sur la parole d'autrui.

Lisez, réfléchissez, cherchez de bonne foi à vous éclairer, à vous instruire. Plus tard vous consulterez, vous vous adresserez à ceux qui ont mission d'enseigner et de guider. C'est ce que je ne peux, et d'ailleurs ne voudrais pas faire. »

Me voilà donc entreprenant une tâche dont j'étais bien loin alors d'entrevoir la difficulté. Il ne s'agissait rien moins que de changer les idées, les habitudes de toute ma vie; idées et habitudes sucées avec le lait, que je m'étais appropriées, qui étaient devenues miennes, sans que je susse pourquoi, sans, du moins, que je m'en fusse jamais rendu compte. Or celles-là sont les plus tenaces, elles s'identifient avec nous, elles nous deviennent inhérentes, nous dominent d'autant plus que nous ne les discutons pas comme celles que nous adoptons volontairement et sciemment; c'est toute la différence de l'instinct à la raison. Enfin, c'était le *moi* tout entier qu'il fallait défaire et recommencer.

J'avais un désir ardent, une ferme volonté, beaucoup de bonne foi; cela semble beaucoup et ne sert guère; car plus j'y mettais de zèle et de sincérité, plus je voulais être convaincue, et plus je craignais de ne l'être pas; plus j'étais effrayée des objections, plus je me décourageais devant elles, et plus je me trouvais sans forces, sans réaction contre ce découragement.

Il fallut toute la chaleur, toute la constance que je mis dans ma volonté pour n'y pas renoncer vingt fois. Je lus les livres qu'on m'indiqua et que je crus devoir m'être utiles; je les recommençais, m'en pénétrais, m'en occupais sans cesse; je suivis les conférences, fameuses alors, de M. Frayssinous.

Je voulais une religion révélée et positive; ma raison me disait que ce qu'on appelle la religion naturelle, c'est-à-dire croire en Dieu et à l'immortalité de l'âme, sans dogmes, sans pratiques, sans obligation ni direction, ne prescrivant rien, n'imposant rien, n'est guère qu'un mot vide de sens dont on veut se contenter soi-même ou qu'on répète pour les autres. Une religion sans loi positive, sans règle absolue et journalière, ce que la nature de l'homme demande si impérieusement pour s'abstenir comme pour agir, ne m'a jamais paru qu'un leurre mensonger, un oreiller commode où se reposent ceux qui veulent se donner une croyance qui les rassure, sans être gênés par elle.

J'avais toujours, en lisant Voltaire, été choquée de la mauvaise foi des philosophes dans leurs attaques, leurs plaisanteries contre les prescriptions de l'Église. S'interdire la viande à certains jours, toute nourriture à quelques autres, s'astreindre à de mesquines abstinences, d'étroites et puériles observances!

Quelle pauvreté, quelle niaiserie! Comme si le plus simple bon sens ne nous disait pas que ces pratiques sont relatives non à la grandeur de Dieu, mais à la nature de l'homme; qu'après les commandements divins qui nous défendent le meurtre, l'adultère, le vol, etc., etc., et s'adressent à nos passions, l'Église a posé et dû poser certaines restrictions à nos habitudes, seulement comme sentinelles, coups de sonnette, moniteurs de ces commandements plus importants. Elle ne pouvait nous ordonner de nous jeter à l'eau chaque jour par amour de Dieu; il fallait pourtant faire participer notre corps à ce culte divin et immatériel, puisque nous avons un corps fort accoutumé à se mêler de tout, même à influer en tout. Ces pratiques, ces abstinences répétées étaient nécessaires pour l'associer à des devoirs plus relevés, à de plus hautes croyances, auxquelles il nuira s'il ne sert pas; nécessairement aussi elles participent de la petitesse de la créature, non de l'immensité du Créateur. J'ai déjà cité cette belle parole de saint Augustin : « Notre âme prend le pli de nos actions » ; c'est, n'en déplaise à l'orgueil de l'homme, le plus sûr moyen d'arriver jusqu'à elle, et nous obtenons de l'accoutumance plus que de notre volonté, surtout lorsqu'il s'agit de ployer le *moi* de chair et matériel au *moi* spirituel et immatériel. Il faut donc reconnaître l'utilité, la nécessité

des pratiques religieuses, minutieuses si l'on veut. Qu'on en ait abusé souvent en voulant les substituer à la morale, c'est un grand mal assurément, d'autant plus grand qu'il rassure la conscience en la pervertissant. Mais de quoi, si bon qu'il soit, les hommes n'abusent-ils pas?

Une religion purement spéculative, sans commandements précis comme sans observances habituelles, me paraît ressembler beaucoup à ces codes de moralité que tant de gens tiennent consciencieusement en réserve, mais sans les mêler jamais aux habitudes de la vie.

Je me décidai à m'adresser à M. Frayssinous lui-même dont les conférences à Saint-Sulpice faisaient alors beaucoup de bruit, de conversions aussi, disait-on, parmi les jeunes gens des Écoles. J'y trouvai quelques difficultés; car il ne recevait pas de femmes et les avait même fait exclure de l'enceinte réservée pour l'entendre. Il me reçut cependant, et je lui demandai de m'instruire, de me persuader, s'il pouvait.

C'était un digne ecclésiastique, un homme excellent et respectable, avec un talent réel, trop prôné alors, comme trop rabaissé depuis; avec une conviction sincère et profonde qui devait d'abord agir sur moi; car un catholique fervent, éclairé et de bonne

foi était un premier phénomène en opposition patente avec tout ce que j'avais vu et entendu jusqu'alors.

Il commença mon instruction. Plus je désirais être convaincue, plus je le voulais ardemment et plus je me tenais en garde, plus je débattais et résistais; non par opiniatreté, ni ergoterie assurément; mais j'avais si peur de m'abuser, de l'abuser. Je craignais tant de lui céder à lui, à son autorité, non à la conviction! Quand j'arrivais à me soumettre sur un point, à admettre une vérité, c'était une conquête, un triomphe, une inexprimable satisfaction! Je m'examinais, je me sondais moi-même pour être bien assurée du pas que je venais de faire; je me tenais à quatre pour ne pas broncher ou reculer. Digne homme! que de mal je lui ai donné! que de fois je lui ai répété que je ne croyais rien, que je ne pouvais croire, que je ne croirais jamais!

Les livres de métaphysique ne m'allaient pas. Ils me fatiguaient sans m'éclairer. Je demandai à étudier comme vérités historiques tout ce qui, dans la religion, peut se prouver par l'histoire, comme la dispersion des Juifs, leur état de réprobation, la venue, la mission, la mort de Jésus-Christ.

Je n'entrerai pas dans le détail de ces trois années de ma vie. J'eus le bonheur d'être dirigée par les trois ecclesiastiques les plus respectables de Paris :

M. l'abbé Duval et M. Desjardins, curé des Missions étrangères, qui me montrèrent tous deux autant de zèle et d'intérêt que M. Frayssinous lui-même. Ce fut un travail, un effort, une persistance opiniâtres et sans relâche. J'aurais pu en devenir folle. J'ai toujours cru, je crois encore malgré mon expérience. qu'une idée fixe et dominante comme une immense douleur, en s'emparant de nous tout entiers et ne permettant plus à la succession des idées de reposer le cerveau comme à celle des impressions de rafraîchir le cœur, peut et doit même nous conduire à la folie. J'ai été pendant plus de deux ans dominée par une seule pensée, ne l'écartant qu'avec peine pour vivre de la vie commune, m'isolant le plus possible, pour éviter le trouble ou l'*évaporation;* livrée à un débat intérieur, le plus fatigant, le plus pénible de tous, parce que je voulais agir sur moi, sur mes opinions, sur mes sentiments, et que rien n'est si indépendant de nous que nous-mêmes et nos croyances. Plus tard j'ai vu souffrir ma fille en martyre, je la savais frappée à mort; j'ai assisté à cette longue et cruelle agonie; c'est dans mes bras qu'elle a fini comme une sainte, comme un ange qu'elle était; je traîne, depuis, un cœur déchiré et sanglant qui saignera jusqu'à la fin. Je n'ai perdu pourtant ni la raison, ni la vie. C'est de la malédiction.

Après deux ans et plus d'efforts persévérants, où, quelquefois révoltée, je demandais pourquoi je ne pouvais arriver à la conviction que je désirais et poursuivais avec tant d'ardeur, quelquefois aussi découragée et abattue, mais persistant et voulant toujours, convaincue enfin sur plusieurs points, sentant d'ailleurs le vice de cette manière de procéder qui combat toujours la preuve par l'objection et ne peut arriver à conclure, je me dis qu'il fallait examiner la preuve, l'admettre quand elle paraissait établie et ne plus s'arrêter à l'objection. Je fis la part de ma vie passée, des habitudes, de la disposition de mon esprit qui, sans rien édifier, empêchaient, paralysaient l'œuvre à laquelle je travaillais si ardemment, si constamment; je m'examinai avec scrupule et sévérité, et me vis persuadée sur beaucoup de points, affligée de ne pas l'être sur tous et désirant y arriver; je le déclare de bonne foi et avec l'approbation de mes guides, je me soumis à l'Église et me conformai à tout ce qu'elle prescrit.

M. Frayssinous, qui ne confessait pas de femmes, ne pouvait se charger de moi. J'eus le bonheur d'être adressée à l'abbé Legris-Duval. C'était un véritable saint, tels que nous les voyons au temps de l'Église primitive, tels qu'on veut se les représenter. Il était compatriote de Robespierre et avait fait ses études

au même collège et en même temps que lui. Dès sa première jeunesse, il avait annoncé ce qu'il devait être un jour, et ses camarades, auxquels il ne ressemblait en rien, ne le voyaient qu'avec étonnement et respect. C'est ce qui m'a été répété bien des années plus tard par un de ses anciens condisciples qui, lui, professait l'athéisme et a fini par un suicide. Son témoignage n'était pas suspect. Lors de la Terreur, l'abbé Duval, qui n'avait pas prêté serment, ne voulut pas quitter la France, où il croyait son ministère plus utile, plus nécessaire que partout ailleurs. Fort jeune alors et dévoré du zèle de la maison du Seigneur, il entrait sous toutes sortes de déguisements dans les prisons, dans les hospices ; au péril de sa vie, il allait confesser, administrer, faire enfin ce qu'il appelait son devoir. Il fut arrêté plus d'une fois et toujours remis en liberté par la protection de Robespierre, qui se rappelait son ancien camarade et ne voulait jamais qu'il fût livré au tribunal. La vue de cet homme extraordinaire, son langage, l'intérêt qu'il me montra, ma sincère admiration pour lui, eurent sur moi une salutaire influence. Il me calma, me rassura, me donna espoir et confiance, et je cessai de m'égarer dans mon propre cœur, de me troubler, de m'effrayer comme j'avais fait jusqu'alors. M. Frayssinous, que je respectais également, ne pouvait avoir sur

moi cette espèce d'ascendant ; c'était lui qui m'avait instruite, et je m'étais trop et trop longtemps débattue avec lui.

Ce fut donc l'abbé Duval qui reçut ma confession générale. Peu de temps après, je fis ma première communion.

VI

Il faut revenir sur mes pas, car ce que je viens de raconter embrasse près de trois années.

Ce fut en 1806 que je fis la connaissance d'une femme bien plus âgée que moi et qui aurait pu être ma mère. Notre liaison, dont elle fit toutes les avances, devint bientôt intime, et il y avait réellement quelque chose de maternel dans l'affection qu'elle m'a portée et conservée jusqu'à sa mort, en 1824, car je l'ai perdue comme toutes. Mme Le Clerc avait vécu dans le grand monde, dans la société la plus brillante, ce qui rendait sa conversation agréable et amusante, avec un esprit qui n'avait rien de supérieur. Elle était pieuse comme Job et patiente comme lui dans les souffrances presque continues d'un squirre qui a causé sa mort. Elle avait en elle un attrait, un charme inexprimable qui agissait sans éblouir. Je n'ai vu personne échapper à l'in-

fluence de cette nature toujours indulgente, toujours bienveillante, toujours égale, avec sa manière d'être ouverte, simple, accueillante, qui gagnait tout ce qui l'approchait (car on devenait meilleur auprès d'elle), et cette bonté toute chrétienne qui l'embaumait comme un parfum. Aimer Dieu et servir son prochain, c'était pour elle l'emploi, l'occupation de chaque jour, de chaque heure. Habituellement calme et sereine, elle s'égayait facilement, ce que j'ai presque toujours remarqué chez les âmes vraiment pieuses. Dans la crainte de manquer à la charité, elle devait veiller avec soin sur elle-même; mais il était impossible de s'en apercevoir, tant elle avait de bonhomie, de naturel et d'attraction.

Je me suis souvent demandé comment avec un esprit qui, je le répète, n'avait rien de remarquable, une instruction fort ordinaire, ne se permettant jamais ni indiscrétions, ni personnalités, ni médisances, ni railleries même innocentes, sa causerie pouvait être gaie, amusante, animée, avoir, je ne dis pas seulement pour ses amis, mais pour les nouveaux venus, les indifférents, ce charme qui les atteignait tous, et j'ai vu que la bonté, la vraie, la parfaite bonté plaisait plus que tout, comme elle valait mieux que tout.

Son mari, qui avait eu une très grande fortune, ayant

laissé, en mourant, des affaires fort embrouillées, sa dot de 500,000 francs se trouva compromise. Il fallut plaider, et, toujours condamnés, ses adversaires la firent passer par tous les degrés de la chicane. Sa fille agissait pour elle qui aurait craint, en s'en mêlant, de manquer de charité ou de troubler sa conscience, et ne s'en occupait que pour apprendre les résultats. Elle venait de gagner pour la seconde fois, et, sachant qu'on recommençait sur nouveaux frais : « Il en sera ce que Dieu voudra, me dit-elle, mais cette fois je ne veux pas même y penser. Toutes ces chicanes donnent de l'humeur, de l'aigreur; on s'irrite, on se révolte contre la mauvaise foi; les intérêts de ma fille et de son mari sont mieux entre leurs mains qu'entre les miennes; je n'ai donc pas à m'en occuper et ne veux même plus y songer. » Et, quoique dans un état assez gêné qui devait lui paraître aussi étrange que fâcheux, elle y songea si peu, en effet, que ce fut moi qui courus lui apprendre qu'elle avait gagné en dernier ressort.

Un jour, je vois, en entrant chez elle, un lit placé dans son salon, ce que je savais lui déplaire et contrarier ses habitudes. Je lui demande pourquoi, et, comme elle hésitait à répondre, j'insiste, devinant d'abord non le motif précisément, mais sa nature. Il lui était tombé je ne sais d'où deux vieilles sœurs

infirmes, dont l'une octogénaire; elle les avait recueillies pour les retirer de la rue, ce qui se comprend bien; mais, leur ayant proposé une chambre en haut qui avait paru leur déplaire, elle n'avait rien trouvé de mieux que de leur céder la sienne et de coucher dans son salon. Et quand on s'en étonnait : « Que voulez-vous? elles sont si vieilles, il y aurait de la dureté à les faire monter là-haut. » Tout cela simplement et ne doutant pas que chacun n'en eût fait autant.

Elle était chaude royaliste, comme tous les dévots en général, bien que beaucoup d'entre eux remplissent alors déjà les antichambres de Napoléon. On sait que Lannes, qui ne les aimait pas, répondit un jour à un des plus beaux noms de France, qui, sous l'habit de chambellan, l'assurait que l'Empereur n'était pas visible : « Propos de valet; l'Empereur l'est toujours pour moi » , et passa outre. Son frère, le vicaire général, m'en a conté beaucoup de ce genre et de ses ruades à Napoléon qui les lui pardonnait toujours, parce qu'il était aussi bon homme que grand homme et n'a jamais pu tenir rigueur à un ancien camarade. Tous ces nobles de nouvelle fabrique voyaient de fort mauvais œil les ci-devant dont l'Empereur aimait à s'entourer, Junot excepté pourtant, parce qu'il prenait au sérieux sa femme descendante

des *Comnène*, quand chacun en riait tout bas ou tout haut.

Mme Le Clerc me contait un jour que s'étant, comme beaucoup d'autres, réfugiée à Amiens pendant la Terreur, un enragé terroriste, et pour elle, pauvre femme! c'était Satan en personne, poursuivi après le 9 thermidor, s'était introduit chez elle, en lui demandant asile, en la suppliant de le cacher. « Il fallait bien le garder, ajoutait-elle, puisqu'il était en sûreté chez moi, où on ne l'eût jamais soupçonné. J'en avais peur cependant et ne l'approchais qu'en tremblant. Jugez de la joie que j'ai éprouvée quand, au bout de quelques jours, j'ai vu que, chez cet homme terrible, il y avait pourtant de la bonté, de bons sentiments; c'est que Dieu atteint partout. Je pris de l'affection pour lui. » C'était là son esprit de parti.

Dans l'été de 1807, les attaques nerveuses que j'avais alors si fréquentes et si violentes prirent un autre caractère. Je rejetais toute espèce d'aliment, sans effort, sans douleur; mais mon estomac ne souffrait rien. M. Hallé, mon ami plus que mon médecin, me prescrivit d'abord de ne prendre que de la glace, puis me fit essayer quelques gelées qui même ne réussissaient pas toujours. Ma maigreur, ma faiblesse étaient extrêmes, et j'étais dans un triste état,

quand mon mari me témoigna le désir que je fisse un voyage dans sa famille qui résidait en Limousin. Il prétendait que l'air de Paris ne me valait rien, qu'un voyage m'était nécessaire, et il insista tellement que, malgré ma répugnance à me mettre en route telle que j'étais, je dus me conformer à son intention.

Je partis donc avec mes enfants, et, si peu disposée que je fusse à courir le monde, le mouvement, la route, la voiture me firent du bien comme toujours; car, à quelque époque de ma vie et dans quelque situation de corps et d'esprit que je me trouvasse, un voyage a toujours été pour moi le remède le plus efficace, et j'ai, Dieu merci, assez vu de pays.

Une femme de beaucoup d'esprit, Mme du Deffant, dit dans une lettre à Walpole qu'il n'existe que trois moyens de remplir la vie : l'occupation du cœur, l'exercice de l'esprit ou le travail du corps. Avec tant d'objets d'affection, je n'étais pas en peine de remplir la mienne; la supporter m'a été parfois plus difficile. Je dirai que dans les peines amères et nombreuses qui me sont échues, la réflexion, l'attention forcée, les efforts de la volonté, l'occupation de l'esprit enfin n'étaient guère à mon usage, et que la fatigue du corps me devenait d'un meilleur secours. Que de fois j'ai marché, couru, moi qui ne marchais

pas, frotté ma chambre ou mes meubles jusqu'à tomber de fatigue et arriver au calme par la lassitude ! J'en conviens sans m'en vanter et comme d'une recette que je crois bonne. Il est sage après tout de tirer parti de soi comme on peut, et, puisque c'était là la philosophie à ma taille, je faisais bien d'y recourir. Vieille et trop faible à présent, il me faut bien y renoncer et, dans le malheur qui pèse sur moi, chercher d'autres moyens de fatiguer et de fuir la vie. Je sais ce qu'il m'en coûte et ce que j'en obtiens.

Me voilà donc pour quelques mois dans la famille de mon mari, où je trouvais bienveillance et bon accueil. Georgette, cette belle-sœur dont j'ai parlé comme ayant fait, quelques années avant, un assez long séjour à Paris, s'y était rendue de Bordeaux pour s'y trouver avec moi, et je la revis avec grand plaisir. Elle n'y fit malheureusement pas un long séjour, et je restai bientôt seule avec ma belle-mère et mes deux belles-sœurs non mariées.

Ma belle-mère vieille, fort souffrante et presque infirme, était bonne et excessivement dévote. La plus grande partie de ses journées se passait à prier Dieu. Elle ne se mêlait en rien de la maison, dont la direction, comme celle de toutes choses, était exclusivement confiée à la fille aînée. Elle prit de

l'amitié pour moi et m'en montra une véritable, lors de l'arrivée de son fils.

La fille aînée, approchant alors de la cinquantaine, était grande, raide, avec une figure imposante et sévère qui n'attirait pas d'abord. L'habitude de dominer ce qui l'entourait avait dû renforcer en elle une disposition qui d'ailleurs lui semblait naturelle, celle du commandement, et tout effort pour échapper à son autorité domestique eût semblé là à peu près crime de lèse-majesté. Rien ne m'était plus aisé que d'éviter toute rencontre sur ce terrain, la laissant même parfois, sans résistance ni humeur, s'immiscer un peu sur le mien. Nous lisons dans l'*Imitation :* « Tout ce qui passe avec le temps est rapide comme lui et peu digne de notre attention. » Sans m'élever à de si hautes pensées, toute position désagréable me paraît facile à supporter, si on en connaît le terme, et se soumettre à ce qui déplaît doit coûter peu quand chaque jour en rapproche la fin. Privée d'éducation, comme toutes celles de son âge en province, ma belle-sœur était pourtant une femme de mérite; elle avait du jugement, de la dignité, de la bonté même sous cette écorce peu attrayante. La plus jeune, un peu tyrannisée par elle et traitée en petite fille, quoique ayant bien passé la trentaine, était soumise, du moins en ma présence, et ce qu'on

appelle une bonne fille, en raison d'une incontestable et complète nullité.

Tout cela, l'affection ne pouvant encore exister, était médiocrement amusant. Je pris mon parti pourtant, et, faisant bonne contenance, si les heures me semblaient longues, je n'en laissai rien percer. J'avais un immense mérite à leurs yeux : j'étais la femme de l'*aîné;* c'était de plus une dignité. J'étais accablée de soins, d'attentions, celle surtout de me *tenir compagnie,* qui m'étouffaient un peu. Je peux dire avec vérité que la facilité de vivre avec tous, de me prêter à tout, a toujours été ma qualité dominante. Il m'en coûte peu d'efforts, et, dans les détails de la vie, il me convient mieux de céder que de lutter. Il en est résulté que dans ces détails, dans les choses de peu d'importance, mais de tous les jours, ce qui pourrait leur en donner, j'ai toujours fait la volonté de ceux avec lesquels j'ai vécu. Si c'était un calcul, il serait mauvais; la complaisance une fois établie devient un tribut exigé dont l'absence seule serait remarquée. On sait depuis longtemps que ce n'est pas par nos qualités que nous avons action sur les autres, qui, en usant le plus souvent sans s'en rendre compte et de la meilleure foi du monde, veulent les trouver toujours au service de leurs défauts. Prétendre davantage à mesure qu'on obtient davantage,

exiger d'autant plus qu'on a plus obtenu, c'est la pente du cœur humain. Les gens d'humeur difficile ont répété et persuadé qu'une grande sensibilité donne de l'exigence, de l'inégalité, de la susceptibilité; c'est une excuse bien trouvée, à laquelle je ne crois pas, et j'ai toujours vu que c'est par amour de soi, non des autres, qu'on est ombrageux et exigeant.

C'est comme ces mauvais caractères qu'on prétend si souvent couvrir d'excellents cœurs et qui les couvrent si bien, en effet, que ceux-ci ne se montrent guère. Quand cette alliance serait, ce que je ne crois pas, aussi commune qu'on le dit, à quoi servirait ce bon cœur, caché, mis en réserve pour les grandes occasions, occasions qui n'arrivent jamais ou arrivent une fois dans la vie? Comment balancerait-il ce mauvais caractère agissant chaque jour et à toute heure? Car le caractère, c'est tout l'homme, du moins celui qui se communique.

J'ai toujours eu un grand respect pour les formes, et si elles étaient réellement plus soignées, plus observées avant la Révolution, c'est là ce que je regretterais de l'ancien régime. Elles ont une influence énorme, je ne dis pas avec les étrangers, cela va de soi, puisqu'ils ne peuvent connaître qu'elles, mais dans la vie habituelle et intime. La politesse a été adoptée pour remplacer dans le monde la bienveil-

lance et l'affection. Ce n'est donc pas de formes polies qu'il s'agit avec les siens, quoique je les préférasse encore à ce laisser-aller d'humeur, cette habitude de sans-gêne, ce ton brusque ou désobligeant qu'on appelle franchise, abandon, liberté; mais je voudrais l'attention à ne pas blesser, à ne pas choquer, à s'interdire les paroles vives, piquantes, irritantes. C'est la goutte d'eau qui creuse et finira par percer le rocher. Moitié sérieusement, moitié en plaisantant, mon frère, prêt à se marier, me disait : « Voyons, je me marie à quarante-neuf ans. N'as-tu pas quelque bon conseil, quelque charitable avis à me donner? — Seulement ceci, répondis-je : éviter avec un soin continuel, avec une volonté constante, de prononcer la première parole dure, le premier mot blessant. Une fois entré dans cette voie, on n'en sort plus et, ce qui est pis, on progresse. »

Je reviens à moi et à Brive. On dit souvent que les Gascons ont de l'esprit, et j'en avais trouvé presque à tous ceux que j'avais connus jusqu'alors, quoique fort ébahie un jour de voir le maréchal Bessières se fâcher tout rouge d'une gentillesse assez bête au reste, dite par moi à table en mangeant une dinde truffée que j'appelai le meilleur échantillon du pays; mais cet esprit, je ne le leur trouvais plus sur place, soit que ceux qui en ont réellement

s'empressent de quitter le nid, soit qu'ils viennent apprendre à Paris à le montrer, à le mettre en œuvre. Je ne prétends pas certainement qu'il n'y ait d'esprit qu'à Paris; mais c'est là seulement qu'on sait causer; que la conversation est un plaisir, une ressource, une école aussi; c'est là qu'elle peut prendre tous les tons, aborder tous les sujets, sans pédanterie, sans prétentions comme sans ennui.

Quant aux femmes de province, j'en demande bien pardon aux idées reçues, mais je les ai trouvées beaucoup moins aimables d'abord, et, ce qui m'a étonnée, femmes de ménage moins entendues, moins intelligentes qu'à Paris, quoique ménagères renchéries, parlant ménage et toujours ménage, le leur ou celui du voisin; puis leurs couches qu'elles racontent dans les détails les plus précis, les plus intimes, sans vous faire grâce d'une, fussent-elles à la dixième; leurs confitures, leurs lessives, leurs provisions de tout genre, comme elles se rengorgeaient de ces prouesses devant la Parisienne, qui ne pouvait s'empêcher de penser que, dans la *capitale,* on faisait mieux et sans tant de bruit. Qu'elles ne sachent pas ce qu'on ne leur fait pas apprendre, rien de mieux; mais sans goût dans leur toilette, à laquelle pourtant elles mettent grande importance, par vanité ou par coquetterie, je ne sais; maladroites aux ouvrages de

femmes et ne faisant que tricoter de gros vilains bas dont je me serais servie en guise de bottes ; tout à fait étrangères à ces idées du confortable, du bien-être intérieur qui sont le domaine de la femme, et ne sachant pas mieux se servir de la fortune quand elles en ont, qu'y suppléer, si elle manque, par la sagacité intelligente, par la vigilance assidue de la mère de famille ; également inhabiles à créer les petites jouissances matérielles et les occupations, les diversions agréables de l'intérieur domestique, telles elles m'ont paru, telles je les ai trouvées sans prévention ni malignité. Je dois dire que Brive est une très petite ville, et que je date de plus de trente ans.

Je ne m'amusais pas et j'avais peu de distractions ; mais j'étais parvenue à rester chez moi une partie de la journée et pouvais l'employer à mon gré. Je lisais, relisais, reprenais tous nos grands écrivains qui ont combattu l'incrédulité, Bossuet, Pascal, Bourdaloue, Abbadie surtout, qui, dans son admirable livre sur la vérité de la religion chrétienne, s'adressait mieux à moi et me convenait davantage. C'était une existence parfaitement calme et paisible qui m'allait assez.

L'ennui naquit un jour de l'uniformité.

Quoique rien de plus répété, je ne connais rien de plus faux, pour moi du moins, qui ne comprends la

vie bien entendue qu'avec un ordre établi, des habitudes régulières et la prévoyance du lendemain à peu près semblable au jour. Peu de femmes ont eu une existence aussi agitée, aussi violentée que la mienne, et, dans ces dernières années, aussi vagabonde. Pourtant il n'en est pas à qui une vie de famille, d'intérieur, même de ménage, des habitudes casanières et retirées eussent convenu davantage. J'ai accepté la nécessité et j'y ai ployé ma volonté, sans savoir m'y résigner.

La paix, on ne saurait le redire assez, est notre seul bonheur possible, et s'il nous faut souvent renoncer à l'établir autour de nous, au moins pouvons-nous travailler à l'appeler au dedans. Et par la paix, je n'entends pas le silence, ni le vide, mais la volonté arrêtée, la marche tracée et poursuivie. C'est là ce que j'ai reconnu dès que j'ai pu y réfléchir, et reconnu d'autant mieux que ma position ne s'y prêtait pas, et qu'il y avait trouble et désordre au dedans comme autour de moi.

Telle que mon éducation m'avait faite, j'étais entrée dans le monde avec des notions complètement erronées sur ce que j'allais y trouver. La bonté de mon père, l'admirable nature de ma mère, l'union de notre famille, cet intérieur si bien réglé, si prospère, c'était là la vie selon moi, comme mes livres

étaient le monde et la réalité. Si je ne croyais pas le vice impossible, je le croyais au moins malheureux et flétri, la vertu honorée avant tout, et les hommes faisant le mal par faiblesse, je les voulais pourtant aimant et regrettant le bien. Quand le contraire m'apparut, je crus d'abord m'être trompée, avoir mal compris, mal jugé. Plus tard, quand je fus convaincue, ce fut en moi un trouble, une confusion étranges. Où était le vrai? Où était le faux? Ce qu'on m'avait appris, c'était bon dans les livres, dans le discours; la vie réelle ne m'en montrait rien, et ce triste contraste entre la doctrine et le fait, entre la foi prêchée et la foi pratiquée, ce désaccord patent de la morale officielle avec celle en usage, c'était un secret mal gardé, dont chacun semblait avoir le mot, prêt à le dire en souriant. Ce mot *adultère* enfin, qui jusqu'alors résonnait à mon oreille comme celui d'assassinat, je le voyais sur le théâtre, dans les livres, dans les tableaux, éternel sujet de gaieté quand il ne l'était pas d'intérêt. Bien plus, je le voyais réel, à peine caché, toléré, accueilli. Rien de ce qu'on m'avait appris, rien de ce que j'avais cru ne se trouvait vrai, rien de ce que j'avais prévu n'arrivait. Après l'éducation de l'enseignement, venait pour moi celle de la vie et des choses, qui ne s'y accordait guère et qui, si elle ne renversait pas les principes que je devais à la

première, en bouleversait au moins toutes les notions, toutes les idées. Ce que j'éprouvai alors, bien des jeunes femmes sans doute l'ont éprouvé comme moi ; mais plus heureuses, moins froissées dans leur route, et creusant moins en elles-mêmes, parce que la prospérité nous détourne de la réflexion où nous ramène la souffrance, peut-être en sont-elles moins frappées et s'y arrêtent-elles moins. Pour moi, ce fut alors que je reconnus l'utilité d'une loi invariable, inflexible, ne s'appuyant pas sur celles de la morale humaine, suffisante sans doute dans les bons naturels quand elle ne heurte pas trop nos penchants, mais faisant bientôt défaut devant eux, comme ces charlatans de bravoure, si fiers loin du danger, si lâches dans l'occasion. Ce fut alors que, n'ayant jamais entendu parler même de Dieu, j'en vins à regarder la religion, une religion positive, avec des prescriptions, des pratiques, la religion catholique enfin, comme le guide le plus sûr et la première des consolations.

La bonne volonté de bien faire est un oreiller bien doux, un dictame bienfaisant sur les plaies les plus cuisantes. Jésus a dit : « Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté. » Cette admirable maxime de l'Évangile : « A chaque jour suffit sa peine » , me paraît la règle de morale la mieux appropriée à la faiblesse comme à la destinée de l'homme. Si lourd que soit le

fardeau, si rude que soit la tâche, qui ne s'y efforcerait pas, qui voudrait reculer pour un jour? Celui qui se dirait : « Faisons bien, ne cédons pas aujourd'hui,ne songeons pas à demain », comme il serait armé contre les passions et le malheur, digne disciple de l'Évangile et cuirassé par sa parole!

Me trouvant transplantée à Brive et sortie de ma vie habituelle, je pouvais me livrer librement à ce travail entrepris depuis longtemps déjà qui devait me conduire à une croyance et à Dieu. A Paris, les obligations de position, le temps que je donnais à ma mère, à laquelle je ne pouvais parler de ce qui m'occupait, ne m'en détournaient que trop, et je profitai de mon éloignement pour me consacrer à l'œuvre que je poursuivais avec ardeur. Que de fois, après une lecture prolongée dans la nuit, me mettant à la fenêtre, lorsque toute la maison dormait depuis longtemps, que de fois je me suis dit : « Ce ciel que je trouve si beau, ne me montrera-t-il jamais Dieu? ne m'apprendra-t-il jamais à le sentir, à l'aimer? »

Quoi qu'il en soit, le temps passait, et passait sans trop d'ennui. Ma belle-mère et ses filles me montraient de la bonté, de l'obligeance; mes enfants étaient avec moi et contents; on m'avait procuré un piano, qui faisait la joie de toute la maison; je commençais à me mieux porter, et les jours coulaient

comme ailleurs, lorsqu'un soir, en soupant, on me remet un billet au crayon. Ce billet était de mon mari, envoyé de la poste prochaine et ne le précédant que d'une heure. Il m'écrivait de Naples, peu de jours avant. Il tombait donc là comme une bombe, cette fois encore, comme à son retour des Indes. Cela lui convenait ainsi; surprise ou joie, il lui fallait son tarif.

Cette fois, je perdis la tête; je pensais qu'il venait nous chercher, et je restai sous le coup. Ma belle-mère, en cette circonstance, me montra une bonté dont je fus d'autant plus touchée qu'il s'agissait de son fils. Au reste, je ne me trompais pas en lui supposant l'intention de nous emmener avec lui; mais les événements politiques s'y opposèrent. Napoléon se décida à s'emparer de l'Espagne; il était déjà question d'en donner la couronne à Joseph, et, dans l'incertitude de ce qui suivrait, une décision était impossible à prendre. Nous restâmes encore quelque temps dans sa famille; puis nous retournâmes à Paris, d'où mon mari repartit pour Naples, en me répétant que, s'il devait y rester, nous l'y suivrions bientôt. J'étais bien décidée, quoi qu'il m'en coutât, à insister pour ne pas emmener mon fils aîné avec moi; mais c'est une question que je me réservais de faire décider par écrit.

Il était alors dans sa huitième année et annonçait déjà le caractère qui s'est développé plus tard, quoiqu'en se modifiant. Assez doux, assez facile, mais point flexible, point docile; ne brisant pas le joug, mais y échappant sans cesse, indiquant assez cette disposition caractéristique chez lui et qu'il a gardée de s'isoler et de vivre d'une vie à part, toute mêlée qu'elle pût être à d'autres; peu appliqué comme les enfants qui ont de la facilité, mais surtout peu persévérant; léger, bruyant et pourtant réfléchi, restant souvent immobile des heures entières à ruminer je ne sais quoi; puis vous accablant de questions au-dessus de son âge et de sa portée; franc jusqu'à la rudesse, il promettait de la bonté et tout l'esprit qu'il a, c'est-à-dire beaucoup, et de plus un caractère indépendant et prononcé.

Son frère, plus jeune que lui de deux ans et demi, était au contraire fort docile et plus caressant, plus démonstratif que l'aîné. Doux habituellement et facile à conduire, jusqu'au moment, rare à la vérité, où arrivait un accès d'entêtement, accès qu'il fallait tourner et non heurter, car on l'aurait brisé sans le faire céder, il avait, lui, de la persévérance, de la ténacité dans ce qu'il commençait, dans ce qu'il s'imposait, amusement ou tâche, et montrait plus que son frère l'envie de plaire, de se rendre agréable. Avec

de la gentillesse, de la finesse, il annonçait de l'esprit, un caractère affectueux et de l'empire sur lui-même, en quoi il a tenu parole. Vivant habituellement avec des enfants plus âgés que lui, il était, suivant l'usage, le souffre-douleur de la bande (car l'enfance n'est pas généreuse) et ne se plaignait jamais. Un jour, à Brive, Godefroy chantant à sa grand'mère des couplets faits par mon père, et Eugène voulant chanter avec lui, ce que l'aîné ne voulait pas : « Mais laisse-moi être ton écho », dit le petit. Enfin il était bon comme son frère. Je voyais en eux le germe de deux hommes distingués, et je ne m'abusais pas. Ce ne sont, ni l'un ni l'autre, des hommes ordinaires.

Je n'ai jamais cru, je ne crois pas encore, malgré le hibou de la fable, à cet aveuglement maternel si généralement reçu. Je pense, au contraire, qu'un grand intérêt, une affection profonde rendent clairvoyant, je dirais presque lucide, comme les somnambules, les sots toutefois exceptés. Sûrement nous excusons, nous tolérons, nous nions même quelquefois les défauts de nos enfants; mais nous les voyons, nous les jugeons mieux que personne. Être toujours disposées, toujours ingénieuses à les expliquer, les colorer, les justifier même, ce n'est pas les ignorer. C'est également à tort, suivant moi, qu'on peint

l'Amour avec un bandeau; il faudrait alors le montrer se l'attachant lui-même. La passion n'est pas aveugle; elle est crédule; c'est-à-dire qu'elle fuit ce qui la blesse, qu'elle veut se rassurer, qu'elle ferme les yeux pour ne pas voir; mais elle ne s'abuse guère, ou elle s'abuse à peu près sciemment. J'en dirai autant de l'amour-propre et de ses erreurs. L'homme le plus avantageux ne croit pas de lui tout ce qu'il en veut persuader aux autres, et la preuve, c'est que le côté faible est toujours celui qu'on préconise et veut mettre en avant, laissant le côté fort faire son chemin tout seul. Pourquoi cela, sinon que l'on connaît le défaut de la cuirasse et qu'on cherche à le dissimuler? Les gens de lettres, les artistes, pourraient faire exception; mais d'abord il y a ici le talent et son œuvre, ce qui n'est pas le *moi* comme le caractère et la valeur personnelle, et de plus je voudrais savoir si, dans cette enflure de vanité qui leur est propre et dont on s'étonne souvent, il n'entre pas encore plus de calcul, plus de forfanterie encore que de réalité, c'est-à-dire de véritable et sincère illusion.

Au commencement de 1808, Murat ayant été déclaré roi de Naples, je pensais bien que mon mari, son patron autrefois, le verrait arriver avec plaisir et ne songerait de longtemps à rentrer en France. En effet, il m'écrivit dans ce sens et me fit pressentir mon

départ pour l'automne. Ce fut alors que je me décidai à insister pour laisser Godefroy à Paris. Je le trouvais trop grand déjà pour être élevé près de nous. Je ne pouvais donner ce motif; mais j'en mis d'autres en avant, et il finit par consentir, se réservant *in petto* de le faire venir quand il voudrait, ce qui eut lieu, comme je le dirai plus tard.

Je me séparai donc de mon fils que je mis en pension au printemps, voulant, pendant le temps que je devais rester encore, voir par moi-même comment il s'y trouverait. Cette séparation n'était que l'avant-coureur, l'avant-goût d'une autre bien plus cruelle. Je ne vivais plus qu'en tremblant. Il est des positions où un seul mot est toute une destinée, et celui-là, ce mot *départ,* je l'avais suspendu sur ma tête comme l'épée de Damoclès; il me retentissait partout. Chaque jour, chaque heure écoulée me semblait un trésor perdu; tout ce que je chérissais, ce que j'allais quitter me brisait le cœur, et c'en était trop pour mes forces. Une fièvre nerveuse et pernicieuse se déclara tout à coup : c'était la troisième maladie grave depuis quatre ans; mon confesseur m'exhorta à la mort, et, quoique j'en eusse alors une terreur exagérée, je me disais quelquefois qu'au moins je ne partirais pas.

La maladie fut violente et la convalescence longue et difficile. Ma mère était malade elle-même à la

campagne; on lui cacha mon état le plus longtemps possible; j'étais hors de danger lorsqu'elle l'apprit et accourut. Ma pauvre sœur me soigna, comme toujours, avec une tendresse, un zèle inexprimables. C'était l'été; une chaleur excessive qu'il fit cette année aggravait beaucoup mon mal. Ayant remarqué que la musique me calmait, me faisait du bien, elle passait une grande partie du jour à son piano. Ce n'est jamais de sang-froid que je me rappelle sa bonté, sa persévérance dans les soins les plus fatigants, les plus minutieux. Félicité était aussi là près de moi, et je n'avais de souffrances que ce qu'elles ne pouvaient m'éviter.

Je me remettais enfin et commençais à me rétablir, quand je vis arriver le valet de chambre de mon mari, qu'il envoyait pour hâter mon départ et pour m'accompagner en route. J'avais bien envie, convalescente encore, de demander un délai jusqu'au printemps suivant; l'abbé Duval s'y opposa : « Votre mari vous appelle; c'est la volonté de Dieu, il faut obéir. » Je me soumis et me soumis du fond du cœur, résolue que j'étais à faire de mon mieux pour que cette détermination eût et portât d'heureux fruits. Je sentis qu'il fallait agir de bonne grâce et pris courage de mon mieux.

Mon frère aîné venait d'être nommé consul à

Bagdad, poste qu'il avait demandé de préférence à celui d'Alep qu'il occupait, préférence que personne ne comprenait et qui était, en effet, peu concevable. Il n'avait pas adressé de demande positive, se contentant de nous charger de faire les démarches, et le soin m'en était échu. Lorsque le ministre, travaillant avec Napoléon, lui en parla, l'Empereur exigea une demande signée de mon père, avant d'accorder cette mutation, se rappelant, disait-il, son ancien collègue à l'Institut d'Égypte et soupçonnant quelque mauvais tour. On ne saurait trop admirer un détail de ce genre, dans l'homme qui gouvernait alors l'Europe entière. Avant de se rendre à Bagdad, où il n'est jamais allé, mon frère demandait un congé; il était en Orient depuis près de six ans. J'en parlai à MM. Dhermand et la Besnardière, tous deux chefs de division aux affaires étrangères, que je voyais assez souvent. Ils me dirent que la voie la plus expéditive, car j'étais sur mon départ, et il fallait me presser, était de m'adresser à notre ambassadeur en Turquie, qui se trouvait à Paris, ajoutant que j'aurais affaire au plus grand impertinent de France. Cet ambassadeur était Sébastiani, qui, gendre du duc de Coigny, allié de l'Empereur et diplomate par-dessus, était gonflé de vent et d'orgueil. Je fus le trouver et, quoique je ne l'eusse pas vu depuis quelques années

et qu'il fût fort engraissé, je le reconnus de suite comme il me reconnut aussi de son côté, mais je n'en témoignai rien. Il m'écouta un peu en grand seigneur, grand seigneur mal élevé, jouant par-ci par-là avec sa fille âgée de trois ans, pendant que je parlais, ce qui ne me déconcerta nullement, tout en m'impatientant un peu. Il me promit pourtant de faire avoir ce congé de suite. J'allais sortir, lorsque, étonné probablement du peu d'effet qu'il produisait, il me demanda si je n'étais pas Mme de C... « Non, général, je ne suis pas sa femme, mais sa sœur... — Ah! oui, madame... » Et il me nomma. L'occasion était belle, et je ne la manquai pas. Je pris l'air étonné : « Cela est vrai, mais je ne sais... — Mais, madame, j'ai eu l'honneur de vous voir chez vous, et plus d'une fois. » Sur quoi, d'un air assez bête : « Pardon, monsieur l'ambassadeur, c'est bien gauche à moi, bien maladroit, mais je n'en ai nul souvenir; autrement je n'aurais pas manqué à vous le rappeler. » Et je le quittai, fort étonné, je pense, de la stupidité d'une femme, et d'une femme jeune qui, l'ayant vu, avait pu l'oublier. Au reste, le congé fut immédiatement accordé.

Je conte cette petite histoire parce qu'elle me paraît drôle. C'est pain bénit de taper sur la fatuité, l'impertinence gonflée et gourmée. La vanité qui fait des frais, qui veut briller, faire de l'effet, on peut la tolé-

rer, s'en arranger même, tout en la mesurant ; mais celle qui est hostile et dédaigneuse, qui veut écraser, tenir à distance, doit trouver à qui parler. Quelque timide que j'aie été, l'impertinence agressive ou la malveillance évidente m'ont toujours donné aplomb et hardiesse. Quand cette dernière était cachée, que je ne faisais que l'entrevoir, elle me froissait le cœur, au contraire, et me glaçait ; je reculais devant sans la comprendre, n'en ayant jamais eu, gratuitement au moins, pour personne.

Dans l'état de santé où j'étais, ne sachant si je reverrais jamais mon fils que j'allais quitter, j'étais tourmentée de l'idée qu'il m'oublierait peut-être, qu'il ne pourrait par la suite se représenter sa mère. Je fis faire mon portrait que je fis placer au pied de son lit, puis je l'embrassai, je m'arrachai sans lui dire adieu. Je cachais de même le jour de mon départ à mon père et à ma mère ; mais le dernier soir, regardant mon pauvre père déjà bien vieux et bien cassé, je me dis que je ne le reverrais plus et, prenant un prétexte pour entrer dans sa chambre où il venait de se mettre au lit, j'allai l'embrasser encore. Je ne l'ai pas revu, en effet ; ma sœur si jeune, si belle encore, je ne devais plus la revoir non plus. Ces adieux, déjà si cruels, je ne les savais pas éternels. Qui pourrait alors s'y soumettre? Qui oserait y condamner?

VII

Je me mis en route à la fin d'octobre. Je n'emmenais avec moi que mon petit Eugène, ma femme de chambre et ce valet de chambre envoyé de Naples, que j'avais pris au service de l'ambassadeur turc et qui avait suivi mon mari en Italie. Il s'attacha à moi et eut bientôt occasion de me le prouver. La voiture m'entraînait, ne sachant en vérité où j'étais, lorsqu'à la barrière on crie aux postillons d'arrêter, et je vois à la portière la figure de Félicité, qui était venue m'attendre là et qui se place à côté de moi. Comme je la regardais à moitié stupide : « Avez-vous cru, me dit-elle, que je vous laisserais partir seule, quand je suis libre, que je peux vous servir? Je veux passer le mont Cenis avec vous et vous suivre jusqu'à Turin. » Je n'eus pas le courage ni même le désir de résister, me promettant bien pourtant de ne pas la laisser

aller jusque-là, dans cette saison déjà avancée et pour revenir seule.

Ce fut un talisman que sa présence, qui me fit d'abord oublier et le voyage, et cette voiture roulant toujours, et le départ, et l'arrivée. Avec sa chaleur de cœur et son jugement si exquis, elle sut me faire tout le bien que je pouvais recevoir, et d'ailleurs, dans une amitié aussi tendre, aussi intime qu'était la nôtre, la magie de la présence existe un peu comme dans l'amour. Quelques jours encore à passer avec elle me furent un nouvel horizon au delà duquel rien ne m'apparaissait plus. Chère et bonne Félicité! Je n'avais pas besoin pour la connaître de cette preuve d'affection, mais combien j'en fus heureuse et pénétrée! Arrivées à Lyon et n'ayant fait que de courtes journées pour y arriver le plus tard possible, j'exigeai qu'elle me quittât et retournât à Paris. Je me montrai, en la quittant, plus forte, plus affermie que je ne l'étais réellement; c'était le seul remerciement que je pusse lui faire, le seul qui lui fût bon. C'est bien souvent à notre cœur qu'il nous faut demander des forces contre lui-même, et le secours qu'il peut nous prêter n'est pas sec et aride comme celui de notre raison. C'est pourquoi j'ai grande pitié des égoïstes. Ne souffrant jamais que dans leur *moi,* ils sont sans réaction comme sans consolation quand ce

précieux *moi* est atteint, et trouvent alors une sensibilité d'autant plus vive qu'elle y est toute concentrée, que rien n'y fait contrepoids. Que j'ai vu d'afflictions de ce genre pour lesquelles je ne pouvais trouver qu'étonnement et dédain! Que de gens j'ai vus n'aimer rien parce qu'ils suffisent à peine à l'idolâtrie qu'ils se portent!

Il est un égoïsme sec, positif, se laissant voir à nu, ne donnant rien, mais ne demandant rien et se rendant justice au moins en ne prétendant pas des autres ce qu'il ne veut ni ne peut leur rendre. C'est là le moins odieux, quoique le plus choquant peut-être au premier aspect. On peut même y compatir, comme à des êtres déshérités dont on plaint le triste lot; mais les égoïstes phraseurs, larmoyants (et ce sont les plus communs parmi les femmes) faisant étalage de beaux sentiments, parlant toujours de leur cœur, de leur âme, de leurs souffrances, et s'en faisant titre pour apitoyer, c'est-à-dire tyraniser tout ce qui les entoure, ceux-là me sont antipathiques et insupportables. Tout naturel est bon en soi, a dit je ne sais quel auteur. Je ne le pense pas, mais je conçois l'indulgence pour ce qui est sincère et vrai; l'affectation seule, surtout celle du sentiment, je serais sans pitié pour elle.

Ce fut à Saint-Jean de Maurienne, je crois, que je

rencontrai la famille royale d'Espagne, se rendant je ne sais plus où. Je manquai de chevaux, tous étaient retenus pour elle. C'étaient le Roi, la Reine, les Infants, la reine d'Étrurie, son fils, le prince de la Paix, etc., etc., toutes figures les plus étranges, les plus grotesques. Si je n'eusse pas vu les courriers à la livrée de l'Empereur, j'aurais pris toutes ces carrossées pour des charlatans ambulants, marchands d'orviétan ou faiseurs de tours. Je n'ai jamais rien vu de semblable; hommes et femmes, ils étaient à part, les trois Majestés y comprises. Je m'étonnais de trouver la jeune reine presque aussi laide que sa mère, en me rappelant que, peu d'années avant, M. Artaud, frère de mon amie, secrétaire d'ambassade de Florence et son amant favorisé en même temps que l'ambassadeur son patron, M. La Feuillade d'Aubusson, avait été brusquement révoqué et disgracié, ce patron le trouvant bien osé de réussir en même lieu que lui.

A cette occasion, je conterai encore une histoire assez scandaleuse. Je n'aime par les Bourbons et me plais assez à dire le mal que je sais d'eux. Du mal, ils en ont fait, ils en font trop partout où ils sont, branche aînée et branche cadette, en France, en Italie, en Espagne; voyons-les au moins tels qu'ils sont. Nous avions, ma sœur et moi, un petit coiffeur

qui venait nous peigner tous les jours; je dis nous peigner, parce qu'il en fallait un autre pour nous coiffer les jours de toilette, ce à quoi il se soumettait. C'était un nommé Jacquinot, jeune, blondin, fadasse, un peu beau Léandre, joignant à son métier de coiffeur un petit brocantage de vieilles croûtes qui figuraient devant sa boutique, pêle-mêle avec les perruques et les tours, et lui donnaient tout à fait des prétentions d'artiste, d'homme à talent malheureux et méconnu. Il n'en était pas moins très humble et très commode, attendant, revenant, tant qu'on voulait. Quand la vieille reine d'Espagne, celle du prince de la Paix, vint à Paris, je ne sais comment ni par où ce fut Jacquinot qui la coiffa. La tête lui en tournait, il ne parlait plus que de Sa Majesté, et nous nous amusions beaucoup de ses histoires, de son bavardage, de l'importance qu'il se donnait et de ce qu'il donnait à entendre. Peu à peu le voilà élégant, parfumé, avec un lorgnon, des chaînes d'or, des bagues à tous les doigts, venant en cabriolet, faisant le difficile, presque l'impertinent. Bref, il était *au mieux* avec Sa Majesté, ce qu'il fallut bien croire, non parce qu'il s'en vantait, mais parce qu'il quitta tout pour la suivre, plantant là femme et boutique. En la rencontrant, cette vieille reine, je me rappelai Jacquinot et le trouvai plus résolu que je n'aurais cru.

Cette anecdote m'en rappelle une autre dont l'héroïne est la duchesse d'Orléans, la mère de Louis-Philippe, qu'on veut nous donner pour sainte. Parmi les députés du Lot, dont était mon mari, se trouvait un nommé Rouzet, assez petit garçon devant ses collègues qui en faisaient peu de cas. Il avait avec lui une femme qu'il appelait sienne, et qui tenait l'hôtel de Nantes, où logeait toute cette députation. C'est cette maison isolée qu'on voit sur le Carrousel, échappée au désastre du 3 nivôse. Lorsque la duchesse d'Orléans, exilée de France sous le Directoire, fut conduite sous escorte en Espagne, ce fut Rouzet, comme député, qui fut chargé de l'accompagner. Un jeune officier qui était reçu chez nous, cousin d'Andrieux, l'auteur, et de même nom que lui, commandait cette escorte. A son retour, il vint voir ma mère et lui conta que la duchesse d'Orléans s'était en route prise de passion pour Rouzet, qui n'avait pas été cruel, et qu'au lieu de s'arrêter à la frontière, il l'avait suivie en Espagne, où il resterait avec elle. Ma mère haussa les épaules, ne voyant là qu'un propos de jeune militaire. Plus tard, après mon mariage, je sus par ces messieurs que la madame Rouzet criait comme une brûlée après la duchesse d'Orléans, qui lui avait volé et gardé son mari ou soi-disant tel. Enfin, en 1814, je vois arriver

à Saint-Sulpice la vieille princesse sur le poing de M. le comte de Folmont; c'était Rouzet, Rouzet lui-même, débaptisé, anobli, brodé et chamarré qu'elle avait fini, disait-on, par épouser, ce qui l'avait éloignée de ses enfants et presque complètement brouillée avec eux. Et de deux. Or Rouzet, dans son genre, ne valait guère mieux que Jacquinot. Ne dit-on pas la reine actuelle d'Espagne folle du cuisinier Mugnoz? Et le postillon Bergami? Et toute la garde impériale de Catherine II? La couronne permet tout, couvre tout; mais elle ne cache pas tout, et c'est parmi ceux qui la portent, hommes et femmes, qu'il faut aller chercher les vices les plus honteux, les plus dégradants.

Me voilà donc à Saint-Jean de Maurienne, fort ennuyée de cette rencontre royale qui m'empêchait de marcher et me retenait dans ce mauvais gîte. J'obtiens enfin six chevaux, qu'on me fait payer au poids de l'or, et me remets en route le soir. Nous arrivons à Saint-Lorenzo, je crois. C'était une route fort étroite; d'un côté la montagne coupée à pic; de l'autre un précipice, avec une rivière au fond, qui bruissait comme un torrent. Mon fils et la femme de chambre dormaient et je roulais tristement, quand tout à coup j'entends des cris : Dimitri, le valet de chambre, saute en bas du siège qu'il occupait en dehors sur le devant. Je mets la tête à la portière, je

vois les postillons descendus et invoquant tous les saints, les chevaux de devant déjà retournés à demi et entraînant ceux du milieu ; puis Dimitri se battant avec les deux de derrière et cherchant à les retenir; puis les roues du côté du précipice, inclinées déjà sur le bord. Je songe à sortir de la voiture; mais secouée et penchée comme elle était, cela semblait presque impossible sans aide, et nous n'en avions pas, les hommes ne pouvant quitter les chevaux. Il faisait grand vent; les nuages couraient en passant sur la lune; cet abîme où nous étions suspendus, ce torrent que j'entendais rouler au fond, cette voiture dont nous ne pouvions sortir et qui tremblait au-dessus, je crus le dernier moment arrivé, et prenant mon fils sur mes genoux, je le fis prier avec moi. Malgré un coup de pied de cheval qu'il reçut dans la poitrine, mon pauvre domestique parvint à les arrêter, à couper les traits, puis il nous fit descendre et remit tout en ordre. Les accidents étaient si fréquents sur cette route, que lorsque je repassai, quatre ans après, elle était abandonnée. Napoléon qui savait tout, créait tout et parait à tout, en avait fait construire une au pied de la montagne et longeant la rivière. Le matin, nous passâmes le mont Cenis et arrivâmes à Turin, où je m'arrêtai plusieurs jours pour faire saigner et soigner mon domestique.

J'avais d'ailleurs l'intention de séjourner un peu dans les grandes villes sur mon passage et de voir ce qu'elles offrent de plus remarquable, ce que je fis en effet, en allant comme en revenant. Je m'arrêtai donc à Turin, à Milan, à Florence, à Bologne, à Parme, etc., etc. ; mais enfin j'arrivai à Rome, où mon mari me rejoignit le lendemain. L'archevêque de Montescaglioso que j'avais connu à Paris, prévenu par l'évêque de Verceil, vint me voir aussitôt après mon arrivée. J'avais espéré être présentée par lui à Sa Sainteté et j'en avais un grand désir; Alquier, l'ancien conventionnel, qui avait été ambassadeur à Rome, m'en avait parlé souvent avec enthousiasme et comme d'un véritable apôtre; mais, déjà fort mal avec l'Empereur, le Pape se tenait renfermé dans son palais et ne recevait aucun Français.

Mon mari fut d'abord un peu effrayé de la fréquence de mes attaques de nerfs, comme de leur violence. Je profitai de ce premier moment pour lui apprendre ce que j'avais fait, lui dire que j'étais chrétienne et que j'espérais qu'il le verrait avec satisfaction. En effet, bien qu'il eût paru plus tard le trouver fort mauvais, il ne me montra alors aucun mécontentement. Les hommes aiment assez que leurs femmes soient dévotes. N'ayant été mariée que civilement, je lui témoignai le désir de l'être

aussi devant l'Église ; c'était un lien de plus, ce qui ne pouvait lui déplaire. Nous restâmes quelque temps à Rome, pour me faire voir au moins ce que je regretterais trop de n'avoir pas vu, puis nous partîmes pour Naples, qui par le bruit, le mouvement de ses rues, en contraste avec la solitude silencieuse de celles de Rome, me frappa au premier abord comme une ville en émeute.

Peu de jours après mon arrivée, je fus présentée au Roi et à la Reine. Je me dis que, comme avec Sébastiani, mais par un autre motif, je devais avoir oublié le passé. Murat me le rappela pourtant avec beaucoup de bonhomie ; sa femme fut aimable et très accueillante, mais sans antécédents non plus que moi. N'ayant alors que peu de Françaises avec elle, car ces six demoiselles, qu'à l'instar de la cour de Louis XIV, elle s'était données en guise de filles d'honneur, ne comptaient guère, elle en voyait arriver avec plaisir. Aussi elle me reçut très bien, m'engagea à revenir souvent, sans robe à queue, ajouta-t-elle ; elle voulut que mon fils vînt jouer les dimanches avec les siens. Peu de temps après, elle me fit offrir par M. Baudus, gouverneur des princes, une place de dame du palais. J'alléguai le mauvais état de ma santé pour m'en dispenser ; mais, sans parler de mon inclination, j'avais plus d'un motif pour l'éviter.

L'exemple de Mme de Bacciochi, d'abord princesse de Lucques, puis grande-duchesse de Toscane de son chef, avec son mari pour premier sujet, avait un peu tourné les têtes féminines de la famille impériale. Mme Murat surtout avait la manie de régner et, ne portant pas la couronne, prétendait au moins la partager. Ne pouvant l'emporter de haute lutte, elle intriguait, agissait sous main, cherchait à se faire des créatures, un parti. Saliceti, compatriote, autrefois ami de la famille Bonaparte et dont le nom était si puissant en Italie, inclina de ce côté lorsqu'elle arriva à Naples, et, dans un calcul personnel sans doute, travailla d'abord pour elle. Mais bientôt la voyant entourée de gens avec lesquels il ne pouvait s'entendre et qui ne lui allaient pas, MM. de la Vauguyon, Livron, Montrond, etc., etc., il vira de bord, disant à mon mari, qu'il savait l'homme du Roi : « Que diantre aurait-on pu faire d'elle avec de pareils godelureaux? » Murat, qui aussi voulait régner, se tenait en garde, s'inquiétait, s'irritait; mais, derrière la sœur, il voyait le frère qui le tenait en bride et le gênait. D'ailleurs, il avait encore de l'affection pour sa femme, cherchait parfois à se faire illusion; affection qu'elle ne lui rendait guère. C'était une guerre sourde et continue, déclarée même en quelques occasions, la femme prenant en grippe tous ceux

qu'aimait le mari, qui le rendait bien à ceux qui lui plaisaient, à elle. Le poste était donc difficile et glissant pour qui les approchait de trop près.

Le Roi aimait beaucoup mon mari, ce qui fait son éloge en se rappelant leurs antécédents à tous deux, et avait en lui une entière confiance. Les visites, assez fréquentes alors, que je faisais à la Reine, mon fils jouant avec les siens, tout cela déplut à Murat, lui porta ombrage. M. Baudus, à qui sa femme le conta, m'avertit qu'il lui avait dit : « Que signifie cette tendresse pour Mme...? Voulez-vous aussi me gâter son mari, comme tant d'autres? » Je répétai cela au mien et m'en fis une raison d'aller à la campagne et de me tenir à l'écart.

J'ai passé près de quatre ans en Italie, j'y ai été fort malheureuse ; mais je ne m'en prends pas au pays. Assurément il n'en est pas qui puisse remplacer, valoir le sien, surtout quand ce pays est la France, le meilleur, le premier, sinon le plus beau de tous ; celui où l'on sait vivre par excellence, où les mœurs, les habitudes sont le mieux entendues, les plus intelligentes, les plus sociables ; où par suite abondent les étrangers qui ne le quittent qu'à regret, même pour rentrer dans le leur, bien que chaque nation de l'Europe s'approprie le plus qu'elle peut nos usages, nos modes, notre langue. J'ai vu aussi la Suisse et

l'Angleterre ; mais, s'il me fallait renoncer à la France, c'est en Italie que je voudrais vivre.

L'Italie avec son beau ciel, son soleil du Midi, ses admirables nuits si lucides, si majestueuses, son air caressant et embaumé qui porte à l'oubli de la vie ; où le *farniente* qu'on aime n'est pas dégoût, impuissance ou lassitude, mais plénitude de vie qui s'exerce et jouit d'elle-même, facilité d'existence qui la rend douce et légère ; l'Italie avec ses habitants si impressionnables, si sympathiques, si faciles aux sensations, si joyeux de les partager ; où le peuple, misérable et déshérité comme partout, n'a, grâce à son climat ami, que trop peu de besoins pour sentir sa misère, danse follement au coin des rues, chante en parties et d'instinct quelque mélodie populaire, est plus ignorant que le nôtre sans doute et pourtant doué d'un instinct, d'une nature poétique qui le rend accessible à l'art et donne au lazarone, récitant sur le port quelques strophes estropiées du Tasse, un auditoire de lazaroni se passionnant pour le grand Rinaldo ; l'Italie avec ses chefs-d'œuvre en tous genres s'offrant aux yeux de toutes parts, ses admirables édifices qui semblent quelquefois lutter avec les œuvres de la nature par l'impression qu'ils produisent et vous saisissent comme un beau site ; avec ses noms qui, presque tous, font vibrer une corde en

nous et réveillent une grande mémoire, héros, époque ou catastrophe, peuplée qu'elle est de souvenirs, d'images, de fantômes dirai-je, avec ses volcans éteints ou fumants, son peuple esclave aujourd'hui et son peuple roi jadis, dont les vestiges sont partout dans ses travaux plus puissants que le temps, ses routes indestructibles, ses temples païens envahis par la Croix, ses ruines imposantes, ses villes déterrées ou souterraines; oui, j'ai beaucoup souffert en Italie; mais j'en garde un grand souvenir et j'aimerais à la revoir.

Au commencement de l'été, je fus m'établir à la campagne, au Vomero, dans une délicieuse habitation, peu distante de la mer qu'elle dominait de son site élevé et qui bordait son horizon. Que de nuits j'ai passées, couchée sur un divan, à regarder cette mer si calme alors, éclairée, argentée par la lune; ce ciel d'un bleu si vif, avec ses étoiles filantes le sillonnant à tout moment; puis, à travers les arbres, ces lucioles, ces mouches brillantes, s'allumant, s'éteignant sans cesse, illuminant le paysage, comme pour le mettre en accord avec cette admirable voûte, cette mer lucide et transparente! Non, on ne connaît pas la vie, on ne se connaît pas soi-même, quand on n'a pas aspiré, savouré ces merveilleuses nuits du Midi.

Avant mon départ pour la campagne, l'archevêque de Montescaglioso nous avait mariés dans mon salon. Je lui demandai un confesseur, il me donna un honnête et bon prêtre ; mais j'étais un peu étonnée de son extrême indulgence trouvant toujours que je faisais assez et voulais trop bien faire. Les ecclésiastiques en France sont plus sévères, et je n'étais pas accoutumée à une direction si commode.

Malgré ce que j'ai dit plus haut sur l'utilité, la nécessité même des pratiques religieuses, il m'a bien fallu, en Italie, reconnaître leur danger et l'abus qu'on en peut faire ; elles y sont, pour le grand nombre, toute la religion à peu près et le premier devoir du croyant. Un vieux domestique fort dévot, qui me suivait toujours à l'église, n'aurait manqué la messe pour rien au monde et ne manquait jamais non plus à mettre dans sa poche la moitié de la piastre que je lui faisais donner à la quête. Le pauvre Dimitri dont le zèle, le courage nous avaient sauvés, était, en sa qualité de Grec, d'une extrême dévotion et minutieux dans ses observances et n'en avait pas plus de probité. Sachant que le service qu'il nous avait rendu me donnerait beaucoup d'indulgence, il abusait de la position, et il me fallait plus d'art pour paraître sa dupe qu'il n'en mettait à me tromper. Quand les pratiques répétées deviennent l'objet de la croyance,

au lieu de lui servir de moniteurs utiles, de signes extérieurs, je dois avouer qu'elles sont mauvaises, pernicieuses et seulement les éteignoirs, les garde-fous de la conscience, non barrières, mais contre-poids au vice.

Le roi Joachim, à son arrivée à Naples, avait fait mon mari conseiller d'État. Dans l'été de 1809, il s'occupa de sa fortune et lui fit acheter des biens d'émigrés, considérables, s'engageant à en payer le prix lui-même au Trésor, au fur et à mesure des échéances. La mauvaise volonté du ministre des finances, M. de Mosbourg, avec lequel mon mari n'était pas bien, en donnant un autre mode d'exécution à cette affaire, qui se trouvait dans ses attributions, en diminua d'abord beaucoup les avantages, puis prépara la voie à nous refuser tout dédommagement, lorsque ces ventes furent annulées à la rentrée des Bourbons à Naples. Il résultait des arrangements pris par le ministre que mon mari se trouvait chargé de plus d'un tiers du prix. Je l'engageais fort à ne rien payer, à se laisser plutôt saisir quelque portion de ces domaines, quand arrivait quelque échance. Dans sa position avec le Roi, il ne voulut pas en venir là, ce que je compris; mais de plus il dépensa beaucoup en réparations, en améliorations, comme il aurait pu faire sur des biens de patrimoine. En 1810, il

acheta une maison de campagne, d'un prix modique à la vérité, mais qu'il fit jeter presque entièrement bas, pour la reconstruire sur un autre plan. C'était à Capo di Monte, en face du palais du Roi ; il lui en coûta énormément pour bâtir là un délicieux Casin dont il ne devait pas jouir, et, quelque brillante que fût alors l'étoile de Napoléon, je trouvais peu de prudence, peu de prévoyance dans cette façon d'agir. Je lui disais : « Louez ici une maison de campagne, aussi cher que vous voudrez, mais n'en bâtissez pas. »

Je souffrais beaucoup de ma séparation avec mon fils aîné et ne m'accoutumais pas à l'idée de le savoir à cinq cents lieues de moi. L'absence, c'est-à-dire la privation, était déjà un grand mal, moins insupportable encore que cette éternelle incertitude, cette ignorance de ce qui existe, de ce qui peut exister aujourd'hui, tourment des mères dans l'éloignement et qui, s'il ne s'appuie que sur un peut-être, ne se combat non plus qu'avec un peut-être. Le temps ne guérit pas les blessures profondes du cœur ; il ne les ferme qu'en les creusant, et dans l'absence, dans la perte mille fois plus cruelle encore de ce que nous aimons le plus, la souffrance s'aggrave en se prolongeant, et les jours qui se multiplient s'assombrissent en proportion. Je me gardais de le témoigner, convaincue de plus en plus des inconvénients qui suivraient son

séjour près de moi et ne voulant pas hâter une résolution que je savais inévitable. Son cousin Alphonse était dans la même pension que lui ; ma sœur allait les voir souvent et les faisait sortir ensemble, ne mettant nulle différence dans ses *gâteries,* à son fils et au mien. Élevés ensemble, ils s'aimaient déjà, et c'est de loin que date l'affection fraternelle qui les unit et dont mon neveu a donné tant de preuves à mes enfants comme à moi.

La vie que je menais à Naples, déjà opposée en elle-même à mes penchants, à mes goûts, devenait insupportable par des motifs que je ne pouvais changer et auxquels je ne pouvais me soustraire. Avec plus de liberté d'esprit je me serais livrée davantage à l'observation de ce qui m'entourait. Car des indifférents, qu'en faire, si on ne les observe pas?

On est injuste avec les Italiens, parce qu'on les juge dans leur état actuel, sans tenir compte des événements qui les y ont réduits, ni de leurs efforts répétés pour en sortir. On devrait se rappeler que l'Italie, longtemps maîtresse du monde qu'elle éclairait en le soumettant, a longtemps aussi marché la première, ouvert et tracé toutes les voies; que, seule entre les nations, elle a deux grandes époques, deux âges mémorables; que, ravagée par les invasions du Nord, et replongée dans la barbarie avec l'Europe

entière, c'est elle qui la première encore a secoué les ténèbres, cherché et retrouvé la lumière. Qu'on regrette, qu'on s'afflige de la voir ce qu'elle est aujourd'hui, cela doit être; mais il y a ingratitude et injustice à la juger avec rigueur, à la traiter avec mépris, à lui refuser ce qu'elle a possédé, ce qu'elle possède encore.

Il n'est point de dignité de caractère qui résiste à une longue servitude, à un esclavage trop longtemps supporté. Les Grecs aussi, que sont-ils aujourd'hui? Pires cent fois, au dire de ceux qui les ont observés, que les Turcs qui les écrasaient, et on pourrait appliquer à l'esclavage ce que Rousseau a dit de la galanterie, que le moindre tort des femmes galantes, c'est de l'être. Avilir, dépraver, corrompre les peuples esclaves, voilà le forfait des oppresseurs, pire mille fois que l'oppression et qu'ils n'expieront jamais assez. Je sais bien qu'une nation doit faire ou mériter son sort, et qu'on la croit difficilement au-dessus de celui qu'elle subit; c'est aux individus qu'il est permis de parler de fatalité et de destinée ennemie. Mais l'Italie divisée, morcelée, ne forme plus un corps de nation; c'est un assemblage de petits peuples s'entendant d'autant moins entre eux qu'ils sont plus voisins l'un de l'autre. Toujours féconde en hommes éminents dans tous les genres,

elle doit, après avoir conquis et perdu celui du monde, renoncer à compter parmi les empires.

Tous les peuples civilisés se ressemblent, et ne diffèrent que dans les nuances. Pour voir du nouveau ou du moins de l'insolite, il faut aller chercher ceux que nous appelons barbares et qui doivent rester tels, s'ils jugent de la civilisation et de ses bienfaits par ceux qu'elle leur apporte. Je ne sais si c'est une condition de bonheur qu'une civilisation trop avancée, ou plutôt je ne le crois pas; mais il faut bien reconnaître qu'en éteignant toute faculté d'enthousiasme, de dévouement, de fanatisme, si l'on veut, elle n'exalte que l'égoïsme et ne divinise que l'or. Les anciennes idoles valaient mieux.

Je n'ai pas trouvé chez les Italiens, chez les Napolitains au moins, puisque c'est parmi eux que j'ai vécu, ces passions terribles, cette nature sombre et implacable qu'on leur a longtemps attribuées. Ils sont patients, persévérants, tenaces même pour atteindre le but qu'ils se proposent, ce but eût-il peu d'importance, mais plus disposés à attendre, à y arriver par le temps et l'opiniâtreté qu'à l'emporter de haute lutte. Ils ne renoncent pas aisément à une espérance, à un projet arrêté, et on peut s'étonner de leur patience, de la constance de leurs efforts, souvent bien au-dessus de l'objet qu'ils poursuivent. Leurs

manières sont affectueuses, trop démonstratives même, avec plus d'exagération pourtant que de fausseté, suivant moi. S'ils expriment en tout plus qu'ils ne sentent, c'est qu'ils aiment les sensations, les cherchent, les échauffent et croient les doubler en s'y livrant, en les peignant avec feu. Ils éprouvent un peu comme les enfants le besoin de répandre, de jeter la vie au dehors ; ce qui se voit surtout dans le peuple ; car l'éducation, en polissant, donne plus ou moins à tous le même vernis. Tout à fait étrangers à la crainte du ridicule, ce tyran habituel des Français, peu enclins par la tournure de leur esprit et la vivacité de leurs impressions à la raillerie, au persiflage, leur commerce est généralement doux et facile entre eux comme avec les étrangers, qui n'ont pas à se mettre en garde et comprennent d'abord que leurs habitudes, leur accent, leur tenue ne seront ni moqués ni blâmés, ce qui se voit trop souvent ailleurs. Je ne dis pas qu'ils ne se moquent jamais ; mais leur raillerie est bonne enfant ; c'est de la gaieté qui veut rire, non cette ironie qui blesse froidement et tristement.

La peur du ridicule n'existe donc guère parmi eux, et c'est une source de sottises comme de malaise qu'ils ne comprennent pas. En être dominé dans les choses sérieuses, comme dans les bagatelles, est la maladie

des Français, grande ennemie du bonheur comme de la valeur personnelle. Elle peut contribuer au bon air, à la perfection, à l'élégance des manières; mais elle nuit à la facilité, à l'agrément du commerce dans les relations du monde, où l'on doit apporter d'abord une grande retenue, une observation inquiète et des autres et de soi. Les Italiens, il est vrai, prodiguent et outrent le bon accueil ; j'en étais d'abord étonnée; presque choquée, comme contraire à nos usages, de m'entendre appeler *Gioia mia cara,* par gens que je voyais pour la première fois. Mais, à mon retour en France, je fus désagréablement impressionnée, parce que j'en avais perdu l'habitude, de cette atmosphère un peu glacée de nos salons, de ce regard observateur, même un peu hostile, que les femmes s'adressent entre elles à une première rencontre, et qui élève une barrière qu'on ne franchit pas d'abord.

On a beaucoup parlé de la jalousie italienne; je ne sais si elle a existé autrefois, mais je puis assurer que je n'en ai pas vu, dans la classe où je vivais, au moins parmi les maris. L'excessif relâchement des mœurs peut les en avoir guéris et l'habitude du désordre familiarisés à le souffrir quand il les atteint personnellement. Je crois surtout que, n'attachant aucune idée de déshonneur, même de ridicule à l'in-

fidélité de leurs femmes, ils seront jaloux d'elles quand ils en seront amoureux, jaloux en amants, non en maris.

Au reste, je ne crois pas la jalousie compagne aussi inséparable de l'amour qu'on le dit. Le propre de la passion est le besoin de croire, de se livrer. Sûrement une fois mise en garde, elle observera, elle s'inquiétera, elle voudra se rassurer ou se convaincre; mais ce n'est pas là la jalousie, ce sentiment injuste, égoïste, tyrannique, féroce quelquefois; inné dans celui qui l'éprouve, indépendant de l'affection et n'ayant rien de commun avec elle; tandis que la jalousie née de l'affection, participe de son principe et en retient quelque chose; elle souffre et craint de faire souffrir; elle tremble et ne veut pas faire trembler; elle vient du cœur enfin, et non du caractère, ce qui est toujours différent et dans ce cas tout opposé.

Jean-Jacques remarque que les jaloux ont bien plus de haine pour leurs rivaux ou ceux qu'ils imaginent tels, qu'ils n'ont d'amour pour leurs maîtresses, et je crois cela très vrai, au moins pour ceux de profession. L'orgueil, le despotisme du caractère, son égoïsme, une humeur ombrageuse et tyrannique font plus de jaloux que l'amour.

Je ferai observer en passant que beaucoup de prétendues vérités, dont s'arrangent les mauvaises na-

tures, ont pris et reçu force de lois. Ne dit-on pas qu'on doit savoir bien aimer quand on sait bien haïr? Comme si ce qui hait en nous, ce qui veut se venger, était aussi ce qui aime, ce qui peut se dévouer! Peut-être est-ce ma cause que je plaide ici; mais je me crois capable d'affections et d'affections profondes, bien qu'il m'ait toujours été impossible de garder rancune à qui que ce fût et pour quoi que ce fût. C'est au moins une heureuse nature, si elle n'a rien d'héroïque ; les grandes âmes pardonnent; les bonnes âmes oublient, ce qui vaut mieux peut-être. Le pardon est-il jamais aussi complet que l'oubli?

De cette disposition des Italiens, dont je ne peux m'empêcher de faire cas, à n'évaluer les choses que par le prix qu'elles ont pour eux, à peu se préoccuper de l'opinion, de l'œil des autres, résultent pourtant beaucoup de conséquences fâcheuses. Braves quand leurs passions individuelles sont en jeu, risquant alors volontiers leur vie, ils passent pourtant pour mauvais soldats, abandonnant facilement leurs drapeaux et le champ de bataille. C'est que le point d'honneur existe peu chez eux qu'une honte commune n'atteint pas directement, et que se faire tuer pour une cause qui ne leur est pas personnelle, pour des intérêts qui les touchent faiblement, leur semble duperie plus que courage. Dans l'état de servitude

où ils vivent depuis si longtemps, envahis tant de fois et toujours sous le joug d'une domination étrangère, on peut comprendre que la patrie n'existe pour eux qu'à demi, et, dans une civilisation avancée, l'esprit militaire doit s'éteindre avec toute idée du citoyen. Peut-être étais-je plus frappée du contraste, moi, Française et façonnée par la République et par l'Empire. J'ai vu un colonel napolitain, jeune et haut de cinq pieds dix pouces, le marquis de Majo, qui dans des moments d'agitation à Naples où l'on craignait quelque mouvement des lazaroni, se faisait escorter le soir pour rentrer chez lui et le disait naïvement.

Il faut convenir que, fort relâchés dans leurs idées sur ce qui s'appelle honneur sous le rapport du courage, ils ne le sont guère moins sur ce qui est honneur aussi et constitue la probité, la délicatesse. Pendant mon séjour à Naples, un homme fort considérable fut accusé d'un indigne abus de confiance, de vouloir retenir un fidéicommis. Vivement pressé, attaqué, il craignit l'éclat et se décida à restituer. Un autre grand personnage, auquel je parlais de cette affaire qui faisait du bruit, affecte d'abord d'en douter, puis me dit enfin : *Ma fosse vero, ha restituto, non è birbone.* Il avait restitué, il n'était pas fripon. et c'était penser comme beaucoup d'autres.

Les Italiens qui ont de l'esprit sont pourtant moins sensibles que les Français au plaisir de la conversation. Mme de Staël, je crois, prétend qu'ils le réservent pour les intérêts positifs et le dirigent en ce sens. Je les croirais plutôt moins accessibles au désir de le montrer. Ce qu'on appelle les *litterati*, ce qui ne veut pas dire seulement hommes de lettres, mais aussi hommes aimant la littérature et s'en occupant, se livrent davantage à ce plaisir de causer, où leur nature méridionale, c'est-à-dire impressionnable, les sert bien. C'est chez l'un d'eux, le prince de Caposele, que je voyais assez souvent et dont la belle bibliothèque m'était d'une grande ressource, que j'ai entendu l'improvisateur le plus en renom alors. Que ce fût sa faute ou la mienne, j'en ai été peu satisfaite. Ce débit mesuré, presque chanté, me plaisait peu, et l'improvisation de commande me semblait presque un contresens.

La gaieté de leurs auteurs comiques se ressent du caractère national, ou plutôt reçoit, comme lui, l'influence de leur climat, de leur soleil. Elle est de verve, de tempérament, ne visant pas toujours, comme chez nous, à l'enseignement, à la leçon. Le comique de notre Molière, le premier de tous assurément, anciens et modernes, fondé sur l'observation, attaquant toujours un ridicule ou un vice, tend tou-

jours aussi à corriger, à instruire, à découvrir la plaie pour la guérir; ce qui n'est pas réjouissant. Il nous fait rire sans doute, mais rire à nos dépens; joie triste et de mauvais aloi. Regnard seul, sur notre théâtre, a parfois cette gaieté native, spontanée, gratuite, dirai-je; condition du naturel qui rit en faisant rire, la gaieté des Italiens. Sûrement la comédie fondée sur la connaissance, la peinture du cœur humain, est d'un ordre plus élevé, d'un génie supérieur, offre une plus noble pâture à l'esprit; je crois pourtant qu'elle s'abuse en voulant corriger, réformer, même les ridicules; pour les vices, malgré sa devise, la prétention serait outrecuidante. Les femmes savantes de nos jours ne sont pas celles de Molière; mais pour l'être différemment, en sont-elles moins ridicules?

Nul doute que l'écrivain ne doive d'abord viser à être utile, bonne prétention quand elle est sincère; mais il faut distinguer les genres, et l'auteur comique est peut-être tenu à être comique et gai avant tout. Peut-être encore est-ce méconnaître l'art, son essence, sa nature, que vouloir lui imposer toujours une direction, une application, une difficulté. L'imagination aussi a son domaine, ses besoins, et la Providence ne l'a pas oublié. La terre ne produit pas seulement le grain qui doit nous nourrir, l'arbre qui

peut nous ombrager ou nous chauffer; elle prodigue à nos jouissances cette multitude infinie d'arbustes, de plantes, de fleurs, même sans parfum et qui ne flattent que nos yeux. Il faut à l'homme, pour se compléter, l'exercice de toutes ses facultés, de toutes ses aptitudes, et l'éclairer en le refroidissant serait, je crois, lui rendre un mauvais service. Je suis bien vieille, il est vrai, pour parler ainsi; mais je vois aujourd'hui une tendance à n'estimer, à ne vouloir que ce qui est *utile,* qui m'effraye pour ses conséquences.

Les Italiennes sont rarement coquettes et ont plus de naturel que les Françaises. Ce n'est pas que celles-ci, les Parisiennes surtout, soient affectées ni prétentieuses, mais leur naturel à elles est *acquis* et un peu travaillé; plus gracieux, plus élégant, il est de moins bon aloi. C'est une nuance qui se fait sentir surtout par le contraste, et j'en fus frappée à Plombières, où je voyais mes compatriotes en contact avec des Suissesses, des Allemandes, des Piémontaises. Je distinguais le type parisien; il n'y avait pas à s'y tromper. J'y voyais aussi des Anglaises; mais elles méritent une mention à part, elles qui ont trouvé le secret de n'avoir ni le charme du naturel et de la simplicité, ni les grâces acquises qui en tiennent lieu quelquefois.

J'ai dit que les Italiennes avaient plus de naturel que les Françaises. On pourrait leur en trouver trop;

c'est-à-dire que le leur est sans distinction, sans élégance, frisant souvent la trivialité. Choquée d'abord de leurs gestes multipliés, de leur accent criard, de leur maintien enfin si différent du nôtre, je les leur pardonnai bientôt en appréciant la franchise de leur abord, l'ouverture, la bienveillance de leurs manières, leur désir, non pas de plaire, mais d'être obligeantes et agréables. Elles se montrent habituellement prévenantes et affectueuses, mettant comme les hommes beaucoup de bonhomie et de cordialité dans leur commerce et ne médisant pas, ne se moquant pas plus qu'eux. Mon patriotisme me faisait voir avec quelque dépit à la cour de Naples de véritables grandes dames du pays, plus liantes, plus empressées, meilleures enfants que nous, qui ne l'étions pas du tout (je dis grandes dames), ce qu'au reste elles savaient fort bien, malgré nos sobriquets de duchesse ou comtesse, que beaucoup parmi nous prenaient au sérieux pour compléter la bouffonnerie du fait. On notera que les Français étaient les maîtres; raison de plus d'aller au-devant; car c'est un pauvre orgueil que celui du plus fort. De la fierté, à la bonne heure; elle n'est pas offensive, elle se défend et n'attaque pas, et j'avoue que l'humilité chrétienne n'aurait pu m'en désabuser.

Si je leur ai accordé de n'être ni malignes, ni

médisantes, je dois convenir que parmi elles la médisance serait fade et sans relief, beaucoup de choses qu'on cache ailleurs y étant tolérées et à peu près avouées. Sans instruction aucune, sans occupations dans leur intérieur, dont la direction ne leur est pas confiée, étrangères à l'éducation de leurs enfants, il doit leur être difficile de remplir leurs journées ; et ne devenir, dans cette oisiveté, ni malveillantes, ni acariâtres, ni maussades, est une preuve de leur bon naturel. Il paraît, au reste, que le long séjour des Français à Naples a amené de grands changements dans les habitudes des Italiennes ; elles s'instruisent et s'occupent davantage. Le confortable intérieur y a aussi beaucoup gagné, et ils en avaient besoin, fort inintelligents qu'ils étaient sous ce rapport. Je ne connais qu'un pays où la vie domestique soit plus incommode, plus mal entendue, plus arriérée de beaucoup, malgré son charlatanisme de *confortable,* son hypocrisie de *at home,* et ce pays, c'est l'Angleterre.

Je puis assurer que ce qu'on rapporte de leur liberté de langage n'est nullement exagéré, et je ne pouvais la leur pardonner comme le manque de distinction et d'élégance. Vingt fois je les ai entendues, jeunes ou vieilles, s'écrier en voyant passer un jeune homme : « *Che bel ragazzo* (1) ! » du ton dont un

(1) Le beau garçon !

homme dirait : La jolie fille ! en rencontrant une grisette et s'il était parfaitement à son aise. Elles y mettaient seulement plus d'expression, on eût pu dire d'avidité.

Voici quelques traits entre mille dont je garantis l'exactitude.

La princesse de Belvedere, jeune et mariée depuis quelques jours, vient me faire sa visite de noces. Son mari, cadet de famille, dont on avait fait un cardinal, venait de jeter le froc aux orties, après la mort du frère aîné. Ces cadets de famille, cardinaux de précaution, sont un *en cas* assez fréquent en Italie. J'avais chez moi quelques Français ; on se met à causer. Tout à coup elle me dit, de ce verbe haut et criard des Napolitaines, qui ne permet guère les apartés, aparté qu'elle ne cherchait nullement : *Vengo da questa poverina...* (1) (j'ai oublié le nom), *poverina !* avec un soupir. Comme je savais l'histoire qui courait tout Naples, j'élude et veux parler d'autre chose. Mais elle reprend : *Voi sapete la sciagura; questo marito suo non è marito affato. Accasata da poci giorni, che farà? Per me lo lascierei* (avis au lecteur, c'est-à-dire au nouvel époux) ; *oh, lo lascierei certo. E voi, non dite niente* (2) ? Ne voulant pas, avec ma trentaine

(1) Je viens de chez cette malheureuse.

(2) Vous savez la disgrâce ; le mari n'est pas un mari de fait. Mariée

bientôt et mes enfants déjà grands, montrer plus de vergogne que cette fraîche épousée, je réponds quelques mots sur le malheur de ne pas espérer d'enfants : *Oh non è questo, perdonate; non è per questo; ma una ragazza non si marita per star zitella* (1). Il fallut en passer par là.

La princesse Civitella, une des plus jolies femmes de la cour de Naples, était grosse. Un jour, au cercle, quelqu'un la complimentant sur sa bonne mine : « Oui, répond-elle très haut comme toujours, engraissée d'ici et de là, en portant ses mains d'abord sur sa poitrine, puis sur son ventre ; mais pas à moi toute seule. »

Un jeune Français, presque écolier encore, venait faire de la musique chez moi. La duchesse de Calabrita, qui aurait pu être sa mère et le passait de toute la tête (elle était énorme), l'amenait à ma porte dans sa voiture et venait le rechercher le soir, attendant quelquefois une heure avant qu'il eût fini et descendît.

Un jour, je ne sais plus quelle dame napolitaine nous fait offrir à moi et deux ou trois autres Fran-

depuis peu de jours, que fera-t-elle? Pour moi, je le quitterais; oh! je le quitterais certainement! Et vous, vous ne dites rien?

(1) Oh! ce n'est pas cela, pardonnez; ce n'est pas pour cela; mais une jeune fille ne se marie pas pour rester fille.

çaises, son balcon donnant sur Chiaja, où le Roi passait une grande revue. Je vois, en arrivant, une femme très vieille et si infirme qu'elle s'excuse de ne pouvoir quitter sa chambre pour venir avec nous sur le balcon. Un homme d'une trentaine d'années, fort bien de sa personne, nous fait les honneurs du logis, placer les sièges, les ombrelles, servir des glaces, etc. Avant de nous retirer, je dis à la femme du général Campredon : Remercions-la bien, pour elle et pour son fils. Heureusement que je parlais bas. Ce n'était pas son fils du tout, quoiqu'il pût être son petit-fils. Cela me stupéfia, mais n'étonnait personne à Naples.

La comtesse de Saint-Martin, Milanaise ou Piémontaise, dame du palais de la Reine, était tout à fait bonne personne et d'un esprit assez drôle. Sans être liées, nous causions assez. Elle me disait un jour avec effusion : « Vous souffrez beaucoup des nerfs, vous devez vous ennuyer ici. On dit que vous n'avez pas d'amant. » Il est à remarquer que le mot pudeur n'existe pas dans la langue avec le sens qu'il a dans la nôtre. Ils parlent bien de *vergogna;* mais il y a toute la différence de la honte à la pudeur.

Ce que la princesse Belmonte, autrefois attachée à la reine Caroline, m'en a conté est inouï, inimaginable, en retranchât-on la moitié. Je la mettais

souvent sur ce chapitre, voulant m'assurer que cette fille de Marie-Thérèse, une de mes bêtes noires, n'était pas moins odieuse en dépravation qu'en cruauté. C'est une conviction qu'on a souvent quand il s'agit de ces têtes couronnées auxquelles tout est permis et qui en usent. La pauvre princesse Belmonte, qui, suivant la voix publique, devait être fort bien informée, se tenait d'abord sur la réserve; puis, comme les vieillards, elle ne pouvait résister au plaisir de conter et d'être écoutée, et Dieu sait ce qu'elle me contait.

A propos de tête couronnée, Ferdinand, le mari de cette Caroline, passait à Naples pour un bon homme parce qu'il se laissait battre par sa femme d'abord, puis par Acton, son amant, qu'il parlait napolitain et allait lui-même au marché vendre aux lazaroni le poisson de sa pêche. En 1799, après le départ de Championnet et des Français, lorsque ce *bon homme* rentra à Naples, il se fit dresser une liste de ceux qui avaient adopté les cheveux coupés et sans poudre, preuve flagrante de jacobinisme, que les coupables déguisaient alors, en portant une fausse queue. S'il en apercevait quelqu'un au spectacle, à Chiaja, dans la rue, il le faisait saisir et, sans autre forme de procès, il ordonnait qu'on lui clouât sur la nuque la fausse queue rapportée. C'est le témoin oculaire d'un

fait de cette nature qui me l'a attesté. J'avais pour voisin, au Vomero, le marquis de Genzano, dont le fils âgé de treize ans avait été pendu, par ordre de Caroline, avec celui de la duchesse de Cassano, sa dame d'honneur, qui n'en avait pas quatorze. Et ce qui est peut-être plus odieux encore, c'est que cette duchesse de Cassano, lors de la rentrée de la Reine, revint prendre sa place auprès d'elle et baiser cette main qui avait fait périr son fils. Dix ans plus tard, je l'ai trouvée dame d'honneur de Mme Murat, c'était sa vocation; je ne pouvais la regarder; elle me faisait horreur. En 1815, nous avons vu la duchesse de Bourbon, la mère du duc d'Enghien, demander à Napoléon la permission de rester à Paris, et solliciter vivement, comme nous l'a conté Carnot, pour faire porter à 500,000 francs la pension de 300,000 qu'il voulait bien lui accorder. Et ces gens-là, pendant leur vie, s'appellent Majesté, Altesse; après leur mort, des gens se trouvent pour faire leur panégyrique, que beaucoup d'autres lisent.

Je dois dire que tout ce que je viens de citer s'applique à la cour, ordinairement le mauvais lieu d'un pays; mais le désordre existait partout, et, la classe moyenne ne comptant pas ou plutôt étant trop peu nombreuse à Naples pour y caractériser le type national, les mœurs du peuple ne valaient guère

mieux que celles des grands. On assure qu'à travers tout cela les Italiennes sont capables de constance et d'un long dévouement, et qu'elles apportent souvent dans ce genre de liaisons une fidélité que ne promettrait pas leur facilité à les former.

VIII

A la fin de l'automne de 1809, je revins à la ville. Je recevais alors et allais moi-même dans le monde plus que je ne le fis plus tard. Les habitudes italiennes nécessairement un peu introduites parmi les Français ne sont pas du tout les nôtres. Les femmes ne recevant guère que le soir dans leurs loges, les petits cercles d'habitués si favorables à la conversation et si fréquents à Paris n'existaient pas à Naples. C'étaient de grandes réunions, des bals, des concerts, et comme je ne dansais plus et ne jouais pas, je m'y plaisais peu et y allais par convenance plus que par goût. Il ne m'aurait pas été difficile de me créer une société habituelle de gens d'esprit et de commerce agréable, mais cela eût entraîné plus d'un inconvénient. Les Français formaient à la cour une espèce de colonie; les gens du pays voyaient en eux des intrus, des maîtres, ne pouvaient les aimer, et quoique leur

domination soit certainement la moins dure, la moins oppressive de toutes, cette malheureuse manie de critiquer, de ridiculiser les usages, les habitudes qui ne sont pas les leurs, leur nuit beaucoup à l'étranger. Cette guerre sourde, ce tiraillement continuel entre Murat et sa femme, dont j'ai déjà parlé, donnaient lieu à bon nombre de commérages, d'intrigailleries, de petites noirceurs plus ou moins noires dont il fallait se garantir, et qu'on aurait difficilement évitées dans des relations d'une fréquentation trop habituelle.

Saliceti, ministre de la police, était l'homme influent, le personnage important, non par la faveur du maître, mais par sa grande popularité, le poids immense de son nom en Italie, où son titre de Corse le faisait regarder à peu près comme un compatriote. Malgré sa réputation établie de forte tête, d'homme de grands moyens, de haute capacité, sa conversation n'avait rien de saillant, était même vulgaire de ton et d'expression. Chargé de la police, mal vu de l'Empereur qui l'avait fixé hors de France parce qu'il se défiait de lui, redouté et peu aimé de Joseph d'abord, de Joachim ensuite, qui lui trouvaient tous deux trop d'influence, trop de crédit en Italie, mêlé dans les deux pays à beaucoup d'intrigues anciennes ou récentes, il s'observait habituellement et ne disait que des riens. Ayant traversé activement

les jours de la Révolution où il avait joué un rôle, il ne pouvait, je crois, tout en ayant pactisé avec le 18 brumaire et revêtu les couleurs de la nouvelle dynastie, s'empêcher de trouver ce qui l'entourait bien mesquin quant aux hommes, bien dépravé quant au but. Je ne prétends assurément pas qu'il fût resté républicain; mais le souvenir de cette époque monumentale, de ce gigantesque Comité de salut public, vivait encore en lui et lui donnait pour sa carrière actuelle, comme pour ses nouveaux collègues, je ne sais quelle nuance de dédain qui perçait sous sa réserve ordinaire et qui sentait l'orgueil plus que la conscience. Son adhésion au coup monté de Brumaire avait été caractéristique, n'étant allé trouver Bonaparte que la veille en lui disant : « J'ai voulu organiser la résistance dans le Conseil des Cinq-Cents et faire contre vous ce que vous préparez contre lui. Je vois que cela est impossible et que nous ne lutterons même pas. Je viens à vous, si vous voulez encore de moi. »

Assez acerbe comme homme public, il devait être bon dans la vie privée, car il était aimé de tous ceux qui l'entouraient. Voici ce qui m'est arrivé avec lui et que je n'ai pu m'expliquer que par le ressort qui se détend, le naturel qui réagit et s'échappe malgré qu'on en ait. Il causait assez souvent avec moi, ce

que je ne recherchais guère, d'abord parce qu'il m'amusait peu, puis qu'il était trop pourchassé. Un jour, chez moi et seul avec moi, il s'engage, je ne sais comment, à parler de ce qu'il avait fait ou vu, ce qui ne lui arrivait jamais. Il en vient à une promenade tête à tête avec l'Empereur, au bord de la mer, sur une chaussée étroite qu'on nomme, si je m'en souviens bien, la rivière de Gênes; je crois me rappeler aussi que c'était lors de son couronnement comme roi d'Italie. « Napoléon marchait quelquefois en avant, me disait-il; nous étions seuls, absolument seuls. Dix fois me vint la pensée de le jeter à la mer; un coup de poing, et le monde était changé. » Me voyant ébahie, moins peut-être de ce qu'il disait (je n'aimais pas alors Napoléon comme je l'ai aimé depuis) que de le lui entendre dire, il se met à parler d'autre chose, en quci je l'aidai sans affectation. On a prétendu qu'il était mort empoisonné par Maghella, préfet de police, qu'il détestait et qui le lui rendait bien; ce que je crois au moins douteux, sa fille, la duchesse de Lavello, m'ayant dit qu'il avait eu précédemment plus d'une atteinte semblable à celle à laquelle il a succombé. Le Roi et la Reine ne le regrettèrent et se crurent délivrés par sa mort. Napoléon, qui l'appréciait, tout en le tenant éloigné, dit plus tard à Murat qui le répéta à mon mari : « Vous ne savez pas ce que

vous avez perdu en Saliceti et de quelle ressource il pouvait être dans un temps difficile. » Il eût peut-être empêché Joachim de commettre une grande faute; quoique assez Italien dans le cœur pour n'être peut-être pas retenu par son amour pour la France, je ne crois pas que Saliceti eût jamais conseillé au Roi de s'unir à la Sainte-Alliance. Il est des actions dont préserve la portée d'esprit, si ce n'est pas la conscience. Mon mari, qui le connaissait bien, m'a dit quelquefois que s'il eût vécu encore en 1814, peut-être avec son influence incalculable en Italie, y eût-il pu changer le cours des événements.

Le maréchal Pérignon était gouverneur de Naples. Une admirable cicatrice qui partageait son crâne chauve et descendait jusqu'au sourcil m'avait échauffée pour lui, et j'y voyais toute une épopée. C'était une véritable bonne fortune pour un militaire; mais il aurait fallu en rester là. On vantait son savoir-faire, sa finesse; à la bonne heure : aussi n'y avait-il rien en lui qui inspirât le respect ou la confiance. Quand il voulait faire l'homme de cour, il était ennuyeux et ridicule. Il entre un jour chez moi, fort mécontent d'un domestique qui l'avait fait un peu attendre pour me porter l'*ambasciata,* c'est-à-dire pour l'annoncer, et ne peut s'empêcher de le laisser voir. Je lui dis qu'il me voulait aborder aussi vite que l'ennemi,

et cette gentillesse d'*ana* le remit en bonne humeur. Il était extrêmement avare et connu pour tel. Obligé de donner à son tour un bal masqué au Roi qui les aimait beaucoup, il supprima le souper d'usage. C'est un bal à la Rumfort, dit le général Lamarque, qui à celui d'après lui envoya un masque en cuisinier, qui le poursuivit longtemps, sachant qu'il lui en fallait un. A son retour de Naples en 1814, le maréchal Pérignon m'a conté que l'alliance de Joachim avec la coalition devenant certaine, sans être encore officiellement déclarée, il s'était rendu au Palais, voulant voir le Roi et le voir seul. Mme Murat se trouva pourtant près de son mari et ne le quitta pas. Le maréchal, après s'être vivement et chaudement adressé à Murat qui répondait à peine, se tourna vers la Reine : « Et vous, madame, vous sœur de l'Empereur, si ce fatal traité doit se conclure, bien malgré vous, je n'en doute pas, sans doute vous partirez avec l'armée française ; sans doute la sœur de Napoléon ne restera pas ici au milieu de ses ennemis et protestera par son départ contre toute alliance avec eux, si elle n'a pu l'empêcher. » A quoi elle répondit seulement, en souriant et s'inclinant devant son mari : « Monsieur le maréchal, vous ne l'ignorez pas, le devoir d'une femme est dans l'obéissance » ; puis lui fit comprendre, en persistant sur ce ton léger, que la con-

versation avait assez duré. Le maréchal dut se retirer.

Le général Lamarque que je voyais alors assez souvent était un homme de beaucoup d'esprit, mais le montrant surtout en épigrammes, qui parfois emportaient la pièce et lui faisaient beaucoup d'ennemis. Sa réputation militaire était très belle et exaltée encore à Naples par la prise de Caprée; aussi y était-il fort couru et fort sûr de lui. Je l'ai vu jouer *Défiance et malice* avec la Reine, et y être aussi mauvais l'un que l'autre. Resté au service de France, quoique employé à Naples pendant longtemps, il professait, comme de raison, une grande admiration pour Napoléon, mais sans servilité et comme ne se croyant pas tenu à tout admirer. Je lui ai entendu citer le temps de la République, dire en parlant de l'armée : « Nous autres soldats de Marius », et plusieurs autres propos dont le souvenir m'a fait croire à son libéralisme plus qu'à celui de Sébastiani et autres bonapartistes mécontents.

L'état militaire qui semblerait si propre à ennoblir, à élever l'homme par la présence habituelle du danger, est peut-être celui de tous qui s'oppose le plus à la véritable dignité du caractère, ce qui s'explique par cette éternelle nécessité de subordination. J'ai connu un bien grand nombre d'officiers; je les ai vus le plus souvent serviles dans leur jeunesse, quand ils

avaient leur chemin à faire, tyrans dans leur vieillesse, lorsque ce chemin était fait, comme se plaisant à faire souffrir aux autres ce qu'ils avaient dû souffrir jadis, sans avoir acquis plus d'indépendance réelle dans leur conduite et dans leurs opinions. Je me rappelle un certain général Manhès, neveu d'un « votant » et élevé aux Enfants de la patrie de Robespierre, qui ne parlait de l'Empereur qu'avec des transports, des convulsions d'adoration. Un jour, dînant chez moi : « Oui, disait-il, Napoléon est mon Dieu, et s'il m'ordonnait de tuer mon père, j'obéirais. » Comme je ne pus retenir un geste de dégoût : « Madame, ajouta-t-il, je me tuerais après. — Je vous conseillerais alors, lui dis-je, de commencer par là. » Chargé, après mon beau-frère, du commandement des Calabres toujours un peu insurgées, il y fit régner la terreur, tout en s'enrichissant, lui, par la contrebande avec les Anglais, et il avait la sottise, à son retour, de se vanter des horreurs qu'il y avait ordonnées et qu'il exagérait peut-être. Je l'ai revu légitimiste sous la Restauration et déblatérant contre l'Empereur, puis juste milieu aujourd'hui ; et que de gens sur ce modèle !

J'ai parlé des épigrammes du général Lamarque. En voilà une à double fin. Le général d'Héry, ancien camarade de lit du Roi, disait-on, en était fort aimé. On lui reconnaissait, comme à son patron, une grande

bravoure, et c'était tout. On prétendait qu'il avait du sang noir mêlé parmi le sien, ce que pouvait faire croire la couleur de sa peau. Quand le général Exelmans, longtemps prisonnier des Anglais, arriva à Naples, Lamarque était absent. A son retour, il trouva Exelmans fort bien reçu du Roi et en bonne position. Il demande ce que c'est : « Brave comme son épée, lui répond-on, et bien connu pour tel, même de Napoléon, et, de plus, fort bon garçon. — Ah ! je comprends ; un d'Héry blanc. » Un jour que je ne riais pas de ses plaisanteries : « Ne voyez-vous pas, lui dit mon mari, qu'elle a peur de vous ? — En aucune façon, répondis-je ; non que je pense être exceptée, mais je me sauverai dans la foule. »

M. Baudus, gouverneur des princes et qui devint pour moi un ami, était un homme de bien et de mérite, dont la conversation plus nourrie, plus solide que brillante, m'intéressait toujours. Nos relations furent d'abord involontaires ; la Reine ayant voulu que mes fils allassent jouer le dimanche avec les siens, je dus les conduire moi-même, ce qui me mit en rapports assez fréquents avec le gouverneur. Il avait vécu fort longtemps en émigration et penchait déjà vers la dévotion. Il me demandait de le prêcher. » D'exemple si je puis » , lui répondis-je. Je lui faisais conter son séjour à l'étranger, pour remplir le temps

que nous devions passer ensemble et qui était une véritable corvée pour moi, surtout depuis l'arrivée de Godefroy, sortant de passer deux ans en pension et fort capable, dans la chaleur du jeu, de donner quelque coup de poing au prince royal. Cet enfant, d'une violence extrême, reste, disait-on tout bas, d'attaques épileptiques qu'il avait eues dans ses premières années, annonçait des moyens ; on dit qu'il a tenu parole. Un jour d'excessive chaleur, le voyant au soleil et fort rouge, je lui dis qu'il se ferait mal. « Mais, me répondit ce bambin, qui avait alors huit ou neuf ans, quand on s'appelle Napoléon, on doit fixer le soleil. » D'abord fort dévoué à la Reine et conséquemment assez froidement avec le Roi, M. Baudus, dans une circonstance grave, fut amené par la position à s'interposer entre eux et redonna alors au mari, dans son opinion, tout ce que perdit la femme. Lorsque je le retrouvai plus tard à Paris, il était tout à fait livré aux idées religieuses. Ancien ami de Mme de Lavalette, il la servit avec zèle et dévouement dans l'évasion de son mari, auquel il assura un asile. Je le voyais fort souvent alors ; assez sûr de ma discrétion pour s'ouvrir avec moi, ce fut de lui que j'appris tout ce qu'on a lu depuis dans les mémoires du pauvre échappé. En retournant vers le passé, il me contait que Mme de Lavalette, née Beauharnais,

avait été mariée malgré elle, et qu'en ayant un autre dans le cœur, elle avait déclaré à son mari qu'elle ne vivrait pas avec lui, ce qui fut vrai assez longtemps. Puis elle en vint à oublier d'abord et par suite à s'attacher passionnément à ce mari; mais il était trop tard, et, sans se piquer de fidélité comme elle, ce que les hommes ne font guère, il avait alors une maîtresse à laquelle il tenait beaucoup et qu'il ne lui sacrifia pas.

Murat, car il faut parler de lui, quoique né dans la classe et basse classe du peuple, avait reçu quelque instruction; sa mère, qui tenait une espèce de cabaret dans je ne sais quel village, ayant voulu en faire un prêtre, il fut reçu au séminaire et y fit ses études. Il s'exprimait avec facilité en français comme en italien, et mon mari m'a dit qu'au Conseil d'État, il saisissait l'occasion de parler sur toutes les questions et s'en tirait convenablement. C'était une manière de protester contre son origine et ceux qui s'en moquaient. Il s'était engagé comme soldat, lors de la Révolution; mon mari le fit entrer dans la garde constitutionnelle de Louis XVI, lors de sa création, en même temps que son compatriote Bessières. La Rochefoucauld, je crois, a dit que l'air provincial qui ne se perd pas toujours à la cour se perd toujours à l'armée. C'était plus que l'air provincial probable-

ment qu'avait eu à perdre Murat; mais rien en lui n'annonçait plus le point d'où il était parti, et, arrivé où il se trouvait alors, il savait représenter convenablement et même noblement. Excellant dans tous les exercices du corps, on pouvait, quand il dansait, montait à cheval, passait une revue, lui appliquer, sans rire, ce sobriquet de *Majesté,* toujours ridicule sans doute, mais ne le devenant pas davantage, cette fois comme souvent, par celui auquel il s'adressait. Il causait, il recevait avec aisance et dignité, et un vieil ambassadeur allemand, qui avait couru toutes les cours d'Europe, m'a dit n'en avoir vu aucun mieux jouer que lui ce rôle de roi. Un jour de félicitations officielles, l'ambassadeur d'Autriche et celui de France se disputant le pas jusqu'à arriver en se poussant l'un l'autre assez près de lui : « Messieurs, dit-il de suite, je ne puis attribuer ce qui vient de se passer entre vous qu'à un trop vif désir de me féliciter, et dois vous savoir gré de ce sentiment, tout en blâmant la manière de le montrer. »

Je ne lui ai pas vu ces costumes extraordinaires qu'on lui reprochait à l'armée. Extrêmement soigné dans sa toilette, trop peut-être pour un homme, il n'avait rien de particulier que ces boucles tombant sur les épaules, devenues communes aujourd'hui et qu'il portait seul alors. On lui reconnaissait une rare

intrépidité, et je le répète sur parole ; mais je l'ai assez vu pour pouvoir affirmer qu'il avait de l'esprit et beaucoup de bonté dans le cœur. Il était bon homme, bon enfant, dirais-je, dans ses rapports privés avec ses anciens amis, même ceux qui, comme mon mari, l'avaient aidé à monter et vu partir d'assez bas pour que sa vanité en pût souffrir. Un jour, en me parlant de sa mère qu'il paraissait aimer beaucoup, il me contait qu'étant allé la voir, après je ne sais quelles nouvelles dignités à lui accordées par l'Empereur, et voulant les lui expliquer, la bonne femme s'était écriée : « Voyez, ils chargeront tant l'âne qu'ils l'écraseront sous le bât ! » Parole prophétique, en effet. « N'est-ce pas là, madame, de la vraie philosophie ? » en me traduisant la phrase qu'il avait répétée en patois. *Povero fenno, povero fenno*, ajoutait-il, ramené par ce souvenir au langage de son pays, à celui que parlait sa mère. Il aimait beaucoup sa famille et appela près de lui plusieurs neveux et nièces, malgré l'opposition de sa femme qui ne les voyait qu'avec beaucoup d'humeur.

Quoiqu'il eût eu, dans sa jeunesse, la fantaisie de signer Marat pour Murat, il avait, comme beaucoup de parvenus, grand'peur des idées démocratiques, qu'il appelait révolutionnaires, et il comprenait fort bien qu'on fût roi par la grâce de Dieu et suivant le

bon plaisir. Napoléon lui-même a eu cette faiblesse. Ce que je trouve impardonnable en lui, si bien né pour commander aux autres, ce n'est pas sa volonté despotique, mais ses penchants aristocratiques. Les hommes peuvent faire des lois, des constitutions, des chartes, ils n'empêcheront pas qu'aux jours de discordes civiles, un génie supérieur, s'il existe parmi eux, n'arrive à les dominer, à se faire leur maître. C'est un fait qui agit et parle de lui-même ; on s'y soumet comme à la nécessité, nécessité qu'on peut adopter et bénir par le bien qui en sortira. La sottise, suivant moi, celle que Napoléon lui-même n'a pas su éviter, lui qui devait connaître son siècle et son pays, c'est de vouloir en faire un droit acquis aux siens, à sa postérité, d'avoir voulu admettre le trône à l'éclat que lui seul il pouvait lui donner, rabaissant ainsi son œuvre de grand homme jusqu'à l'œuvre de légitimité.

En lisant notre histoire, on doit se convaincre que ce prétendu prestige de royauté et de roi est détruit depuis si longtemps en France qu'on ne sait où remonter pour le retrouver. Dans leurs débats avec le trône, la noblesse, le Parlement étaient, dans leur intérêt personnel, il est vrai, tout aussi factieux, tout aussi révoltés que les jacobins et ce Louis XIV lui-même, ce charlatan de Majesté si prôné, on voit dans

les mémoires du temps, dans les correspondances saisies par Louvois, comment il était jugé et traité par ses courtisans, ses enfants naturels, ses favoris de Marly, etc., etc. S'il est vrai, comme on n'en peut douter, que Napoléon ait voulu recrépir, retremper la Majesté royale, c'est une idée indigne de lui et comme grandeur et comme intelligence. Dans l'état des choses et des esprits en France, la force matérielle, un conflit fortuit d'événements peuvent établir tel ou tel gouvernement; mais le bien qu'il fera aux masses peut seul l'affermir et le consolider. Parler d'hérédité, de légitimité, c'est sottise, dont rient tout bas ceux mêmes qui trouvent leur compte à se montrer si niais. Lorsqu'on a vu, comme nous tous, les grands noms de France dans l'antichambre et sous la livrée de l'*usurpateur;* lorsqu'on a vu tous les souverains de l'Europe refuser un asile à la famille des Bourbons; lorsque l'histoire nous montre toutes ces dynasties chassées, reprises et chassées derechef, cette phrase de légitimité qui s'appuie sur un principe et est impérissable comme lui, il y a quelque effronterie à la répéter encore. Il a fallu tout le génie de Bonaparte et son éclat militaire pour renverser la République; il a fallu l'Europe entière pour le renverser, lui; mais la légitimité soutenue, ramenée deux fois par cette Europe entière, est tombée trois fois

depuis cinquante ans, de son propre poids, par son fait, par son œuvre. Les révolutions se font par le pays ; mais, aux restaurations, il faut les armées étrangères, et c'est rare impudence à ces souverains fuyards de parler révolte ou usurpation, eux toujours chassés par ceux qu'ils appellent leurs sujets, toujours ramenés par l'ennemi. Si la République ne devait hériter des hommes et des maux que lui léguera la monarchie du bon plaisir, comme la monarchie de la charte (cet odieux système de corruption), on ne pourrait espérer qu'en elle ; mais lui laissera-t-on le temps de fermer les plaies qu'elle n'aura pas faites et qu'on lui imputera d'autant plus qu'elle les mettra à nu ; voudra-t-on acheter les biens qu'elle seule pourrait donner (mais qu'elle ne peut donner d'emblée) en se soumettant aux mauvais jours nécessités par ses antécédents et par toute l'opposition qu'on soulèvera contre elle? C'est ce qu'on ne peut attendre de la France, accoutumée qu'elle est aux renversements, aux révolutions, et n'y voyant plus guère qu'un accident périodique. Je ne pense pas que la République qu'on veut aujourd'hui soit celle des Brutus, des Cincinnatus, des vertus antiques enfin, si vertus antiques il y a, mais celle des intérêts de tous bien entendus, bien administrés. Or, celle-là demande du temps pour se produire, et je crois qu'il lui manque-

rait. Aussi ne la désirai-je pas, en aurais-je même une peur horrible, convaincue des dangers qu'auraient à courir ceux qui voudraient y travailler de cœur et de conviction.

Mais je reviens à Murat. Malgré son extraordinaire bravoure, il n'avait ni fermeté de caractère, ni force de volonté. Il s'engageait, il s'avançait, puis reculait et croyait s'en tirer par une gasconnade. Il n'était nullement fanfaron de courage, et je lui ai entendu dire qu'il n'avait été blessé qu'une fois et assez légèrement. Mais, comme il arrive toujours, les qualités qui lui manquaient étaient celles dont il se vantait. En parlant à mon mari de ses démêlés avec l'Empereur : « Il croit que je céderai, disait-il, mais je suis une barre de fer et le lui montrerai bien. » Et ce qui est plaisant, c'est que l'Empereur finissait par le laisser faire, soit qu'il y mît peu d'importance, soit qu'il n'eût pas le temps d'y songer. Inquiété, harcelé par les intrigues de sa femme, au lieu de les faire cesser en mari et en maître, il avait la prétention de les déjouer, de se montrer plus fin qu'elle. Il cédait en cela au nom de Napoléon, à la peur qu'il avait de l'Empereur (peur bien conditionnée, quoi qu'il en dît) lequel ne se mêlait pourtant pas de ces querelles de ménage. Sans être fidèle à sa femme, qui le lui rendait bien, il lui accordait beaucoup, un peu

par affection, plus par ménagement ou lassitude. N'osant éloigner quelques Français qui la servaient dans ses intrigues, il tenta une fois de s'en défaire par une mesure générale qui échoua devant la volonté de Napoléon, avec grande humiliation pour lui. J'en rendrai compte en son lieu.

Mme Murat, jeune, belle et Napoléon de son nom, avait toutes les prétentions, toutes les ambitions auxquelles tout cela peut donner lieu, exaltées encore, comme je l'ai dit, par l'exemple de sa sœur aînée qui trônait de son chef. Sa figure était charmante et même remarquable; sa peau d'une blancheur, d'une fraîcheur éclatantes, de beaux cheveux, des bras, des mains admirables; mais un peu trop d'embonpoint pour sa taille. Elle avait dans la bouche tout le charme de celle de Napoléon et, quand elle le voulait, la physionomie la plus attrayante; je dis quand elle le voulait, et c'était habituellement; mais un jour, dans une occasion bien grave pour elle, le Roi venant de nommer ministre de la police celui qui en était préfet et qui lui avait dénoncé les intrigues doublement coupables de sa femme avec Daure, elle me dit, comme je l'abordais : « Eh bien, voilà Maghella ministre; nous serons tous pendus. » Elle paraissait de sang-froid, et je fus pétrifiée de voir ce visage ordinairement si gracieux, si séduisant, changeant

d'expression comme de masque, en prendre une de dureté, de méchanceté, de haine. Le souvenir m'en resta et me gâta souvent cette figure qui me plaisait tant. Un homme de mes amis m'a conté que, sur le point d'épouser une jeune personne dont il était fort amoureux, le ton dont elle lui dit un jour : « Mais prenez donc garde », en lui arrachant de la main je ne sais quoi qu'il allait laisser tomber, le regard, la physionomie dont ce peu de mots furent assaisonnés le décidèrent à rompre son mariage. Il avait entrevu, disait-il, la griffe de la harpie, ce qu'elle fut en effet avec un autre que lui. C'est bien souvent dans les misères, parce qu'ils ne sont pas alors en garde, que se trahissent les caractères habitués à se déguiser.

Avec moins d'esprit naturel que son mari et ne représentant pas aussi bien, Mme Murat se croyait fort supérieure à lui et visait au grand caractère, à la force d'âme, au type Napoléon. Je n'ai rien vu, rien su d'elle qui justifiât cette prétention. A son arrivée à Naples, elle avait voulu et espéré être admise au conseil et prendre officiellement part au gouvernement, se fondant en cela sur l'exemple de la Caroline d'Autriche, détrônée par les Français. Saliceti, qui, comme je l'ai dit, travailla d'abord pour elle, la servit dans cette prétention que Murat repoussa toujours, mais qu'elle n'abandonna jamais. De cette

manie d'ambition qui lui venait probablement de son nom et qui n'était au fond qu'une vanité se trompant de route, car le rôle de la jolie femme lui convenait mieux que tout autre, sont résultés pour elle de grands torts et de grands chagrins.

N'ayant que peu d'affection pour son mari, son amour-propre souffrait seul des goûts passagers qu'il laissait voir ; mais, par ombrage de pouvoir, elle n'en aurait jamais toléré de sérieux. Son premier amant à Naples fut le duc de la Vauguyon ; sa faveur ne dura guère, et le choix du successeur Daure semblait indiquer que le besoin du changement avait été cette fois jusqu'à celui du contraste. Le premier, grand, mince, élancé, avec peu d'esprit, mais la tournure, les manières de l'ancien régime ; le second, court, ramassé, assez commun, quoique spirituel et ayant un ton détestable qui annonçait l'habitude de la mauvaise compagnie, surtout en femmes. Cette liaison eut plus de durée et ne fut rompue que violemment et avec beaucoup de scandale.

J'ai su à n'en pouvoir douter, par deux hommes également en position d'être bien informés, quoique par voie différente, qu'elle avait conseillé et beaucoup influencé son mari dans sa défection de 1814. Elle crut par là se montrer supérieure aux affections de son sexe et prouva seulement que, sans famille ni

patrie, elle n'avait nulle connaissance des hommes, nulle appréciation des faits, des événements, ni de la position. La sottise que faisait Joachim en se séparant de Napoléon, en s'alliant à ses ennemis, était si énorme, si palpable qu'elle atténuerait la lâcheté de l'action, si elle pouvait être atténuée. Le malheureux la déplora amèrement plus tard, avant même que le châtiment arrivât, comme il le laissa voir à mon mari dans un voyage que celui-ci fit à Naples, à la fin de 1814. Il l'a cruellement expié.

Je fis connaissance à Naples avec deux Français que je retrouvai plus tard à Paris et qui devinrent des amis. L'un avait émigré au commencement de la Révolution, parcouru toute l'Europe, visité même l'Amérique. Il avait de l'esprit, de l'instruction, beaucoup d'habitude du monde et des souvenirs de la société choisie où il avait vécu, ce qui, avec ses longs voyages, rendait sa société fort agréable. L'autre me prit en grande tendresse; je savais bien pourquoi et lui aussi, sans en rien dire. Les Français formaient à Naples, comme je l'ai dit, une espèce de colonie. Ils auraient dû s'unir, s'entendre entre eux, ne pas fournir matière à la malveillance des gens du pays, et, loin de là, ils s'attaquaient, ils se déchiraient à belles dents. Celui dont je veux parler, avec un verbe lent et traînard, sans inflexion, sans accent, disant

tout du même ton, et il disait beaucoup, passait pour le plus fatigant, le plus assommant bavard. On le fuyait comme la peste. On le disait bête, ce qu'il n'était pas à beaucoup près, quoique ennuyeux quelquefois.

J'ai toujours trouvé les bêtes beaucoup moins communes qu'on ne le dit et ai toujours vu qu'en se donnant la peine de chercher on finit par découvrir le coin intéressant, la bosse privilégiée. C'est ce qui m'arriva avec ce long B... : il avait près de six pieds. Je me révoltai contre sa réputation ; je soutins qu'il avait de l'esprit, et cela, je le pensais. Je le persuadai à un ou deux d'abord ; bref, je me complus à mon œuvre, et, un peu par esprit de justice, un peu amour-propre d'auteur, je le réhabilitai complètement. M. Baudus me disait : « Mais, c'est une création. — Non, en vérité; seulement une découverte, et j'y tiens. » Si bien que le brave homme, qui n'était pour tant pas bon homme, me prit en grande affection. En 1815, à son retour de Paris, dont il était absent depuis dix ans, il se trouva dans son intérieur une espèce de hors-d'œuvre ; non que la place fût prise, mais elle ne se trouvait plus, par empiétement sur le terrain du reste de la famille. Il venait me conter ses ennuis, et je pensais en l'écoutant qu'à toute association il faut la continuité, tant on se désapprend vite

de part et d'autre quand il y a interruption. Ce que j'ai vu de plus extraordinaire en ce genre, c'est la femme du général Aymé, Napolitaine, qui avait suivi son mari à Paris, après la Restauration. Elle prit patience quelque temps, puis déclara sa résolution de retourner à Naples. Comme on lui demandait pourquoi elle voulait quitter son mari et si elle avait à s'en plaindre : « Lui, c'est le meilleur homme du monde, le meilleur mari ; mais il est trop ennuyeux, ennuyeux à la mort, et je ne veux pas mourir. » Je ne sais s'il trouva la raison bonne, mais il la laissa partir.

C'est l'émigré qui m'a conté ce trait si touchant de bonhomie d'un Allemand, trait dont il avait été le témoin. Au plus fort de la Révolution, dans je ne sais plus quel canton de l'Allemagne, les plus pauvres des émigrés français étaient distribués chez les paysans par le bourgmestre du lieu, qui les imposait suivant leurs moyens. C'était aux jours de marché que la répartition se faisait. Un paysan, qui avait emmené chez lui celui qu'on lui avait donné, revient au marché suivant et va trouver le bourgmestre, qui croit d'abord qu'il veut se plaindre ou réclamer. « Oh ! mon Dieu, non, dit le brave homme ; mais ce pauvre Français ne comprend rien, il ne peut dire ni entendre un mot. Il a l'air si triste, si mal-

heureux! je viens vous en demander encore un; quand il aura un camarade, il ne s'ennuiera plus tant. »

J'en suis à cette cruelle année de 1810, où, à peu de mois l'un de l'autre, je perdis ma sœur d'abord, puis mon père. Ma pauvre sœur souffrait depuis longtemps d'une maladie de foie, dans laquelle l'abus de la saignée amena enfin l'hydropisie. Livrée alors à la plus haute piété (elle était devenue catholique), elle passa cinq mois dans de vives douleurs, souffrit la ponction plusieurs fois, des incisions aux jambes, attendant la mort chaque jour à toute heure (comme le prouvent deux lettres qu'elle dicta pour moi et que je n'ai reçues que plus tard) et la voyant venir avec le courage du martyr. Elle souffrait sans relâche; elle se savait sans ressource. M. Hallé, qui la soignait, m'a dit depuis que, la lutte se prolongeant autant, il s'attendait, à chaque visite, à la trouver abattue et reculant devant sa destruction; mais sa résignation, son héroïsme, car c'est le mot, se soutinrent jusqu'à la fin. J'ai su de mon frère aîné que, quelques heures avant sa mort, elle eut une crise de suffocation qu'il prit pour la dernière; elle ne pouvait parler, mais elle lui faisait signe de se rassurer et de rassurer ma mère. La parole lui étant revenue : « Ce n'est pas encore fini », dit-

elle; puis elle demanda son confesseur; elle put lui parler encore et l'entendre ; peu de moments après, elle expira. A la première nouvelle du danger où elle était, je voulus partir; mais on me l'avait caché longtemps, et il était trop tard.

La perte de ma sœur et celle de mon père bientôt après m'accablèrent. Je ne pouvais me consoler de n'avoir pas été près d'eux, dans ces derniers moments; de ne lui avoir pu donner, à elle, ces soins qu'elle m'avait tant prodigués. Car la jeunesse lutte contre la mort, et la sienne avait été aussi douloureuse, aussi pénible que celle de mon père fut prompte et douce. Je ne pouvais me persuader que je ne les retrouverais plus. La mort, l'horrible mort, pour y croire, il faut la suivre, l'épier, la voir arriver lente, inflexible, impitoyable, s'acharnant sourdement à son œuvre, et l'accomplissant d'heure en heure, se montrant, s'imprimant sur le front d'un être adoré, apportant chaque jour une souffrance nouvelle, une nouvelle impuissance, puis se dressant tout à coup pour le saisir et le frappant sous nos yeux, dans nos bras, malgré nos pleurs, notre désespoir, notre rage si vaine, si impuissante. Ah! misérable mère, c'est là ta fille ! Tu as bien pu lui donner la vie, funeste et perfide présent; mais tu ne la retiendras pas, tu ne la réchaufferas pas malgré tes prières, tes cris, ton cœur

déchiré et sanglant, ta vie que tu veux lui rendre, lui infuser avec ton souffle, ton sang que tu verserais goutte à goutte pour un moment, l'ombre d'un moment, tu n'obtiendras pas un moment! C'est la volonté de Dieu, qu'on veut que tu adores encore. Si celui qui viendrait de me frapper à mort me demandait une grâce comme j'ai demandé ma fille, comme je l'ai implorée, je ne pourrais la lui refuser, et ma fille m'a été enlevée! On dit l'homme borné, on ment. Nous sommes infinis pour souffrir. Qui le sait, ce qu'on peut souffrir? Est-ce que j'essayerai de le dire?

En pleurant ceux qui n'étaient plus, je voyais ma pauvre mère désolée, abandonnée; car mon frère aîné, revenu du Levant peu de jours avant la mort de Clémentine et qui restait seul auprès d'elle, ne pouvait, par sa nature mélancolique et renfermée, lui être d'un grand secours dans sa triste position. La mienne devenait de jour en jour plus insupportable; je tombais dans un état tellement nerveux qu'il nécessita une retraite que d'autres motifs me faisaient désirer depuis longtemps. Cotugno, le médecin fameux, me disait que j'avais le mal du pays; mais j'avais le mal de vivre, de vivre accablée d'ennuis de tout genre, sans pouvoir obtenir la paix intérieure, loin de ma mère, de mon fils, de toute affection con-

solante. Ceci semble un peu romantique ; je peux assurer pourtant que je ne l'ai jamais été et ai toujours cherché à tirer de ma position le meilleur parti possible. Ce dicton populaire : Là où la chèvre est attachée, il faut qu'elle broute, m'a toujours paru la meilleure leçon des femmes, puisqu'il n'est permis qu'aux hommes de lutter contre leur position. Je me méfie beaucoup de celles qui se piquent d'être *incomprises,* se posent en victimes, et se complaisent dans leur malheur, véritables *Indiana,* dont je ne plains que le mari.

Mon seul plaisir était de me faire conduire au bord de la mer et de passer des heures à regarder ces flots roulant l'un sur l'autre et arrivant presque jusqu'à moi. Tout ce qui rappelle l'infini porte au calme, à l'apaisement : peut-être est-ce la réaction de l'infini qui est en nous, de celui qui nous attend. La musique aussi me faisait du bien, machine nerveuse que j'étais ; mais j'aurais voulu l'entendre, seule, les yeux fermés, comme sur mon lit de malade, lorsque ma bonne sœur, à son piano, berçait, endormait la souffrance, ma sœur à jamais disparue !

Quelle puissance que la musique, non quand on la cloue sur des paroles, voulant en faire une langue à points admiratifs et interrogatifs, elle dont l'essence est le vague et qui sait émouvoir plutôt que peindre !

Ce n'est pas qu'elle ne doive avoir une couleur, un caractère ; qu'elle ne puisse être triste, gaie, religieuse, guerrière ; mais faite pour éveiller, pour exalter les sensations, devant même se modifier selon celles qu'elle cherche à produire, elle ne visera pas, si elle veut garder toute sa puissance et user de toute sa magie, à les exprimer précisément, à s'en rendre l'interprète exacte. C'est pourquoi j'ai toujours préféré de beaucoup la musique instrumentale, qui reste plus dans le vague, laisse le champ plus libre à l'imagination, et je ne connais rien de comparable à l'effet de certaines symphonies de Beethoven, dignement exécutées. Étranges machines que nous sommes et que certains accords, certains parfums ébranlent, transforment subitement, non pas seulement évoquant nos souvenirs, mais recréant le passé qui n'est plus passé, qui est présent, nous le rendant réel, vivace, ou plutôt nous rendant à lui ! Pourquoi repousser le somnambulisme ? Qui donc n'a vécu quelquefois, quoique bien éveillé, d'une vie toute fantastique, toute révélée ?

L'arrivée de Godefroy fit une heureuse diversion. Deux ans de pension en avaient fait un parfait écolier, un vrai *gamin,* si j'ose dire, dont les habitudes tranchaient un peu avec celles de son frère qui n'avait pas quitté le nid. Leur père leur donna un précep-

teur, homme de mérite et d'un bon caractère, auquel j'aurais voulu seulement un peu plus de fermeté. C'était le pays de la prépotence, et un Napolitain en venait difficilement à morigéner, à punir les enfants d'un Français haut placé. Ils travaillèrent pourtant, et le temps ne fut pas perdu.

On croit généralement l'éducation publique la meilleure pour les garçons ; peut-être a-t-on raison sous le rapport de l'enseignement, ou du moins de la subordination, de la soumission à la règle! Mais la partie importante de l'éducation, le développement des facultés aimantes, des affections du cœur, qui ne sont guère alors que celles de la famille, y perd nécessairement beaucoup, et pour les enfants de province ne voyant ordinairement leurs parents qu'une fois dans l'année, le mal me paraît incalculable. C'est dans l'enfance que ces affections doivent prendre racine, comme c'est dans l'enfance aussi qu'il faut semer les premiers germes de moralité, de bonté, non par des discours, des leçons, mais par l'exemple et les rapports habituels. Quels modèles en ce genre que les cuistres de collège auxquels nous confions nos enfants! Dire que le cœur s'apprend serait peut-être aller trop loin, mais du moins il s'inocule, il se communique ; c'est en se sentant aimé qu'on en vient à aimer soi-même, et le grand bienfait de la mère à

son fils, sa véritable mission près de lui, c'est de lui ouvrir le cœur, de l'échauffer par sa tendresse, ses soins, sa sollicitude, ses caresses, sa faiblesse, si l'on veut. Les enfants, qui ne peuvent avoir de notions, n'ont guère d'affections non plus, mais seulement des habitudes; c'est donc par l'habitude qu'il faut d'abord agir sur eux et chercher à faire naître en eux, sinon la volonté, au moins l'instinct de ce qui est bien.

Rousseau, qu'on admire d'autant plus qu'on le relit davantage, fait commencer l'éducation d'Émile à son berceau. Rien ne remplace, en effet, ces impressions du premier âge, infiltrées plutôt que reçues, ces accoutumances nées avec lui, se greffant sur le naturel, confondant les existences, et enlaçant le cœur de mille liens divers, puissants, quoique ignorés, et ne se détruisant jamais complètement. Gilbert, cet ignoble scélérat, qui avait tué son camarade et l'avait volé, contrefaisant pour échapper à l'échafaud la folie assez bien pour tromper tous les médecins qui l'observent, oublie au nom de sa mère et le rôle qu'il joue et sa vie à sauver; il se met à fondre en larmes. Sûrement cette pauvre mère avait été bien mère pour lui. Il y a un siècle ou deux, quand tous recevaient avec le lait des croyances, des habitudes religieuses, ces croyances cédaient souvent presque

toujours, si on veut, au bruit des passions et du monde; mais, en avançant dans la vie, quand ces passions parlaient moins haut, on revenait presque toujours aussi à la foi de ses jeunes ans. C'est que l'homme veut finir comme il a commencé, et que le vieillard qui oublie tout garde les souvenirs de son enfance, y revient sans cesse avec bonheur pour charmer l'ennui de sa fin. Il rêve le passé ainsi que jadis il rêvait l'avenir, et ses espérances, s'il en avait, ne vaudraient pas ses regrets. Si, comme l'a dit Chateaubriand, le matin de la vie est comme le matin du jour, plein de pureté d'images et d'harmonies, le soir en est, comme celui du jour, aussi, triste, silencieux, incertain et dans l'ombre.

C'est ici le lieu de dire que, connaissant le terrain et cédant à la nécessité, je dus renoncer à m'immiscer personnellement dans la direction de mes fils. Leur père voulant s'en charger seul, de plus assez jaloux de son autorité pour pencher sans s'en rendre compte vers l'avis que j'aurais combattu, je leur évitais du moins les inconvénients qui seraient résultés pour eux de mes efforts en ce genre. Rien de pis pour des enfants qu'une direction divisée et disputée. Je n'avais donc sur mes fils, non pas aucune influence, mais aucune autorité positive, et ils le sentaient si bien que, sans réflexion et d'instinct, c'était toujours

à leur père qu'ils s'adressaient pour demander, bien qu'ils le sussent moins facile que moi. Ils l'aimaient tout en le craignant, parce qu'il les aimait beaucoup lui-même et s'occupait d'eux en bon père; mais il était sévère, ombrageux, sujet à des accès d'humeur peu motivée, et avait la manie de prodiguer les remontrances, les réprimandes, les sermons; toutes choses qu'on n'arriverait à faire écouter qu'en s'en montrant avare et les réservant pour les grandes occasions.

Les enfants sont comme les hommes, ils se tournent vers l'autorité, et celui dont ils dépendent, qui les dirige, les gouverne, les récompense, même qui les punit, devient pour eux l'être important, le premier, celui dont ils se préoccupent, que peut-être ils aiment davantage. J'ai eu longtemps, sans le témoigner, le chagrin de me savoir comptant beaucoup moins près de mes enfants que leur père et la crainte d'en être moins aimée. Ils m'en ont bien dédommagée depuis, et si je pouvais reprendre à la vie, ce serait en songeant à leur tendresse pour moi, comme à leur belle et bonne nature.

Jean-Jacques dit dans son *Émile* qu'on a tort de vouloir un précepteur qui ait déjà fait une éducation, et que pour un homme, c'est bien assez de faire un homme. Il me semble ici qu'il se trompe et que la

phrase l'a entraîné; l'expérience dont on profite rarement pour soi, on peut en profiter pour ceux qu'on aime. Ma Caroline était beaucoup plus jeune que ses frères; je ne l'aimais sûrement pas moins qu'eux, et je crois avoir été, quoique tout aussi tendre, plus ferme avec elle dans son enfance que je ne l'avais été avec mes fils. Une petite circonstance que je vais conter me fit réfléchir et m'amena à lui montrer une volonté plus prononcée que je n'avais fait jusqu'alors.

Lorsque mon mari vint nous retrouver en France, il y avait déjà dix-huit mois que j'y avais ramené mes trois enfants. J'avais mis mes garçons en pension, suivant l'intention de leur père. Dans cet automne de 1813, ils vinrent avec moi passer les vacances à Fontenay, chez ma mère. Le bal de Sceaux était voisin, et les y ayant conduits une fois, il me fallait les y laisser retourner chaque dimanche, sinon grand chagrin et beaucoup d'humeur. A celui qui suivit le retour de leur père, on parle timidement du bal; il dit non, simplement et positivement, et voilà mes deux fils n'insistant pas, je m'y attendais bien, mais n'y pensant plus et jouant, s'amusant de fort bonne grâce, de fort bon cœur. L'aîné avait alors treize ans. S'ils eussent eu affaire à moi, ils auraient d'abord insisté, tourmenté longtemps, et s'il leur eût fallu céder, ils seraient restés fort chagrins, fort

maussades, fort ennuyés. La leçon me profita; je vis que la fermeté bien établie avec les enfants ne leur est pas seulement utile, mais profitable, comme servant à leurs jouissances et pouvant leur éviter les chagrins de leur âge. J'aurais dû le savoir depuis longtemps; mais, pour les mères comme pour les enfants, cent traités servent moins qu'un fait, et celui-ci me valut une découverte.

Nous sommes au siècle des découvertes. Il en est d'admirables assurément, et j'y crois d'autant plus que je ne puis les juger. Entre l'ignorance hautaine qui nie tout et l'ignorance humble qui ne nie rien, je préfère cette dernière (quand elle ne heurte pas trop le bon sens), comme gardant le rôle qui lui convient et n'empêchant pas le progrès, ne fermant aucune issue. Si nos savants n'eussent rejeté d'emblée et sans examen la puissance et la possibilité de l'emploi de la vapeur, Napoléon probablement eût réussi dans son expédition contre l'Angleterre; il ne serait pas tombé; il eût délivré le monde de cette odieuse domination des Anglais; nous n'aurions eu ni branche aînée, ni branche cadette, qui pourrit tout, ne pouvant trancher. Ils se sont d'abord prononcés contre; qu'aurait fait de pis un sot ignorant, dont l'ignorance eût au moins été l'excuse? Je viens de lire un ouvrage qui m'a beaucoup intéressée; c'est

le recueil des rapports de la commission de médecine nommée par l'Institut pour examiner le somnambulisme. Ces commissaires étaient adverses, et choisis tels exprès. Ils en sont pourtant venus à attester les faits les plus extraordinaires, non pas tout ce qu'on voulait leur persuader, mais plus certainement beaucoup plus qu'on n'en voudrait admettre sans leur témoignage. On croirait qu'après ce premier pas, ils vont redoubler de zèle et d'insistance pour discerner la réalité du mensonge, établir ce qui est positif, en tirer parti pour la science, s'il est possible, et prévenir surtout l'abus qu'on en peut faire. Loin de là; du moment qu'elle a reconnu quelque réalité dans le magnétisme, voilà l'Académie qui s'empresse de dissoudre la commission et tous les bonnets carrés jetant feu et flamme contre les magnétiseurs et les magnétisés. Ils mettent en avant les dangers du somnambulisme, ce qui est l'admettre jusqu'à certain point; mais s'abstenir, eux, probes et éclairés par brevet, c'est le livrer au charlatanisme, à l'intrigue, et accroître beaucoup ces dangers. Le moyen de ne pas les croire en cela conduits, sinon par la cupidité, au moins par leur orgueil? Que deviendront le plus souvent leurs arrêts, s'il existe réellement quelques êtres voyant la cause du mal, eux qui ne la devinent pas?

Malgré mon respect pour les découvertes, je ne

puis, en matière d'éducation, approuver cette manie de rendre tout facile, de tout enseigner sans efforts, sans travail. Aujourd'hui, quelques leçons suffisent, nous dit-on, pour apprendre la lecture, l'écriture, la grammaire, le dessin, etc., etc. Si cela était vrai, j'y verrais encore ce double mal, plus grand, suivant moi, que les avantages qu'on prétend y trouver, à savoir : cette facilité même d'apprendre qui, n'exerçant pas la faculté d'attention, d'application, la détruirait chez presque tous ou plutôt ne la créerait pas; puis cette absence de toute contrainte, de tout effort, effort, contrainte qu'il ne faut pas laisser ignorer à l'enfant, puisque tel sera un jour son inévitable lot. Que la méthode d'enseignement fût autrefois trop lente, trop hérissée d'épines et de dégoûts, je le conçois et applaudis à la réforme qui facilite et simplifie; mais si j'avais ce don des fées de tout montrer à mon élève sans qu'il prît la peine d'apprendre, je me garderais d'en user. L'homme est naturellement paresseux; le travail de l'esprit lui coûte comme celui du corps. La méthode qui parviendrait à enseigner tout en se jouant, comme on le dit, ne produirait que l'impuissance, et celui qui aurait appris sans peine, sans persévérance, serait incapable de tout, même d'utiliser ce qu'il sait. Le travail manuel excepté, comme celui des instruments où la flexibi-

lité, la souplesse de l'enfant, qui se perd si elle n'est mise en œuvre, est si précieuse et si profitable, je ne vois guère dans ce qu'on lui enseigne proprement dit, jusqu'à huit ou neuf ans, d'autre utilité que celle d'exercer sa mémoire, de le rendre apte à s'appliquer, à fixer son attention; mais cette utilité est grande, et la capacité d'apprendre doit précéder l'enseignement.

Je sais bien que Rousseau n'use pas d'autorité avec son élève, ne lui impose rien, ne l'astreint à aucune tâche; mais il devient son camarade et ne le perd pas de vue; mais il le place dans un monde qu'il a créé autour de lui, où tout converge, choses et individus, pour l'instruction d'Émile, qui n'est jamais endoctriné et ne reçoit d'enseignement que des faits; s'il n'est pas grondé d'avoir mal fait, il en est toujours puni par les suites mêmes de sa faute. C'est là la grande objection sans doute, non contre la bonté, mais contre la possibilité de cette éducation; aussi est-ce moins un mode positif que Jean-Jacques a voulu donner que le système, le type qu'il croit le meilleur et dont il faut chercher à se rapprocher le plus possible. On peut admettre que l'enfant élevé comme Émile dans toute sa liberté, son complet développement, dans l'exercice de sa volonté, qu'il ne voit pas subordonnée à celle d'un autre, mais à la

possibilité, à la nécessité d'abord, et plus tard à sa propre équité; ne recevant de leçons que des choses, des incidents qu'on fait naître autour de lui, leçons si propres à hâter la raison, à provoquer la réflexion, à mûrir le jugement, on peut admettre que cet enfant trouvera à temps encore la volonté d'apprendre et la force de persister. Enfin, tout système tendant à son but, celui de Rousseau qui veut faire un homme avant de faire un érudit, c'est-à-dire préserver le cœur, le garantir de tout mauvais sentiment comme l'esprit de toute idée fausse, former le jugement, éclairer et assurer la volonté d'où naîtra la moralité, celui-là doit retrancher d'abord sur ce que nous appelons l'instruction, et bien sûr qu'il n'y perdra rien. Mais dans notre éducation bâtarde, où l'élève, demi-tyran, demi-esclave, n'a ni les bienfaits de la liberté, ni les avantages de la soumission, accoutumé qu'il est à se tenir en garde contre ce qu'on va lui prescrire, à s'y dérober le plus possible, il faut bien vouloir pour lui et le contraindre à ce qui l'ennuie, sous peine qu'il ne s'y contraigne jamais.

IX

Au commencement de 1811, j'accouchai de ma bien-aimée Caroline, qui devait être pendant vingt-cinq ans la joie, la consolation de ma vie, et à laquelle je n'ai survécu que par la malédiction qui pèse sur moi. On croit toujours sa tâche plus rude que celle des autres ; mais, si je voulais entrer dans les détails intimes de ma vie, on verrait si jamais fardeau fut plus pesant que le mien, si nulle existence a été plus pénible, plus agitée, plus douloureuse. Je ferai graver sur ma tombe ces paroles de l'Ecclésiaste : « Ici ceux qui sont fatigués se reposent », et fatigué, qui le fut plus que moi? Mais le repos, le trouverai-je enfin, pauvre que je suis devenue, révoltée contre mon lot, ébranlée dans ma croyance et n'en gardant encore assez que pour m'effrayer de ce qui m'en reste et regretter ce que j'en ai perdu?

Je désirais passionnément une fille et je ne l'espé-

rais pas. J'avais eu trois garçons de suite, et croyais, je ne sais pourquoi, en avoir encore un quatrième. Avec quelle joie je la reçus! Comme elle changea mon existence! Si notre premier enfant se colore de nos illusions de jeunesse qu'il embellit encore pour nous, celui qui vient plus tard balancer, faire oublier les tristes réalités de la vie, est peut-être plus précieux, et si sa naissance, moins ardemment attendue, n'est pas saluée de tant de joie, peut-être le sera-t-elle avec plus de tendresse encore. Après tant de déceptions reconnues, tant d'espérances évanouies, tant de bonnes intentions déçues, ce bonheur d'être mère est resté seul debout, seul entier, toujours senti; et, s'il entraîne avec lui, comme toutes les affections passionnées, de rudes et cruels tourments, du moins il ne s'use pas, et notre cœur n'en est jamais ni désabusé, ni lassé. Quelles peines ne s'adouciraient près de ce pauvre petit être nous devant tout, ne vivant que par nos soins, et qui semble, en récompense, nous communiquer un peu de son heureuse imprévoyance et sa douce incurie? Cette impression a toujours été si puissante sur moi qu'elle agit encore aujourd'hui, brisée et vide comme je suis, et la seule distraction que j'aie éprouvée depuis mon supplice, c'est cette charmante petite fille de trois ans dont je m'étais emparée à Toulouse et qui s'était si bien attachée à moi qu'on

redoutait pour elle l'instant de mon départ. Elle était nerveuse, maladive, et, comme il arrive souvent aux enfants délicats, d'une intelligence extraordinairement développée, je dirais aussi d'une extrême sensibilité; mais les enfants de cet âge qu'on croit sensibles sont seulement impressionnables. Sa mère l'ayant amenée à Paris quatre ou cinq mois après que j'eus quitté Toulouse, j'eus le petit chagrin d'en être à peine reconnue d'abord. Seulement, elle n'imagina pas d'en faire le semblant, ce à quoi n'auraient pas manqué gens tout aussi oublieux qu'elle, et, quoique ce ne soit pas là le beau côté du parfait naturel, peut-être est-ce le secret du charme irrésistible de cet âge, la vérité qui se laisse voir sans intention, ni direction, véritable parfum de l'enfant.

J'aurais bien voulu nourrir ma fille, mais le souvenir de ce qui m'était arrivé avec mon Eugène, auquel j'avais été obligée de donner une nourrice à trois mois, et surtout la fréquence de mes attaques de nerfs, m'empêchèrent de le tenter. Elle annonçait une bonne constitution, la force, la santé, et telle elle fut longtemps. Rien ne pouvait faire présager la maladie qui l'a frappée; mais cette maladie, elle ne l'avait pas; les médecins la lui ont donnée, et, si l'horrible malheur de l'avoir perdue pouvait s'aggraver pour moi, ce serait par cette pensée.

Mme Murat, je l'ai déjà dit, n'aimait pas mon mari qu'elle trouvait trop bien avec le sien. Le Roi, en arrivant à Naples, lui avait promis un ministère, et il différait toujours par un motif ou par un autre. La vérité, c'est qu'il craignait l'opposition, les intrigues de la Reine, qui, lui avait-il dit un jour, dans ses idées de femme, le voyait de mauvais œil comme révolutionnaire. « Mais j'aurais cru, répondit mon mari, que c'était un titre auprès d'elle qui doit tout à la Révolution. »

Saliceti était mort depuis quelque temps, et je ne me rappelle plus qui le remplaçait par intérim, quand un jour le Roi fait appeler mon mari, lui dit qu'il faut absolument qu'il se charge de la police, où il ne peut mettre qu'un homme dont il soit sûr, et que c'est pour cela qu'il veut l'en charger. Ce n'était pas le portefeuille qu'on lui avait promis, ni celui qui lui convenait. Cependant, ennuyé de tout le tiraillement qui existait entre lui et M. de Mosbourg, il accepte et vient m'en informer, ne sachant trop s'il était content ou fâché. La nomination devait être annoncée le lendemain; je ne puis dire par quelle intrigue on parvint à la reculer d'abord, puis à l'empêcher. La femme qu'on mit en œuvre vit encore et passe pour sage. Pour moi, qui voyais avec peine ce ministère de la police, je fus,

sans en rien dire, fort satisfaite de le voir manqué.

C'est dans cette année 1811 qu'il y eut à la Cour grande rumeur et grand scandale. Plus ou moins bien instruit, chacun savait ou soupçonnait un peu; chacun racontait, niait, affirmait. Voici l'histoire en abrégé. A peu près fugitif de France, où il ne pouvait être employé par suite d'engagements contractés et non acquittés, à la vérité en qualité de payeur général, ce qui faisait la banqueroute celle du gouvernement et non la sienne, ne sachant trop que devenir, Daure était arrivé à Naples, vivement recommandé au Roi et à la Reine. Bientôt poussé par elle, il fut ministre de la guerre et de la marine. Il était l'amant de la femme : cela, chacun le savait; le mari seul l'ignorait; mais de plus il était son homme, son agent, il la servait dans ce qu'on peut appeler crime de haute trahison, et trahison bien noire, non parce qu'elle était haute, mais parce que c'était d'un mari pour elle qu'il s'agissait, pour lui de celui qui l'avait accueilli dans la mauvaise fortune et comblé de faveurs. Justement alarmé des menées de la Reine qui, n'ayant pu obtenir de lui tout ce qu'elle prétendait, s'était tournée vers Paris et mettait tout en œuvre pour le brouiller avec Napoléon et lui arracher le pouvoir, Joachim conçut le projet de se débarrasser des Français qui la servaient dans ses

intrigues, Daure, les Longchamps, Montrond, etc., et pour cela il eut recours à une mesure générale. Il décréta que, pour servir dans le royaume de Naples, les Français devraient obtenir de lui des lettres de naturalisation, se promettant de les refuser à ceux dont il se défiait. Vrai calcul de la faiblesse; car s'il n'osait pas leur retirer leurs emplois — Daure était, comme j'ai dit, ministre, Longchamps chambellan, sa femme dame du palais, etc., etc. — pourquoi aurait-il osé leur refuser de les naturaliser? Ce détour maladroit qui ne trompa personne, car on savait de reste dans quel but il agissait, avait de plus pour lui le grand mal de lui enlever, parmi les Français, tous ceux qui valaient quelque chose, aucun de ceux-là ne voulant consentir à devenir Napolitain. Quoi qu'il en soit, les affidés de la Reine, voyant Joachim résolu à se défaire d'eux, effrayés de plus par le bruit déjà répandu de certains documents positifs saisis par le préfet de police et livrés entre les mains du Roi, se décidèrent à partir, à céder à l'orage. J'ai déjà dit que le casin que nous habitions était en face du palais du Roi. Les Longchamps vinrent me faire leurs adieux, s'annonçant courtisans disgraciés, ce à quoi je ne répondis pas. La femme me demanda si elle ne pouvait pas espérer d'apercevoir la Reine d'une de mes fenêtres. Je la conduisis à mon bou-

doir et je l'y laissai seule et sans affectation pendant quelques instants, croyant voir qu'elle le désirait et ne voulant pas qu'elle me le demandât. On m'a dit depuis qu'elle avait un signal à donner; ce que je ne sais pas, mais croirais assez.

Joachim, délivré en partie de ceux qui lui portaient ombrage et avec raison, cherchait déjà quelque biais pour s'arranger avec les Français qu'il voulait garder en les dispensant de la condition qu'il venait de poser lui-même, lorsqu'un matin arrive de Paris, par le *Moniteur,* un décret de Napoléon, portant que les Français ayant conquis le royaume de Naples étaient de fait et de droit citoyens du pays, et n'avaient nul besoin de s'y faire naturaliser. C'était un cruel soufflet pour Murat déjà malade et établi récemment à Capo di Monte pour sa santé. Je devais avoir chez moi un concert le soir même et le décommandai sans attendre mon mari, trouvant que de la musique chez un Français, ce jour-là, semblerait une bravade aux oreilles de Joachim. Il était alors fort à plaindre, Maghella le préfet de police, qu'il fit ministre en récompense, lui ayant remis des lettres de la Reine et de Daure, qui prouvaient non seulement leur intimité, mais les efforts tentés pour décider Napoléon à ôter la couronne à son beau-frère et à la donner à sa sœur. Le désordre fut à son comble,

la désunion, les scènes presque publiques. Murat déjà souffrant eut une fièvre chaude; on craignait qu'il ne devînt fou. M. Baudus et un ou deux autres s'entremirent; la Reine pleura beaucoup, expliqua comme elle put, nia et attribua aux machinations de ses ennemis ce qui ne pouvait s'expliquer. Bref, on fit comprendre au Roi, peut-être à demi abusé, car il aimait sa femme, qu'il était dans l'intérêt de ses enfants de ne pas aller plus loin, d'oublier ou d'en faire le semblant, et tout se replâtra tant bien que mal.

A cette occasion, Joachim dit un jour à mon mari, en lui parlant de sa femme : « Elle est *là*, et moi, je suis *ici;* nous n'en parlerons plus. » Depuis, j'ai eu peu d'occasions de voir le ménage en présence, la Reine étant partie pour Paris peu après et n'étant pas revenue encore, lorsque j'ai quitté Naples. Andral, le médecin de la Cour, père de celui en renom aujourd'hui, qui était au fond vendu à la femme, quoiqu'en disant du mal quelquefois pour se reposer d'en dire toujours du mari, se démena beaucoup dans tout cela. C'était un singulier personnage, ayant de l'esprit, de la finesse, et pourtant commère, faiseur d'histoires, intrigant jusqu'au bout des ongles et ne se plaisant que dans les tripotages; atteint de plus d'une triste infirmité dont personne n'a pitié,

quoique faisant beaucoup souffrir ceux qui en sont dominés, l'envie, une basse et mesquine envie poussée chez lui à ce point de lui sortir par tous les pores. Quand il devait venir dîner chez moi, je disais à mon mari : « Ne mettez pas un habit neuf; ce pauvre docteur en serait jaune. »

Voici une petite histoire dont on pourrait faire un roman, quoique exactement vraie. Mme de Saint-Mesme avait marié une de ses filles au général Romeuf, ancien aide de camp de La Fayette, qui ne manquait jamais à conter et reconter sa vieille histoire de lanterne, où il avait été accroché, puis décroché par les tricoteuses le trouvant trop beau pour finir ainsi. Péborde, chirurgien du Roi, fort aimé de lui et lui étant très dévoué, était amoureux d'une sœur de Mme Romeuf, aimé aussi, et le mariage allait se faire. La Reine, voulant jouer un tour à Péborde, mit Romeuf en jeu, brouilla les cartes si bien que ce mariage se rompit, au grand désespoir du pauvre amoureux, qui faillit en perdre la tête. La jeune personne, de son côté, ne voulut plus entendre parler de mari ni de mariage. Deux ou trois ans après la rupture, elle eut une maladie de la gorge qui en nécessitait l'ouverture, opération difficile et surtout effrayante. La jeune fille déclara qu'elle ne s'y soumettrait que confiée à Péborde et persista à refuser

le ministère de tout autre. Il fallut bien s'y résoudre. L'amant opéra, il réussit et par suite il épousa.

Notre maison de campagne était charmante. J'y avais une vie plus tranquille et plus dans mon goût qu'à Naples. Ma fille croissait à vue d'œil, et nous en raffolions tous. J'ai oublié de dire qu'ayant eu le Roi et la Reine pour parrains, elle fut nommée comme sa marraine Marie-Annonciade-Caroline.

J'ai raconté ma chute à Servoz, celle dont nous fûmes menacés à San-Lorenzo, en Maurienne. Voici une aventure plus étrange, où le danger d'une autre nature avait quelque chose de fantastique. Nous étions à Naples; j'étais allée avec mes trois enfants me promener à Chiaja, et, suivant toujours le bord de la mer, nous étions arrivés jusqu'au vieux palais de la reine Jeanne. Nous descendîmes de voiture, et, après avoir marché quelque temps, j'allais y remonter, quand mes deux fils, voyant une barque arrêtée là, me demandent de revenir par eau. Je ne m'en souciais pas trop; mais ils en avaient tant d'envie que je voulus les contenter. Je dis à mon cocher de se rendre de son côté à l'endroit où nous irions descendre du bateau. Il n'y avait qu'un marinier d'assez mauvaise figure, ce qui est assez ordinaire aux gens du port. J'entre dans ce bateau avec mes fils, ma fille et sa nourrie, et y fais entrer les

deux domestiques qui étaient derrière la voiture. La journée s'avançait, le soleil commençait à baisser, la promenade était délicieuse, et nous en étions tous contents. Nous arrivons ; mes deux garçons sautent les premiers à terre, les domestiques suivent pour nous aider à descendre, et, comme je faisais passer devant moi la nourrice avec ma fille, voilà la barque retournée et s'éloignant du bord, à coups de rames que redouble le batelier. Je ne songeais pas à m'effrayer ; mais étonnée et ne comprenant pas ce qu'il voulait, j'interpelle cet homme et lui dis de retourner sur-le-champ, que je veux descendre de suite. Mes enfants, les domestiques l'appellent de leur côté ; il ne répond pas, n'écoute pas et n'en rame que plus fort. L'inquiétude me prend ; j'insiste, il ne paraît pas m'entendre, et ce malheureux bateau marche et s'éloigne toujours. La nourrice commence à perdre la tête, se met à pleurer, à crier, à invoquer la Madone et tous les saints. Je la fais taire et prends ma fille dans mes bras. Elle n'avait que quelques mois, et sa figure tranquille, ses yeux grands ouverts et réjouis m'allaient au cœur, à travers toutes les craintes qui commençaient à m'assaillir. Je pouvais en concevoir plus d'une. L'usage à Naples, comme à Paris, est de prendre pour nourrices des femmes de campagne, des *pasquiane ;* leur costume de paysanne est tout

bordé de galons, de franges d'or; leur ambition, leur orgueil, leur bonheur est d'en porter le plus possible, et la mienne, dont je soignais beaucoup la bonne humeur, en était toute chamarrée ; plus une résille en lacets d'or sur la tête, plus ce qu'elles appellent des boucles d'oreilles, c'est-à-dire d'énormes et pesantes roues en or, si massives et si lourdes qu'on les retient par un ruban passé au-dessus de l'oreille qu'elles emporteraient sans cela. Était-ce cette défroque qui tentait le batelier et dont il voulait s'emparer ? Mais comment et à quel prix ? D'un autre côté, il avait été constaté que c'étaient des mariniers qui, payés par la vieille Caroline, réfugiée en Sicile, avaient fait sauter le palais de Saliceti à Chiaja, par un baril de poudre qu'ils étaient parvenus à introduire dans une cave.

Les lazaroni en général n'aimaient pas les Français, qui, en les astreignant à quelque simulacre de police, leur avaient interdit les escaliers des édifices publics, des hôtels où ils passaient ordinairement la nuit, couchés sur la pierre ou dans les corbeilles. Celui-ci, nous ayant reconnus pour Français, trouverait-il bon de nous jeter à l'eau? Toutes ces idées se croisaient, s'échauffaient dans ma tête ; je m'efforçais pourtant de montrer du sang-froid et de cacher ma peur. J'avais beau m'adresser à cet homme

dont la figure alors, à tort ou à raison, me semblait celle d'un vrai brigand, j'avais beau l'exhorter, le menacer, lui promettre, il ne me regardait pas, ne tournait ni ne levait la tête, n'avait seulement pas l'air de savoir que nous fussions là. La terre s'éloignait de plus en plus; je distinguais à peine mes garçons, les domestiques courant sur le rivage en agitant leurs mouchoirs; mais je voyais le golfe s'élargir, et s'approcher la pleine mer; puis le soleil en bas et prêt à s'y cacher. Cette admirable vue, ce ciel du Midi, le vrai ciel, cette eau sans bornes, toutes ces merveilles sous mes yeux, puis mon effroi toujours croissant, ce bruit de rames, le seul que j'entendisse, ma pauvre enfant jouant dans mes bras et ce bateau nous entraînant à je ne sais quel danger inconnu, ce n'était plus la réalité, mais un rêve, un cauchemar plus terrible encore peut-être par le calme, la paix qui régnaient autour de nous. Ah! comme on sent la vie alors, comme on y est insuffisant! Je n'espérais plus que dans quelque rencontre et recommandai à la nourrice qui y voyait de plus loin de regarder de tous côtés si elle apercevait quoi que ce fût, résolue que j'étais à crier, à appeler au secours. Le temps passait et le jour allait disparaître, quand tout à coup et sans démonstration aucune — pas un geste, pas un regard — cet homme, toujours en silence, retourne la barque

et nous ramène vers la terre. Ses yeux mieux exercés que les nôtres avaient-ils vu approcher quelque bâtiment et se hâtait-il de revenir sur ses pas? S'effrayait-il de ce qu'il allait faire? S'était-il seulement amusé à nous faire cette horrible peur? C'est à quoi je ne pensais guère. Chaque coup de rames retentissait alors à mes oreilles aussi délicieux qu'effroyable quelques moments avant, et,pour savoir tout ce que nous pouvons éprouver, il faut, comme en cette occasion, avoir passé du comble de l'effroi à la sécurité, à la joie, et cela sans transition, sans lutte, sans qu'aucun effort à faire ait détourné nos idées et occupé notre imagination. Nous arrivâmes enfin; mes fils et les domestiques, n'osant pas s'éloigner, couraient sur le rivage; notre homme, toujours muet, s'enfuit sans attendre son payement. Rentrés fort tard chez moi, où nous étions attendus, et racontant à table notre aventure, mon mari me gronda fort de mon imprudence et insista sur le danger que nous avions couru comme sur le bonheur d'y être échappés. Il fit rechercher l'homme, qui ne se retrouva pas.

Puisque j'en ai parlé, je raconterai en peu de mots l'explosion qui fit sauter le palais de Saliceti, situé à Chiaja et qu'il habitait avec sa fille, la duchesse de Lavello. Des émissaires de la Reine ayant pu

introduire un baril de poudre dans une cave y mirent le feu un soir, après avoir vu le ministre rentrer chez lui. Toute une aile du palais sauta. La duchesse de Lavello, grosse alors de cinq ou six mois, dont l'appartement était placé de ce côté et qui était déjà au lit, fut enterrée sous les décombres. C'était, heureusement pour elle, une femme de tête et possédant beaucoup de sang-froid. Elle ne perdit ni espoir ni courage, écoutant attentivement et attendant le moment où quelque bruit au-dessus d'elle l'avertirait qu'on commençait à la chercher, ce qui ne pouvait manquer d'arriver, me dit-elle, à moins d'un tremblement de terre qui eût tout englouti. Après quelques heures de travail, guidé par les cris qu'elle poussait alors, on pénétra jusqu'à elle qu'on trouva couchée sur un matelas. Elle n'accoucha qu'à terme d'une fille très bien portante, quand je la vis, et qui paraissait ne se ressentir en rien de cet événement. On m'a dit depuis qu'elle était idiote, ce qu'on attribue à tort ou à raison à ce que dut éprouver alors la mère. Saliceti, sorti quelques minutes avant de chez sa fille, était rentré dans son appartement, qui ne fut même pas ébranlé. Cette fois encore, celui qu'on voulait atteindre fut sauvé comme par miracle. C'est ce qu'on a toujours vu et ce qui devrait bien dégoûter des machines infernales les gens capa-

bles d'y recourir. Il n'est qu'une manière d'avoir certainement la vie d'un autre, c'est de donner la sienne comme Louvel, et c'est la seule aussi de relever et, en certains cas, d'ennoblir l'assassinat. On s'efforce vainement de faire du régicide un homicide à part, comme mille fois plus criminel, tandis qu'il n'est à part que comme le seul recours possible du droit contre l'oppression. Seul parmi les meurtriers, le régicide peut se croire appelé à remplacer la justice humaine qui fait défaut, à s'armer du glaive de la loi, lorsque la loi ne peut atteindre. L'humanité paye bien cher les fautes, les crimes des rois qui ne sont ni responsables, ni justiciables de leurs hauts faits, et c'est pour eux, c'est-à-dire contre eux, qu'a réellement toute sa vérité, tout son poids immense, cette grande raison du salut public dont ils veulent s'étayer toujours. Il me semble assez rationnel que ceux qui se placent au-dessus des lois soient par cela seul mis hors la loi, et qu'on rentre vis-à-vis d'eux dans le droit de se faire justice soi-même, puisque la société s'y refuse. Là où le pouvoir des princes est despotique, ils ne meurent presque jamais que de mort violente, ce qui est la conséquence naturelle d'un pouvoir sans frein comme sans limite. Ce mot de régicide dont ils veulent nous faire un épouvantail, un crime exceptionnel, ne nous en ont-ils pas donné d'assez fréquents

exemples, s'entr'égorgeant, s'étranglant en famille, quelquefois même juridiquement comme Élisabeth a fait de Marie Stuart, comme la Sainte-Alliance de Joachim qu'elle avait reconnu, comme les Bourbons mettant à prix la tête de Napoléon? Celui qui eût frappé Charles IX, prêt à ordonner la Saint-Barthélemy, et qui l'eût frappé sachant bien qu'il donnait sa vie, on l'eût conduit à l'échafaud dans l'appareil réservé aux parricides; mais en eût-il moins été martyr dévoué à son pays, à l'humanité?

Quand on se rappelle le parlement de Paris inventant, entassant les tortures les plus inouïes, les plus épouvantables contre ce malheureux Damiens, lorsqu'il ne s'agissait que d'une égratignure, et une égratignure à un Louis XV, qu'on voulait flatter en cela, on ne saurait trop bénir la Révolution qui a aboli la torture et bridé ainsi le zèle des magistrats courtisans. Les hommes du pouvoir ne s'améliorent pas comme les institutions, qui pourtant marchent bien lentement. Nul doute que les Decazes, les Persil, les Martin du Nord, les Frank-Carré d'aujourd'hui, ne rivalisassent d'ardeur et de sagacité tortionnaires avec nos parlementaires d'autrefois, s'ils n'avaient les mains liées et leur adoration monarchique des bornes qu'elle ne peut franchir.

J'ai conté la tentative faite par Joachim pour

obliger les Français employés dans ses États à s'y faire naturaliser, et la manière si fâcheuse pour lui dont Napoléon avait tranché la question. Mais voilà qu'à la fin de 1811, l'Empereur à son tour fait paraître un décret portant que tout Français qui voudra servir à l'étranger, civil ou militaire, sera tenu à lui demander l'autorisation de s'y faire naturaliser. Il y avait là contradiction explicite, au moins pour le royaume de Naples, avec la déclaration précédente du droit de citoyen y acquis aux Français par celui de la conquête. Mais les rois absolus font des injustices et des non-sens, tout comme ceux à la Charte. Seulement ils ne les font pas motiver, discuter, exalter effrontément en face de la nation, n'ayant pas, eux, de Chambres à leurs gages pour prêcher le mensonge et la corruption. Le pays également exploité par les uns et par les autres, absolus ou constitutionnels, est de plus dépravé, mis en dissolution par les derniers, et il y a déjà longtemps que le ministre Walpole se vantait d'avoir le tarif de chaque conscience en Angleterre, ce digne berceau des gouvernements représentatifs. En 1812, le titre de *sujet* français était, dans le monde entier, égal au moins à celui de citoyen romain jadis, et, patriotisme à part, on devait y tenir comme à une dignité. Aussi, la grande majorité des fonctionnaires, ceux surtout en

position élevée, n'hésitèrent-ils pas à la quitter pour rester Français. Mon beau-frère, premier aide de camp du Roi, partit l'un des premiers. Peu de temps après, mon mari donna sa démission de Directeur général et de conseiller d'État. Les propriétés qu'il avait acquises dans le royaume de Naples y nécessitant sa présence pour quelque temps encore, il fut décidé que je partirais d'abord avec mes enfants pour Paris, et qu'il nous suivrait aussitôt que ses affaires le permettraient.

Je partis, en effet, en mai 1812. La Reine était alors à Paris ; le Roi, prêt à aller rejoindre l'Empereur pour cette fatale expédition de Russie, était encore à Naples. Je fus prendre congé de lui, me promettant bien de chercher à tirer parti de ce dernier entretien pour l'arrangement de notre affaire. J'avais toujours vu avec peine mon mari appeler des fonds de France pour faire bâtir en Italie ; avec plus de peine encore, je le voyais solder exactement, aux échéances, cette partie du prix de ses acquisitions, dont il avait été chargé à titre d'intérêts par la malveillance du ministre des finances, malgré l'intention et l'engagement spontané du Roi de les lui donner intégralement. Cet intérêt en numéraire d'un capital en cédules, et nominativement énorme, devenait exorbitant et se montait presque à la moitié de

ce capital. J'avais toujours conseillé de ne pas payer, de se laisser plutôt saisir, bien sûre d'ailleurs qu'on n'en viendrait pas là, et ayant le sentiment que, malgré la puissance colossale de Napoléon, on ne devait pas regarder des biens d'émigrés dans le royaume de Naples comme des propriétés bien solidement assises. Loin d'adopter ces idées, mon mari avait toujours soldé exactement ; bien plus, il s'adonnait à faire des réparations, des améliorations qui augmentaient la valeur des biens, il est vrai, et eussent été d'une bonne administration en cas ordinaire, mais ne valaient rien dans celui-là. Obligé alors de quitter Naples, et la campagne de Russie, qui se préparait, commençant à inquiéter ceux mêmes qui se confiaient le plus dans la fortune comme dans le génie de l'Empereur, il consentit que je parlasse au Roi comme je le désirais.

Après une longue conversation où Murat fit assez le Gascon sur les Français quittant son service pour la plupart, sur mon beau-frère et mon mari qui l'abandonnaient, me dit-il, je pus enfin en venir à ce qui m'intéressait. Je lui dis qu'il se rappelait sans doute que c'était par sa volonté et sur sa promesse d'en fournir le prix que mon mari avait fait ces acquisitions ; que les conditions imposées plus tard diminuaient presque de moitié le don qu'il avait voulu

nous faire; qu'obligé de quitter le royaume, mon mari se voyait chargé d'obligations fort lourdes et d'autant plus difficiles à remplir que personne, comme le Roi ne l'ignorait pas, ne voudrait acheter au comptant des biens d'émigrés; que, toujours reconnaissante de ses bonnes intentions, je voulais pourtant lui apprendre qu'une affaire qui nous avait d'abord promis beaucoup pourrait tourner à nous devenir onéreuse, ce qu'il était loin de vouloir; que je lui demandais donc de nous racheter ces biens en inscriptions de rente, au prix qu'il y mettrait lui-même. Il me l'accorda sur-le-champ, s'engageant de plus à se prêter à tous les arrangements qui conviendraient à mon mari, me répétant toujours pourtant que celui-ci ne partait pas encore, qu'il ne le laisserait pas partir; que cette grande affaire de naturalisation pourrait s'arranger, etc., etc. Il est possible qu'il le regrettait lui personnellement, parce qu'il l'aimait réellement beaucoup; mais, à travers toutes ses phrases, il m'était facile de voir percer un certain allégement, certaine satisfaction d'écolier en vacances, de n'avoir désormais affaire qu'aux naturels du pays, gens à formes soumises et obséquieuses, ne faisant jamais observations, ni objections; mais ayant la plupart en poche l'autorisation de Ferdinand pour servir l'usurpateur, c'est-à-dire mission de le

trahir. Quand on a vu ces rois plébéiens se gonfler si promptement, si avidement d'infaillibilité comme d'inviolabilité, comment s'étonner encore de la sottise, rouille et cachet des légitimes, nourris de plus du bon plaisir et bardés de la grâce de Dieu ?

Je revenais chez moi assez satisfaite, et racontais le tout à mon mari, quand M. d'Arcambal qui se trouvait là me demanda si Joachim avait signé. Comme je le regardais sans répondre : « C'est que, dit-il, dans une affaire à peu près semblable, je suis allé trouver le Roi comme vous ; mais je m'étais muni d'une demande par écrit, où il ne fallait plus qu'apposer son nom. N'en ayant pas fait autant, je crains bien que sa promesse, lui surtout étant prêt à partir, ne vous serve à rien. » Et cela se trouva vrai.

Je me mis en route avec mes trois enfants et ma femme de chambre. Je devais me faire accompagner d'un valet de chambre qui m'eût été bien nécessaire pour un voyage aussi long et dans le pays que j'allais traverser ; mais le fils de ma pauvre bonne Ursule, que j'avais fait venir à Naples pour le sauver de la conscription, se montra si malheureux, si effrayé d'y rester après moi, que, quoique ce ne fût guère que me charger d'un enfant de plus, je me décidai à lui donner la place du domestique, ce qui rendit mon voyage très pénible. Les routes étaient peu sûres ; on

était souvent attaqué, et les choses se grossissant comme toujours, ce n'étaient que récits de voyageurs arrêtés par les brigands et tués ou gardés par eux jusqu'à rançon. J'avais remarqué que c'était presque toujours le matin, au départ, après une nuit passée dans un de ces mauvais gîtes si fréquents en Italie, surtout dans les États romains, que les voitures étaient attaquées, ce qui semblait indiquer quelque connivence entre les aubergistes ou les postillons et les brigands. Cela me décida à marcher nuit, et jour et à ne séjourner que dans les grandes villes. Arrivée à Gaëte, on me fit tant d'histoires effrayantes, dont quelques-unes bien constatées, que la peur me prit tout de bon. Avec mon fils aîné, âgé de douze ans, et celui d'Ursule, de dix-sept ou dix-huit, je me trouvais le héros de la bande ou du moins son protecteur. Je fis prier le général Le Sénécal, qui commandait à Gaëte et que je connaissais, de venir me voir; il accourut, quoique malade. Je lui avais gagné le cœur, en trouvant toujours bon qu'il eût toujours oublié sa bourse, quand il perdait au jeu avec moi. Je lui contai mes inquiétudes, et, tout en me disant ce qu'on dit à une femme qu'on veut rassurer, il me proposa, au lieu de l'escorte de gendarmes napolitains dont je ne voulais pas, et avec raison, me dit-il, de faire courir devant ma voiture, dans un chariot

de poste, quatre soldats français avec un sergent qu'il choisirait. L'idée m'allait à merveille, et j'en profitai. Il est certain qu'en traversant je ne sais plus quel mauvais pas, nous vîmes apparaître de bien mauvaises figures que je m'imaginai tenues en respect par mon *armée.* Je la licenciai enfin, quoiqu'elle goûtât fort cette façon d'aller et m'eût suivie ainsi jusqu'à Paris.

Le voyage, au reste, ne s'annonçait pas sous d'heureux auspices. Nous eûmes le premier jour un orage épouvantable ; le tonnerre tomba à quelques pas devant nous, les chevaux s'effrayant et se cabrant. J'en avais plus peur encore, je crois, que des brigands ; car les orages de Naples, si violents et si fréquents qu'ils fussent, ne m'avaient pas aguerrie, au contraire. Cette fois, les anciens y eussent vu un mauvais présage ; mais de mauvais présage, en est-il pour qui va chercher son pays, regretté, désiré depuis quatre ans ?

Je m'arrêtai d'abord à Rome ; Rome dont le séjour me plairait tant, un peu, je crois, par le prestige de dire le Tibre, le Capitole, la Roche Tarpéienne, comme je dis ici le pont Neuf et la rue Dauphine. Ce sentiment n'est chez moi ni de commande, ni de semblant, choses que j'ai en aversion, et tient peut-être à ces quatre années d'enfance passées sous la

gouverne de mon abbé, tant nos premières impressions sont vivaces et ineffaçables. A propos d'enthousiasme de commande, je me rappelle certaine course à l'ermitage de Jean-Jacques. Personne, je crois, n'aime et n'admire Rousseau plus sincèrement que moi, relisant *Émile* tous les deux ans et en sachant plus d'un morceau par cœur. J'étais jeune alors et, raison de plus, toute disposée pour ce pèlerinage. Nous étions dix ou douze tant hommes que femmes. Voilà, en approchant du *lieu saint,* la plupart de mes compagnons saisis d'une sorte de frénésie; l'un regardant en l'air, l'autre en dedans; celui-ci s'arrêtant tout court, puis s'élançant comme entraîné; celui-là ramassant des cailloux; un enfin faisant la roue..... Jean-Jacques, l'ermitage, la Julie, impossible à moi d'y penser, impatientée que j'étais de cette étrange ébullition et ne me sentant pas de force à prendre le niveau.

Je reviens à ma voiture. J'allai de Rome à Florence, puis à Milan, puis à Turin, séjournant toujours un peu. Arrivés près de Verceil, nous trouvâmes la route couverte de gendarmes qui battaient le pays pour un assassinat commis le matin même. Me revoilà aux abois. Les nuits étaient fâcheuses; chacun dormait autour de moi, qui veillais comme une lampe à côté de mes enfants (hélas! alors j'en avais trois!), croyant

voir un homme dans chaque tronc d'arbre et attendant le brigand qui ne vint pas.

Arrivée en Suisse, je respirai et m'arrêtai quelques jours à Troinex chez ma cousine, où j'avais passé quelques mois neuf ans auparavant avec ma sœur. Les Genevois avaient toujours la même haine pour les Français ; mais ils la montraient davantage, et en parlant de la guerre déclarée avec la Russie et des immenses préparatifs de cette expédition, ils laissaient percer l'espérance de nos revers et de notre abaissement.

Quand j'approchai de Paris, la fièvre d'arriver me prit. Je souffris le martyre, pendant les vingt dernières lieues. Touchant au terme, il me semblait que je ne l'atteindrais plus ; que cette joie tant rêvée, tant dévorée d'avance, allait m'échapper, prête à la saisir. Enfin, j'entre dans Paris, je le traverse, admirant tout sans rien voir, j'arrive à la porte de ma mère! De joie, en est-il donc pour nous? On parle de déceptions, de l'impuissance de notre nature, de notre insuffisance à jouir de ce que nous avons tant appelé : mais c'est pour le bonheur seulement qu'existent ces déceptions, et faut-il nous les imputer? Ce n'est pas notre cœur qui fléchit et nous fait défaut ; lui, si robuste pour la douleur, faiblirait-il toujours devant la joie? C'est qu'il ne lui en est pas accordé sans

mélange, et qu'il ne peut s'ouvrir à aucune, sans rouvrir aussi quelque plaie. Nous sommes infinis pour souffrir, et si horrible, si dévorant que j'eusse prévu le malheur qui m'a écrasée, je le trouve en réalité mille fois plus horrible et plus dévorant encore. Ce moment de l'arrivée, ce moment tant aspiré fut un des plus douloureux de ma vie. Mon père, ma sœur que je ne retrouvais pas; ma mère si changée, si affaiblie, si affaissée! Jusqu'à la pauvre bonne Ursule que j'avais laissée verte encore et que je voyais vieille femme, et tout cela en moins de quatre ans! Ah! ne nous séparons pas de ceux que nous aimons, de ceux surtout qui nous devancent dans la vie! Ce n'est qu'en les voyant chaque jour que nous pouvons nous abuser sur le ravage des années, et, pour ceux qui ont succombé, revoir les lieux où on les a quittés, c'est les perdre encore une fois.

Ma mère voulut me garder d'abord chez elle, moi et les miens, et j'y restai près de deux mois. Les premiers moments, le trouble de l'arrivée passés, je fus navrée du changement survenu en elle comme autour d'elle. Plus d'entourage, plus d'habitués; mon frère aîné seulement, revenu d'Orient comme je l'ai dit, et dont le caractère morose et peu sociable se faisait souvent sentir à elle par ses inconvénients; l'appartement silencieux, désert; la chambre de mon père

vide; l'entresol de ma sœur occupé par un étranger; ma mère, cette femme si énergique, d'un caractère si ferme, d'une si rare force d'âme, découragée, courbée, anéantie, assise dans sa bergère, la tête renversée, son mouchoir sur la figure, elle passait des heures entières sans parler, sans s'occuper, sans donner signe de vie. Elle avait perdu en six mois sa fille aînée, son mari; elle était menacée de perdre son fils cadet, dont la mort nous fut en effet annoncée peu après mon arrivée, et je dus me charger de la lui apprendre.

Je vis la nécessité de me consacrer à elle et j'en sentis le besoin. Ma position le permettait. Mon mari avait prescrit de mettre ses fils en pension aussitôt que je serais arrivée à Paris, et j'allais rester seule avec ma Caroline, mon petit trésor d'un an. Je pouvais donc arranger ma vie à mon gré et la donner à ma mère. Les idées religieuses que j'avais acquises avec tant de peine, avant mon départ pour l'Italie, avaient bien mis alors quelque discord entre nous, quoique beaucoup moins qu'entre elle et ma sœur; mais j'étais bien sûre qu'en me dévouant à elle, en ne la quittant que le moins possible, en étant toujours là et contente d'y être, je la relèverais peu à peu et qu'elle reprendrait à la vie. Rien de si doux au cœur d'une mère que l'affection de son enfant, si ce n'est

la certitude du plaisir qu'il trouve lui-même à être auprès d'elle. Nos fils peuvent nous aimer, être bien pour nous par beaucoup de motifs divers ; le sentiment du devoir peut entrer dans les soins qu'ils nous rendent, dans le dévouement qu'ils nous montrent ; mais si, avec l'affection, l'attrait et la sympathie existent, si nous pouvons avoir pour eux le charme que nous trouvons en eux, une pauvre mère sera trop heureuse. Dans toutes les affections humaines, ce qui est instinctif, spontané, involontaire est aussi ce qu'il y a de plus puissant et de plus doux. Cela ne fait pas l'éloge du cœur de l'homme, ou du moins de son équité, mais pourrait peut-être expliquer certains attachements dont on s'étonne toujours parce qu'ils ne semblent fondés sur rien. Ces attachements peu motivés, ces unions mal assorties, où il faut se dire que la sympathie a remplacé ou créé la convenance, ne sont pas rares, mais il y a loin de là à cette affection canine, à cet amour de Pasiphaé, qu'on veut mettre à la mode et dont les romanciers du jour, George Sand surtout, se plaisent à doter leurs héroïnes, et qui s'exalte par la bassesse, la turpitude de l'objet aimé. Dans *Leone Leoni,* par exemple, le héros commande à sa maîtresse, qui est au lit, d'éteindre sa lumière parce qu'il veut se substituer à lui-même un rival opulent qu'elle a repoussé et qui la

lui payera bien. Elle s'aperçoit de la supercherie par le plus heureux hasard, mais sa passion n'en baisse pas d'un cran, et elle se retrouve le lendemain matin tout aussi enragée que la veille. Il est vrai qu'elle s'est éveillée à temps pour échapper au remplaçant, et qu'on ignore ce qu'eût pu produire le succès de ce joli tour. Les dames de ce calibre se plaignent d'être *incomprises,* quand on n'admire pas ce genre d'exaltation qu'elles veulent nous donner pour le sublime de la nature dévouée de la femme. Incomprises! C'est leur cri de ralliement. Mais fi, mille fois fi de ces passions de brutes, où il ne peut entrer ombre d'amitié, de confiance, d'estime, d'affection quelconque du cœur! Que celui d'une femme ne se détache pas par l'ingratitude, l'oubli, l'abandon de ce qu'elle aime, je le comprends et j'en ai pitié. Peut-être y compatirais-je d'autant plus qu'elle prouvera par là n'avoir cédé qu'à un sentiment vrai et profond; mais celle que ne guérirait pas la nature fangeuse, la hideuse turpitude d'un Leoni, on doit en détourner les yeux avec dégoût.

Quoique la différence d'âge, la position respective surtout s'opposent ordinairement à cet attrait réciproque de la mère à la fille, il existait de tout temps et dans toute sa force entre la mienne et moi. J'ai parlé de mon idolâtrie d'enfance; si plus tard

j'ai aimé mes enfants plus qu'elle encore, c'est qu'il faut bien les préférer à tout autre comme à soi. Indépendamment donc de la tendresse que je lui portais, je me plaisais, je m'amusais, j'étais satisfaite, animée près d'elle. Elle le savait, elle le sentait, et de là peut-être la préférence qu'elle m'accordait, préférence qu'elle n'avouait pas, mais que je voyais fort bien.

Son cœur, son esprit étaient restés les mêmes, et la vieillesse ne les avait ni altérés, ni affaiblis. Son caractère seul avait fléchi; ce caractère si ferme était devenu craintif, hésitant; elle n'avait plus de volonté ou du moins ne la montrait plus; il fallait la deviner. Dieu m'est témoin que, pendant les deux ans qu'elle devait me rester encore, elle a été ma pensée constante et première; que je l'ai quittée le moins que j'ai pu; évitant ce qui lui aurait déplu, recherchant ce qui lui allait, lui prodiguant ces petits soins, ces petites joies qui font tant de bien au cœur quand elles viennent d'un être chéri. Savoir que je l'ai tirée de l'état où je l'avais trouvée à mon retour, que j'ai adouci ses deux dernières années, que je les lui ai rendues aussi bonnes que possible, c'est une des consolations de ma vie, une de mes meilleures pensées à travers tant de déchirantes.

C'est un bienfait, un soin tout maternel de la Providence, que cet affaiblissement des facultés, effet

ordinaire de l'âge avancé. En nous rapprochant de l'enfance, en nous en rendant l'imprévoyance, elle veut nous épargner l'effroi, la préoccupation du terme où nous arrivons, terme redoutable à tous ou du moins redouté de tous. Sortir de la règle commune et rester entier jusqu'à la fin est peut-être un motif d'orgueil, mais bien certainement de souffrances. Quel supplice de garder ses affections aussi vives, aussi tendres, aussi intimes, et de songer que bientôt elles vont nous échapper, que nous allons leur être enlevées! Ma mère, à soixante-dix ans, conservait toute sa chaleur de cœur, toute la netteté, le charme de son esprit, toute la vivacité de son imagination. Mais, si l'imagination du vieillard a gardé son activité, elle n'a plus et ne peut avoir la mobilité de celle de la jeunesse. Ayant toujours éprouvé un grand effroi de la mort, cette idée la poursuivait, la saisissait davantage en approchant de sa fin, et je l'y voyais ramenée sans cesse, moi qui la connaissais si bien. Que de fois, la nuit, l'ayant quittée endormie, mais sachant combien peu elle dormait et à quelles tristes prévisions elle se livrait, que de fois m'y suis-je livrée comme elle, affligée de ce qu'elle souffrait, puis du malheur qui nous menaçait! car sa santé déclinait de plus en plus, et je ne le voyais que trop.

Devenue sujette à des étouffements, à des suffoca-

tions violentes dès qu'elle s'exposait à l'air extérieur, elle était d'une maigreur excessive, obligée, dans ses dernières années, de passer une grande partie de l'hiver au lit, dans un état de faiblesse, d'abattement désespérant. Elle ne voulait entendre parler ni de médecin, ni de traitement quelconque, et son aversion pour eux résistait à la maladie, à la souffrance, fort différente en cela de beaucoup d'autres, aussi incrédules en bonne santé que soumis à la Faculté à la première incommodité. Sa conviction sur ce point était si complète, sa répugnance si prononcée, qu'après bien des efforts inutiles, il avait fallu s'y soumettre. Je ne lui ai jamais vu de ces maladies graves qui font attendre si ardemment la visite du médecin, pour y chercher espoir et courage comme secours pour le malade; mais la voir souffrir sans rien tenter pour la soulager était déjà bien pénible. L'inaction près d'un malade qu'on chérit, c'est le supplice de Tantale.

La mort d'une belle-sœur à peu près de son âge, avec laquelle elle avait toujours bien vécu, quoique sans intimité, lui fit impression, un peu, sans doute, par retour sur elle-même. Mon père avait un frère, son aîné de deux ou trois ans, petit, grêle, cacochyme, faible en apparence, et qui a vécu quatre-vingt-huit ans. C'était en tout l'opposé de son cadet :

taquin, humoriste, difficile et d'une extrême avarice. Fort honnête homme, du reste; mais de ces honnêtes gens qui font damner tout ce qui les entoure et ne se reprochent rien, car ils sont fort honnêtes gens. C'est d'eux qu'on entend répéter : « Et pourtant il n'est pas méchant; » coup d'assommoir à ceux qui les doivent supporter. Mais des méchants pour le plaisir de l'être, faisant le mal par goût et trouvant du bonheur à nuire, en est-il donc? Je sais combien on veut distinguer le mauvais caractère du mauvais cœur, disant que les vices de l'un n'entraînent pas ceux de l'autre, faisant du bourru bienfaisant le bienfaisant par excellence, comme si la caresse valait mieux pour venir après le soufflet. Ainsi raisonnent, dans un autre genre, certains admirateurs outrés de Shakespeare, qui le placent au-dessus de tout, parce qu'ils mesurent son élévation du degré de bassesse où il descend parfois. Mais si ce bon cœur ne domine pas le mauvais caractère, à quoi donc sert-il qu'il soit bon? J'accorderais qu'on peut, sans être méchant, faire quelquefois souffrir les autres de son humeur, de sa vivacité, d'un esprit ombrageux ou susceptible, car la bonté n'est pas toujours écoutée et ne règle pas tous nos mouvements; mais celui qui se livre habituellement aux vices de son caractère, celui qui ne lutte pas contre, qui ne s'arrête pas devant les souffrances qu'il cause

et n'en reçoit ni le besoin, ni le désir de se dominer lui-même, celui-là peut n'être méchant ni de dessein prémédité, ni de malignité réfléchie, mais il le sera de fait. S'il ressentait quelque peine de celle qu'il fait aux autres, il voudrait s'amender; quand le caractère agit seul, c'est que le cœur ne parle guère, et, si l'insociabilité du premier ne prouve pas la malignité de l'autre, elle en prouve du moins la sécheresse et l'inertie. Présenter comme excès de sensibilité les exigences de l'amour-propre, l'irritabilité, la violence, le despotisme de l'humeur, les effets de l'atrabile, c'est ce que font les gens intéressés à le persuader et voulant peut-être se le persuader à eux-mêmes.

Donc, mon oncle, sans être méchant, n'était pas commode. Il avait une femme, et c'était la seconde, fort douce, fort bonne, et de bon sens. Il la dominait, la menait à la baguette, ordonnant, dirigeant tout chez lui et surtout tenant tout sous clef; ce à quoi elle s'était soumise d'abord, puis habituée. Était-ce au despotisme du mari qu'était due la douceur de la femme, ou à la douceur de la femme le despotisme du mari? C'est une question qu'on résoudra chacun suivant sa nature. Devenus vieux tous deux et retirés, ma tante, qui avait vécu dans le monde, désirait au moins avoir le soir quelques

personnes pour rompre le tête-à-tête, faire sa partie et prendre le thé; elle y parvenait à force de prévoyance et de soins. Ce thé était la pierre d'achoppement; car il nécessitait du sucre; le sucre alors était fort cher, et à chaque morceau de moins, c'était un soupir de plus. Or, voici ce qu'elle inventa et ce qui me fit rire aux larmes, quand elle nous le conta. Sa femme de chambre eut le mot et, à mesure que le sucrier se vidait, le remplissait de morceaux qu'elle avait en poche; puis, quand chacun était parti : « Voyez, disait ma tante à son mari, le sucrier est encore presque plein. »

Quoique moins âgée que lui, elle mourut la première. Comme il était alors presque complètement aveugle et sourd, et qu'elle se consacrait à voir et entendre pour lui, lui lisant les journaux ou plutôt les lui criant, lui répétant de même tout ce qui se disait devant lui et qu'il ne pouvait entendre, étant enfin non son bâton de vieillesse, car il avait encore les jambes bonnes, mais son recours, sa ressource, son moyen toujours prêt, je crus qu'au moins par amour de lui-même, il serait accablé de sa mort. Mais dix minutes à peine s'étaient écoulées depuis qu'elle était expirée, qu'il rentre dans sa chambre, marche droit à la cheminée et se met à monter la pendule. C'était son jour, et la dernière heure qui

venait de sonner ne devait pas retarder l'autre.

Je devais donc mettre mes fils en pension. Après avoir bien cherché, bien hésité, je me décidai pour celle de M. Le Fevre, et crois encore cette maison une des moins mauvaises que je pusse trouver, quoique leur père les en eût retirés dès son arrivée à Paris, pour les mettre chez M. Launeau, un des pires choix, suivant moi, qu'il pût faire. Puis, ayant loué et fait meubler un appartement rue de Tournon, je fus m'établir à Fontenay, chez ma mère, pour y passer l'été avec elle.

Elle était déjà mieux ; mon retour en France, qui lui rendait une fille, l'avait de plus sortie d'une position qui lui déplaisait et devait lui déplaire : celle de se trouver en tiers entre son fils et une femme habitant la même maison, avec laquelle il passait sa vie. Affaissée comme elle l'était et n'ayant plus la force de se prononcer en face, ma mère subissait d'assez mauvaise grâce un joug qu'elle n'osait refuser. Ma présence continuelle changeait tout naturellement l'état des choses, et elle s'en servit de son mieux contre des habitudes qu'elle ne pouvait rompre. De là vient, je crois, en grande partie le peu d'affection que mon frère me montra bientôt ; par peu d'affection j'entends malveillance et éloignement.

Je l'ai déjà dit, je ne le connaissais guère, et,

séparés jusqu'alors, il n'existait que peu de liaison entre nous. A mon retour d'Italie, nous voyant restés seuls tous deux près de ma mère, je ne demandais qu'à l'aimer, à m'en faire aimer, et j'en fis toutes les avances, lui témoignant de plus la déférence d'une cadette à son aînée, forçant même un peu la dose en raison de son caractère. Je me croyais donc assez bien avec lui et en voie de bonne union, lorsqu'il me laissa voir une malveillance si prononcée, si soutenue, que je crus devoir m'y résigner et fus amenée à le lui dire par une scène aussi bizarre que peu motivée qu'il me fit. Avec un caractère aussi renfermé que le sien, cette étrange explosion annonçait un grand mauvais vouloir, et, comme je ne l'avais provoqué en rien, que j'avais toujours, au contraire, cherché à lui être agréable, le mieux était de me tenir pour avertie, sans rien faire pour augmenter ses mauvaises dispositions comme sans lutter contre. Je le lui dis simplement et nettement, ajoutant que je regrettais fort d'être aussi peu de son goût et ne renonçais qu'avec peine aux rapports d'intimité que j'aurais voulu établir entre nous. La femme avec laquelle il vivait, avec laquelle j'avais été moi-même et étais encore liée, et qui m'accablait de caresses, était fausse jusqu'à la perfidie et n'a pas peu contribué sans doute à me mettre mal avec lui. Je dirai

aussi, pour être juste, qu'il pouvait parfois être blessé de l'excessive tendresse que me montrait ma mère, tandis que, mécontente de se voir mêlée malgré elle à une intimité de ce genre, elle laissait percer vis-à-vis de lui le déplaisir qu'elle en éprouvait et qu'elle n'osait témoigner ouvertement; car rien n'était avoué, et ce secret, comme toujours, était celui de la comédie. Pour moi, la peine que je ressentais de notre peu d'accord tenait surtout à celle qu'en éprouvait ma mère. D'abord même, par égard pour elle, je laissais passer sans y répondre les attaques, les boutades plus ou moins directes du fils aîné; mais, m'apercevant bientôt que la méthode ne valait rien, je me décidai à les lui rendre toujours et sur-le-champ, évitant seulement alors de regarder ma mère, dont les yeux inquiets et troublés m'auraient ôté tout courage. Ces liens étroits de famille, ces noms de frère et de sœur sont d'un poids immense sans doute, prescrivant et interdisant beaucoup; mais il faut que l'affection existe pour qu'ils aient toute leur puissance. Si elle n'existe pas, peut-être s'éloigne-t-on davantage, parce qu'on attendait davantage. « Un frère est un ami donné par la nature. » Oui, sans doute, et le premier de tous quand il est ami; mais ce nom qui appelle et double l'affection, qui la prépare dans tous les cœurs bien nés, ne la nourrit ni ne l'entretient à

lui seul. On doit toujours aider, servir, ménager son frère; mais on ne l'aime pas seulement parce qu'il s'appelle frère.

De même, je n'ai jamais compris qu'on voulût faire à nos enfants envers nous une immense obligation de la vie qu'ils en ont reçue. Outre qu'il faudrait d'abord s'entendre sur la valeur du présent, c'est assurément le moindre de nos mérites envers eux, du moins quant à l'intention, et pour, qu'ils nous en soient reconnaissants, soyons d'abord tenus à la leur faire aussi bonne que possible. Du moment où j'ai dû y réfléchir, j'ai cru les devoirs du père et de la mère plus étendus, plus absolus que ceux de l'enfant, précisément à cause de cette vie qu'ils lui ont donnée sans le consulter, de cette tâche qu'ils lui ont imposée sans son aveu. Pourquoi mon fils me saura-t-il gré de l'avoir créé, s'il ne trouve pas en moi tendresse, protection, dévouement, si je ne cherche pas son bonheur avant le mien? Pourquoi m'aimera-t-il, si je me montre dure, égoïste, si je me préfère toujours à lui? Pourquoi ne s'éloignera-t-il pas, si je l'ai tyrannisé; si, dans son enfance, j'ai négligé ou opprimé sa faiblesse au lieu de la protéger, d'y veiller avec amour; si j'ai voulu, dans sa jeunesse, abuser de sa dépendance, pour lui imposer toujours mes idées, mes opinions, mes goûts, ma façon de voir? Quoi!

ces cadets de famille, jadis condamnés au cloître avant même d'avoir vu le jour, pour servir l'orgueil du père dans ce qu'il appelait son aîné, devaient aimer et respecter ce père ! Quoi, ce petit malheureux délaissé par sa mère dès sa naissance, livré à la charité publique, devra aussi respecter et aimer cette mère, parce qu'elle lui a donné la vie, une vie vouée par elle à la misère, à l'abandon ! C'est en exagérant le vrai qu'on en sort, le bien qu'on le rend impossible; c'est en abusant des mots qu'on confond tout, qu'on ébranle tout, qu'on en viendrait à faire douter des devoirs les plus légitimes. Oui, la puissance paternelle est l'autorité la plus sainte, mais quand elle se renferme dans ses justes limites et qu'elle se reconnaît plus de devoirs encore que de droits. Je conçois quelques cas, bien rares sans doute, où l'enfant peut se croire dégagé envers son père et sa mère, sans en admettre aucuns qui puissent dégager ceux-ci. Donner la vie à un autre, n'est-ce pas promettre et vouer la sienne ? Moi, qui ai mis cet enfant au monde, qui l'ai placé désarmé dans ce rude combat de la vie, qui lui ai imposé, à son insu, ce lourd fardeau, trop lourd souvent pour ses forces, par quel tort, par quelle faute, je dirai par quel crime pourrait-il me délier de mes devoirs envers lui ? C'est heureusement une passion que l'amour maternel;

car c'est l'obligation sans mesure comme sans limite, et Dieu a voulu sans doute que, devant tout prodiguer, la mère le pût toujours sans effort comme sans regrets. S'il nous arrive souvent à nous autres femmes de nous améliorer en avançant en âge, c'est à l'amour maternel que nous le devons, à cette tendresse de mère qui nous garde le cœur toujours jeune, lorsque tout le reste a vieilli.

Il est assez généralement reçu, et je le croyais sur parole, que la vieillesse est l'âge de l'égoïsme, de la personnalité du moins. Vieille aujourd'hui et pouvant juger par moi-même, ce qui est souvent la bonne manière de juger, même dans sa propre cause, j'ai reconnu mon erreur et veux lui faire réparation ; j'entends réparation à la vieillesse, qu'on a d'autant plus tort de calomnier qu'elle ne fait envie à personne. Pour les cœurs bien placés, c'est au contraire l'âge de l'abnégation, de l'indulgence, du dévouement. C'est mieux encore, c'est celui de la bonté réfléchie, non plus seulement d'instinct et de premier mouvement, mais de volonté soutenue, éclairée. L'expérience de la vie ayant appris à moins attendre des autres, on éprouve moins de mécomptes, ou du moins — car l'expérience qui instruit ne pénètre pas toujours — on ne s'irrite plus de ceux qu'on éprouve. Mépriser l'humanité, c'est le triste lot des grands

hommes qui l'ont remuée et maniée et presque toujours détériorée pour la rendre plus docile, ce dont ils ne tiennent pas compte ; mais c'est encore la prétention des cœurs secs, des esprits étroits qui croient se montrer ainsi êtres supérieurs. Par la pratique de la vie et des hommes, par les blessures mêmes qu'elles en ont reçues, les bonnes âmes apprennent à compatir aux infirmités de l'espèce, dont elles ne se croient pas exemptes. Désabusé de soi, n'occupant guère de place dans sa vie, le vieillard de bonne nature se détache de lui sans se détacher des autres ; il leur donne sans calcul tout ce qu'il ne se donne plus, et les objets d'affection, qui lui restent, trouvent le champ déblayé et vide de l'amour de soi, ce rival opiniâtre de toutes les affections de l'homme. De là aussi moins d'exigences, un grand esprit d'équité dans ses rapports avec les autres qu'il juge avec indulgence, non en s'abusant, en mettant, comme le jeune homme, ses illusions à la place de la réalité, mais parce qu'il a beaucoup vu, beaucoup observé, et qu'il ne met plus l'idéal à la place du positif, la poésie à la place de la bonté.

Je me rappelle qu'à l'âge de seize ans, je suppliai mon père, qui était commissaire de bienfaisance de sa section, de me charger d'exercer à sa place ; il y consentit. et me voilà en fonction. On juge avec

quelle joie, quel orgueil d'enfant je distribuais à *mes pauvres* les *bons* de pain, de riz, de viande dont le soin m'était confié. Les mères avec de petits enfants surtout, il m'était impossible de les renvoyer les mains vides, et, quand elles revenaient trop souvent à la charge et que la bourse des pauvres était à sec, c'était à celle de ma mère que j'avais recours. La première fois qu'une d'entre elles me dit en parlant d'un enfant qu'elle venait de perdre : « Dieu m'a fait la grâce de me l'ôter », je crus à la fin du monde et la pris pour l'Antéchrist. Il me fallut pourtant l'entendre plus d'une fois. Enfin, une femme Erard, qui nourrissait deux jumeaux que je trouvais charmants, quoique fort sales, et pour lesquels je mettais chaque jour ma mère à contribution, m'ayant dit une fois : « Dieu me *ferait* une grande grâce de les prendre », je courus hors de moi au cabinet de mon père lui déclarer que j'abdiquais et ne pourrais plus voir ces horreurs de femmes, sans devenir aussi dure, aussi méchante qu'elles. C'est là la bonté de la jeunesse qui ne veut pas marcher sans poésie. Plus tard, j'aurais songé au supplice d'une pauvre mère ne sachant jamais le matin si elle aura du pain à donner, et, sans pouvoir l'excuser, j'en aurais eu pitié. Quel crible que la misère! Et quel admirable naturel que celui qui ne s'y

déprave pas! Faut-il s'étonner si c'est aussi rare?

Car je suis loin de croire, comme certaines gens (Mme Sand entre autres, dans son dernier roman si ennuyeux) affectent de le répéter, que c'est dans la classe du peuple qu'il faut chercher toutes les vertus, et qu'elles se trouvent toutes là. Le pauvre a ses vices, les vices de la pauvreté, comme le riche a les siens, ceux de la richesse ; mais avec cette différence énorme en faveur du premier, que les siens, résultat de sa position et presque commandés par elle, méritent indulgence et compassion, tandis que ceux du riche, étant tout à fait de son fait et de sa mauvaise direction, doivent trouver sévérité. La première nécessité pour l'homme, c'est de vivre, et, quand les conditions sociales placent la majorité dans l'impuissance d'y arriver honnêtement, on peut prévoir qu'elle y pourvoira autrement. En sacrifiant sa liberté et jusqu'à certain point son individualité pour se réunir en société, l'homme a voulu et cru s'assurer personnellement en échange sa part d'avantages résultant de l'état de société; mais, dans cet état actuel, on peut craindre que le contrat ne soit plus valable, pour le très grand nombre sacrifié, comme nous le voyons, aux intérêts du très petit qui l'opprime et qui l'exploite. De là l'immoralité, les crimes que la société punit, elle qui les engendre et les

nécessite, et force lui sera bien de punir, tant qu'elle n'y apportera d'autres remèdes que le bagne et l'échafaud. La monarchie qui s'étaye sur les vices, et c'est là comme moyen de succès ou de durée son grand avantage sur la république à laquelle il faut des vertus, la monarchie se garde bien de chercher à améliorer l'espèce ; ce serait se suicider, et elle ne l'ignore pas.

X

Je reviens à Fontenay, où je m'étais établie chez ma mère pour passer l'été avec elle, ne venant à Paris que pour voir mes enfants et faire quelques visites indispensables. Lors de mon arrivée, j'y avais retrouvé Joachim, appelé par l'Empereur pour l'expédition de Russie, bien qu'ils fussent alors brouillés. Je l'avais vu, ainsi que la reine d'Espagne, Cambacérès et autres personnages éminents, qui me parurent beaucoup plus forts sur l'étiquette que lors de mon départ de France. En voici un exemple qui me fit rire. Je dînais chez Cambacérès; on quitte la table et on passe dans un salon pour prendre le café. L'amphitryon disparaît. Peu après, deux estafiers ouvrent les deux battants en criant : « Son Altesse Monseigneur l'archichancelier de l'Empire. » Je causais avec Quinette que j'avais retrouvé là et le vieux sénateur Maleville qui, je ne sais trop pourquoi, à

moins qu'il ne pensât déjà à devenir un jour légitimiste, se montrait tout disposé à se moquer de *Son Altesse,* beaucoup plus, je dois le dire, que de l'ancien républicain. Tout ébahie de ce remue-ménage et de voir tous les hommes en mouvement, je leur demande ce qui va se passer et quelle proclamation on va nous faire. C'est que Cambacérès était allé mettre par-dessus l'habit le grand cordon qu'il portait dessous pendant le dîner.

J'eus ce jour-là même avec lui une petite explication assez vive, et voici pourquoi. J'ai déjà raconté que, lors de mon retour à Paris, l'Empereur et le roi de Naples étaient mal ensemble. Cambacérès, auquel je dis, la première fois que je le vis, que mon mari allait quitter Naples pour ne pas se soumettre à sa naturalisation, l'approuva fort, sans s'étonner, ajouta-t-il, qu'il se conduisît en bon Français. Lors de ce dîner, Murat était rentré en grâce, et voilà Cambacérès, après m'avoir demandé des nouvelles de mon mari, qui ajoute à haute voix et devant tout le cercle : « Il se trouve toujours bien à Naples et fera bien d'y rester ; c'est servir la France et l'Empereur que de servir les rois ses alliés. » Quoiqu'un peu étonnée de l'apostrophe, je répondis de suite : « Il le pense ainsi, Monseigneur, puisqu'il est à Naples depuis quelques années ; mais j'ai eu l'honneur de dire à Votre Altesse

qu'il allait revenir, pour conserver son titre de Français, ce dont personne ne pourra le blâmer. » L'Altesse ne répondit pas, mais me fixa d'un œil fort mécontent. Le pauvre homme avait l'air d'un vieux vice et d'un vice rongé d'ennui; j'ai rarement rencontré de figure aussi repoussante. Ses deux acolytes, le maigre Villevielle et le rougeaud d'Aigrefeuille, complétaient le trio le plus bizarre. Lavollée et sa femme étaient là aussi, un peu en sous-ordre, faisant moins les honneurs que le service de la chambre. La femme était pourtant nièce du patron, mariée d'abord à Bastarèche, ce monstre hideux, disloqué, fétide, que deux laquais apportaient dans un salon, lui plantant derrière le dos une manière de béquille, pour qu'il pût se soutenir. C'était à dix-sept ans et jolie comme un ange que, tentée par ses écus, elle avait épousé ce cadavre millionnaire, qui le devint tout de bon peu après, la laissant, car il ne lui donna rien, aussi pauvre qu'auparavant, juste châtiment, suivant moi, d'une union aussi honteuse. Je retrouvai là aussi Mme de Caraman, jadis la belle Mme Tallien, devenue épaisse, couperosée, méconnaissable enfin, quoiqu'elle n'eût pas quarante ans. La première punition des femmes galantes et la plus sentie peut-être, c'est leur jeunesse flétrie, abrégée par le genre de vie qu'elles mènent, la jeunesse précieuse à toutes, mais indis-

pensable pour elles. Aussi la duchesse de Berry disait avec grand sens : « Courte et bonne. »

J'arrive à la fin de 1812, cette année de désastreuse mémoire qui commença les malheurs de la France, pour la livrer enfin aux Bourbons, de tous ses fléaux le plus grand. Il était réservé à cette race maudite, branche aînée et branche cadette, de faire de la nation ce que nous la voyons aujourd'hui, la risée de l'Europe et la joie de ses ennemis. En 1814, en 1815, nous fûmes vaincus, il est vrai, après vingt années de triomphe et accablés par le nombre; mais céder toujours et sur tout, épier, pour leur obéir, les volontés de nos ennemis, être vaincus sans combattre, payer chaque victoire passée par un affront reçu et non ressenti, amasser enfin autant d'opprobre que nous avions recueilli de gloire, voilà notre France aujourd'hui, la France que nous ont faite les aînés et leur cadet.

Nous quittâmes la campagne à la fin de l'année. Je n'ai pas encore parlé de Félicité, que j'avais retrouvée avec tant de bonheur, et que je voyais le plus que je pouvais, mais jamais autant que je l'aurais voulu. Je dis le plus que je pouvais, parce que ma mère, toujours un peu mécontente de ma tendre amitié pour elle, ne la voyait pas de bon œil. C'était déjà bien assez de lui dérober quelques jours pour

des devoirs de société indispensables; m'absenter pour Félicité lui eût causé un chagrin mêlé de quelque amertume, et je voulais, avant tout, ne lui en donner aucun. Elle m'avait vue avec beaucoup de peine, avant mon départ pour l'Italie, m'occuper de religion et y mettre autant de volonté et de persévérance; elle mêlait assez injustement Félicité dans tout cela, peut-être pour se motiver à elle-même l'humeur qu'elle se sentait contre elle. Protestante de nom seulement et de famille protestante, il ne lui en restait guère, comme je l'ai dit, qu'une forte prévention contre les catholiques. C'était une aversion non raisonnée et d'autant plus tenace, comme il arrive toujours; j'avais lutté et résisté. C'est le seul sujet de discorde qui ait jamais existé entre nous. Je m'étais appliquée depuis mon retour à en effacer toute trace, d'abord en n'en parlant jamais, en la détournant d'y penser; puis, en me consacrant à elle, en la préférant à toute société, à toute distraction, tout amusement, et son irritabilité sur ce point avait entièrement disparu. Entraîné par sa mauvaise humeur contre moi, mon frère en venait bien quelquefois à parler messe et confession, et pourtant il savait de reste quel orage il voulait exciter; mais la mauvaise humeur engendre de honteux mouvements même dans les caractères honorables. Ma pauvre

mère, qui, quelques années avant, aurait reçu et exploité l'impulsion, la ressentait à peine, et quelle joie pour moi, en me rappelant le passé, de voir ces malignes allusions glisser presque inaperçues! D'ailleurs, je le répète, ce caractère si énergique avait fléchi, soit par les chagrins, soit par les années, et je l'avais retrouvée plus disposée à se laisser conduire qu'à prétendre dominer. Je n'aurais pu me décider à lui causer la moindre contrariété, et, pour tout concilier, Félicité venait souvent passer la nuit chez moi. En rentrant à minuit, je la trouvais m'attendant, établie près de mon feu. Un lit était dressé pour elle à côté du mien, et nous causions jusqu'au matin, disant toujours : « Allons, il faut dormir », et n'en bavardant que mieux. Voilà bien les femmes, dira-t-on, toujours friandes de mystère et charmées d'en pouvoir mettre aux choses même les plus innocentes. Je sais bien qu'il est établi que les obstacles, les doutes, les anxiétés, nourrissent et exaltent les sentiments passionnés; mais, dans ma nature à moi, mon premier désir, mon premier besoin a toujours été de trouver dans mes affections confiance, sécurité, durée. Il m'était si doux, si nécessaire de compter sur ceux que j'aimais, que je commençais par croire en eux pour les aimer. Hélas! j'ai vu tomber l'un après l'autre tous mes anciens amis, et c'est

une solitude bien dévastée, celle que créent en nous les ans! L'âge ne ferme pas tous les cœurs; il ne les refroidit même pas tous; mais, s'ils peuvent s'attirer, s'attacher encore, ils ne se confondent plus, et, au déclin de la vie, l'intimité, la parfaite confiance, n'existent qu'entre amis qui datent de loin. Ces amis à idées, à souvenirs, à regrets communs, qui ont fait route ensemble, se comprennent du regard, répondent à la pensée qu'ils n'ont pas exprimée et devinent d'abord à quel jour depuis longtemps écoulé, à quel souvenir effacé pour tous, s'adresse tel soupir ou tel sourire; ces amis si bien accoutumés, façonnés aux défauts l'un de l'autre qu'ils en regretteraient l'absence et s'en trouveraient mal à l'aise, tout gênés de la nouveauté; d'accord sur beaucoup de points, mais différant sur quelque autre et, pendant longues années, recommençant chaque jour, de la meilleure foi du monde, la discussion de la veille, avec la même chaleur, le même besoin de se convaincre mutuellement! Pauvre monsieur Bessières! Lorsque vous me disiez : « Ni vous ni moi ne verrons le nouvel an », vous ne vous trompiez qu'à moitié; mais c'est vous qui avez succombé, vous que la vie n'avait pas meurtri et qui en jouissiez encore, tandis que moi, j'ai résisté, abîmée dans la mort d'un enfant et craignant pour les jours d'un autre.

Ma Caroline, éternel objet de deuil aujourd'hui, comme délices de ma vie alors, ma Caroline allait avoir deux ans, cet âge charmant de l'enfant, avec ses yeux avides de voir, ce regard qui veut comprendre, incertain s'il comprendra, puis incertain s'il a compris. Elle était forte, bien portante, gracieuse, quoique très grande et promettant sa belle taille; blanche et rose avec de grands yeux bleus et des cheveux de soie et d'or comme les avaient eus ses frères; intelligente, réfléchie et d'un sang-froid comique à cet âge, elle annonçait déjà la mesure, la tenue qui la distinguaient plus tard. Je l'aimais à l'idolâtrie; c'était ma joie, mon bonheur, ma vie; je la voyais grandir à regret. Elle était si heureuse, et moi aussi!

Lors de mon arrivée à Paris, n'ayant pu me loger dans la même maison que ma mère, je m'étais mise dans son voisinage, rue de Tournon, à la porte du Luxembourg, pour y faire conduire ma fille, tous les jours. Quelques mois après, je pus avoir l'appartement du rez-de-chaussée, au-dessous de celui qu'elle occupait, ce qui fut une joie pour elle et pour moi. Sa santé s'affaiblissait; elle était souvent alitée, sans être précisément malade, et n'avoir qu'un escalier entre elle et moi me devenait inappréciable. Lorsque mon mari arriva, à la fin de 1813, je fis tout ce que je pus pour

l'engager à y rester provisoirement. La campagne de Dresde avait succédé à celle de Russie; nous n'avions plus que des revers; la France était menacée d'invasion, et, à l'appui de mon désir de ne pas m'éloigner de ma mère, je mettais en avant l'incertitude des événements et la sagesse qu'il y aurait à les attendre, à ne pas monter sa maison, dépense toujours considérable, avant de savoir ce qu'ils seraient, ce que nous deviendrions nous-mêmes. Ce ne fut pas son avis; appartement, mobilier, chevaux, il se munit de tout et à grands frais. Nous n'étions installés que depuis quelques jours, lorsque les alliés entrèrent à Paris.

A mon retour d'Italie, j'avais retrouvé ma mère détestant toujours l'Empereur. Comme je commençais à sentir tout autrement, je cédais sur plusieurs points et bataillais sur le reste. Elle m'appelait parfois bonapartiste. Qu'eût-elle donc dit plus tard, lorsque je l'admirais jusqu'à l'idolâtrie, cet homme le plus étonnant de tous, si merveilleusement doué comme capitaine, comme législateur, comme homme d'État, aussi bon qu'il était grand, avec autant de cœur que de génie, comme le prouve sa fidélité à tous ses anciens camarades, qui en abusèrent souvent et qu'il n'en punit jamais; son affection pour Joséphine qui le fit (quoique avoir un successeur, fonder une

dynastie, fût le prix de ses travaux et la pensée de sa vie) résister quatre ans aux instances de sa famille, de ses conseillers qui lui demandaient le divorce; ayant de l'esprit comme Voltaire, ce qu'on dédaigne presque de remarquer en lui, tant le génie, le grand caractère effacent tout; mais on admire ses harangues qui s'appellent ordres du jour, ses bulletins, les morceaux qu'il a dictés sur ses campagnes, ses admirables paroles à Fontainebleau, à Sainte-Hélène, toujours à la hauteur, en accord de la position, laissant bien loin derrière lui l'éloquence si justement vantée des Salluste et des Tacite; et, pour que rien ne lui manquât, qu'aucune puissance ne lui fût refusée, une tête belle comme l'idéal, un regard, un sourire irrésistibles; un de ces hommes enfin qui n'apparaissent au monde qu'à bien des siècles de distance, comme si la nature, longtemps en travail pour es produire, avait besoin d'un long repos après les avoir produits.

Il se montra, dans l'adversité, aussi grand par son caractère qu'il l'avait été par son génie, lorsqu'il enchaînait la fortune. Ceux qui l'aiment, comme moi, pleurent en larmes de sang ces six années passées à Sainte-Hélène, sous la garde du forçat anglais et de ses dignes satellites; mais, dans l'intérêt de sa gloire, on devrait le féliciter du spectacle qu'il y a donné.

Napoléon à Longwood, toujours calme, toujours modéré, toujours maître de lui; si bienveillant pour ses amis, si imposant pour ses geôliers; supérieur aux coups du sort comme à la tyrannie, à la persécution journalière, incessante de ces vils et féroces Anglais; jugeant ceux qui l'avaient trahi, non avec cette magnanimité hypocrite et fastueuse qui aggrave encore le crime qu'elle feint de pardonner, mais avec une impartialité indulgente qui cherche et met en avant les motifs les plus plausibles de compatir et d'excuser; Napoléon, relégué au milieu des mers, sur ce rocher que venaient saluer de loin, en vue duquel se prosternaient les pieux pèlerins de peuples divers, ce captif du monde qu'il remplissait de son nom, qu'il épouvantait de son ombre, planant également sur ceux qui le redoutaient et sur ceux qui l'invoquaient, Napoléon à Sainte-Hélène était plus monumental encore qu'aux Tuileries. C'était une autre gloire, une gloire nouvelle, plus rare, plus élevée, plus digne de vénération et d'amour; c'était, comme a dit Bossuet, ce je ne sais quoi d'achevé que l'infortune ajoute à la vertu.

Ce fut en 1814 qu'il m'apparut tout ce qu'il était. Cette campagne de 1814, cette lutte surhumaine qu'il soutint à lui seul, car il se montra seul égal à la position, ayant le monde en face et faisant face au

monde, accoutumé qu'il était à dominer la fortune qui s'en vengeait en l'accablant sans oser l'attaquer de front, car *lui,* il triomphait toujours, et le soldat qu'il conduisait battait immanquablement sous ses yeux un ennemi dix fois plus nombreux; cette activité fantastique qui le portait toujours là où le danger pressait davantage; ce que j'entendais raconter de son habileté, de sa présence d'esprit, de son calme inaltérable, de cette admirable force d'âme qui ne s'abusait pas, qui ne fléchissait pas; la magnanimité de son abdication, car ses ennemis peuvent bien le répéter, mais ils ne croient pas plus que moi que ce soit par faiblesse, par *peur* qu'il ait abdiqué, son amour seul pour la France a pu l'y décider, pour la France qui se montrait assez aveugle, assez stupide pour accueillir les promesses de l'étranger et croire, parce qu'on le lui disait, que c'était à Napoléon seul qu'il faisait la guerre, que Napoléon hors de cause, nos ennemis seraient nos meilleurs amis.

Loin de voir la France, qu'il avait tant exaltée, se presser autour de lui aux jours de ses revers, se défendre comme il l'avait défendue, comme il la défendait, n'avoir avec son Bonaparte qu'un cœur, qu'une âme, un intérêt, un honneur, ce que lui commandaient également et l'honneur et l'intérêt, il ne trouva qu'ingratitude et abandon; il se vit désigné comme la

source du mal, la pierre d'achoppement, le point de mire des ennemis, la cause de tous nos désastres, les prolongeant par son opiniâtreté, ne voulant pas la paix, pouvant nous délivrer et s'y refusant. Il dut céder alors ; car s'il pouvait lutter encore avec ses soldats restés fidèles, le nombre en était trop petit pour espérer le succès, et c'est à lui seul qu'il eût songé en utilisant leur dévouement. Il ne pensa qu'à la France et signa son abdication. Et nous, Français que nous sommes, pleurons en larmes de sang l'astre qui planait sur nous, le héros que nous avons méconnu et délaissé. Nous l'expions aujourd'hui, et le rôle que nous jouons, la honte qui pèse sur nous, les maîtres que nous avons subis, celui que nous subissons, ne sont qu'un châtiment mérité.

On dit que Napoléon était despote, et cela est vrai. C'est-à-dire qu'il ne voulait pas dans l'État d'autre pouvoir que le sien et n'aurait pas souffert l'opposition sous son règne; mais il respectait les lois ; on ne lui reproche pas ou très peu d'actes arbitraires, et je doute qu'aucune Assemblée délibérante puisse mieux gouverner le pays dans l'intérêt de sa gloire et de sa prospérité. Il a toujours fait la guerre; mais l'a-t-il toujours voulue? Tout homme de bonne foi peut-il nier la coalition permanente depuis 92, ne voulant pas la paix avec la France et l'attaquant quand il

n'attaquait pas? La Révolution de 89 avait ébranlé, alarmé l'Europe ou plutôt les rois de l'Europe ; ce n'étaient plus depuis l'Empire les idées révolutionnaires qu'ils redoutaient ; mais, forcés d'admettre parmi eux un soldat parvenu, c'était lui et sa dynastie qu'ils haïssaient, qu'ils poursuivaient, comme ils avaient haï et poursuivi la liberté ; et la paix, qu'il leur a souvent donnée, c'était à recommencer la guerre qu'ils l'employaient. Il l'a dit à Sainte-Hélène : « Il fallait, pour ne pas tomber, devenir en Europe le plus puissant, commander au plus grand nombre » ; et de là ces trônes donnés à ses frères, qu'on a dit incapables de régner. Oui, sans doute, incapables, si on veut les comparer à lui ; mais capables et plus que capables s'il s'agit de les mesurer avec tous ces rois légitimes, dont pas un à cette époque qui n'eût mérité l'échafaud, non seulement comme prince, mais comme particulier ; tous meurtriers des leurs, celui-ci de son père, et c'était le plus vanté ; celui-là de sa femme ; un autre de son frère ; la reine d'Espagne demandant à Napoléon la tête de son fils qui l'avait détrônée ; il recula épouvanté. Aussi imbéciles qu'odieux, parmi ces misérables à sceptre et à couronne, l'un fabriquait de la cire à cacheter, l'autre de petits pots, un troisième montait et arrêtait ses pendules qu'il battait si elles ne sonnaient pas d'accord ; Ferdinand brodait des

robes à la Vierge ; son cousin vendait du poisson, etc., et, s'ils ont daigné se comparer à ces méchants crétins, les frères de Napoléon ont pu se croire des héros.

C'était le régime du sabre! Le répéterait-on aujourd'hui, lorsque, après vingt-six ans de paix, c'est-à-dire de soumissions, de lâchetés, d'humiliations pour nous, nous voyons Paris rempli, cerné par cent mille porteurs de sabres, ses campagnes couvertes de troupes et comme occupées par l'ennemi ; ces mêmes soldats qu'on a dressés à ne servir qu'en temps de paix, à redouter la guerre, chose inouïe et inconcevable en France, ces mêmes soldats qui ne le sont que contre leurs concitoyens désarmés et ne veulent égorger que des Français, employés à élever vingt, trente bastilles pour mieux enchaîner, écraser Paris et ses habitants ; tous les maux de la guerre enfin et d'une guerre malheureuse, plus l'opprobre d'une paix mendiée, implorée à genoux, sans parler d'un déficit de deux milliards, que nous a valu cette paix en onze ans? Mais nous possédons une Charte et un Roi constitutionnel ! Ah ! qu'on nous rende le despote et avec lui la France prospère, glorieuse et puissante, respectée comme elle l'était alors, le nom français, une dignité, une magistrature, ce nom français insulté, bafoué, vilipendé aujourd'hui ! C'est acheter trop cher aussi la soi-disant liberté de la presse et cette soi-

disant opposition qui endort le pays sur sa ruine, sur son opprobre, en les discutant, en les délibérant, qui l'y fait participer puisqu'il est censé l'avoir choisie pour le représenter, comme elle avilit par ses attaques le pouvoir auquel elle obéit pourtant servilement et toujours, apprenant par son exemple à bavarder au lieu d'agir, à taquiner au lieu de résister. Napoléon lui-même, aux jours de son apogée, n'aurait pas osé élever sur Paris cette forêt de bastilles que nos lâches députés ont votées, protégeant de leur concours l'infâme qui les voulait, mais n'aurait ni pu, ni osé les construire sans leur appui. Qui ne le voit aujourd'hui? Être de l'opposition, c'est un état, une carrière, une position convenable ou profitable aux individus qui la prennent, et qui la quittent aussitôt qu'une agitation quelconque se produit, que le pays semble vouloir sortir de l'apathie où il est plongé. Ils se font opposants pour se dispenser d'être citoyens, et l'exemple de duplicité qu'il donnent est plus funeste encore que le mal qu'ils faisaient par leurs œuvres, jusqu'au jour où, en votant les forts, ils ont vendu et livré le pays à ses ennemis du dedans unis à ceux du dehors.

C'est une pauvre logique, dira-t-on, que celle qui exalte un mauvais système, en le comparant à un plus mauvais encore, et on aura raison. Mais, en po-

litique, en économie, en éducation, en quoi que ce soit enfin, il y a loin du raisonnement au fait, de la théorie à la pratique, et, comme les idées ne marchent pas seules et sans la main-d'œuvre de l'homme, il faut bien tenir compte de ce qu'on a vu, de ce qu'on voit, de ce que nous apprend l'histoire. Que dans un État monarchique, un pouvoir modéré, pondéré, comme ils disent, que des corps constitués, opposants soient admirables sur le papier, d'accord et tant qu'on voudra. Mais, en les voyant à l'œuvre, chez les Anglais comme chez nous, force est bien de reconnaître que l'abus de la puissance vaut mieux encore que celui de la corruption ; qu'un souverain qui peut dire : Je veux, et qui prend la sottise à son compte, est moins fatal au pays que celui qui se met derrière ces prétendus élus du peuple, dont il achète les suffrages ; que ce n'est plus comme autrefois parmi les gouvernants seulement que règne et se concentre la corruption ; mais qu'elle s'étend et pénètre dans toutes les classes, parce que le pouvoir a besoin de tous, pairs, députés, électeurs, jurés, etc., etc., et qu'il les pervertit tous.

De ceci je conclus que, des gouvernements, le pire, le plus odieux, le plus fatal aux nations, c'est ce gouvernement bâtard qu'on appelle représentatif, qui n'est ni monarchie ni république, et a les vices de

tous deux sans en avoir les avantages. Pouvoir faible, incertain, divisé, intrigant parce qu'il est faible et couvrant le bon plaisir d'un masque de légalité ; indifférence, désaffection de la chose publique et tout à la fois mutinerie dans les masses ; enfin, l'immoralité, la corruption partout.

Faut-il donc regretter Louis XIV et Louis XV? Dieu me garde de le penser et de nier que le sort du peuple si misérable, si déshérité sous eux, ne se soit fort amélioré. Mais qui songe à en faire honneur au gouvernement représentatif? Combien il fallait, au contraire, que le bien produit par la Révolution fût puissant et fécond ! Quelles racines vigoureuses et profondes il avait dû jeter, pour n'avoir pu être étouffé comme elle, pour avoir survécu à la République, malgré tous les efforts, la volonté patente ou cachée de ses divers successeurs ! Si la République est possible dans notre vieille Europe pourrie, c'est donc elle qu'il faudrait vouloir ; mais la matière manque, je le crains bien ; la Constituante et la Convention sont sorties de l'ancien régime. Que peut-il sortir de celui-ci?

Je reviens à 1814 et veux rapporter dans toute sa vérité un fait intéressant et peu connu. Je le tiens de M. Bessières, qui le tenait du général d'Anthouard lui-même. Après la campagne de 1813, Napoléon,

prévoyant bien qu'il ne pourrait empêcher l'invasion, envoya à Eugène Beauharnais des instructions détaillées sur le rôle qu'il lui destinait, si cette invasion avait lieu. Il lui donnait l'ordre d'entrer alors en France et lui indiquait la marche à suivre, tel ou tel cas échéant ; le Vice-Roi promit d'obéir. En 1814, prêt à quitter Paris pour se rendre à l'armée, l'Empereur veut s'assurer que ses intentions ont été bien comprises, leur donner plus de développement encore et insister sur l'importance qu'il y attache. Il mande près de lui le général d'Anthouard, chef d'état-major des troupes françaises en Italie, le garde deux jours, lui détaille la position, ce qu'il prévoit des événements de la campagne et la marche qu'Eugène devra suivre dans telle ou telle prévision. « J'abandonne l'Italie, lui dit-il ; mais si je suis battu, c'est plus que l'Italie qu'il me faudra abandonner ; si je les bats, elle me reviendra bientôt. » Le général d'Anthouard retourne à Milan, porte au Vice-Roi les ordres qu'il doit lui transmettre, en fait part au général (j'ai oublié le nom) qui commandait les troupes françaises ; puis on attend les événements ; ils se succèdent désastreux pour nous. Le cas prévu par Napoléon est arrivé ; c'est le moment d'agir. Le général d'Anthouard presse le Vice-Roi, le somme en quelque sorte de tenir ses promesses et de remplir sa

mission. Eugène tergiverse, hésite, parle de la grossesse de sa femme et ne bouge pas. Ce général dont j'ai oublié le nom va le trouver et, sur son refus de marcher, lui déclare qu'il va partir, exécuter les ordres de l'Empereur et se met en marche en effet avec ses troupes qu'il ramène en France. Cette conduite d'Eugène peut expliquer la faveur que sa famille et lui ont trouvée parmi nos ennemis, et l'affection toute particulière de ce brigand de Nicolas pour ses enfants, mâles et femelles.

J'ai oublié des détails et des noms propres; mais je ne peux douter de l'exactitude de ceux que je viens de rapporter, car M. Bessières me les a répétés plus d'une fois, et j'ai dit de qui il les tenait.

Il y a un an ou deux, causant avec moi et ramenés tous deux sur ce sujet par notre amour pour Napoléon, il me dit que, peu auparavant, ayant raconté le fait à M. Emmanuel Las Cases, celui-ci s'était écrié : « Vous m'expliquez aujourd'hui ce que nous ne pouvions comprendre à Sainte-Hélène ; un mouvement d'irritation, de répulsion sur la figure de l'Empereur, chaque fois qu'à Longwood le nom d'Eugène était prononcé devant lui. Il n'en parlait pas, ne s'en plaignait jamais, lui qui ne s'est plaint de personne; mais chaque fois qu'il en était question, sa physionomie trahissait ce qu'il éprouvait. »

Il ne s'est jamais plaint de Marie-Louise non plus, et voici une anecdote qui la concerne dont je suis également certaine. Pendant la campagne de 1813, Napoléon laissa sa femme passer quelque temps, à Prague, je crois, dans son impériale famille. Le comte Neipperg fut attaché à son service, en qualité de chambellan de l'empereur d'Autriche. Ce fut probablement alors que commença leur liaison, et M. de Beausset, en racontant l'arrivée de ce Neipperg en Savoie quand Marie-Louise y fut prendre les eaux dans l'été de 1814, le fait entendre assez clairement, malgré sa profonde vénération pour les robes comme pour les habits brodés, choqué qu'il fut de se voir supplanté dans ses fonctions. Or, voici ce que M. Bresson, qui voyait beaucoup mon neveu, lui a dit tenir de La Valette qu'il avait reçu et caché chez lui, après son évasion. Au commencement de 1814, un courrier fut arrêté ou trouvé mort, je ne me rappelle plus, porteur d'une lettre de Marie-Louise à ce Neipperg, dans laquelle elle lui disait : « Prenons patience ; tout ceci s'écroule et ne peut durer longtemps. » C'est M. de La Valette qui avait tenu et lu la lettre, qui l'a répété à M. Bresson, lequel l'a répété à mon neveu. Je n'en peux donc douter, quelque monstrueux que ce soit, et on a beau s'attendre à tout et les savoir capables de tout, il faut

avouer que ces êtres princiers dépassent toute prévision. En 1821, quand Antommarchi vint pour porter à cette digne nièce de Marie-Antoinette et de la Caroline de Naples les dernières paroles de son mari — et ce mari était Napoléon — elle ne voulut pas le voir; ce fut Neipperg qui le reçut. Elle était alors dans je ne sais plus quelle ville d'Italie, où se trouvait aussi mon frère, lequel m'a dit l'avoir vue souvent au spectacle, grosse à pleine ceinture et ne le dissimulant pas. On tenait pour certain que ce Neipperg la battait, ce que j'aurais quelque plaisir à croire.

Je reviens à ce terrible printemps de 1814. Bien qu'on arrêtât les nouvelles, la consternation était grande à Paris, excepté parmi les belles dames qui se promettaient de courir au-devant des alliés et de crier : Vive Alexandre! ce à quoi elles n'ont pas manqué, à la honte des gens comme il faut, tandis que le prolétaire se montrait animé des plus nobles sentiments d'amour du pays et d'honneur national. J'avais des bourboniens parmi mes meilleurs amis : ils m'avertirent du retour des Bourbons bien avant qu'aucun de nous y songeât, moi entre autres qui ne savais ni leur nombre, ni leur nom. Je le répétai à mon mari; car je me fiais peu aux restaurations, qui partout se sont montrées plus *buveuses de sang* que les révolutions, et ce n'est pas un faible hom-

mage au caractère français que cette première Restauration enchaînée et bridée dans ses désirs de vengeance et de réaction. Quand le retour des Bourbons fut regardé comme certain, je sus par mon mari que les Conventionnels votants se réunissaient chez Cambacérès (ils étaient en grand nombre dans le Sénat, dans le Conseil d'État, dans la magistrature), et qu'ils agissaient pour obtenir quelque garantie, en faisant insérer dans la Charte de ce vieux Louis XVIII l'engagement de ne rechercher personne pour ses opinions dans les assemblées nationales. On savait qu'une première déclaration rédigée par le sycophante et qu'il avait dû mettre de côté, était aussi menaçante, aussi fulminante que celle de Saint-Ouen était bénigne, promettant pardon et oubli. Donc, à tous services rendus au pays, à toutes fonctions éminemment remplies, les Bourbons, dans leur magnanimité, promettaient pardon et oubli; c'étaient les crimes qu'ils remettaient; les coupables obtenaient grâce. Avec une telle incompatibilité, et elle existait nécessairement, entre la couronne et la nation, il fallait qu'une des deux succombât, et heureusement les trônes sont plus vermoulus encore que les peuples ne sont patients.

Une promesse de roi vaut, suivant moi, moins sans doute que toute autre; cependant, puisqu'on

faisait tant que d'y recourir, je dis à mon mari qu'*opinions* était trop vague, et qu'il fallait demander le mot précis de *vote* qui indiquerait positivement celui du procès de Louis XVI ; ce qui fut fait. Il y eut des pourparlers ; on finit par l'accorder, et j'eus ainsi ma phrase dans la Charte. Il n'y a pas de quoi se vanter.

Je voulus voir l'entrée de Louis XVIII. Je n'étais pas allée à celle du comte d'Artois, qu'on me disait avoir excité tant d'enthousiasme, et je désirais en juger. Soit qu'on eût fort exagéré, soit que les lâches concessions du cadet, comme lieutenant général du royaume, eussent déjà ouvert les yeux de tous, je ne vis rien qui ressemblât à l'enthousiasme pour l'aîné. Quel successeur de Napoléon, bon Dieu ! Cette masse de chair informe, plutôt jetée qu'assise dans sa voiture, c'était le soliveau que nous envoyait Jupin ; mais on voyait de reste à ses yeux, à son sourire de chat-tigre que pour se faire grue, ce n'était pas l'envie qui lui manquerait. Sur le devant, le comte d'Artois, ce ci-devant beau, aux dents de sanglier, à la figure terne, longue et vide ; les ducs d'Angoulême et de Berry à cheval tous deux, tous deux également repoussants, l'un plus idiot, l'autre plus ignoble, tels étaient nos nouveaux maîtres, ceux qui venaient remplacer Napoléon.

La duchesse d'Angoulême, assise à côté de son oncle, laissait voir sur sa figure toute la haine qu'elle

nous portait, et cette haine, il faut le dire, le souvenir de son père, de sa mère, de sa tante, tous trois montés sur l'échafaud, ne la motivait que trop. Qui eût osé la lui reprocher si, ne pouvant donner d'héritiers au trône, elle eût déclaré ne pas vouloir rentrer en France, ni vivre parmi les Français, assassins de sa famille à ses yeux? Mais si ce trône la tentait assez pour le tenir de l'invasion d'abord, puis du régicide Fouché, si elle venait le chercher et l'attendre à tout prix, il fallait revenir Française, et, puisqu'elle aimait tant la couronne, il fallait aimer le pays.

A travers toutes les pensées cruelles, les retours douloureux, les prévisions lugubres qui m'assaillirent à cette triste vue, les officiers poussant les soldats à crier *Vive le Roi!* et la population répétant, quoique avec assez de froideur, j'eus un mouvement d'enthousiasme; un noble exemple fut donné. Malgré les excitations de ses chefs, la garde impériale, triste, morne, silencieuse, ne poussa pas un cri et protesta par sa contenance autant que par son silence. Les yeux et le front baissés, s'associant le moins possible à ce qui se passait autour d'elle, elle marchait comme à un convoi, elle invoquait son empereur. Ainsi, dans l'armée le soldat, dans la nation l'homme du peuple, se montraient Français et nationaux; les chefs étaient vendus ou cherchaient à se vendre.

XI

Cette année 1814, cette année si funeste à la France, combien elle fut terrible pour moi! Je perdis ma mère, et ce cruel malheur ouvrit une nouvelle époque à la longue série de ceux qui ont accablé moi et les miens. Jusqu'alors mes chagrins avaient été personnels; rien ne menaçait l'avenir de mes enfants, que notre position de fortune et ce qu'ils promettaient eux-mêmes me faisaient présager heureux et assuré. Mais dès lors ce fut pour eux que je commençai à m'alarmer, à redouter les événements. Une fois les Bourbons rentrés et malgré leurs belles promesses, la position de leur père en France, notre fortune transportée bien malgré moi presque en totalité dans le royaume de Naples, dont je prévoyais que Joachim serait chassé plus tôt ou plus tard, tout m'inquiétait dans l'avenir, et l'avenir dépassa de beaucoup mes prévisions. Ruine, proscription, exil, pri-

son, dangers de toute espèce et, ce qui a tout effacé, la mort de ma Caroline, notre bon ange à tous, celle que les événements avaient le moins brisée, la seule qu'ils eussent laissée près de moi, pauvre fleur fraîche encore au milieu de nous battus, courbés par l'orage!

Le 20 juillet, j'avais quitté ma mère la veille à minuit et demi. Nous étions sorties ensemble; elle était assez bien depuis quelques semaines, mieux que je ne la voyais habituellement, et, en me disant bonsoir, elle avait ajouté comme toujours : Surtout viens demain de bonne heure. A huit heures du matin, Roger vient me chercher; j'étais au lit; étonnée d'abord et inquiète, je fais questions sur questions et me rassure en apprenant qu'une violente migraine dont elle souffrait beaucoup lui faisait désirer de m'avoir près d'elle. Cela était déjà arrivé; je le crus. Pourtant je me hâte de me lever, j'accours, j'approche de son lit. Quel moment et quelle vue! Ma mère déjà défigurée et dans une agitation convulsive, se plaignant ou plutôt criant de douleurs à la tête et aux jambes, frappant son front de ses deux mains, jetant ses couvertures loin d'elle et se montrant presque nue à mon frère, elle, malgré son âge, réservée et retenue comme à vingt ans! Je ne sus même pas si elle me reconnaissait. Mon frère me

dit qu'une heure avant elle avait sonné ; qu'Ursule était entrée ; que, la trouvant déjà presque dans l'état où je la voyais et s'étant écriée de premier mouvement, ma mère lui avait plusieurs fois répété de se taire, de ne pas faire de bruit ; que depuis lors son état s'était toujours aggravé. Malgré ses recommandations si souvent réitérées en bonne santé, de ne pas la livrer aux médecins quand elle ne pourrait plus s'en préserver, je courus chez M. Hallé. Aux premiers mots que je prononçai de douleurs aiguës à la tête et aux jambes, il dit : « C'est une apoplexie. » Vingt ans plus tard, un autre m'a dit de même : « C'est la poitrine. » Celui-là parlait de ma fille. Il est des mots qui percent et qui pourtant ne tuent pas. J'amenai M. Hallé avec moi, et, dans ce quart d'heure d'absence, quel changement encore, grand Dieu ! sur le visage de ma mère ! Elle ne voyait pas, n'entendait pas, ne se plaignait plus ; mais elle paraissait souffrir cruellement. « Il n'y a rien à faire, me dit le docteur ; je pourrais la couvrir de vésicatoires, de ventouses ; mais sans aucune utilité. » Je voulus essayer au moins les sinapismes aux jambes qu'il permit, et je courus moi-même les faire préparer par le pharmacien. Heureusement j'étais connue dans le quartier ; car je ne pus donner ni le nom ni l'adresse. Le désespoir, c'est la folie, une folie qui se connaît.

Jusqu'à midi et demi qu'elle expira, agenouillée près de son lit, je cherchais en vain à la réchauffer; je voyais ce visage déjà méconnaissable s'altérer de plus en plus, et la mort s'avancer, la couvrir, s'étendre comme l'ombre grandissant au coucher du soleil. C'est dans mes bras qu'elle rendit le dernier soupir. Ah ! cette mort subite, imprévue, ce mélange de la vie et de la mort, hier et aujourd'hui, hier comme toujours, aujourd'hui foudroyée, frappée, perdue aussitôt que menacée, c'était de l'épouvante, de la stupeur, du désespoir! Nous sommes géants pour souffrir. Je crus avoir ressenti alors le plus cruel déchirement qu'on puisse éprouver sans mourir. Je me trompais; un plus atroce encore m'attendait.

Je ne m'appesantirai pas sur ma longue et profonde douleur. Je perdais en perdant ma mère, non ce que j'aimais le plus au monde, puisqu'il me restait mes enfants, mais ce que j'avais toujours chéri le plus après eux; ma première amie, ma providence constante dans mes plus dures épreuves; enfin, et c'était un nouveau lien entre nous, celle dont j'étais devenue la seule consolation, le seul bonheur, l'unique joie, celle que j'avais relevée et ranimée, à qui j'avais fait retrouver quelque douceur à vivre et que je soutenais à son déclin, après avoir été si longtemps soutenue et protégée par elle.

Je fus m'établir à Passy, dans une maison que mon mari avait louée peu de temps avant, au grand chagrin de ma pauvre mère qui me répétait chaque jour : « Que deviendrai-je, si tu y vas? » Et la mort avait répondu! Mes deux fils y vinrent en vacances. Ils étaient trop jeunes encore pour partager mes regrets, et, ne pouvant y associer aucun autre, j'attendais avec impatience ces heures de nuit que je passais à me promener sur une immense terrasse attenante à mon appartement, seule avec tous les miens perdus; car je n'avais plus que mon frère, et il n'existait entre nous, quoique frappés du même coup et unis par la même douleur, ni véritable sympathie, ni confiante intimité. Félicité, Mme Le Clerc me comprenaient et s'affligeaient avec moi; mais mon mari ne les aimait pas, et je ne les voyais guère que chez elles.

A la fin de 1814, il m'annonça tout à coup qu'il allait partir pour Naples. Depuis la rentrée des Bourbons, ayant le pressentiment plutôt encore que la prévision du sort qui l'atteindrait tôt ou tard, j'avais fait tout ce que j'avais pu pour amener plus d'union et de bonne intelligence entre nous. Indignée comme je l'étais de voir dans sa famille même, sans parler des autres, ceux-ci s'éloigner du *votant,* ceux-là protester, après vingt ans de bonnes relations et de services reçus de lui, qu'ils ne rappelleraient jamais le

21 janvier 1793, quoiqu'en ayant toujours gémi, j'avais besoin qu'il trouvât dans sa femme non seulement une épouse honorable et remplissant son devoir, mais une camarade, une associée complètement homogène, avec le même passé, le même présent, le même avenir. Il n'est rien que je n'aie essayé pour lui *infuser* cette conviction, sans la lui exprimer jamais. Je me flattais d'avoir réussi : pendant quelques mois tout alla bien; mais son caractère et ses habitudes devaient ramener le trouble et le désordre. Je crois pouvoir me dire avec vérité que cette fois encore, comme lors de notre réunion à Naples, je fis pour bien vivre avec lui tout ce que l'affection aurait pu inspirer.

Il m'annonça donc, à la veille de se mettre en route, qu'il allait partir pour Naples et partit en effet, me donnant ses affaires pour motif de son voyage; mais il me fut facile de juger qu'il en avait d'autres, et que la politique n'y était pas étrangère.

Les désordres arrivés à Saint-Roch à l'enterrement de Mlle Raucourt, ce qui se murmurait de mouvements concertés entre divers généraux pour marcher contre le gouvernement, enfin cet ébranlement qui précède souvent les grands événements tenaient Paris assez en haleine, quand le *Moniteur* annonça le débarquement de Napoléon et publiait en même

temps ces 500,000 francs promis à celui qui l'assassinerait; tentative désespérée de la lâcheté aux abois, qui se reportait à quelques siècles en arrière, comme elle aurait voulu y faire tout rétrograder. En 1814, la même mission avait été donnée à Maubreuil par ce loyal et dévot comte d'Artois, mais alors avec mystère et dans l'ombre, en vrai brigand.

Napoléon débarqué en France! Quelle aurore! Quelle délivrance! mais débarqué seul à peu près, devant renverser de son souffle tout ce qui était constitué alors et soumettre de son regard cette même France qui l'avait vu et laissé tomber un an avant! En voyant ce qu'il tentait, avec quelque ardeur, quelque élan qu'on en désirât le succès, pour l'espérer alors, pour le croire possible, il aurait fallu une âme à la hauteur de la sienne, le sentiment grandiose de ce qu'il était, de ce qu'il pouvait comme il en avait la conscience. Cette sublime pensée de marcher du cap Juan à Paris les mains croisées et les fusils de ses compagnons vides de cartouches, cette prévision magnanime ne parut alors et ne dut paraître qu'une folle échauffourée, une tentative extravagante et désespérée. Et comment l'aurait-on jugée autrement, lorsqu'il avait fallu pour la concevoir, pour la méditer, autant d'héroïsme et de grandeur d'âme qu'il en fallait

pour l'exécuter? Vauvenargues a dit : « Les grandes pensées viennent du cœur », et ce mot, si souvent répété depuis lui, trouve ici sa confirmation. Si c'est avec son coup d'œil d'aigle que Napoléon avait jugé la Restauration et toute la lassitude que le pays en avait déjà, c'est avec son cœur qu'il avait prévu les transports de la France et l'accueil idolâtre qu'il y trouverait. Car on affecte en vain de parler de l'armée et de ne parler que d'elle; les populations tout entières, plus ivres encore que les soldats, se précipitaient au-devant de lui, sans attendre d'y être envoyées.

Oui, ce retour de l'île d'Elbe le place au-dessus de tout ce qui a paru, de tout ce qui a été célébré parmi les anciens comme parmi les modernes. D'autres, avant lui, avaient conquis le monde par les armes; seul il a, d'un coup d'œil, reconquis un empire, et la Providence, avant de le frapper sans retour, a voulu que le dernier de ses triomphes en fût aussi le plus glorieux, le plus éclatant, le plus mémorable.

Enfin arriva le 20 mars. Pour la première fois de ma vie, je courus du matin au soir, cherchant la foule au lieu de la fuir, ivre comme elle d'attente et de joie! Avec quel bonheur je vis le matin, tout le long des quais, décrocher et jeter dans de grands paniers

tous ces pâles visages des Bourbons, apparaître et resplendir la triomphante figure de Napoléon ! Sur le pont Royal défilait ce bataillon revenu avec lui de l'île d'Elbe. Il avait fait, disait-on, plus de vingt lieues en moins de vingt heures ; tous exténués, couverts de sueur et de poussière, ils marchaient en ordre et en silence, à travers les acclamations qui les suivaient, les bouquets de violettes qu'on leur jetait de tous côtés : sur les joues de quelques-uns, hâlées, cuivrées par le soleil, je vis rouler de grosses larmes. Je me rappelai alors la garde impériale au cortège de Louis XVIII et le souvenir de ce triste jour, de ces fusils russes et anglais, tous couronnés de lauriers comme pour mieux insulter aux vaincus ; c'était la chaîne brisée, que le captif délivré se rappelle avec bonheur. Napoléon revenait ; la France et le nom français allaient reparaître avec lui. Hélas ! trois mois après, il rentrait fugitif à Paris, et Louis XVIII nous était rendu !

On reproche beaucoup à Napoléon de n'avoir voulu s'appuyer que sur l'armée, de n'en avoir pas appelé aux masses, aux idées révolutionnaires, seul moyen, dit-on, de sauver le pays. Qu'il ait reculé devant ce moyen que repoussait d'ailleurs, il faut le dire, sa nature de despote, cela peut s'expliquer, sinon se justifier. En voyant l'Europe armée sur nos

frontières, toute prête à les franchir et la France dégarnie également d'armes, de munitions, de soldats, on comprend qu'il n'ait songé qu'à réorganiser l'armée, qu'il ait porté toute son activité, toute l'énergie de sa volonté là où elle pouvait commander, où sa voix serait le mieux écoutée. Une fois entré sur le terrain des révolutions, où et quand s'arrêterait-on ? Fallait-il renverser l'édifice sans un moment pour reconstruire ? Était-ce du système qui régissait la France depuis quinze ans que pouvait sortir instantanément un système révolutionnaire? Où prendre les hommes, les instruments? Seraient-ce encore ceux-là qui avaient servi l'Empire et la Restauration ? D'autres ne manquaient pas sans doute ; ce qui manquait, c'était le temps de les choisir, de les mettre en œuvre. L'esprit, les idées, l'énergie révolutionnaires ne s'improvisent pas, comme l'a trop prouvé la révolution de 1830, et le pays lui-même n'était pas préparé comme en 93 par les clubs, la presse des rues, les comités, la société des Jacobins, etc., etc. Si 93 n'était pas venu quatre ans seulement après la prise de la Bastille, quatre ans de lutte et de progrès, la Convention elle-même, si gigantesque qu'elle ait été, aurait-elle pu tenter ce qu'elle a fait, essayer ce qu'elle a obtenu? On comprend donc, je le répète, que, pressé, harcelé comme il l'était au

dedans et au dehors, l'Empereur ait voulu se servir du moyen, de l'instrument qu'il possédait le mieux, de ceux sur lesquels il comptait le plus. Ce qui se comprend moins, c'est qu'en mettant le pied aux Tuileries, il ne se soit pas proclamé dictateur avec pouvoir unique et absolu pour défendre le pays qui le jugerait plus tard, vainqueur ou vaincu ; ce sont ces demi-concessions aux idées libérales (quand l'ennemi était aux portes, Rome ne s'avisait pas de la liberté de la presse, elle nommait un dictateur) ; c'est qu'il ait voulu marcher avec ce bagage de pairs, de Corps législatif, cette opposition bavarde, nulle pour servir, influente seulement pour entraver et pour nuire. N'avait-il pas appris en 1814 de Lainé et de ses pareils ce que sont, aux jours d'extrême danger, les assemblées délibérantes ? S'il faut excepter la Convention, c'est que l'époque était unique, et qu'il y avait entre elle et le pays action et réaction réciproques. Quand ils lui eurent arraché sa seconde abdication, le premier soin de La Fayette et consorts fut d'aller aux ennemis leur demander un nouveau maître ; ce La Fayette qui, quinze ans plus tard, devait nous en donner un autre, opprobre et perte de la France.

Peu de temps apres le 20 mars, mon mari revint à Paris. Il avait laissé Murat marchant avec son armée,

cette fois contre les Autrichiens auxquels il s'était si honteusement allié l'année d'avant. Aussitôt après son arrivée, il vit l'Empereur, qui l'interrogea longtemps sur l'Italie, sur l'armée de Joachim, sur l'esprit du pays. Il lui parla de Jérôme, que mon mari avait pris avec lui dans sa voiture, comme son secrétaire, mais ne prononça pas le nom de sa sœur, n'eut même pas l'air de l'entendre et ne répondit à ce que mon mari lui disait de Murat que par ces mots : « Battra-t-il les Autrichiens? »

Bientôt après arriva à Paris la nouvelle de la déroute complète de l'armée napolitaine et de la rentrée des Bourbons à Naples. Nous nous trouvions à peu près ruinés. Alors mon mari, qui, en 1813, n'avait pas désiré de nouvelles fonctions et qui l'avait dit à Cambacérès, se décida à demander de l'emploi. Il fut immédiatement nommé préfet à Amiens, où il se rendit de suite. Enfin arriva la bataille de Waterloo, et, bientôt après, Paris revit les Cosaques dans ses murs, lui ramenant encore les Bourbons, des Cosaques les pires pour elle, parce qu'elle devait les garder. C'était l'occupation en permanence.

XII

Je ne répéterai pas sur la seconde abdication ce que j'ai dit sur la première. La position était la même ; Napoléon ne pouvait sauver le pays ; il lui donna la dernière preuve de dévouement qu'il pût lui donner encore. Au reste, comme il était facile de le prévoir, ce Corps législatif, cette opposition si hostiles à l'Empereur, ne le furent guère à l'étranger et ne délibérèrent plus que sur le maître à implorer.

Qu'il me soit permis de le dire. Je voyais souvent à cette époque Quinette, d'abord ministre, puis membre du gouvernement provisoire, beaucoup d'autres Conventionnels qui dans leur intérêt personnel, sinon dans leur patriotisme, devaient puiser l'énergie de la résistance opiniâtre et désespérée, et je fus étonnée de leur peu de vues, d'accord, de résolution surtout. Après la bataille de Waterloo, Quinette bavardant un soir sur la nécessité de sauver la capi-

tale, c'est-à-dire de la livrer à l'ennemi et le pays avec elle, de peur qu'il ne la prît, je ne pouvais m'empêcher de m'étonner en les regardant que ce fussent là les mêmes hommes qui, vingt ans plus tôt, avaient sauvé la France par leur fermeté inébranlable et leur volonté de fer. Mais Napoléon l'a reconnu : les événements étaient au-dessus des forces de l'homme, d'hommes surtout brisés, les uns par cette longue et terrible lutte politique, les autres par vingt années de guerre continue.

Celui qui a vu Paris à cette funeste époque, ses rues, ses quais, ses boulevards peuplés de soldats ennemis, leurs canons braqués sur nos places, les spectacles encombrés d'uniformes inconnus et bigarrés, le Français seul excepté, ces odieux Anglais surtout à couleur rouge, à figure insultante et railleuse, et pour comble d'opprobre, sur la scène des pièces à leur louange, dans la salle des spectateurs pour applaudir, celui-là devait croire le calice de honte vidé jusqu'à la lie. Que dirons-nous donc aujourd'hui, nous soumis sans avoir combattu, obéissants et non vaincus, dociles aux ordres, non aux boulets de l'étranger?

C'était pour moi un martyre que la nécessité de sortir quelquefois de ma chambre, soit pour ne trouver au dehors que ces uniformes maudits, soit pour les rencontrer dans la partie de mon apparte-

ment que j'étais forcée de leur céder. La seule fois que j'aie essayé d'aller au spectacle, je me sauvai bientôt, en voyant dans une loge en face de la mienne ce vieux Cathcart, tout poudré, à figure diplomatique et triomphante, lui, un des bourreaux de Napoléon, que je devinai à son habit rouge et surtout aux mouvements de colère et d'aversion que j'éprouvais. Je n'ai pas à me reprocher d'avoir une fois rencontré un de nos soldats sans avoir couru à lui et lui avoir offert quelque argent qu'il n'acceptait pas toujours. Une fois, sur un des ponts qui conduisent à la Cité, indignée de voir ceux de l'étranger passer sans difficulté tandis qu'on le refusait à deux des nôtres, parce qu'ils n'avaient pas le sol exigé, je ne pus m'empêcher de faire chorus avec de braves femmes à éventaires qui criaient au scandale, et de verser ma bourse dans la main d'un de ces soldats.

Hélas! cette fois encore comme en Italie, j'avais le mal du pays. A Naples, c'étaient l'accent, l'aspect, les habitudes, le langage, l'*insolite* enfin de ce qui m'entourait, qui me rappelaient sans cesse les cinq cents lieues de distance entre moi et mon pays; ici, ce n'était pas sur moi, mais sur lui que je pleurais, et comment oublier un moment son humiliation et ses désastres, quand tout en était imprégné autour de moi et que tout m'y ramenait?

Notre position particulière, au reste, aggravait encore, s'il est possible, le sentiment des malheurs publics. Après avoir perdu notre fortune à Naples, la carrière administrative où, par suite des événements, mon mari s'était décidé à rentrer, venait de se fermer pour lui. C'était être ruiné deux fois en quelques semaines, et, par les premiers actes de cette seconde Restauration, il était facile de prévoir que les Conventionnels seraient bientôt persécutés et proscrits. Déjà, dans la contribution de douze millions d'abord, puis de cent millions dont Paris fut frappé, nous avions été imposés avec une distinction toute spéciale. Mon mari solda de suite la première; pour la seconde, je voulus m'en charger. Je fus trouver M. de Chabrol, préfet de Paris, et lui exposai ma position, l'assurant qu'il pouvait faire vendre mes meubles, mais qu'il m'était impossible de payer un sol. Il fut parfaitement bon et poli, sourit même d'assez bonne grâce, lorsqu'en réponse à quelques phrases banales sur les vicissitudes des révolutions et sur la destitution de mon mari en regard de son rappel à lui, chassé et poursuivi, disait-il, pendant les Cent-jours, je le remerciai de vouloir bien chercher à me donner courage et bon espoir. Ce qui valait mieux, c'est qu'il arrangea l'affaire et que je n'eus rien à payer.

De même, nous étions écrasés de logements mili-

taires, et les uns sortaient à peine que d'autres étaient arrivés : des généraux, leurs aides de camp, domestiques, chevaux, c'était un vrai pillage. Le général Bulow, qui avait débuté par une scène assez inconvenante, faite à mes domestiques, il est vrai, parce qu'il ne trouvait pas une *ottomane* dans sa chambre, et auquel j'avais conseillé de s'exprimer plus doucement afin d'être compris et servi, finit par s'humaniser trop. Il croyait charmant de m'appeler bonapartiste, et m'aurait assommé de ses visites, si je l'eusse trouvé bon. J'en fus enfin débarrassée, mais pour faire place à d'autres. Effrayée d'une telle dépense quand les ressources disparaissaient, je décidai mon mari à quitter notre appartement et à le louer tout meublé. Ce fut, pour comble de guignon, un Anglais, le duc de Bouillon, qui s'y installa. Je croyais être délivrée de ces odieux garnisaires, mais on continuait à nous en envoyer, d'après le chiffre élevé du loyer que nous quittions, et que nous devions placer et défrayer en hôtel garni. Cette fois il fallut, ce qui était dur, se résoudre à s'adresser au comte de Muffling, alors commandant de Paris. Je m'y décidai donc et je trouvai un jeune et épais Allemand, blond et rougeaud, ce que j'ai toujours eu en aversion, entouré de je ne sais combien d'autres. Je lui exposai ma demande et l'injustice de m'imposer en raison d'un

logement que ma position m'avait forcée de quitter. Il ne me répondit que par des phrases sur ce que son pays avait eu à souffrir de nos armées. Je vis que je n'obtiendrais rien, et la patience m'échappant : « Mais, monsieur le comte, croyez-vous donc que je sois venue vous trouver sans une nécessité absolue? Depuis que je suis au monde, j'ai vu les Français occuper toutes les capitales de l'Europe, Vienne, Berlin, Madrid, etc., etc. ; je ne suis pas moins étonnée que désespérée de vous voir à Paris, et, pour le comprendre, il faut me rappeler que vous étiez vingt contre un. C'est donc bien malgré moi et parce qu'il le faut nécessairement que je viens m'adresser à vous. » Là-dessus, voilà mon homme qui me conduit à un fauteuil, ce qu'il n'avait pas encore fait, en me disant : « Vous parlez bien, asseyez-vous », et qui entre en explication. Je le quittai, croyant n'avoir rien obtenu; l'affaire pourtant s'arrangea, plus, je crois, par M. Baudus que par moi.

Dans la crise où nous nous trouvions, il ne fallait pas songer à un établissement quel qu'il fût. Mon frère, qui avait gardé tout entier le grand appartement qu'occupait ma mère, me reçut chez lui avec ma fille et ma femme de chambre, et mon mari se casa seul, ne voulant pas même me donner son adresse, ce dont je n'ignorais pas le vrai motif. Me voilà donc habi-

tant cette chambre et couchant dans ce lit où, un an auparavant, j'avais vu mourir ma mère et que je n'avais pas revu depuis. C'était commencer bien douloureusement ce pénible apprentissage de considérations d'argent, devant compter et peser. J'en avais fait peu de cas jusqu'alors, sans doute parce que j'en avais eu toujours plus qu'il ne m'en fallait. Je commençais à sentir et j'ai mieux vu depuis encore le vide et la sottise de ces déclamations de phraseurs sur le peu de valeur de l'argent et le mépris qu'on en doit faire. Sans doute, il ne donne pas le bonheur, il ne préserve pas de souffrir, et les pertes de fortune ne sont rien près de celles qui touchent au cœur; mais il lève beaucoup d'obstacles, il prévient certains tourments, il est surtout le gage de l'indépendance pour ceux qui n'y voient que cela et n'y mettent pas d'autre prix.

Que de nuits j'ai passées à pleurer dans ce lit de ma pauvre mère, sur elle, sur mes enfants et sur moi aussi! car ce *moi* trouve toujours sa place, et je n'en étais pas encore venue alors à cette profonde indifférence, à ce parfait détachement de moi-même qui, depuis que je n'ai plus ma bien-aimée fille, ne font de ma vie qu'un souvenir, une mémoire, regrettant la joie qu'elle aurait quand il arrive quelque joie, songeant au chagrin qu'elle n'a pas s'il vient quelque

sujet de peine. Quand on m'annonça l'amnistie, le nom de ma Caroline fut celui qui me vint d'abord, que je répétai en pleurant. Mais on n'arrive à ce complet dédain de soi qu'après avoir longtemps et cruellement souffert; si c'était là la sagesse, elle ne vaudrait pas ce qu'elle coûte. Mes amis, me voyant si affectée, et j'en avais alors de bien solides et de bien bons, se pressaient autour de moi. Mme Le Clerc, Félicité, Mme de Chouly, M. Baudus, M. Bonnet, etc., etc., se préoccupaient de ma position et me voyaient presque chaque jour. Je paraissais donc pouvoir attendre en sécurité, au moins chez mon frère, la décision de notre sort, lorsqu'il m'en fallut sortir de la manière la plus étrange et la plus inconcevable. Mais il me faut ici revenir sur mes pas pour prendre la chose de plus haut.

Lorsque, après le 18 brumaire, mon père se vit dépossédé du *Journal de Paris,* il quitta une maison à lui qu'il occupait alors, et revint au faubourg Saint-Germain, quartier qu'il avait habité longtemps, et que ma mère préférait à tout autre. Son nouveau propriétaire était un M. L..., neveu de l'ancien contrôleur des finances. J'en parlerai tout à l'heure, il mérite une mention à part. Sa fortune étant, quoique assez belle, au-dessous de sa dépense, il louait presque en entier le seul bel appartement de sa maison, que

prit ma mère. Sa femme crut lui devoir quelques visites de voisinage et nous y rencontra, ma sœur et moi. Lorsque Clémentine après son divorce, et moi après le départ de mon mari pour les Indes, qui eurent lieu presque en même temps, revînmes demeurer près de ma mère, Mme L..., jeune femme de notre âge, se lia naturellement avec nous, et devint bientôt une habituée de nos soirées. Quoique la voyant tous les jours et plutôt deux fois qu'une, car elle était désœuvrée et me rendait de fréquentes visites en sus de la réunion du soir, je ne contractai jamais de véritable liaison avec elle. Elle me faisait toutes les avances, était d'une obligeance extrême; je lui en savais gré et y répondais, j'avais de la bienveillance pour elle; enfin, les apparences de l'intimité existèrent entre nous, sans qu'il y ait jamais eu amitié véritable, ni ombre de confiance. Ma sœur, qui se liait beaucoup plus facilement que moi, me disait, en me parlant d'elle : « Mon Dieu, elle est charmante pour nous, mais je passerais ma vie avec elle, que je n'avancerais pas d'un pas, et je ne sais pas bien pourquoi. »

Sans être précisément jolie, elle était fort agréable, fort gracieuse, avec une admirable forêt de cheveux blonds, une taille souple et élancée et beaucoup de distinction dans la tournure. Quant à l'esprit, c'était comme beaucoup d'autres, elle n'en manquait pas;

elle n'en avait pas non plus, mais possédait au plus haut point ce genre de finesse qu'ont souvent les femmes médiocres et qui les rend passées maîtresses dans la recherche des ridicules, des petitesses des autres, et assez drôles en s'en moquant. Nonchalante comme une créole et sonnant sa femme de chambre, à deux étages d'elle, pour venir lui ramasser son mouchoir, elle cachait sous les formes les plus douces, sous l'air le plus indolent, le caractère le plus impérieux, la volonté la plus despotique, et un entêtement tel qu'en raisonnant avec elle, on le sentait comme un obstacle physique, un mur de marbre qu'on ne percerait pas. D'une excessive coquetterie, non coquetterie sémillante et piquante comme bien d'autres, mais sournoise, patiente, à l'affût et qui avait un certain charme, elle aurait voulu s'entourer d'un cercle d'adorateurs et recevait, par-ci par-là, quelques jeunes gens, qu'on dirait *lions* aujourd'hui, en tout bien, tout honneur, je crois, moi qui pourtant ne crois guère à ces coquettes s'arrêtant juste au bord du trou, parce que les hommes qui ne veulent pas être dupes ne manquent guère de les y pousser. Mais celle-ci avait trop de personnalité, un trop grand besoin de domination pour recevoir le joug et partager au moins l'empire. Elle détestait et méprisait son mari qui le méritait bien; mais au lieu de s'en tenir

à la froideur qu'elle était fondée à éprouver, elle se plaisait à le tyranniser et le montrait aux yeux de tous le plus pitoyable et le plus plat possible.

Ce mari, d'une ancienne famille de robe, en était très fier, très gonflé, parlait de sa *maison* plus *illustre* qu'illustrée, de son oncle l'archevêque de Paris, etc., ce qui ne l'empêchait pas de vivre intimement non seulement avec ses domestiques, mais aussi avec les nôtres; de tenir séance chez son portier, et sa manière de nous faire la cour, à nous autres jeunes femmes, était de cirer nos souliers, se disant un talent tout spécial pour leur donner un lustre sans égal, ce qui, de plus, était vrai. Tout ceci, on pouvait en rire; mais il était escroc et voleur, trichant au jeu et dérobant, quand il le pouvait, ces petits bijoux qui traînent sur la cheminée ou sur la table; enfin, de mauvaises mœurs et passant sa vie dans les tripots.

Sa femme, et en cela elle était louable, n'avait pas l'air de savoir, ni même de soupçonner rien de semblable; mais elle le traitait comme ne l'ignorant pas, et avec tant de hauteur et de dureté, qu'elle finissait presque par le rendre intéressant, parce que, comme les êtres dégradés, il ne montrait ni aigreur ni méchanceté, et avait même une sorte de bonhomie, excepté quand il revenait tout en noir de chez quelque grand-parent; alors c'était de la dignité.

Le ménage fut donc reçu chez ma mère avant que rien de tout ceci nous fût connu; le mari aussi, presque tous les soirs, jusqu'à l'heure seulement où sa femme, sans parler et lui montrant du doigt l'aiguille de la pendule, lui indiquait ainsi qu'il devait se retirer, ce qu'il faisait de suite sans résistance ni observation. Il y avait tous les jours une bouillotte pour mon père; il y fut d'abord fort assidu, et on se récriait après la partie sur l'énorme quantité de brelans, lorsqu'un ami de la maison dit à ma mère en confidence que L... trichait au jeu et était connu pour tel. Une fois sur la voie, nous apprîmes tout le reste; par égard pour sa femme, on ne le mit pas à la porte. Je l'ai vu, vu de mes yeux, et plus d'une fois, s'arranger à se donner un brelan. Il devenait pâle et tremblant, et c'était l'émotion du vol, car le jeu était trop petit pour que ce fût celle du gain. Le fait est que je me sentais aussi tremblante que lui; il me faisait bien dégoût, comme un ver, une punaise; mais il me faisait aussi pitié, et je me mettais toujours en travers pour détourner l'attention des autres. Au milieu de tout cela, naquit un beau jour une petite fille, qui ne changea rien à l'état habituel du ménage.

A mon retour d'Italie, je trouvai séparation à peu près complète, de fait, sinon de droit. Le mari habi-

tait bien toujours au second et la femme au premier; mais ils n'avaient plus rien de commun. Se réservant pour vivre le revenu de sa dot, elle ne lui aurait jamais permis l'entrée de son appartement, sans le prétexte qu'il prenait de venir quelquefois embrasser sa fille.

Je vis bientôt qu'il existait entre elle et mon frère une liaison aussi intime que possible, et il eût été difficile de ne le pas voir; mais j'eus grand soin d'y rester parfaitement étrangère, avec l'un comme avec l'autre, et de ne jamais dire un mot qui s'y rapportât. Comme tout témoin leur déplaisait, et cela par suite de l'humeur d'ours de mon frère, car ils n'y mettaient pas de mystère, ils avaient cerné et isolé ma pauvre mère, et me virent arriver avec assez d'humeur. J'avouerai pourtant qu'avec le mari qu'elle avait, elle me paraissait plus excusable qu'une autre, et, les voyant passer leur vie ensemble, étrangers à tout le reste, je crus à une affection véritable, dont jusqu'alors je ne la jugeais pas capable.

J'ai reconnu depuis, et plus d'une fois, qu'il faut se défier de ceux qui n'ont qu'une affection. Les cœurs capables d'aimer sont plus ouverts et ne se concentrent pas sur un seul objet. Ces affections uniques, qu'on croit dévouées et immenses parce qu'elles sont uniques, ne sont le plus souvent que

de l'égoïsme à deux, une habitude qui devient une nécessité et sert admirablement la profonde indifférence qu'on veut garder pour tout le reste.

Après la mort de ma mère, mon frère garda tout entier ce grand appartement, beaucoup trop considérable pour lui, sans doute pour éviter tout voisinage gênant. En 1815, il fut nommé consul général à Smyrne ; elle le décida à refuser. Le ministre alors lui proposa ce qu'on appelle la visite des Échelles, mission qui demandait une absence de dix-huit mois, deux ans au plus, après quoi il aurait une belle position au ministère, à Paris. Il sentait l'énorme sottise de rejeter sa carrière quand il arrivait au but ; il aurait bien voulu partir ; mais elle se désolait, se révoltait à toute insinuation de voyage, se disait malade, l'était réellement, et il ne savait à quoi s'arrêter. Les choses en étaient là lorsque j'arrivai chez lui. J'avais assez et trop de graves motifs d'affliction, et il me fallait endurer chaque matin deux ou trois heures de séance de la voisine, venant auprès de moi pleurer, sangloter, se désespérer, quoique je laissasse tout dans le vague et eusse grand soin de ne pas lui demander pourquoi. Un jour enfin, elle me répétant : « Mais tu sais bien ce qui me met en l'état où je suis ; je suis sûre que tu le sais » , je fus obligée de répondre que j'avais toujours évité d'aborder ce

sujet avec elle ; mais que, puisqu'elle le voulait absolument, je conviendrais que je la croyais malheureuse de la crainte de voir partir mon frère. « Oh! sûrement ; ce départ, je ne le supporterais pas ; mais il y a autre chose, autre chose que tu sais, que tu sais, j'en suis sûre. » Là-dessus, tout ébahie, je protestai que je n'y voyais plus que du feu, et, sur son insistance, je lui donnai ma parole que je ne la comprenais même pas. Le lendemain, elle accourt chez moi, et, se posant avec toute l'arrogance de son caractère, elle me fait une scène sur ce que j'ai voulu la tromper la veille avec ma parole donnée à faux, elle qui avait horreur du mensonge, etc., etc. Je lui demandai froidement si elle me prenait pour son mari. « Si je ne te croyais pas folle, ajoutai-je, je te répondrais comme tu le mérites ; mais des fous, on en a pitié, et ils ne peuvent fâcher personne. » Dès lors je cessai tout rapport avec elle.

Je remarquerai en passant que, tout en comprenant de reste qu'on éprouve le besoin de se montrer tout entière à une amie bien chère et de penser tout haut avec elle, je n'ai jamais trouvé de sympathie pour ces femmes qui ont la rage de faire leur confession à toute heure et de verser leur cœur à tout venant. Outre que ces confidences sont le plus souvent arrangées et incomplètes, ce qui leur ôte le seul

mérite qu'on veut se donner, celui de la franchise; outre que publier ainsi, fût-il exact, le bulletin de son cœur, me semble près de l'impudeur, c'est que ce que le cœur sent fortement, il le renferme et ne l'expose pas : c'est un trésor qu'il veut garder.

Je ne dis pas à mon frère un mot de tout cela. Le connaissant tel qu'il était, ombrageux, méfiant, et voulant voir partout perfidie et complots, ou au moins dessous de cartes, le sachant de plus médiocrement bienveillant pour moi, je me dis et ne croyais pas si bien dire qu'elle me ferait payer les pots cassés, et, résolue à me tenir coite, je les laissai débrouiller leur fusée, qui, à vrai dire, me semblait assez pitoyable. J'avais alors trente-cinq ans; elle était mon aînée de deux, et il en avait, lui, quarante-cinq ou quarante-six. Elle devenue maigre, jaune et fort laide, lui l'ayant toujours été, ils semblaient plus vieux que leur âge, et ces querelles d'amoureux, ces scènes perpétuelles, ces éternels bouleversements me semblaient en vérité assez misérables, à moi si profondément atteinte comme fille, comme femme et comme mère. Ah! les passions de la jeunesse sur des visages vieux et flétris, je ne dirai pas qu'elles sont hideuses, je dirai qu'elles sont ridicules, ce que la passion ne supporte pas, comme bien souvent elle n'y résiste pas. Elles font souffrir, il est vrai, et dès lors on doit

les plaindre, mais en se disant que ces exaltations hors de saison annoncent la sécheresse de l'âme, qui cherche le roman parce que la vérité lui manque, et qui met l'imagination à la place du sentiment, la tête à la place du cœur!

Je persistais à garder le silence, bien que le trouble allât croissant autour de moi. Les évanouissements, les crises violentes se multipliaient, et, quoique réelles, je pense qu'elle eût pu dire, comme ce paysan interrogé sur une grossesse qu'on lui imputait : qu'elle n'était pas de son fait, mais qu'il n'y avait pas nui. Mon frère était toujours en l'air, et j'en avais les éclaboussures. Enfin, il entra un jour dans ma chambre, tout hors de lui, me demandant de l'écouter, et voici ce qu'il m'apprit. Ce secret que je savais aussi bien qu'elle et que je voulais cacher, ce secret épouvantable, c'est qu'il était, prétendait-elle, *marié* depuis un an, et que sa femme entrait chaque soir par un conduit souterrain; je n'étais soi-disant venue chez mon frère que pour servir et masquer ces rendez-vous conjugaux. De là son horreur pour moi, etc., etc. Il y avait déjà assez longtemps que durait cette extravagance, qui le rendait, me dit-il, le plus malheureux des hommes. Elle avait contraint son mari à appeler deux architectes pour visiter la maison et découvrir ce passage secret; elle passait les nuits à la fenêtre à

épier l'entrée et la sortie de cette épouse nocturne, venait frapper à sa porte, l'appelait par son nom, enfin mettait tout le monde en l'air, lui surtout qu'elle accablait de reproches, de ses larmes, de son désespoir et de la mort qu'il lui donnait. Sachant bien qu'elle n'était pas folle, ce seul point excepté, je demandai d'abord à mon frère s'il n'avait pas, non par une femme légitime, mais par quelque chose d'approchant, donné lieu à cette étrange monomanie, et je pus comprendre que, par des motifs dont quelques-uns se montraient au grand jour, il avait changé ses rapports avec elle. Il ne la quittait pas davantage et s'y consacrait bien encore uniquement; c'était l'ami le plus dévoué, l'amoureux même si on veut, mais ce n'était plus un mari. De là cette jalousie folle et désespérée, contre laquelle il avait épuisé sans succès tous les moyens raisonnables et d'autres qui ne l'étaient guère. Quant au conseil qu'il me demandait, il était relatif à la mission qu'on lui proposait. Accepterait-il, ou, en refusant encore, sacrifierait-il son avenir à une liaison qui devenait un enfer? L'état de sa santé, à elle, le désespoir qu'elle montrait, la crainte des extravagances qu'il n'empêchait qu'avec peine et qui pouvaient la perdre, l'affection aussi qu'il lui portait le retenaient, tandis qu'entrevoyant souvent, ajouta-t-il, plus d'égoïsme et

d'esprit de domination que de véritable attachement dans sa conduite avec lui, il ne songeait plus qu'à s'éloigner.

Un conseil en pareil cas n'était pas facile à donner. Les esprits positifs, c'est-à-dire ne comptant que les intérêts positifs, et je ne les aime pas, n'auraient pas compris qu'il hésitât et lui auraient dit : Partez demain. D'autres, au contraire, ne lui auraient pas permis d'en avoir seulement la pensée, et, comme toujours, la raison se trouvait entre deux, indécise et suspendue comme le tombeau de Mahomet entre ses deux pierres d'aimant. Je voyais bien comme lui et mieux que lui que ce n'était pas là l'affection, ni dans les moyens qu'elle employait, ni dans le but qu'elle se proposait; mais c'était sa manière d'aimer, et il s'en contentait depuis sept ans. Je voyais aussi et je m'étais assurée qu'elle ne jouait pas la comédie ; ses souffrances étaient réelles, sa jalousie aussi, assez exaltée même, d'abord pour altérer sa santé, puis pour lui faire oublier toute réserve, tout ménagement, même commandés par son intérêt personnel. Telle que je la connaissais, son empire méconnu, sa volonté brisée, son amour-propre blessé par le rôle de femme abandonnée, pouvaient la porter, s'il partait malgré elle, aux extrémités d'une passion véritable. De plus, c'était pour lui, quoique malgré lui,

qu'elle avait rompu avec son mari, affiché leur liaison et à peu près renoncé au monde. Enfin elle était malade; il y tenait lui-même beaucoup, et s'il se mettait en route, je craignais qu'il ne revînt sur ses pas, ne pouvant résister au besoin de savoir ce qu'elle devenait.

Ce fut là ce que je lui dis à peu près, en adoucissant plutôt ce qui s'adressait à elle ; car je me méfiais de moi-même et de l'impression que j'avais pu recevoir de sa conduite avec moi, comme des mille extravagances dont elle me poursuivait et qui me crispaient un peu par la malignité qu'elle y mettait. Enfin je lui conseillai de gagner du temps et de ne se prononcer qu'à l'extrême nécessité. Puis, venant à ce qui me regardait : «Tu vois, lui dis-je, que sa manie s'exalte encore par mon séjour ici et le rôle qu'elle me suppose. Il est urgent que j'en sorte ; cela la calmera peut-être, et je comprendrais que tu le désirasses sans me le dire. Cette femme est comme la tienne; tu lui sacrifies ta carrière ; comment trouverais-je mauvais que tu cédasses aussi sur un point bien moins important?» Là-dessus il se récria, il s'emporta, protesta qu'il ne me pardonnerait pas d'en avoir eu l'idée. Lui, me laisser sortir de chez lui, dans la position où j'étais! Elle aussi, *bonne* comme elle était, en serait au désespoir. Je dus céder,

quoique malgré moi et convaincue que je m'en repentirais.

En effet, peu de jours après, mon frère commença à me montrer de l'humeur, contre ma femme de chambre que j'avais depuis six ans et à laquelle je tenais; puis fut très disgracieux pour ma pauvre Caroline, qui n'en pouvait mais et me regardait d'un air effaré, ce qui m'allait droit au cœur; puis se mit tout à coup à me parler de moi, de ma position, de la nécessité de prendre un parti, de ne plus rester dans ce provisoire, m'offrant de me fixer définitivement chez lui, en convenant d'abord des arrangements à prendre, comme de renvoyer ma femme de chambre et autres préliminaires, etc., etc. Il semblait dans tout cela ne pas tenir plus compte de mon mari et de mes deux fils que s'il ne les eût pas sus de ce monde. Je compris de suite, et il ne fallait pas grande pénétration; mais, me reprochant de comprendre, je voulus attendre encore. Je n'attendis pas longtemps. Le lendemain, devant un ami commun, il remit la conversation sur moi, sur la proposition qu'il m'avait faite, et toujours en première ligne, cette nécessité de prendre un parti. A quoi, cet ami tout étonné de ce qu'il entendait, ayant répondu que former un plan, même un projet n'était pas possible dans ma position, dans celle surtout de

mon mari qu'il oubliait; que c'était en entrant dans le provisoire et non pour en sortir, que j'étais venue chez lui attendre les événements ; que dès lors tous ces calculs lui semblaient bien prématurés, et qu'il n'y avait pas lieu à s'en occuper : « Je vous demande pardon, répondit mon frère, et ma sœur fera bien de se décider vite. » Cette fois, je compris de reste et ne dis pas un mot ; mais, le lendemain, dès le matin, j'allais courir les hôtels garnis, pour trouver un nid où me réfugier.

Ma position était embarrassante. C'était moi qui avais poussé mon mari à louer notre appartement tout meublé, et, sur son observation que s'il nous fallait louer ailleurs et logement et meubles, nous y trouverions peu d'économie, mon frère avait proposé de me recevoir momentanément chez lui. Je n'avais donc plus de chez-moi et ma mère, ma providence en ce monde, n'y était plus. Les hôtels étaient encombrés par les alliés, et je trouvai difficilement, à un prix excessif, deux mauvaises petites chambres où me loger avec ma fille. Ce qui me chagrinait encore, c'était l'étonnement de mes amis, qui, me voyant si convenablement placée chez mon frère, ne comprenaient pas que j'en sortisse pour aller camper à travers les Prussiens et les Russes, et je ne pouvais leur en dire le pourquoi. Dans ce silence, tout

n'était pas discrétion, amour fraternel ; l'amour-propre de famille y avait sa bonne part. J'aurais trop souffert de leur montrer un des miens sous cet aspect : ils n'auraient vu que le fait, sans les détails qui l'expliquaient pour moi. Je n'en voulais pas à mon frère, ou du moins ne lui en voulais que de la manière dont il s'y prenait. J'avais été de bonne foi dans ce que je lui avais dit quelques jours avant, et, s'il m'eût répondu de même, je n'aurais pu le blâmer de ne pas faire pour moi ce qu'il ne faisait pas pour lui-même ; mais me chercher querelle, me jeter à peu près dans la rue et vouloir que ce fût de mon fait, de mon choix, voilà ce dont j'étais blessée et ce que je voulais excuser encore par l'embarras de m'annoncer qu'elle voulait que je sortisse de chez lui. Je n'avais jamais eu pour lui une affection bien vive ; mais, ma mère m'ayant souvent témoigné son chagrin du peu de liaison qu'elle voyait entre nous et son inquiétude sur ce qui succéderait quand elle ne serait plus là, j'avais encore cherché, depuis sa mort, à me rapprocher de lui. J'avais d'ailleurs une assez haute opinion de sa valeur morale, et ce n'est pas ma faute si elle a baissé depuis. Peut-être pas la sienne uniquement non plus ; son sort était d'être mené, dominé par les femmes, et celles qui l'ont gouverné valaient beaucoup moins que lui.

Quant à mon mari, auquel pourtant, comme j'en avais prévenu mon frère, je fus obligée de dire à peu près la vérité, il fut triomphant et se donna le plaisir de répéter : « Elle n'a pu rester chez son frère; mon Dieu, je n'en suis pas surpris. » Tout cela m'impatientait, mais ne m'était pas nouveau; et puis j'avais autre chose à penser.

Le soir, à table, je dis à mon frère le plus simplement possible : « A propos, j'ai fait une trouvaille; un petit logement, rue de Seine, où je serai très bien et qui ne me coûte pas cher. J'irai l'occuper demain. » Il fut fort déconcerté. Aux yeux d'un honnête homme, une mauvaise pensée ne semble jamais si mauvaise qu'au moment où elle réussit, et comme il marmottait quelques mots sur ce que je m'étais bien hâtée et que cela ne pressait pas tant, je répondis, en appuyant en orateur qui vise à l'effet, que cela pressait beaucoup, au contraire, et que je ne pouvais me hâter assez.

Me voilà donc en possession de mes deux chambres, dont l'une avec un retranchement pour le lit de ma femme de chambre et s'appelant le salon; l'autre, sans cheminée, pour coucher ma fille et moi. Le maître de l'hôtel tenait une mauvaise gargote et avait mis pour condition en me louant que je me nourrirais chez lui, et Dieu sait quelle nourriture!

Le fait est qu'étant tombée malade peu après, j'ai souffert du froid dans cette chambre sans feu et mal close, comme j'avais souffert de la faim ou pour bien dire de la diète. Ce n'est pas tout. Quoique j'eusse trente-cinq ans, j'avais l'air fort jeune encore, et souvent dans les boutiques on m'appelait mademoiselle, ce qui, je dois en convenir, à travers tous mes ennuis, me sonnait fort bien à l'oreille. L'hôtel était rempli d'officiers alliés qui, voyant une jeune femme seule, me donnaient la chasse à qui mieux mieux, et en tout autre temps, j'aurais ri des airs menaçants, des yeux furibonds que leur faisait ma femme de chambre napolitaine, s'établissant et grognant en chien de garde, quand elle en voyait quelqu'un descendre ou remonter derrière *madame.*

J'étais en vérité bien malheureuse, et ma santé s'en ressentit bientôt. De graves accidents me forcèrent à garder le lit. Ma petite Caroline était ma seule consolation, mon seul bonheur, me demandant bien quelquefois quand nous retournerions *chez nous,* dans notre *grand jardin,* mais étant là tout aussi joyeuse et s'amusant d'aussi bon cœur. Hélas ! pauvre ange de quatre ans, je l'aurais chérie seulement pour le bien qu'elle me faisait et ce doux parfum de son âge qui me gagnait malgré moi.

Je n'oublierai jamais le 1er janvier 1816. Quand je

vis mes trois enfants venir me souhaiter la bonne année dans mon lit, je me sentis le cœur si brisé, une douleur si poignante que, pour la première fois, je perdis courage et aurais voulu en finir avec moi comme avec la vie. Il fallut bien se remonter. Mon mari vint dîner avec nous. Sa position était bien pénible, et peut-être le plus à plaindre, il eut le courage de proposer et mettre en train un jeu d'enfants pour leur faire passer la soirée. Je le regardais et avais presque envie de lui sauter au col, ce qui l'aurait sûrement fort étonné, et moi aussi.

Ce fut peu de jours après que fut décrété l'exil des Conventionnels. Il voulait partir le plus tôt possible. Je le pressai d'emporter la meilleure partie de l'argent disponible, fort diminuée, au reste, par le remboursement d'une somme que réclama le lendemain même de la loi de proscription un de ses plus proches parents et que mon mari voulut solder de suite. Je gardais encore le lit; mais je le quittai pour me faire transporter dans un petit appartement que j'avais fait louer, pour sortir de cet hôtel où j'avais tant souffert. Peu de jours après, mon mari se mit en route pour la terre d'exil, où il est resté jusqu'à sa mort.

Je me trouvais chargée seule de trois enfants, devant fournir à leur éducation, aux besoins de leur père qui n'avait encore rien retiré de Naples; puis

un loyer de quatre ou cinq mille francs à payer, le duc de Bouillon ayant quitté notre appartement qu'un bail me forçait à garder, et la succession de ma mère n'étant pas liquidée, je restais à peu près sans ressources disponibles. Ce n'était pas le cas de se laisser abattre. Je commençai par vendre tout ce que je pus vendre : voitures, chevaux, argenterie, bijoux à moi, et payai d'abord le peu de comptes en arrière, qui se trouvent toujours dans un assez grand train de dépense. Puis, je parvins à louer tout meublé encore, à des Prussiens qui le prirent pour le reste du bail, ce grand appartement qui m'écrasait. Je respirai un peu ; mais ce ne fut pas pour longtemps. J'entrais dans une voie bien rude et bien malaisée, et qui m'était bien nouvelle. Les tourments d'argent ne sont pas, il s'en faut, les plus pénibles ; mais ils sont irritants, desséchants, surtout si les intérêts du cœur y sont mêlés. Tant que les pertes de fortune n'avaient atteint que le superflu (ce superflu, chose si nécessaire), je peux dire sans forfanterie, non pas que je les avais bien supportées, mais que je ne les avais ressenties que pour mes enfants. Cette fortune ne m'avait jamais donné ni le bonheur, ni le repos, et ce n'est que par l'expérience qu'on apprend combien elle sert à l'indépendance ; mais, quand le nécessaire, car il en est de tous les étages, de tous les

crans, se trouva compromis, alors ma philosophie baissa, ou plutôt j'eus besoin de la chercher, de la gonfler, ce que je n'avais pas encore fait.

Depuis ma sortie de chez mon frère, je l'avais vu rarement et sans qu'il me parlât de lui ni de sa dame, lorsqu'un matin il arrive, se jette dans mes bras, ce qui dans sa nature à lui et dans nos relations était une façon de fin du monde, en s'écriant qu'il est trop malheureux, qu'il vient me chercher dans son malheur; mais qu'avant tout il veut me demander pardon... Je l'arrêtai là, et, l'assurant que je ne lui en avais pas voulu, je le priai seulement qu'il n'en fût jamais question entre nous. Son état était réellement violent, et il me fit beaucoup de peine.

Voici en abrégé ce qu'il me raconta avec toutes les redites, les violences d'un homme exaspéré. Après ma sortie de chez lui, les choses demeurèrent quelque temps encore dans le même état. Mais enfin, forcé par le ministre de répondre oui ou non, et ne pouvant rien obtenir d'elle, il s'engagea à rester, à lui sacrifier sa carrière, c'est-à-dire son passé et son avenir, si elle s'engageait de son côté à oublier toutes ses folies, à vivre enfin en paix; ce qu'elle fit, et d'un ton à le persuader. Bientôt pourtant elle recommença ses extravagances, les scènes devinrent de plus en plus violentes, et sa démission

une fois donnée, elle parla même de séparation. Enfin il la vit un matin monter en voiture avec sa fille et sa femme de chambre, elle qui ne quittait plus sa chambre. Elle était sortie de chez elle pour n'y plus rentrer, ayant prévenu son mari qu'elle voulait quitter la maison et se remettre avec lui, et qu'en attendant qu'il eût loué et disposé un appartement à l'autre bout de Paris, elle resterait chez sa mère. Lui, tout ébahi, mais fort content de se voir repris, parce qu'elle devait avoir un jour 40,000 livres de rente, accoutumé d'ailleurs à obéir, approuva tout, consentit à tout, même à vendre l'*hôtel Lambert,* qu'avaient habité ses pères. J'ai oublié de conter une scène vraiment comique et qui m'aurait bien amusée, dans toute autre position. Lors de la visite d'architectes dont j'ai parlé et qu'avait exigée sa femme, il accourut chez moi tout révolté. « Que dites-vous de votre amie? Elle est folle, votre amie, avec ses conduits souterrains qu'elle s'est mis en tête et me soutient comme elle soutient. Un passage souterrain dans l'hôtel Lambert! Avec les mœurs de mes aïeux! »

J'eus grand'peine à garder mon sérieux, quand ce phénix des maris vint m'annoncer tout triomphant qu'il allait cesser la vie de *garçon* et se remettre avec sa femme. Pour me débarrasser de lui et de ses

visites, il fallut lui fermer ma porte. Depuis que je ne le vois plus, on m'a assuré qu'il avait voulu se suicider, sans cause positive, mais par mélancolie. Voilà qui met au rabais et pourrait encanailler et le suicide et la mélancolie. Je me rappelle à ce propos une Mme C..., femme d'un ancien ami de ma famille, pour l'amour duquel nous la supportions, quoique la créature la plus bornée, la plus vulgaire, la plus assommante, avec certain penchant, inouï dans une femme, à boire plus que sa soif. Son mari avait de la fortune; elle le ruina par ses folles dépenses et son entêtement à rivaliser de train avec une amie beaucoup plus riche qu'elle; ce qui, par parenthèse, a fourni à Picard le sujet d'une de ses pièces. Lorsque nous la revîmes, après le tout apaisé et arrangé, elle arriva si changée, si morne, si honteuse qu'il fallut bien en avoir pitié, et je disais piteusement à ma mère : « Mon Dieu, est-ce que nous allons l'aimer? »

Quant à Mme L..., mon frère ne l'a jamais revue, quoiqu'il le lui ait fait demander; ce qu'elle refusa avec dureté.

Je fus réellement touchée de l'état où il m'arriva. Outre l'affection blessée, il se voyait joué avec tant d'impudeur et de déloyauté, il était si odieux d'avoir tant exigé d'un homme pour le jeter là un mois

après, qu'à une affliction réelle se joignait chez lui le besoin de se venger. Pendant six mois il passa sa vie avec moi, me répétant chaque jour les détails qu'il m'avait répétés la veille, pour les répéter encore le lendemain, ne variant pas sur les faits, mais variant dans l'appréciation qu'il en faisait, suivant que le ressentiment ou le chagrin parlait plus haut et prenait le dessus tour à tour. Si bien que, malgré tous mes efforts, voyant son état empirer de jour en jour et tourner à l'idée fixe, je lui conseillai d'abord un grand voyage à pied, puis plus tard de songer à se marier. Ce qui doit bien rabaisser l'orgueil de l'homme, c'est de voir combien peu il a d'action sur lui-même et d'être forcé à reconnaître que ces sentiments, qui ont résisté à tous ses efforts, à toute sa volonté, à toute l'autorité de sa raison, cèdent au changement de lieu, de position et d'habitudes. Il est pourtant, je le sais, une douleur contre laquelle tout vient échouer et se briser, même le temps ; c'est celle de Jérusalem en deuil et pleurant ses enfants. Mon frère suivit mon conseil et partit pour la Suisse. J'avais pris pour lui, dans tout ceci, une amitié véritable, et je crois qu'alors il en prit aussi pour moi, et pour l'intérêt et le zèle que je lui montrais, et parce que j'étais la seule à qui il parlât de ce qui l'occupait.

J'ai conté cette longue histoire parce qu'elle me paraît dans son genre aussi extraordinaire que celle du second mariage de ma sœur. Je suis très convaincue que cette femme n'avait rien joué ; qu'elle avait été jalouse de bonne foi et réellement malheureuse ; mais c'était l'amour d'Hérode, de ces amours dont j'ai horreur, sans ombre de sentiments affectueux. Au vrai, elle n'aimait qu'elle ; elle était égoïste, dure, impérieuse, et ces caractères-là tournent bientôt à la cruauté quand ils se croient offensés ou bravés. Dans l'affection qu'elle donnait, dans celle qu'elle acceptait, tout se rapportait à elle, et, quand l'homme qu'elle croyait aimer la fit souffrir, quand du moins elle souffrit à son occasion, elle n'eut plus qu'un besoin, celui de l'éloigner, de le rejeter loin d'elle. Pourquoi alors ne pas le laisser aller? dira-t-on. Ah! c'est qu'elle avait à lutter contre un départ qu'elle ne voulait pas, contre une séparation qui ne viendrait pas d'elle, prenant peut-être de bonne foi pour une blessure du cœur celle de son orgueil et de son amour-propre. Une fois rassurée là-dessus, cette affection que sept années d'intimité semblaient avoir consacrée, le mal qu'elle allait lui faire, les sacrifices qu'elle avait exigés et reçus, ce lien de simple probité, tout disparut quand le *moi* fut en jeu. Dès qu'il eut cédé, elle le rejeta avec dédain ; s'il fût parti

malgré elle, elle était femme à se pendre, en holocauste à sa volonté, à son empire brisés. C'est un malheur pour un honnête homme que de rencontrer une telle femme, mais qui ne le dispense pas de se conduire en honnête homme, et ce malheur était plus grand pour mon frère que pour tout autre. Cette disposition fâcheuse qui le portait au soupçon, à la défiance, s'en aggrava encore, et son cœur se ferma davantage.

A présent que j'en ai fini avec le roman de mon frère, je reviens au commencement de cette année 1816 qui ouvrait pour moi une ère nouvelle. C'était à trente-six ans, épuisée que j'étais par trois maladies aiguës et par l'état nerveux vraiment exagéré où j'étais réduite, avoir à rapprendre la vie et une vie plus agitée, plus dévorante encore. On peut arriver par la lassitude, si ce n'est par la force d'âme, à une sorte d'indifférence sur soi-même et sur son sort. Mais où trouver cette indifférence, quand il s'agit de ses enfants? et j'en avais trois alors, dont je me voyais seule chargée. Quelle mère d'ailleurs, et sans les motifs de position que j'en avais, n'a pas craint d'être insuffisante à cette vie de jeunesse et d'agitations, qu'il nous faut recommencer avec et pour nos fils, lorsque nous n'avons plus les ressources de la jeunesse ni son heureuse disposition à soulever ce qui

oppresse, à colorer ce qui afflige, et rêver l'avenir en beau quand le présent est mauvais?

Je commençai par renoncer à tout ce qui s'appelle le monde, rompant avec les simples relations et ne gardant que les amis. Je le répète, j'en avais alors de bien chers, et, quoique la plus malheureuse, je leur ai survécu à tous. Mon vieil ami Bonnet que j'appelais mon Pénate, parce qu'il était toujours au coin de mon feu, causant avec moi quand j'étais libre, prenant un journal ou un livre si je ne l'étais pas, accourant du bout de Paris lorsqu'il voyait venir l'orage, parce qu'il savait que j'en avais peur, pour se poser en sentinelle auprès de moi; notez qu'il prenait alors un fiacre, ce qui devait me toucher, car son économie était excessive; mon vieil ami Bonnet me rendait tous les petits services dont il pouvait se charger en commissions, en courses à faire, en petits ennuis à m'éviter. Ce bon M. Bessières, que j'avais tant vu tout jeune chez ma mère et qui depuis avait couru le monde de son côté, revenu à Paris à cette époque, me chercha et accourut. Il s'était marié dans l'intervalle et voulait m'amener sa femme. Je lui montrai ma cellule, bonne seulement pour d'anciens amis, et le priai de n'en rien faire. Depuis lors jusqu'à sa mort, c'est-à-dire pendant vingt-quatre ans, il s'est montré constamment, malgré la différence

d'opinions et de positions, l'ami le plus zélé et le plus fidèle pour moi comme pour mes enfants.

Mon frère et mon beau-frère le général me proposèrent de manger chez moi, ce que j'acceptai, quoique les faire marcher ensemble ne fût pas chose toute simple. Georgette, cette belle-sœur avec laquelle je m'étais liée intimement dans ses précédents voyages, venant passer cet été encore à Paris, se joignit à eux. Félicité, toujours malade, ne sortait guère ; mais j'allais la voir très souvent, et, si je n'eusse songé qu'à moi, ma vie aurait été assez paisible.

Puisque j'ai conté, comme miracle d'égoïsme, l'histoire de Mme L..., je veux consacrer ici celle de Félicité, à l'honneur du dévouement et de l'abnégation féminine. Lorsque notre liaison était devenue intime, elle m'avait confié le grand intérêt de sa vie. Jeune encore alors, elle n'espérait de bonheur qu'en devenant la femme d'un homme qu'elle aimait depuis longtemps et qui le désirait autant qu'elle. Des considérations de fortune, de position s'y étaient toujours opposées et s'y opposaient encore. D'une noble famille bretonne, ruinée par l'émigration, il était aussi jeune et plus pauvre qu'elle. Son père, sa mère à lui, remplis encore de leurs idées d'opulence et d'aristocratie, ne voulaient pas au fond, tout en ayant l'air de chérir Félicité, de cette union plébéienne,

mais ne s'y refusaient en apparence que pour le défaut de fortune des deux parts. Le jeune homme avait tenté un établissement industriel qui n'avait pas réussi. Enfin, il s'était décidé à demander de l'emploi et fut envoyé en Espagne. Ils espéraient toujours tous deux voir enfin arriver la possibilité et le moment de s'unir. Si je dis que cette liaison était restée parfaitement pure, beaucoup se moqueront de moi; c'est pourtant la vérité, et dont je suis parfaitement sûre. Cependant le temps passait, les années s'écoulaient, et ma pauvre amie vieillissait, plus âgée que lui d'un an ou deux. A cette époque, elle eut une maladie de foie compliquée de je ne sais quelle autre, de ces maladies lentes, chroniques, dont on ne prévoit pas la fin et qui l'affaiblirent, la changèrent étrangement. Lors de la première Restauration, la position de son ami changea complètement; il eut une belle préfecture en France, et je dis à Félicité : « A travers mon chagrin de tout ceci, ai-je besoin de vous assurer qu'une joie se fait passage? C'est votre sort, chère amie, qui va enfin se fixer et votre bonheur s'assurer. » Deux ou trois fois, je la remis sur ce sujet, elle évitant de me répondre. A la fin, elle s'expliqua : « Regardez-moi donc et voyez-moi telle que je suis; malade, flétrie, presque impotente. Je n'ai pas quarante ans, et je suis vieille. Il est resté

jeune et beau; il a de l'avenir, un sort brillant à espérer; me connaissant comme vous le faites, pouvez-vous croire que je l'enchaînerai à moi et gâterai sa vie, en l'attachant à la mienne? Il le veut, il le demande chaque jour : voyez ses lettres; mais je lui ai déclaré qu'aujourd'hui ce mariage était impossible, et qu'il n'y fallait plus songer, me bornant à lui parler de moi, de ma santé détruite et sans espoir de se rétablir. Pour avoir pu me prononcer ainsi, vous devez penser que ma résolution est bien prise et qu'elle sera inébranlable. » Elle ne me permit bientôt plus de traiter ce sujet avec elle, me demandant de l'épargner; car je me fâchais et répétais : « Mais s'il était à votre place et vous à la sienne, est-ce que vous l'abandonneriez? Pourquoi ne pas recevoir de lui ce que vous lui donneriez avec tant de joie? »

Ce n'est pas tout. Elle laissa passer quelque temps; puis, quand il fut bien établi qu'elle ne l'épouserait pas, elle voulut qu'il se mariât et s'occupa de le marier. Une femme de ses amies, plus âgée qu'elle et très riche, avait une fille de vingt ans, charmante, que Félicité aimait beaucoup. Elle décida la mère, qui, comme moi, savait tout, à la donner à son ami, s'y employant avec toute la chaleur de son âme, celle et plus que celle qu'elle eût mise à son propre

bonheur. Le monsieur résista assez longtemps; mais il finit par consentir, ce qui me mit en fureur, et, comme je lui disais à elle un jour que je désirais bien fort qu'il fût malheureux par ce mariage, elle me répondit seulement : « Mon Dieu, ce sera bien assez pour moi, trop peut-être de le voir heureux; s'il devait s'en repentir jamais, je ne le supporterais pas. » Une fois la chose décidée, elle ne m'en parla plus que comme elle aurait parlé d'un autre, sans allusion, ni retour sur le passé.

J'ai conté le fait simplement et exactement, et sans les détails qui ajouteraient encore à cet admirable dévouement. Pour moi, qui ne la valais pas, j'avoue que je pris cet homme en haine et avais bien de la peine, quand je le rencontrais chez elle, à faire patte de velours, au lieu de laisser aller ma griffe, ce qu'elle ne m'aurait pas pardonné. Je n'ai jamais pu démêler si le sacrifice qu'elle s'imposait était tout à fait volontaire et croyant qu'il en souffrirait comme elle, ou si elle avait pu soupçonner qu'elle serait la seule à plaindre et que la fortune meilleure avait fait naître en lui, comme il arrive souvent, le besoin de l'accroître encore et les idées d'ambition. Les lettres disaient le contraire; mais il ne pouvait parler autrement. Le côté triste du dévouement qui ne peut s'exercer qu'à deux, c'est que rarement le cœur qui

le reçoit est à l'unisson, a le secret de celui qui le donne. Cela se voit pourtant. Le médecin Dubreuil, atteint d'une maladie contagieuse et faisant interdire sa chambre à tous les autres, disait à son meilleur ami, Pecméjat : « Vous seul devez rester ici ; car mon mal est mortel et se gagne. Que feriez-vous après moi? » Admirable confiance d'une affection profonde et partagée! Ils moururent en effet tous deux, n'admettant pas plus l'un que l'autre qu'un des deux pût survivre à l'autre.

Ce bonheur des égoïstes assez généralement reçu, j'ai bien pu le désirer, le demander dans des moments de révolte ; mais je mentais, et je mentais sciemment. Outre que ce n'est pas, en conscience, celui-là qu'on voudrait envier, c'est que je n'y ai jamais cru. Si, en annulant le cœur, on tuait aussi l'amour-propre, la personnalité, l'exigence, toutes ces petites passions enfin étriquées et cuisantes, qui fermentent au dedans de nous pour revenir n'aboutir qu'à nous, on pourrait croire l'être, ainsi vidé, dans une aussi bonne condition que la plante tour à tour échauffée par les rayons du soleil, rafraîchie par l'ombre bienfaisante de la nuit.

En se refusant aux autres, on ne peut se donner qu'à soi, et ce *moi,* qui absorbe tout, n'en devient que plus exigeant et plus difficile à vivre. Je ne veux pas

parler ici des jouissances que donne l'affection, trop sûre, hélas ! qu'à quelques-uns elle donne plus de tortures encore; mais je dis que l'égoïste, concentrant tout sur lui, se devient à lui-même une source inépuisable et incessante de tourments, d'autant plus cuisants que la source en est plus aride. Je dis que, la mort de ce que nous aimons exceptée, cet épouvantable malheur venant révéler à l'infortuné, battu par tous les autres, qu'il n'avait pas encore souffert et que ce cœur meurtri va apprendre enfin la douleur, je dis que, dans les larmes que nous donnons aux autres, se trouve en compensation le besoin de les aider, de les soulager, de leur faire quelque bien. Cet admirable sentiment que, dans toute la création, l'homme seul peut éprouver, la couronne qui le fait roi, la pitié, cette noble faculté d'être ému de peines qu'on ne voit pas, éprouvées loin de nous et par des êtres étrangers, inconnus, même ennemis, la pitié qui veut aider et partager le mal des autres, c'est de la douleur sans amertume, parce qu'elle veut et peut servir. Les apôtres chrétiens, dévoués aux infirmités de l'homme, étaient graves et éprouvés sans doute, mais ils n'étaient pas malheureux, tandis que les peines de l'égoïste sont sans réaction, sans adoucissement, sans consolation.

J'ai connu une jeune femme, le sublime du genre,

égoïste à la fois et phraseuse par excellence. Son individu, c'était l'univers, et cet individu fut longtemps souffrant. Elle faisait bien de cette souffrance un moyen de despotisme, de tyrannie incessante sur tout ce qui l'entourait, déplorant en termes élégiaques le moindre dérangement à ses habitudes, la plus petite infraction à sa volonté, la plus légère déviation à l'ordre établi par elle et pour elle, et parlant de son existence brisée, de son âme déchirée, si son dîner se faisait attendre ou si sa cheminée fumait. Le pis, c'est que peut-être elle disait vrai; et quelle réplique opposer à un malheur si ridicule, à une souffrance si dégradante? Recueillie dans une vigilante sollicitude d'elle-même, comme l'était dans sa beauté, suivant Mme de Sévigné, certaine femme de sa société, celle-ci me semblait exister comme blottie sous un récipient, de peur de laisser échapper quelque souffle de vie au hasard et sans profit, et c'est près d'elle que j'ai appris, sinon à avoir pitié des égoïstes, du moins à ne pas croire à leur bonheur, et surtout à n'en vouloir pas, si j'avais pu y croire.

L'âge et l'expérience de la vie n'ont point modifié ce sentiment chez moi. Toute vieille que je suis et arrivée à cet âge où, loin de se plaire aux émotions et de les chercher comme dans la jeunesse, on les redoute et les évite, brisée qu'on est et toute saignante

par elles, je n'en viens pas à envier le bonheur ni le repos des égoïstes. Je crois encore que, excepté pour ce malheur au-dessus et en dehors de notre nature — la mort de ce que nous chérissons — le cœur, comme les armes d'Achille, porte avec lui le remède aux maux qu'il donne. Il faut d'ailleurs le reconnaître à l'honneur de la morale : dans les affections légitimes, celles où le dévouement est possible et permis, le malheur est rarement complet. Ce sont celles hors de l'ordre qui laissent sans consolation, parce que dans celles-là tout devient incertain et difficile, et que les idées du devoir ne pouvant plus servir de guides, celles mêmes de bonté, de générosité se compliquent et s'obscurcissent.

J'avais écrit ces Souvenirs beaucoup plus longs et plus intimes, et je les ai brûlés.

Pour remplir mes tristes heures, j'ai recommencé et jette encore beaucoup au feu. Peut-être finirai-je par y jeter le tout.

FIN.

PARIS. TYPOGRAPHIE DE E. PLON, NOURRIT ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8.

A LA MÊME LIBRAIRIE :

Mémoires du général baron de Marbot.

Tome I. *Gênes, Austerlitz, Eylau.* 34e édit. In-8° avec portrait. 7 fr. 50

Tome II. *Madrid, Essling, Torrès-Védras.* 34e édition. Un vol. in-8°, avec portrait. Prix. . . . . 7 fr. 50

Tome III. *Polotsk, la Bérésina, Leipzig, Waterloo.* 33e édition. Un vol. in-8°, avec héliogravure et fac-simile. Prix. . . . . 7 fr. 50

Histoire de mon temps. **Mémoires du Chancelier Pasquier,** publiés par M. le duc D'AUDIFFRET-PASQUIER, de l'Académie française. — PREMIÈRE PARTIE : Révolution — Consulat — Empire.

Tome Ier : 1789-1811. 4e édition. Un vol. in-8° avec portraits en héliogravure. Prix. . . . . 8 fr.

Tome II : 1812-1814. 3e édition. Un vol. in-8°. Prix. . . . . 8 fr.

Tome III : 1814-1815. 3e édition. Un vol. in-8°. Prix. . . . . . . 8 fr.

Dix ans de la vie d'une femme pendant l'Émigration, par le vicomte DE BROC. 2e édition. Un vol. in-8°. Prix. . . . . 7 fr. 50

Comte Chaptal. Mes Souvenirs sur Napoléon Ier, précédés d'une autobiographie de l'auteur, publiés par son arrière-petit-fils, le vicomte An. CHAPTAL, secrétaire d'ambassade. Un vol. in-8° accompagné d'un portrait. Prix . . . . 7 fr. 50

Le Roman d'un Royaliste sous la Révolution. Souvenirs du comte de Virieu, par le marquis COSTA DE BEAUREGARD. 2e édition. Un vol. in-8° avec deux portraits. Prix. . . . . 7 fr. 50

Une Ambassade française en Espagne pendant la Révolution (1789-1804), par GEOFFROY DE GRANDMAISON. In-8°. Prix. 7 fr. 50

Le Comité de Salut public de la Convention nationale, par J. GROS. Un vol. in-18. Prix. . . . . 3 fr. 50

Mémoires et Souvenirs du baron Hyde de Neuville.

Tome I. *La Révolution; le Consulat; l'Empire.* 2e édit. In-8°. 7 fr. 50

Tome II. *La Restauration; les Cent-jours; Louis XVIII.* 2e édition. Un vol. in-8°, avec portrait et fac-simile. Prix. . . . . 7 fr. 50

Tome III. *Charles X; la duchesse de Berry; le comte de Chambord.* Un vol. in-8° renfermant deux héliogravures et deux fac-simile d'autographes. Prix. . . . . 7 fr. 50

(Couronné par l'Académie française, prix Bordin.)

Mémoires inédits de B. P. de Beauvais, commandant général de l'artillerie des armées de la Vendée, par la comtesse DE LA BOUËRE. Un vol. in-8°. Prix. . . . . 7 fr. 50

Un agent secret sous la Révolution et l'Empire. — **Le comte d'Antraigues,** par Léonce PINGAUD. Un vol. in-8°, accompagné de trois portraits en héliogravure. Prix. . . . . 7 fr. 50

Un paladin au XVIIIe siècle. **Le prince de Nassau-Siegen** d'après sa correspondance originale inédite de 1784 à 1789, par le marquis D'ARAGON. Un vol. in-8°. Prix. . . . . 7 fr. 50

PARIS. TYP. DE E. PLON, NOURRIT ET Cie. RUE GARANCIÈRE, 8.